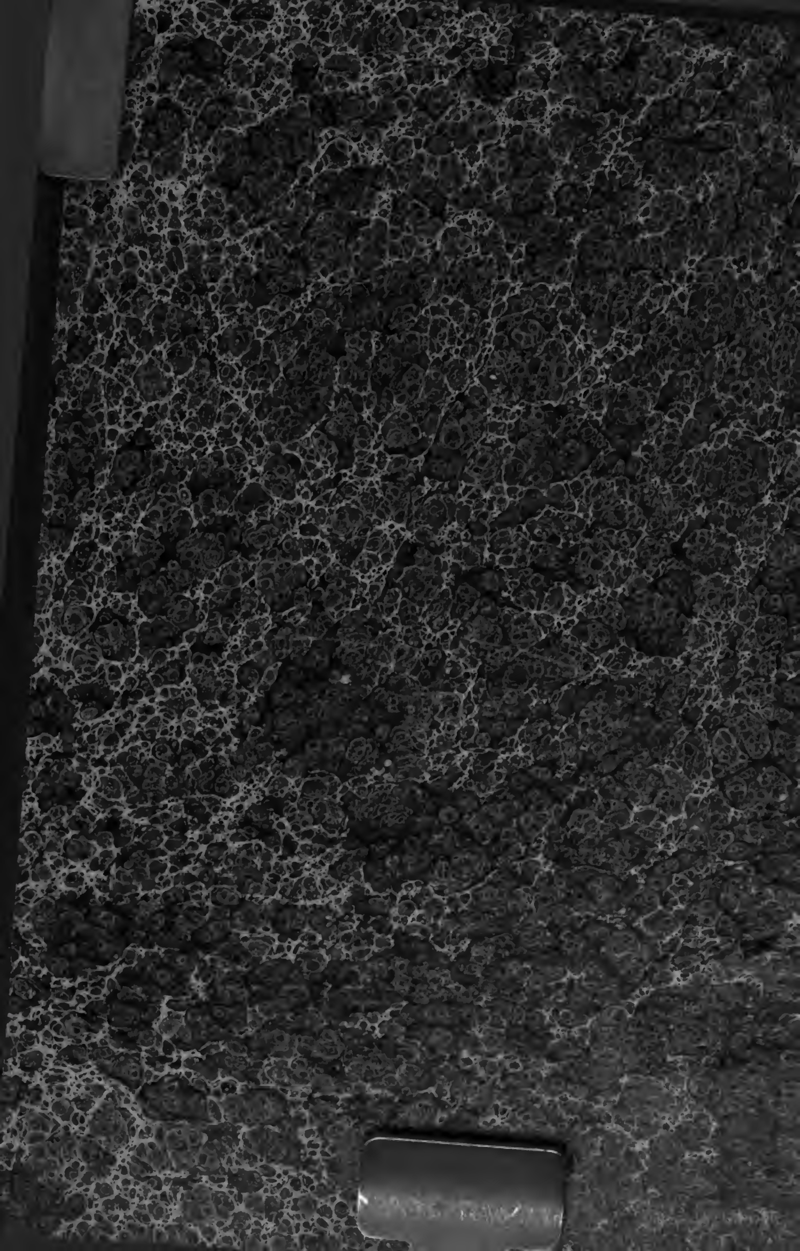






R. de Moraine Inv et Del — Ferdinand Delanoy Sculp

PRISONNIERS FRANÇAIS DÉPOUILLÉS PAR LES COSAQUES ET CONDUITS EN SIBÉRIE.

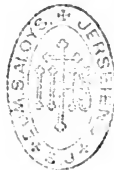
(Campagne de Russie en 1812).

HISTOIRE

DE LA

CAMPAGNE DE RUSSIE.





PARIS. — TYPOGRAPHIE D'ALEXANDRE BAILLY,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.



CHAPITRE VIII.

COMBATS DE POLOTSK ET DE BONONIA.

DÉSASTRE DE MINSK.

Défection de la division Baraguay d'Hilliers. — Sévérité de Napoléon. — Changements apportés aux projets de l'empereur par la force des événements. — Mouvement des armées russes, depuis la retraite de Moskow. — Dépérissement des troupes du maréchal Gouvion Saint-Cyr. — Attaque de Polotsk. — Wittgenstein. — Le général Corbineau. — Gouvion Saint-Cyr se décide à repasser la Dwina. — Baraques brûlées par imprudence. — Bombardement. — Abandon de Polotsk. — Wittgenstein porte la santé du brave Gouvion Saint-Cyr. — Le général de Wrède attaque à la baïonnette le corps de Steingell. — Gouvion Saint-Cyr blessé, est remplacé par le général Legrand. — Destruction du neuvième corps. — Inconvénients des ordres donnés par des chefs éloignés du théâtre de la guerre. — Mouvement des Russes sur la Bérésina pour couper la retraite à l'armée française. — Revers du général Kochetzki. — Tchitchagoff s'avance sur Minsk. — Dombrowski retourne à sa division. — Secrète intelligence entre les Autrichiens et les Russes. — Politique de l'empereur d'Autriche. — Minsk est au pouvoir de l'ennemi. — L'empereur veut reprendre Minsk et protéger le pont de Borisow. — Mouvement de Reynier à la rencontre de Sacken. — Wolkowisk prise par les Russes, reprise par les Français.

Après la journée de Malojaroslawetz, l'itinéraire de la route ayant changé, l'empereur avait fait écrire de Wiazma à Charpentier, gouverneur de Smolensk, lui prescrivant de donner avis au général Baraguay d'Hilliers du nouveau mouvement de l'armée. Malgré

cette injonction, le général ne changea rien à ses dispositions premières, et la brigade Augereau resta toujours à une trop grande distance du reste de la division. Aussi, surpris et tout à coup enveloppé, le 9 novembre, par les corps réunis des partisans Orlow-Denisoff*, Davidoff, Setlavin et Figner, Augereau essaya vainement de se faire jour jusqu'à Dolgomostié. Repoussés dans Liakowo par le feu d'une artillerie formidable, accablés par la supériorité du nombre, deux mille Français se virent contraints de mettre bas les armes!

Baraguay d'Hilliers eut le temps de rétrograder sur Smolensk, où il arriva, sans être poursuivi, avec le reste de sa division.

Justement irrité de cette perte, que la circonstance rendait encore plus douloureuse, l'empereur suspendit de ses fonctions ce général, dont l'imprévoyance avait causé le malheur de tant de braves gens et privé l'armée d'un secours précieux. Baraguay d'Hilliers reçut l'ordre d'aller attendre, dans l'une de ses terres en France, qu'une enquête sur sa conduite eût éclairci les faits qui lui étaient imputés. Sa mort prévint ce jugement. **

D'après le témoignage de la plupart des historiens de la campagne de Russie, le général Baraguay d'Hilliers était un vieux compagnon de l'armée d'Italie, un de nos officiers les plus distingués. Peut-être Napoléon l'eût-il traité avec moins de rigueur, sans l'irritation que lui causaient les désastres de la retraite.

Lorsque l'empereur abandonna Moskow, il partit dans l'intention

* Orlow-Denisoff commandait un détachement composé d'un régiment de chasseurs à pied, de deux régiments de cavalerie, de plusieurs régiments de Cosaques, et de douze bouches à feu. Il faisait le service de partisan : Kutuzoff avait formé ainsi plusieurs détachements pour harceler l'armée française; la plupart n'étaient composés que de cavalerie.

** Mortonval.

de réunir toutes ses troupes derrière Witepsk et Smolensk, et par là de faire du Dniéper et de la Dwina une ligne de concentration dont il sortirait le printemps suivant pour attaquer à la fois Kiew et Pétersbourg. Les journées des 6 et 7 novembre ayant détruit le tiers de son armée, il rejeta sur cette perte et sur la rigueur de la saison la nécessité où il était d'abandonner son plan. Mais le véritable et unique motif qui l'obligea d'y renoncer, fut la nouvelle qu'il reçut à Semlewo, que Wittgenstein avait enlevé de force Polotsk, et qu'un corps ennemi marchait pour reprendre Witepsk, enfin que les armées de Modalvie et de Volhinie s'avançaient sur la Bérésina. Ces événements apportèrent de si grands changements aux projets de l'empereur, qu'il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur les opérations militaires qui eurent pour théâtre les pays où l'on s'était flatté de pouvoir prendre de paisibles quartiers d'hiver.

Le jour même où les Français sortirent de Moskow, toutes les armées russes que Napoléon avait laissées sur ses derrières se mirent en mouvement. Celle aux ordres de Wittgenstein, outre son voisinage de la Bérésina, était d'autant plus à craindre qu'elle venait de recevoir dix-sept mille hommes de recrues, et une division de vieilles troupes arrivées de Finlande. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, chargé de la contenir, depuis longtemps était privé de renforts et voyait dépérir ses troupes, non-seulement par des combats continuels, mais encore par leur long séjour dans un pays misérable, qui depuis quatre mois était le théâtre des opérations les plus sanglantes. Le second corps était réduit à quatorze mille hommes; les Bavarois ne comptaient plus dans leurs rangs que douze cents soldats. L'air malsain, la fatigue et la mauvaise nourriture avaient affaibli ces derniers plus encore que les combats,

Pleins d'horreur pour cette guerre atroce, presque tous mouraient, dans les hôpitaux, du désir de revoir leur patrie ; aussi chaque jour, autour de Polotsk, on enterrait ces malheureux par centaines.

Wittgenstein, fort de tant d'avantages, se décida enfin à prendre l'offensive, à une époque où notre épuisement ne nous permettait plus de la conserver. Le 18 octobre, à six heures du matin, il déboucha devant Polotsk sur quatre colonnes, et, profitant de sa supériorité numérique, s'avança pour tourner la position qu'occupait le maréchal Saint-Cyr sur la rive gauche de la Polota. Sa première attaque fut dirigée contre une batterie à barbette placée d'une manière avantageuse, et qu'il nous fallait conserver à tout prix pour ne pas livrer à l'ennemi le côté faible de notre camp retranché, c'est-à-dire le front de la ville de Polotsk : les ouvrages en étaient trop imparfaits pour pouvoir couvrir notre extrême gauche, et, cependant, ayant été attaqués, ils furent défendus par Maison avec une constance et une bravoure qui firent à la fois honneur aux talents du général et au courage de ses troupes.

Vivement pressé par l'ennemi, le général Maison fit marcher une autre de ses colonnes pour prendre de front la division Legrand, en dirigeant principalement ses efforts sur une redoute construite sur la gauche de la Polota, et qui, par les manœuvres de l'ennemi, devenait le centre de cette division. Les efforts des assaillants furent inutiles, et leur valeur vint expirer sous le feu de nos canons.

De toute la journée, Wittgenstein n'osa point s'avancer vers la rive droite de la Polota, où nous étions assez bien retranchés. Mais vers les quatre heures, ayant sans doute réuni toutes ses forces, il déboucha en masse par les routes de Riga et de Sibéi ; ses troupes, soutenues par une colonne venue de Névol, dont la route s'unit aux deux autres, tout près de Polotsk, attaquèrent le flanc gauche

de la ville avec une telle assurance, que les Suisses et les Croates de la division Merle (neuvième), emportés par leur ardeur guerrière, allèrent à la rencontre des Russes, en firent un horrible massacre, et terminèrent la journée en conservant la position qu'ils étaient chargés de défendre.

Le comte Gouvion Saint-Cyr soutenait glorieusement l'attaque contre des forces si supérieures aux siennes, persuadé qu'il pourrait toujours faire face là où il ne faudrait que du courage. Mais il n'était pas sans inquiétude pour parer à toutes les grandes manœuvres contre lesquelles, dans un pays de plaines, la valeur est toujours obligée de céder au nombre, surtout depuis qu'il savait que la division de Finlande n'avait point été suivie par les Prussiens, et qu'elle avait pris position à Disna. Ainsi, c'était pour assurer ses derrières qu'il avait envoyé, dans la nuit, le général Corbineau sur les bords de la Ouchatsch, afin d'observer les mouvements du corps de Steingell, dont l'intention était de tourner le maréchal par la rive gauche de la Dwina, pendant qu'il combattait sur la rive opposée. Dans le principe, on s'était flatté que ce côté était en sûreté, puisque le général Grandjean était à Dunabourg avec quatorze bataillons et deux régiments de cavalerie; mais la garnison de Riga ayant chassé le général Yorck de Mittau, cette invasion attira l'attention du général Grandjean du côté des Prussiens : comme il faisait partie de leur corps d'armée, il crut devoir se préparer à les secourir, plutôt que de poursuivre la division de Finlande.

Le général Corbineau, à la suite de sa première reconnaissance, instruisit le maréchal Gouvion Saint-Cyr qu'il n'y avait sur les bords de la Ouchatsch que de faibles partis ennemis; vers les dix heures du matin, il lui fit dire en toute hâte qu'il voyait devant lui cinq

mille hommes d'infanterie et douze escadrons de cavalerie. Aussitôt on retira, mais sans que Wittgenstein pût s'en apercevoir, un régiment de chaque division, auxquels on joignit le septième de cuirassiers. Ces troupes, formant un corps d'environ deux mille hommes, furent confiées au général Amey, et allèrent renforcer celles que commandait le général Corbineau.

Le maréchal sentit alors que sa position devenait critique, et qu'il n'avait d'autre parti à prendre qu'à repasser la Dwina, couper les ponts et tomber brusquement sur la division de Finlande; mais, voulant cacher aux Russes son projet de retraite, il annonça qu'on ne s'y préparerait que vers la fin du jour et dans le plus grand silence, afin de mieux dérober un mouvement qui pourrait devenir fatal par les obstacles qu'opposerait l'ennemi aussitôt qu'il en serait informé. Par malheur, aux approches de la nuit, quelques soldats imprudents mirent le feu aux baraques du général Legrand; dans l'instant il se communiqua sur toute la ligne. Alors Wittgenstein, qui pour recommencer ses attaques n'attendait que le signal qui marquerait le moment de notre retraite, nécessitée par l'apparition du corps de Steingell, qu'il avait envoyé sur l'autre rive, comprit que nous nous disposions à repasser la Dwina. Sur-le-champ il mit en batterie toute son artillerie, et, vers les huit heures du soir, fit tirer sur Polotsk, espérant l'incendier, et empêcher ainsi l'évacuation des caissons qui devaient passer dans l'intérieur de la ville.

Les troupes qui s'y trouvaient enfermées, garanties par une double palissade, se battirent avec courage; elles firent un feu continu, en se retranchant derrière des madriers et dans les maisons qu'elles avaient crénelées. Le bombardement fut effroyable; le feu des batteries devint général; les flammes qui s'élevaient

de toutes parts éclairaient ce combat nocturne, et répandaient dans la campagne une si grande clarté, qu'on se battait sur toute la ligne comme en plein midi, et avec autant de précision que le jour d'une revue. L'acharnement des deux côtés était extrême; quoique nous eussions à lutter contre des forces bien supérieures, néanmoins notre arrière-garde défendit la ville pied à pied, jusqu'à ce que tous nos bagages et cent quarante pièces d'artillerie eussent achevé de repasser la Dwina.

Polotsk étant abandonnée vers les trois heures du matin, le général russe Cazanova en prit possession; il n'y trouva que des blessés ramassés sur le champ de bataille; leur grand nombre attesta la valeur de nos soldats. Mais notre retraite forcée fut encore glorieuse, puisqu'au milieu d'une position si critique, et qui devait avoir des suites si désastreuses, l'ennemi avoua n'avoir obtenu pour trophée qu'une seule pièce de canon, achetée par une perte triple de la nôtre. Le même jour, l'état-major russe ayant donné un grand dîner dans le couvent des Jésuites, vers la fin du repas, Wittgenstein, après avoir loué la bravoure des soldats français, se leva, et, par un mouvement spontané qui honorait à la fois le vainqueur et le vaincu, il porta *la santé du brave Gouvion Saint-Cyr.*

Ce maréchal, voyant qu'il n'avait pas un instant à perdre pour s'opposer aux troupes qui s'avançaient par la Ouchatsch, et que le général Amey avait contenues dans les défilés de Sedlitchtché, lui envoya pour le renforcer une colonne de sept cents Bavarois; ensuite, il donna le commandement de toutes ces troupes au général de Wrède, qui, sur-le-champ, marcha contre le corps de Steingell. L'ayant joint, il l'attaqua à la baïonnette et le rejeta de l'autre côté de Bononia, en lui faisant éprouver une perte de

douze cents hommes restés sur le champ de bataille, et d'environ quinze à dix-huit cents prisonniers, parmi lesquels deux colonels et plusieurs officiers de différents grades.

Le comte Gouvion Saint-Cyr, en faisant le rapport de ces combats sanglants, soutenus à une époque si importante et si pénible, rendit justice aux talents et à la bravoure des généraux de Wrède, Legrand, Merle, Maison et Laurencey; il se loua de la manière dont le général Aubry avait fait manœuvrer l'artillerie; il donna également des éloges au général du génie Dode, qui déploya une haute capacité dans la connaissance d'un art d'autant plus beau et d'autant plus estimable, qu'il est toujours l'unique ressource de l'armée dans les circonstances désespérées. Les colonels Guehneuc et Dalbignac ne furent point oubliés dans la relation d'une affaire où l'un et l'autre se distinguèrent par la réunion de toutes les qualités qui constituent le vrai mérite. Enfin, le maréchal annonça à l'empereur qu'ayant été blessé au pied, il avait été obligé de se démettre du commandement en faveur du général Legrand, en attendant que le duc de Reggio fût arrivé pour le reprendre.

Tels furent les événements qui survinrent sur la Dwina pendant que la grande armée opérait sa retraite sur Smolensk; événements honorables pour nos armes, mais désastreux par les conséquences qui s'ensuivirent. En effet, Wittgenstein ayant passé la Dwina, détacha sur sa gauche des troupes pour s'emparer de Witepsk. Sur sa droite, il opposa le corps de Steingell à celui des Bavarois, et avec le reste de son armée, il poursuivit le second corps réduit à neuf mille hommes; ces malheureux débris, vieillis dans les combats, en se retirant sur la Oula, disputèrent le terrain pas à pas, jusqu'au moment de l'arrivée du prince Eugène. Afin de secourir le

duc de Reggio, qui venait de reprendre le commandement, Napoléon se vit obligé d'envoyer à son secours le duc de Bellune pour chercher à faire repasser la Dwina à Wittgenstein : expédition fatale, dans laquelle le neuvième corps fut anéanti, non par les combats, mais par le manque de vivres et par des manœuvres continuelles au milieu d'un hiver rigoureux.

Les revers, les non-succès ont souvent pour cause les ordres donnés aux généraux par des supérieurs éloignés du théâtre de la guerre. Lorsque ces ordres arrivent, il est quelquefois survenu de grands changements dans l'état des choses : on ne devrait donc adresser aux commandants en chef que des instructions très-générales, et leur abandonner entièrement la conduite des opérations de détail, qu'ils ne peuvent bien diriger qu'en ayant égard, à chaque instant, aux événements et aux circonstances. Dans les corps d'armée peu nombreux, le général en chef peut souvent tout embrasser d'un seul coup d'œil et tout ordonner, selon les éventualités; mais dans les corps d'armée tels qu'ils sont organisés de nos jours, il faut qu'après avoir reçu des ordres généraux, chacun agisse, sur le point où il se trouve, dans l'intérêt commun, ne se contentant pas des instructions de ses chefs, mais exécutant ce que la nécessité exige. Nos généraux ont presque toujours eu cette latitude pendant les dernières guerres; il n'en a pas été ainsi pour les généraux étrangers, qui se trouvaient étroitement liés. Chez nous, qu'une circonstance impérieuse commande une prompte résolution, on agit et l'on rend compte; on profite de l'occasion, qui est tout à la guerre. Ainsi, un général de division attaquera, avant d'en avoir reçu l'ordre, s'il s'agit de secourir une division voisine qui est accablée; une brigade secondera une brigade, un bataillon un autre bataillon, et un commandant

de batterie prendra sur-le-champ la position la plus favorable.

Des ordres avaient été envoyés aux généraux Tchitchagoff, Wittgenstein et Steingell par l'empereur Alexandre; une partie de ce qui était prescrit ne put recevoir exécution; mais la jonction des corps sur la rive droite de la Bérésina étant toujours le but du feld-maréchal russe, Tchitchagoff contribua à ce mouvement, qui devait aboutir à couper la retraite de l'armée française. Il avait soixante mille hommes à peu près, y compris ceux de la brigade Lieders, tandis que le prince de Schwartzenberg n'en comptait qu'un peu plus des deux tiers (quarante-cinq mille). Tchitchagoff, après avoir perdu quatorze jours qui, bien employés, auraient pu être très-nuisibles à nos armes, ordonna, le 7 octobre, au colonel Czernitcheff de le renseigner d'une manière précise à l'endroit de la marche de l'armée de Moldavie sur Minsk. Minsk était une ville très-importante pour nous, non-seulement comme point de communication principale, mais comme siége des magasins considérables qui y avaient été établis. Mais comment la défendre contre les forces imposantes du général Tchitchagoff, avec une garnison de trois mille recrues nouvelles? Instruit de la situation de cette place, Napoléon chargea Dombrowski de la défendre.

Celui-ci, faute de renseignements sur les forces de Tchitchagoff, envoya à Nowoïswerjin, sur le Niémen, le général polonais Kochetzki; Kochetzki n'avait que trois mille fantassins et trois cents cavaliers. Il fut attaqué, le 12 novembre, par l'avant-garde de Tchitchagoff, qui lui prit un bataillon et l'obligea à une retraite précipitée. Poursuivies à outrance, cernées de toutes parts, les troupes du général polonais se virent forcées de mettre bas les armes; quant à lui, après des efforts inouïs pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, il parvint à regagner Minsk avec cent

hommes de cavalerie seulement. Son retour et son désastre, qui annonçaient l'apparition imminente de Tchitchagoff, répandit la consternation. Dombrowski, dont la division n'était qu'à neuf lieues de Minsk, venait d'arriver en cette ville pour juger par lui-même de l'état des choses. On avait alors acquis la certitude que c'était Tchitchagoff en personne qui s'avançait, et son avant-garde n'était plus qu'à cinq lieues. Dombrowski n'avait avec lui que deux mille hommes d'infanterie, trois cents de cavalerie et douze bouches à feu; il ne pouvait prendre position devant l'ennemi sans s'exposer au sort du général Kochetzki; il retourna donc à sa division. *

Tchitchagoff parvint jusqu'à Minsk. Cependant, les dernières lettres de Vilna annonçaient que Schwartzenberg, marchant sur les pas de l'amiral, était près de l'atteindre; que le général Reynier avait réussi, comme Schwartzenberg, à donner le change à Sacken; qu'il suivait les Autrichiens à une journée de distance; que la division Durutte, forte de quinze mille hommes, à peine arrivée à Varsovie, avait été ajoutée, par les conseils et les soins du duc de Bassano, aux forces qu'on se hâtait de ramener sur Tchitchagoff; que, le 12 novembre, Schwartzenberg devait être à Slonim; que, vers la même époque, Reynier et Durutte réunis auraient atteint les environs de Wolkowisk; qu'enfin soixante mille des nôtres, Autrichiens, Saxons, Polonais et Français, placés entre Tchitchagoff et Sacken, étaient libres d'achever en notre faveur la plus importante diversion. Qu'étaient-ils devenus? Schwartzenberg, après avoir si heureusement commencé **, se serait-il arrêté? Par

* M. le marquis de Chambray.

** M. de Boutourlin dit que « le prince de Schwartzenberg a débuté de la manière la plus brillante, en se portant sur les bords du Bug, par Wolkowisk, sur Slonim; que par cette marche exécutée avec beaucoup d'activité, il avait réussi à tourner la droite de Sacken et à se placer entre lui et l'amiral. »

quel ordre, par quelle influence? Il est bien difficile de se persuader que la direction de la retraite des Autrichiens et l'immobilité des Russes à Brezesk-Litowski, n'aient pas eu pour principe une secrète intelligence entre les cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg, fruit des intrigues de l'Angleterre. Les événements qui suivirent donnent du poids à cette conjecture et justifient l'opinion de ceux qui comptent au premier rang des causes de la chute de Napoléon sa funeste confiance dans les sentiments de François II à son égard, depuis que des liens de famille l'unissaient à ce souverain.

On peut objecter que le cabinet de Vienne s'était engagé volontairement dans la guerre de Russie; que Napoléon ne dut pas révoquer en doute la sincérité du désir de François II, de concourir au succès d'une campagne dont le but était d'affaiblir la puissance moscovite, qu'il craignait avec raison; enfin, que les Autrichiens ne pouvaient avoir oublié l'agression d'Alexandre en 1809, tandis qu'ils se débattaient avec tant de désavantage contre les forces immenses de Napoléon, déjà maître de Vienne. Sans contredit, au commencement de 1812, dépouillé de l'Italie, du Tyrol, de l'Illyrie, de la Dalmatie, des États de Venise, François II devait être assuré que la politique de Napoléon, devenu son gendre et son allié, lui commandait de laisser désormais à l'Autriche le peu qui lui restait de vigueur, afin de l'opposer aux Russes. Dans cet état d'affaiblissement, et n'ayant plus rien qui tentât l'ambition du cabinet des Tuileries, l'objet des plus vives inquiétudes de François II était évidemment la Russie, dont la force, déjà démesurée et toujours croissante, pesait immédiatement sur l'Autriche démantelée, tombée au rang des puissances du second ordre.

Napoléon eut donc raison de croire que ce prince était sincère en s'engageant à coopérer au renversement du colosse russe, à cette

époque et dans ces circonstances. Mais n'était-il pas encore plus évident que, pour peu que la ruine de la domination française sur le continent devînt probable, tout changerait à l'instant de face pour l'Autriche, et que son intérêt le plus pressant serait d'y concourir de toute sa puissance? En effet, quel bien pouvait-elle attendre de la France victorieuse, qui pût être mis en balance avec l'avantage de reprendre à la France vaincue l'Italie, le Tyrol et la prépondérance en Allemagne? Napoléon n'aurait pas dû perdre de vue que le ressentiment de l'Autriche contre lui était et devait être implacable; que l'amitié qu'elle témoignait au vainqueur qui l'avait dépouillée ne pouvait être que l'effet de la crainte, et que cette puissance ne laisserait échapper aucune occasion de venger ses humiliations et de ressaisir l'Italie. Il est pourtant certain que Napoléon a cru, jusqu'à la fin, à la fidélité de son beau-père et à l'attachement de l'aïeul du roi de Rome. *

Quoi qu'il en soit, Tchitchagoff s'empara de Minsk. Quatre mille sept cents hommes que nous avions aux hôpitaux, des subsistances rassemblées avec tant de peine pour cent mille soldats pendant six mois, des approvisionnements considérables de munitions et d'artillerie, tout tomba en son pouvoir. *

« Nous trouvâmes à Minsk, dit le comte de Langeron, des magasins immenses : Napoléon y avait fait entasser de la farine, des fourrages, de l'eau-de-vie, de toutes les parties de la Pologne qui lui étaient soumises. Il y avait de quoi nourrir toute son armée pendant une partie de l'hiver.

Ces magasins furent dilapidés, on en accusa le général Toulschkoff et le colonel Issaew. Ils furent renvoyés de l'armée et mis en jugement. La femme du comte Lambert, qui, malheureusement pour

* Mortonval.

son digne mari, ne le quittait jamais, fut aussi soupçonnée de malversation et de pillage, qui n'étaient pas son coup d'essai dans ce genre.

Cinq mille infortunés gémissaient dans les hôpitaux. Jamais spectacle plus hideux et plus affligeant ne s'est offert à mes yeux : les blessés, les malades, sans lit, sans couvertures et même sans litière, n'ayant personne pour les soigner ni pour les servir, périssaient de besoin, de misère et de la corruption de l'air. Des cadavres à demi pourris restaient dans les chambres quelques jours avant qu'on songeât à les enterrer; les blessés étaient pansés (lorsqu'ils l'étaient) avec du foin en place de charpie, et des courroies en guise de bandages; plusieurs de ces malheureux m'ont dit qu'ils avaient été des semaines entières à n'avoir pour toute nourriture que de l'eau trouble et un pain noir affreux; leurs chemises tombaient en lambeaux sur leurs corps.

Qu'un général est coupable lorsqu'il ne prend aucune mesure pour préparer tout ce qui est nécessaire aux malades et aux blessés de son armée, ou lorsque son indifférence l'éloigne de veiller sur la conduite de ceux à qui il confie un devoir aussi sacré! Mais lorsqu'un général est un souverain, et ses soldats ses sujets, il est bien plus coupable encore : car tout dépend de lui, et il n'a que la peine d'ordonner et de voir si ses ordres sont exécutés. »

Trente mille Russes ont pu nous porter ce coup au milieu de quatre-vingt mille Français et alliés qui devaient le parer! *

* Relevé des troupes qui pouvaient couvrir Minsk:

Armée autrichienne de Schwartzenberg. . .		30,000
Armée saxo-polonaise de Reynier.	15,000	30,000
Division Durutte.	15,000	
Garnison de Minsk.		8,000
Division Dombrowski.		6,000
Troupes diverses en marche.		6,000
		80,000

Peut-être est-il encore possible d'arracher cette proie à l'ennemi, avant qu'il l'ait dévorée ou gaspillée! C'est la première idée de l'empereur; la seconde est de mettre au moins le pont de Borisow à l'abri de tout événement.

« Annoncez au gouverneur de Minsk que je serai demain à Orsza, dit-il au major général, et que de puissants secours vont le rejoindre; qu'en attendant, il faut rappeler à la garde du pont les Polonais de Dombrowski. Quant au duc de Bellune, c'est fort heureux que depuis vingt jours il ait pu contenir Wittgenstein sur l'Oula; mais le temps de jouer à la manœuvre est passé. Cette armée devient notre unique ressource; maintenant elle doit fournir au plus pressé, à l'avant-garde comme à l'arrière-garde, devant nous pour nous ouvrir le chemin, derrière, pour le fermer : il faut donc qu'elle se partage. Donnez ordre au duc de Reggio de se séparer du duc de Bellune, et de se porter en toute hâte et en droite ligne sur Borisow, avec son deuxième corps, les cuirassiers du général Lhéritier et cent pièces de canon; il s'assurera d'abord du pont de Borisow, et de là marchera pour réoccuper Minsk. De son côté, Victor se tiendra en mesure de former notre arrière-garde. Ecrivez. » Et l'empereur dicte en ces termes l'ordre à expédier au duc de Bellune :

« Il est nécessaire, M. le maréchal, que la position que vous prendrez vous mette plus près de Borisow, de Vilna et d'Oszha, que l'armée qui vous est opposée. Faites en sorte de masquer le mouvement du duc de Reggio et donnez à croire que l'empereur arrive sur Wittgenstein, manœuvre assez naturelle. L'intention de Sa Majesté est de se porter sur Minsk, et quand on aura repris cette ville, sur la ligne de la Bérésina. »

Cependant Schwartzenberg, ayant été instruit du mouvement de

Tchitchagoff, réunit son armée à Bialistok, et se dirigea sur Slonim, pour arrêter la marche du général russe ; son avant-garde atteignit Wolkowisk le 8 novembre, Zelwa le 10, Slonim le 12, et il eut son quartier général dans cette dernière ville le 14. Reynier était chargé de masquer son mouvement ; après avoir laissé la brigade Kosinski (polonaise) à Wengrod pour couvrir Varsovie, il réunit son corps à Narewka le 4 novembre, et atteignit Swislocz le 6. Pendant que ces mouvements s'exécutaient, Sacken, pour remplir les instructions qui lui avaient été données par Tchitchagoff, laissa cinq mille hommes à Brezesk-Litowski et en Volhinie, et se dirigea avec le reste de ses troupes par Biélowé sur Wolkowisk. Reynier marcha à sa rencontre jusqu'à Rudnia, qu'il atteignit le 11 novembre. Mais ayant acquis la certitude que le général russe lui était supérieur en forces, il se reploya sur Wolkowisk, et instruisit aussitôt Schwartzenberg du mouvement de Sacken, en l'engageant vivement à rétrograder. L'arrière-garde de Reynier avait eu, pendant son mouvement de retraite, quelques engagements de peu d'importance avec l'avant-garde de Sacken.

Wolkowisk est une petite ville située sur la rive droite d'un ruisseau, qui, étant gelé, n'offrait aucun obstacle. Reynier atteignit cette ville le 14 novembre, et opéra sa jonction avec Durutte, qui y était arrivé depuis le 12 avec le reste de sa division. Il prit position, en arrière du ruisseau, sur des hauteurs qui en bordent la rive droite. Durutte était au centre, les Saxons sur les ailes ; quelques compagnies de la division Durutte occupaient Wolkowisk. Les quartiers généraux et tous les bagages s'y établirent, quoiqu'elle ne fût couverte que par quelques compagnies de troupes légères saxonnes. Les forces de Reynier s'élevaient à seize mille hommes d'infanterie et onze cents de cavalerie ; celles de Sacken à

seize mille hommes d'infanterie, six mille de cavalerie et plus de cinq mille Cosaques. Ce général ayant appris que le quartier général de Reynier était à Wolkowisk, couvert seulement par quelques compagnies, résolut de le surprendre. Le 15, à trois heures du matin, il culbuta les compagnies qui couvraient Wolkowisk, et entra inopinément dans cette ville : Reynier et les généraux qui y étaient logés furent obligés de se retirer en toute hâte, ce qui occasionna quelque confusion. Des officiers russes qui parlaient français, profitant de l'obscurité pour se dire Français, il y eut plusieurs méprises funestes aux Saxons et aux Français.

Après un combat court, mais animé, les Russes conservèrent la ville ; Reynier la reprit au point du jour. Sacken déploya alors son armée ; sa droite occupa la route de Wolkowisk à Slonim ; son centre et sa gauche les deux routes de Prujany : il se contenta pendant cette journée d'attaquer mollement la gauche de son adversaire, espérant sans doute qu'il le forcerait ainsi à la retraite sans être obligé de lui livrer bataille. La première attaque, exécutée seulement par de la cavalerie, fut repoussée par la cavalerie saxonne ; la seconde, plus sérieuse, et qui fut exécutée par de l'infanterie et de la cavalerie, mais qui avait été préparée avec lenteur, fut repoussée par l'infanterie saxonne que Reynier eut le temps de faire passer sur sa gauche pour y occuper un bois qui s'y trouvait.

Le 16 au matin, Sacken fit attaquer Wolkowisk par deux mille hommes, et s'en empara : Reynier n'y avait laissé que quelques compagnies. A midi, Sacken fit attaquer de nouveau la gauche de Reynier ; il semblait vouloir pousser vivement cette attaque, lorsque, vers les trois heures, on entendit le canon du côté du bourg d'Izabelin, en arrière du centre de Sacken, et aussitôt on s'aperçut qu'une partie des troupes russes rétrogradaient. Ce mouvement

était occasionné par l'arrivée de Schwartzenberg, qui débouchait en arrière du centre de la position des Russes : le général autrichien ayant été instruit, le jour même de son arrivée à Slonim, le 14 novembre, de la retraite de Reynier sur Wolkowisk, avait laissé à Frimont six mille cinq cents hommes; et, avec le reste de son corps, qui s'élevait à dix-huit mille hommes, il s'était dirigé le lendemain par Iwachkewitski sur Izabelin, où son avant-garde arrivait. Le bruit du canon et le mouvement rétrograde des Russes ne permettant point à Reynier de douter de l'arrivée de Schwartzenberg, il attaqua aussitôt Wolkowisk et s'en empara. Sacken profita de la nuit pour se retirer sur Swislocz. Il fut assez heureux pour atteindre cette ville avant Reynier, sans quoi il se serait trouvé dans une situation très-critique, puisque le corps autrichien s'étant dirigé sur Porozow, coupait sa retraite par Prujany.

Le 17, avant le jour, Reynier se mit en marche; il prit d'abord la route de Prujany, par Porosow; et ayant mis sa cavalerie à la poursuite de Sacken, il se dirigea sur Hrinski pour tâcher d'y devancer le général russe; il y arriva en même temps que l'arrière-garde ennemie, qu'il culbuta. Sacken, échappé à d'aussi grands dangers, partagea son armée à Rudnia, et se retira, à marches forcées, sur Brezesk-Litowski et Kobrin, où il arriva le 24 novembre, et d'où il se retira sur Lukoml et Kowel. Son armée se trouvait diminuée d'environ dix mille hommes, parmi lesquels sept mille avaient été faits prisonniers, et il avait perdu presque tous ses bagages et quelques canons.*

* M. le marquis de Chambray.

CHAPITRE IX.

COMBAT DE SMOLIANY.

NAPOLÉON ABANDONNE SMOLENSK ET SE DIRIGE SUR KRASNOÉ.

Mouvement rétrograde des généraux Reynier et Schwartzenberg. — Attaque et prise de la garnison de Witepsk. — Dissidence des maréchaux Victor et Oudinot. — Combat de Smoliany. — Séjour de l'empereur à Smolensk. — Tentatives de réorganisation de l'armée. — Distribution de vivres. — Pillage des convois par des bandes de partisans. — Napoléon s'abuse sur la situation respective de son armée et de celle de Kutuzoff. — Ordre du major général pour les quartiers d'hiver. — Intensité du froid. — Davoust passe le Dniéper. — Eugène arrive à Smolensk. — Pillage des magasins de Krasnoé. — Napoléon quitte Smolensk. — Ordres donnés à Davoust et à Ney. — L'empereur se rend à Krasnoé. — Les tours d'enceinte et la ville de Smolensk devront sauter. — Les pièces d'artillerie et les munitions seront détruites.

Reynier arriva le 24 novembre à Brezesk-Litowski, et Schwartzenberg le jour suivant, à Kobrin. Le général autrichien reçut dans cette ville une dépêche que Maret lui adressait pour l'engager à rétrograder promptement sur Minsk ; il s'arrêta donc le 26 no-

vembre, et commença son mouvement rétrograde le 27 : son avant-garde était alors à Mokrany. Reynier resta à Brezesk-Litowski jusqu'au 1[er] décembre, époque à laquelle il prit la même direction.

Schwartzenberg, trop éloigné de la ligne de retraite de l'armée de Moskow, ne pouvait plus lui être d'aucun secours ; le sort de cette armée devait être décidé avant même que ce général pût atteindre Minsk, et Napoléon ne pouvait plus fonder d'espérances de salut que sur Victor.

Avant de reprendre la suite des opérations de ce maréchal, il convient d'examiner celles qui viennent d'être racontées sommairement. Tchitchagoff prit du repos après avoir chassé Schwartzenberg de la Volhinie : c'était une faute. La lenteur de sa marche sur Minsk en fut une également ; cette opération décidée, il aurait dû l'exécuter avec diligence. Quant à Schwartzenberg, s'il avait renforcé le corps de Reynier d'une brigade d'infanterie et de la moitié de sa cavalerie, cette augmentation de troupes aurait suffi à Reynier pour tenir Sacken en échec, et Schwartzenberg pouvait alors suivre Tchitchagoff. La marche du général autrichien pour poursuivre Sacken, tandis que le salut des armées françaises exigeait, au contraire, qu'il se dirigeât en toute hâte sur les traces de Tchitchagoff, a fait penser que cette conduite lui avait été tracée par sa cour.

Le maréchal Victor se trouvait à Senno, petite ville sur laquelle il s'était retiré après le combat de Czasniki, tandis que Wittgenstein, s'étant contenté de le faire suivre par quelques régiments de Cosaques, avait conservé sa position derrière la Lukomlia. Victor se dirigea sur Czéréia, où il arriva le 6 novembre ; sa cavalerie légère fut placée à Lukoml. Wittgenstein, depuis le passage de la Dwina, nourrissait le dessein de reprendre Witepsk, où les

Français n'avaient qu'une faible garnison, composée de recrues; dans ce but, il avait dirigé sur Beszencowiczi un détachement sous les ordres de Laharpe. Ce général y resta tranquille, comme s'il n'eût été destiné qu'à observer les mouvements de Victor; mais aussitôt qu'il eut appris l'éloignement du général français, il marcha rapidement sur Witepsk, par les deux rives de la Dwina, surprit et attaqua la garnison de cette ville, et l'ayant mise en fuite à la suite d'un combat très-court, la poursuivit sur la route de Liozna, et la fit presque en entier prisonnière, le 7 novembre.

Le duc de Reggio, guéri de sa blessure, avait repris le commandement du deuxième corps, et se trouvait ainsi sous les ordres du duc de Bellune, qui était plus ancien maréchal que lui : malheureusement ces deux généraux différaient d'opinion sur la manière d'exécuter les ordres de Napoléon. Oudinot pensait qu'il fallait attaquer Wittgenstein dans sa position ; Victor, la trouvant trop forte, préféra la tourner, en marchant par sa droite sur Boiszikowa. Le 11 novembre, le quartier général fut établi à Lukoml. Le 13, l'armée se dirigea sur Smoliany, et bivaqua à une petite distance de cette place, que Wittgenstein semblait résolu à défendre comme un poste avancé de sa position. Le neuvième corps était en première ligne; le deuxième en seconde. Les forces de Victor ne s'élevaient plus alors qu'à vingt-cinq mille hommes; Wittgenstein en comptait trente mille : ainsi quoique le général français n'eût, depuis le 30 octobre, livré d'autres combats que celui du 31, il avait éprouvé une diminution de onze mille hommes, et sa situation était bien moins favorable pour tenter l'événement d'une bataille qu'elle ne l'avait été alors.

Le 14, au point du jour, une canonnade s'engagea devant Smoliany : ce village, après avoir été pris et repris plusieurs fois,

finit par rester au pouvoir des Français. Wittgenstein occupa alors, derrière la Lukomlia, la même position qu'il avait occupée le 31 octobre. Victor ne voulant point l'y attaquer, dirigea Partouneaux sur Boiszikowa. Il était dans l'intention de le suivre avec le reste du neuvième corps, en laissant le deuxième devant Czasniki; mais l'opinion d'Oudinot, défavorable à ce mouvement, engagea sans doute Victor à ne point lui donner de suite. Il ne devait pas d'ailleurs hasarder légèrement des troupes qui devenaient l'unique ressource de l'armée de Moskow. Le combat de Smoliany fut peu sérieux : le neuvième corps seul y prit part.

Le 15, Victor se retira sur Czéréia : le neuvième corps passait par Krasnogura, le deuxième par Lukoml. Wittgenstein, se contentant de suivre les troupes françaises sans les inquiéter, elles se retiraient très-lentement. Le 16, Victor eut son quartier général à Mieleszkowiczi, et le 17 à Krasmogura, où il resta quelques jours. Oudinot était à Czéréia, ayant un détachement à Lukoml

Depuis cette époque, les opérations de l'armée de Moskow et celles de Victor se lient tellement entre elles, qu'il n'est plus possible d'en séparer la narration. Nous allons donc nous reporter à Smolensk, où Napoléon entra le 9 novembre.

Aussitôt arrivé, il fit la répartition des vivres qui existaient dans les magasins : ils consistaient principalement en farines, grains et eau-de-vie *. La garde fut comprise pour quinze jours dans cette répartition, les autres corps pour six; il ne fut point question des malades qui étaient dans les hôpitaux ni des militaires isolés.

Napoléon, pendant son séjour à Smolensk, apporta tous ses

* Il y avait aussi dans les magasins du biscuit, du riz et des légumes secs, mais en trop petite quantité pour que l'on pût en distribuer à toute l'armée.

soins à réorganiser son armée autant que les circonstances le lui permettaient; il réunit les débris des quatre corps de cavalerie, en forma un seul corps, et en confia le commandement à Latour-Maubourg; il fit donner des fusils aux militaires que l'appât des distributions rappela aux drapeaux; mais la plupart n'avaient plus la force de les porter. On compléta à cinquante le nombre des cartouches que chaque soldat devait avoir.

La vieille garde était dans Smolensk; la jeune garde occupait les faubourgs; la cavalerie, les villages entre la route de Krasnoé et le Dniéper, à la hauteur de Wolkowisk; Junot était à deux lieues de Smolensk, sur la route d'Ielnia; Zayonscheck, à trois lieues sur celle de Matislaw; Eugène traversait le Wop, Ney défendait le passage du Dniéper à Slopnewa; Davoust était à Tsughinowo, en mesure de le soutenir s'il était nécessaire. Napoléon, convaincu enfin qu'il ne pouvait se maintenir à Smolensk, était dans l'intention de repartir le 11 novembre avec sa garde; mais le retard qu'avait éprouvé Eugène, et le temps qu'exigeaient des distributions régulières, l'engagèrent à différer son départ. Indépendamment des vivres trouvés à Smolensk, quinze cents bœufs étaient cantonnés dans des villages près de Krasnoé, et plusieurs troupeaux et convois de vivres arrivaient par la route de Matislaw. Tout devint la proie des nombreux partisans qui précédaient l'armée russe; un seul convoi de deux cents bœufs, déjà parvenus près de Smolensk, fut pillé par les premières troupes de l'armée de Moskow qui le rencontrèrent.

Cependant, Kutuzoff se dirigeait sur l'un des points de la route de Smolensk à Orzsa, ligne de retraite la plus directe de l'armée, et la seule en même temps sur laquelle il y eût des magasins; mais Napoléon, abusé par de faux renseignements, se persuadait

que le général russe était encore éloigné de plusieurs marches *. Aussi, malgré la perte de Witepsk et les nouvelles alarmantes qui arrivaient de la Lithuanie; quoiqu'il se vît contraint d'abandonner Smolensk, que la désorganisation de l'armée fît des progrès effrayants, et qu'on craignît de ne pouvoir se maintenir derrière le Niémen, il persistait dans son erreur. D'ailleurs, n'allait-il pas rentrer sur le terrain où deux cent quarante mille hommes, laissés en arrière au départ de Moskow, devaient se réunir pour l'appuyer au retour : l'armée du duc de Tarente, celles du duc de Reggio et du comte Gouvion Saint-Cyr sur la Dwina; l'armée de Schwartzenberg, celle de Reynier, le corps de Dombrowski, et la division Durutte sur les confins de la Volhinie; entre eux le duc de Bellune. Telles étaient les réserves sur lesquelles la retraite avait été calculée. On a vu et on verra quelle suite d'événements les a successivement détournés des positions où l'empereur devait concentrer ses forces pour passer l'hiver. Renforts, réserves, approvisionnements, tous les échelons que l'empereur s'était ménagés sur la route, tout lui a manqué; chaque point d'appui, à mesure qu'il vient à peser dessus, s'écroule, miné par le froid. Néanmoins, Napoléon organisait encore des quartiers d'hiver ayant pour limites le Dniéper et la Dwina : c'est ce qui résulte de la lettre

* Berthier, dans une lettre datée du 11 novembre, et que Napoléon lui faisait écrire à Davoust, dit que l'armée a un corps d'observation ennemi sur son flanc gauche. Ce corps d'observation était l'armée tout entière. Dans une autre lettre du 12, au même général, on trouve ce passage : « Il est bien important, « prince, que l'on maraude et fourrage régulièrement, et ainsi que cela doit se « faire devant l'ennemi. Le pays est infesté de mauvais Cosaques et de paysans « armés qui ne font la guerre qu'aux maraudeurs. » La suite des opérations prouvera d'ailleurs que Napoléon ne crut à l'arrivée de l'armée russe sur sa ligne de retraite que quand il la vit paraître.

suivante, où l'empereur examine la situation respective de son armée et de celle de Kutuzoff : *

LE PRINCE DE NEUFCHATEL ET DE WAGRAM

Au duc de Bellune.

« Smolensk, le 11 novembre.

« M. le maréchal, l'adjudant-commandant Dalbignac vous « a transmis les ordres de l'empereur, en date du 7 novembre. « Un officier d'état-major du général Charpentier vous en a « apporté le duplicata le 9. Votre aide de camp, le colonel « Chateau, arrive à l'instant et me remet votre lettre du 9. Sa « Majesté a vu avec plaisir les avantages que votre avant-garde a « obtenus sur l'ennemi dans des affaires de poste; et sur votre « rapport, elle a nommé le général Fournier général de division ; « cette marque des bontés de l'empereur le mettra à même d'en « mériter de nouvelles dans la bataille qui va avoir lieu incessam- « ment. Sa Majesté va se porter, avec une partie de l'armée, sur « Orsza. Mais ce mouvement ne peut se faire que lentement ; il « devient d'autant plus urgent que vous attaquiez Wittgenstein. Si « ce général a choisi un camp et une position avantageuse où il « soit difficile de livrer bataille, il vous est facile de manœuvrer de « manière à lui couper sa retraite et ses communications sur la « Dwina. Vous devez partir du principe que Wittgenstein ne peut « se laisser couper sur cette rivière. Avec les troupes que vous « avez, l'empereur ne doute pas du succès que vous obtiendrez ; il « doit être du plus grand résultat s'il a lieu très-promptement, et « que l'empereur puisse occuper Witepsk et prendre ses quartiers

* Le marquis de Chambray.

« d'hiver entre cette ville, Orsza et Mohilow, et le long de la « Dwina, sur Polotsk. Les quartiers d'hiver ainsi établis doivent « nous donner la paix dans le courant de l'hiver, ou nous prépa- « rer des succès certains pour la campagne prochaine, en mena- « çant évidemment Saint-Pétersbourg. Si, au contraire, vous tar- « dez à attaquer Wittgenstein, le général Kutuzoff aura le temps « de se réunir à ce général sur Witepsk, et alors on ne pourra le « déloger de cette position que par une bataille générale, qu'on « ne pourrait pas livrer cet hiver; nous serions donc obligés de « prendre des quartiers d'hiver, en laissant la Dwina à l'ennemi et « une partie de la Lithuanie; et dès lors, pour la campagne pro- « chaine, l'ennemi se trouverait militairement mieux placé que « nous. Vous sentez, M. le maréchal, les conséquences de ces « dispositions.

« Les deux grandes armées française et russe sont fatiguées; « elles peuvent prendre des postes par des marches, mais ni « l'une ni l'autre n'est dans le cas de livrer une grande ba- « taille pour l'occupation d'un poste. Votre armée, au contraire, « M. le duc, et celle du général Wittgenstein, sont dans l'o- « bligation de se battre avant de prendre des quartiers d'hiver. « Le plus tôt sera le meilleur. La victoire sera complète pour « vous, si vous obligez Wittgenstein à repasser la Dwina, et qu'un « corps français puisse occuper Witepsk. Si votre corps est battu, « ce qui n'est pas probable, par la formation du corps de Witt- « genstein, composé en partie de recrues, alors Sa Majesté se ré- « soudra à prendre des quartiers d'hiver en conséquence. Witt- « genstein a tout à gagner à rester en position, et vous tout à « perdre. Communiquez cette lettre au duc de Reggio, et con- « certez-vous ensemble pour livrer bataille, ce qui sera de la plus

« grande importance pour la suite des opérations. L'empereur,
« M. le duc, se confie dans votre attachement, dans votre zèle
« et dans vos talents, dans une circonstance où vos succès sur
« l'ennemi sont d'une si haute importance pour les quartiers
« d'hiver des armées, et l'avantage des opérations de la campagne
« prochaine.

« *Signé :* ALEXANDRE. »

Cette lettre prouve évidemment que Napoléon avait été induit en erreur sur la situation respective de son armée et de celle de Kutuzoff; car, quoi qu'en dise le marquis de Chambray, l'empereur ne pouvait avoir intérêt à tromper Victor.

L'armée, pendant son séjour à Smolensk, fut accablée par un fléau terrible, pour ainsi dire inconnu dans nos climats, et qui semblait devoir achever sa destruction. Le froid, qui avait augmenté progressivement depuis l'apparition de la neige, devint tout à coup excessif. Le 9 novembre le thermomètre marquait douze degrés au-dessous de zéro, le 12 et le 13 il en marqua dix-sept. Les effets de cette température sur des soldats accablés de tant de maux furent terribles : beaucoup périrent; un plus grand nombre eurent les pieds, les mains ou le nez gelés. Smolensk et les environs se remplirent de cadavres. Heureusement le temps se radoucit le 14 : si le froid avait continué à augmenter d'intensité, peu de jours auraient suffi pour anéantir l'armée.

Cependant Napoléon ne recevant point de nouvelles d'Eugène, avec lequel toutes les communications étaient interrompues à cause de la multitude des Cosaques qui l'entouraient, et parce que Smolensk, depuis le 11, était cerné sur la rive droite par des régiments de Cosaques détachés du corps de Platoff, ordonna à

Ney de ne se retirer que très-lentement. Le 12, ce général, étant en position à Tsughinowo, fut attaqué par Yurkoff; le combat dura toute la journée et fut très-sanglant; Ney conserva sa position. Ce même jour, Zayonscheck * se dirigea, par Wolkowisk, sur Krasnoé, et Junot sur la même ville, mais par la grande route.

Le 13, Claparède partit pour Krasnoé avec sa division; il escortait le convoi des trophées, celui du trésor et les bagages du quartier général. Davoust passa le Dniéper avec quatre de ses divisions, et occupa une partie des faubourgs et les villages les plus rapprochés de Smolensk; la division qu'il laissa sur la rive droite prit position entre Smolensk et le corps de Ney, qui était encore à quatre lieues de cette ville. Dans l'après-midi, arriva Eugène avec les débris de son corps.

Le 14, avant le jour, Mortier partit pour Krasnoé, et Napoléon, accompagné de la vieille garde, quitta Smolensk à huit heures et demie pour suivre la même direction. Ostermann arrivait alors en présence de Koritnia, et prenait position parallèlement à la grande route; il n'entreprit rien de vigoureux, et se contenta de canonner la garde, dont il retarda à peine la marche. Ce même jour, Ojarowski s'empara de Krasnoé, où il n'y avait qu'un bataillon; mais voyant arriver la division Claparède, il évacua cette ville après en avoir pillé les magasins, et se retira sur le village de Putkowa, qui n'en est distant que d'une lieue. **

Avant de quitter Smolensk, Napoléon avait ordonné à Eugène d'en partir le lendemain pour suivre le mouvement de la garde. Il avait aussi donné des ordres à Davoust et à Ney; les évé-

* Le général Zayonscheck avait remplacé, dans le commandement du cinquième corps, Poniatowski, blessé par suite d'une chute de cheval.

** Le marquis de Chambray.

nements qui vont suivre leur prêtent une si grande importance que nous les citons textuellement :

LE PRINCE DE NEUFCHATEL ET DE WAGRAM

Au prince d'Eckmühl.

« Smolensk, le 14 novembre, à sept heures du matin.

« M. le prince d'Eckmühl, l'intention de l'empereur est que « vous souteniez le duc d'Elchingen dans la retraite d'arrière-« garde qu'il fait. Le vice-roi devant partir demain, 15, pour se « rendre à Krasnoé, vous verrez à faire relever et occuper les « postes que vous jugerez convenables, et que le vice-roi sera dans « le cas d'évacuer.

« L'intention de l'empereur est que vous vous reployiez, avec « votre corps d'armée et celui du duc d'Elchingen, sur Krasnoé, « en faisant votre mouvement le 16 ou le 17. Le général Char-« pentier, avec sa garnison, composée de trois troisièmes bataillons « polonais et d'un régiment de cavalerie, quittera la ville.

« Avant de partir, vous ferez sauter les tours de l'enceinte de « Smolensk, en faisant mettre le feu aux mines déjà préparées; « vous veillerez à ce qu'on fasse brûler les munitions d'artillerie, « et détruire les caissons ainsi que les fusils. Quant aux canons « qu'on ne pourra pas emmener, l'artillerie fera scier les tourillons « et les fera enterrer.

« Les généraux Chasseloup et Lariboissière resteront ici pour « exécuter, chacun en ce qui le concerne, les dispositions ci-« dessus.

« Vous aurez soin, M. le maréchal, d'ordonner des patrouilles, « pour qu'il ne reste ici aucun traîneur français. Vous prendrez

« aussi des mesures pour ne laisser dans les hôpitaux que le moins « de malades possible.

« *Signé :* ALEXANDRE. »

LE PRINCE DE NEUFCHATEL ET DE WAGRAM

Au duc d'Elchingen.

« Smolensk, le 14 novembre, à huit heures du matin.

« L'empereur, M. le duc, se rend à Krasnoé : il est né- « cessaire que vous continuiez à faire l'arrière-garde ; le prince « d'Eckmühl vous soutiendra. Vous devez rester dans la position « où vous êtes aujourd'hui ; demain, 15, vous prendrez la position « du couvent et du faubourg, et le 16 vous ferez sauter la ville en « vous en allant ; ou simplement vous prendrez la position de la « tête de pont, pour ne faire sauter la ville que le 17, si tout n'était « pas prêt. Il est nécessaire que vous vous concertiez avec le prince « d'Eckmühl et le général Charpentier. L'empereur vous recom- « mande surtout de faire en sorte que les pièces et les munitions « soient détruites, et qu'on laisse le moins possible de traîneurs « dans la place.

« *Signé :* ALEXANDRE. »

Indépendamment des ordres qui précèdent, une instruction particulière sur la manière de les exécuter, et portant aussi la date du 14 novembre, était adressée aux maréchaux Davoust et Ney.



CHAPITRE X.

OCCUPATION ET INCENDIE DE DOUKHOWCHTCHINA.

HÉROÏSME DE TROIS CENTS SOLDATS.

Opérations de Volhinie. — Tchitchagoff reçoit l'ordre de se porter sur Borisow, pour prendre position derrière la Bérésina. — Erreur du prince Eugène sur le dévouement des Autrichiens. — Les Russes veulent prendre Napoléon vivant et passer ensuite au fil de l'épée le reste de son armée. — Situation déplorable de l'armée du vice-roi après le passage du Wop. — Les Cosaques sont repoussés. — Occupation et incendie de Doukhowchtchina. — Horrible mais magnifique spectacle d'une forêt couverte de neige éclairée par les flammes. — Situation malheureuse des femmes françaises qui avaient fui de Moskow. — Les chiens. — Les corbeaux. — Les provisions de Smolensk sont épuisées. — Soldats isolés, blessés par les Cosaques. — Affreuse confusion à l'entrée de Smolensk. — Difficulté de se procurer du pain. — Pillage des magasins. — La division Broussier rejoint le vice-roi. — Eugène est sommé de se rendre. — Le parlementaire se retire interdit. — Guilleminot est proclamé chef d'une faible colonne qui fait tête à l'ennemi et se précipite au travers de dix mille fusils. — Toute l'armée est attaquée à la fois. — Mort héroïque de trois cents Français. — L'indiscipline et l'insubordination font de nouveaux progrès. — Le maréchal Ney est sauvé. — Il demande du secours.

Après avoir parlé des opérations de la Dwina, nous devons raconter celles qui eurent lieu en Volhinie, et dont les conséquences furent encore plus funestes aux Français. Les Autrichiens, vainqueurs à Ghorodetschna, avaient rejeté Tormasoff derrière le

Stouir, et étaient venus prendre position en face de Lutsk, où ils s'arrêtèrent à la nouvelle de l'approche de l'armée de Moldavie. Cette dernière avait joint effectivement celle de Volhinie le 15 septembre. Le prince de Schwartzenberg ne se croyant pas en état de lui résister, se retira sur la Tourica, et de là sur la Lesna près Brezesk-Litowski, où il repassa le Bug le 10 octobre, et prit position à Wegrow, en avant de Varsovie.

L'amiral Tchitchagoff, qui commandait en chef les deux armées, depuis que Tormasoff avait été appelé auprès de Kutuzoff pour remplacer Bagration, s'arrêta à Brezesk-Litowski, et prit position sur la droite du Bug, pour observer les Autrichiens et les Saxons, se bornant à pousser quelques reconnaissances vers Biala, qui portèrent l'alarme jusque dans Varsovie. Cependant l'amiral, informé de notre retraite précipitée, reçut l'ordre de son souverain de se porter en toute hâte avec la moitié de son armée, par Minsk, sur Borisow, où il devait réunir sous ses ordres les deux corps de Wittgenstein et d'Ertell *, et prendre position derrière la Bérésina, pour coopérer au grand plan des Russes, qui devait s'effectuer sur les bords de cette rivière.

Au reste, par des lettres interceptées, le prince Eugène avait

* Le lieutenant général Ertell, Prussien de naissance, et qui avait été longtemps maître de police à Moskow, avait rassemblé, près de Mozir et à Bobrinsk, des cadres, des escadrons et des bataillons de réserve, des dépôts de recrues, etc., faisant un total de dix à douze mille hommes; c'était contre lui que le général Dombrowski avait été détaché. Lorsque ce général se porta rapidement sur Minsk, si Ertell l'eût suivi et talonné, comme il le pouvait, il l'eût mis à Borisow entre lui et Lambert, et l'eût détruit. Ertell ne savait pas précisément le jour où Lambert arriverait à Borisow, mais il savait qu'il était en marche pour s'y rendre; enfin, il voyait Dombrowski se retirer : il pouvait et devait le suivre. Ertell, bon maître de police, n'était qu'un mauvais officier général. L'amiral Tchitchagoff le traita avec sévérité : il lui ôta le commandement dont il était revêtu.

connaissance de toutes ces manœuvres; il n'en profita point, parce qu'il persistait à croire que les Autrichiens se sacrifieraient pour lui. « *J'ai créé Schwartzenberg*, disait-il; *c'est le général de mon beau-père; il fera tout ce que j'ordonnerai.* » Cependant le plan des Russes leur paraissait si naturel et si sûr, qu'ils manifestaient ouvertement l'intention de prendre Napoléon en vie, et de passer ensuite au fil de l'épée le reste de son armée. Mais nous n'avions aucune certitude sur tous ces mouvements hostiles, et l'on comptait si bien sur la résistance que pourraient opposer les corps par lesquels nous étions flanqués, que chacun attendait la fin de nos malheurs, précisément à l'endroit même où ils devinrent plus grands encore.

La position du vice-roi, après le passage du Wop, était affreuse : qu'on se figure une armée campée sur la neige, poursuivie par l'ennemi et n'ayant plus ni cavalerie ni artillerie à lui opposer. Les soldats sans souliers et presque sans habits, étaient exténués de fatigue et de faim ; assis sur leurs sacs, ils dormaient sur leurs genoux, ne sortant de cet engourdissement que pour faire griller des tranches de cheval ou faire fondre des morceaux de glace. Souvent même le bois manquait ; pour entretenir le feu on détruisait les maisons où logeaient les généraux. Le vice-roi, toujours à la tête de son corps d'armée, ne perdit ni son sang-froid ni son égalité de caractère. Malheureux, en proportion, plus que ses soldats eux-mêmes, il fit face au danger et à l'horreur de sa situation avec un courage digne d'un prince, digne d'un général en chef. Lui et ses officiers cherchaient à ramener l'ordre et faisaient rentrer dans leurs régiments les soldats qui s'en étaient éloignés pour trouver de quoi vivre. Mais le nombre des isolés était si grand, qu'on ne pouvait ni les arrêter ni les contenir ; et, quand même on y fût

parvenu, la défection n'eût pas tardé à recommencer, puisque la faim, l'impérieuse faim, les obligeait à quitter leurs drapeaux.

La queue de la colonne était vivement poursuivie, lorsque la garde royale, en se portant en avant, fut arrêtée près de Doukhowchtchina par des pulks de Cosaques qui, sortant de cette ville, se déployèrent dans la plaine comme pour vouloir nous envelopper. Se voyant ainsi pressé de toutes parts, le corps du prince Eugène se trouva tellement en désordre, qu'il ne forma plus qu'une foule immense, dont la moitié était malade ou désarmée *. Cependant, d'un côté, l'ennemi tenait ferme, et de l'autre nous poussait vivement. Mais le prince Eugène, conservant toujours sa noble assurance, fit former en carré la garde italienne, ainsi que les dragons et chevau-légers bavarois; ceux-ci, marchant par escadrons, forcèrent les Cosaques à nous laisser entrer paisiblement dans Doukhowchtchina. Nos troupes étaient appuyées par la treizième division, qu'on parvint à former en colonne. La petite ville de Doukhowchtchina, où l'armée n'avait jamais passé, était dans un état de conservation parfaite; les habitants, fuyant à notre approche, avaient laissé quelques provisions que nous recueillîmes avec avidité, bien qu'elles fussent grossières. Ce qui les rendit plus précieuses encore, ce fut de pouvoir les préparer dans des logis bien clos, où l'on se trouvait à l'abri du froid excessif et d'un vent impétueux. Vers les dix heures du soir, le 11 novembre, tandis que nous dormions, les Cosaques parurent devant la ville et tirèrent des coups de canon sur les feux de nos bivacs; les postes du 106e régiment, placés en avant d'une église, éprouvèrent des pertes. Mais la présence du vice-roi eut bientôt réparé le désordre causé par une attaque aussi inattendue.

* M. Labaume.

L'heure du départ étant arrivée pour rejoindre l'empereur à Smolensk, nous mîmes le feu à Doukhowchtchina, dont les maisons nous avaient été si utiles. Depuis longtemps nous étions accoutumés aux effets de l'incendie, et cependant nous ne pûmes sans étonnement considérer le spectacle horrible, mais magnifique, d'une forêt couverte de neige et qu'éclairaient des torrents de flammes. Les arbres, enveloppés d'une écorce de glace, éblouissaient la vue et produisaient, comme à travers un prisme, les couleurs les plus vives et les nuances les plus légères; les branches de bouleau, semblables à celles des saules pleureurs, se penchaient vers la terre en forme de girandoles, et les glaçons, frappés par la lumière, offraient autour de nous une pluie de diamants, de rayons et d'étincelles. *

On partit pour Smolensk; c'était là que l'abondance devait succéder à la disette, et le repos à la fatigue. Au milieu de tous les maux dont on était accablé, personne n'était plus à plaindre que les femmes françaises venues de Moskow et qui, pour fuir le ressentiment des Russes, avaient cru trouver dans l'armée française des secours assurés. La plupart à pied, en souliers d'étoffe, et vêtues de mauvaises robes de soie ou de percale, elles se couvraient avec des morceaux de pelisses ou des capotes de soldats, prises sur des cadavres. Leur situation eût arraché des larmes aux cœurs les plus durs, si la rigueur des circonstances ne les eût faits d'airain. Parmi ces victimes des horreurs de la guerre, il y en avait de jeunes, de jolies, d'aimables et de spirituelles; elles étaient réduites à mendier le plus léger service, et le morceau de pain qu'on leur donnait les obligeait souvent à la plus servile reconnaissance. Nous étions suivis par une troupe de lévriers énormes à

* M. Labaume.

long poil; ils avaient abandonné les lieux incendiés par nous, aboyant comme s'ils eussent été enragés, et souvent ils venaient disputer au soldat les chevaux morts qu'on laissait sur la route. Enfin, les corbeaux, dont la Russie est peuplée, se plaçaient devant nous en épaisses nuées, attirés qu'ils étaient par l'odeur des cadavres.

Déjà nous apercevions les clochers de la fameuse église de Smolensk, déjà nous entrions dans les faubourgs, lorsque nous apprîmes que le neuvième corps était parti depuis longtemps, qu'on ne s'arrêterait point à Smolensk et que toutes les provisions avaient été consommées. Rien ne saurait peindre notre accablement à cette funeste nouvelle; nos sens en furent tellement émus que, dans notre désespoir, nous ne voulions pas y croire. Bientôt nos yeux nous en donnèrent la triste confirmation, en voyant la garnison de Smolensk chercher sa subsistance dans les chevaux que la fatigue de notre course venait de faire tomber : nous ne doutâmes plus alors que la famine régnait dans une ville regardée jusque-là comme le séjour de l'abondance.

En y entrant, nous réfléchissions sur la tristesse de notre sort. Pour adoucir la rigueur de notre position, on nous promit une distribution de riz, de farine et de biscuit. Cette espérance vint ranimer notre courage abattu; mais nous ne tardâmes pas à être affectés par une scène affligeante. A peine étions-nous aux barrières de Smolensk qu'on vit arriver quantité de soldats isolés, qui, tout dégouttants de sang, nous annoncèrent que les Cosaques n'étaient qu'à deux cents pas de nous. Ensuite parut le capitaine Trezel, aide de camp du général Guilleminot; cet officier distingué, depuis le commencement de notre retraite, avait été chargé des missions les plus pénibles, et il les avait toujours remplies avec un zèle au-dessus de

tout éloge. Ce jour-là, il fut laissé en arrière pour mettre en position la quatorzième division, qui s'était placée dans un village derrière un petit bois bordant la route entourée par l'ennemi. Elle avait fait une si bonne contenance, que les Cosaques, désespérant de l'attaquer avec succès, s'étaient retirés pour courir sur les traîneurs dont la route était couverte. Ces malheureux offraient un spectacle vraiment digne de compassion.

Après avoir laissé la garde royale sur la hauteur qui domine Smolensk, pour protéger la division Broussier, le prince Eugène descendit vers le Dniéper, et chercha à pénétrer dans la ville. Près du pont était la jonction de la route de Dorogobouge et Walontina, que tous les autres corps avaient suivie; et, comme ces corps n'avaient point passé le Bop, ils conservaient une grande partie de leur artillerie et de leurs voitures, bagages, fantassins et cavaliers mêlés. Tout cela occasionna une telle confusion, qu'on s'égorgeait pour entrer dans la ville. Ce jour-là, le vent était très-impétueux et le froid excessif : le thermomètre était descendu à 22 degrés.

La côte par laquelle on parvenait à la partie supérieure de la ville était si escarpée, qu'il fallait ramper, en quelque sorte, pour y arriver. Malgré le temps rigoureux qu'il faisait, les soldats parcouraient les rues dans tous les sens pour trouver les vivres qu'on leur avait promis. C'est avec une peine infinie, des sacrifices d'argent, et des supplications sans nombre, qu'on parvenait à se procurer un peu de pain. La nuit, entassés pêle-mêle dans de vastes salles que leur immensité avait protégées contre l'incendie, on attendit dans la plus cruelle anxiété les distributions promises. Mais rien n'arriva, et la situation devenait de jour en jour plus affreuse. Le désespoir s'empara de tous les cœurs; on n'eut plus

qu'une pensée, la patrie, qu'un seul aspect, la mort. Enfin les soldats, mourant de faim et ne pouvant endurer la lenteur des distributions, pillèrent les magasins.

Kutuzoff continuait son mouvement latéral sur le flanc gauche de l'armée française stationnaire à Smolensk. Le 13 novembre, jour où le vice-roi y arrivait, le feld-maréchal avait son quartier général à Tchelkanowo, à huit lieues au sud de cette ville, et poussait ses avant-postes jusqu'à trois lieues du grand chemin, non loin de Krasnoé, dont il était déjà plus rapproché que Napoléon. Dans cette position, plus de quatre-vingt mille Russes, abondamment pourvus de vivres, de fourrages et de munitions, avec une artillerie nombreuse très-bien attelée, et une excellente cavalerie, pouvaient couper la route d'Orsza, sur différents points, à leur choix, aux Français décimés par la famine et les maladies, harassés de lassitude, sans chevaux, presque sans canons, et à qui les rigueurs d'un climat meurtrier faisaient tomber les armes des mains. Mais tant de maux soufferts n'avaient pas épuisé la patience des soldats de Napoléon ; ni les dangers accumulés sur leurs têtes, ni les fléaux plus grands qu'ils prévoyaient encore, ne glaçaient le courage dans leurs cœurs généreux.

Le lendemain, 14 novembre, on entendit tirer un coup de canon toutes les cinq minutes. Le vice-roi croyant que c'était un signal de détresse du général Broussier, saute à cheval, accompagné de ses aides de camp et de ses officiers d'ordonnance.

Parvenu sur la hauteur de Smolensk, le prince se met à la tête de la garde italienne. Mais le froid est si vif, que trente-deux grenadiers tombent gelés en voulant se mettre en ligne. Cependant, le général Broussier, qui, depuis la pointe du jour était aux prises avec l'armée russe, est forcé d'évacuer le village où il s'était re-

tranché ; dans sa retraite, sa division égorge les postes ennemis, et parvient, à force de courage et d'intrépidité, à rejoindre le vice-roi, qui s'avançait pour la secourir.

Le prince, voulant favoriser l'entrée dans Smolensk du faible reste de ses équipages, ordonne à la deuxième brigade de déloger une batterie russe qui canonnait le pont où les voitures devaient passer. Aussitôt le général Heyligers fait mettre en position deux pièces et un obusier. A la vue de ce mouvement, l'artillerie légère ennemie se retire au galop. Nos convois franchissent enfin le pont et continuent leur route sous les yeux des Cosaques étonnés. *

Le prince Eugène s'efforçait de réunir dans Smolensk ses troupes dispersées ; il les arracha avec peine du pillage des magasins, et se mit en route avec huit mille hommes. Il marchait à la tête de la colonne royale, avec son état-major. A deux lieues de Krasnoé, un mouvement singulier attira son attention. Plusieurs des hommes débandés s'étaient arrêtés subitement. Ceux qui les suivaient, les atteignant, se groupaient avec eux ; d'autres, déjà plus avancés, reculaient sur les premiers. Bientôt ce fut une masse. Alors, le vice-roi, surpris, regarde autour de lui ; il s'aperçoit qu'il a devancé d'une heure de marche son corps d'armée, qu'il n'a près de lui qu'environ quinze cents hommes de tout grade, de toutes nations, sans chefs, sans ordres, sans armes, et qu'il est sommé de se rendre.

Cette sommation est accueillie par un cri général d'indignation. Le parlementaire russe, qui s'est présenté seul, insiste : il dit que Napoléon et sa garde sont battus; que vingt mille Russes environnent le vice-roi, à qui il ne reste de salut que dans des condi-

* M. Labaume.

tions honorables, et que ces conditions lui sont proposées par Miloradowitch.

A ces mots, le général Guyon s'élance de la foule et s'écrie : « Retournez d'où vous venez, et dites à celui qui vous envoie que « s'il a vingt mille hommes, nous en avons quatre-vingt mille ! »

Le parlementaire se retira interdit.

Le prince hésita un moment. Il lui répugnait de quitter cette malheureuse troupe; mais enfin il dut retourner à ses divisions pour les amener au combat; il part, laissant là Guilleminot, son chef d'état-major, qui, d'une voix unanime, est proclamé chef de la petite colonne. On vit des officiers supérieurs se placer fièrement dans les rangs et redevenir soldats, tandis que des marins de la garde auraient préféré pour chef un de leurs officiers.

Cette organisation improvisée se fit sous un feu violent. Déjà on avait dépassé les batteries de Miloradowitch, quand celui-ci, lançant des colonnes sur nos flancs, nous serra de si près, qu'il nous força de faire volte-face et de choisir une position pour nous défendre. Il faut le dire pour leur éternelle gloire, ces quinze cents Français et Italiens, un contre dix, tinrent l'ennemi en respect pendant une heure. Cependant le vice-roi et les restes de ses divisions ne paraissent pas. Une plus longue résistance est devenue impossible. Les sommations de mettre bas les armes se renouvellent.

Pendant les courtes suspensions, on entend le canon gronder au loin devant et derrière soi. Ainsi, toute l'armée est attaquée à la fois, et de Smolensk à Krasnoé ce n'est qu'une bataille. Si l'on veut du secours, il faut l'aller chercher; mais où? Vers Krasnoé, cela est impossible : on en est trop éloigné, et tout porte à croire que l'on s'y bat. Il faudrait, d'ailleurs, se remettre en retraite ; et

lier tous ses mouvements, et, marchant tête baissée, rentrer en Russie au travers des ennemis; rejoindre le vice-roi, puis, tous ensemble, revenir, renverser Miloradowitch et gagner enfin Krasnoé.

A cette proposition de leur chef, les Français répondent par un cri d'assentiment unanime. Aussitôt la colonne, serrée en masse, se précipite au travers de dix mille fusils et canons; les Russes, d'abord saisis d'étonnement, s'ouvrent et laissent ce petit nombre de guerriers presque désarmés s'avancer jusqu'au milieu d'eux. Puis, quand ils comprennent notre résolution, soit admiration ou compassion, des deux côtés de la route que bordent les bataillons ennemis, ils crient aux nôtres de s'arrêter; ils les prient, ils les conjurent de se rendre. On ne leur répond que par une marche décidée, un silence farouche et la pointe des armes.

Alors tous les feux russes éclatent à la fois, et la moitié de la colonne héroïque tombe blessée ou morte. Le reste continue, sans qu'un seul quitte le gros de sa troupe, sans qu'aucun Moscovite ose approcher. Peu de ces intrépides soldats revirent le vice-roi et ses divisions qui s'avançaient. Alors seulement, ils se désunissent; ils courent se jeter dans les faibles rangs qui s'ouvrent pour les recevoir et les protéger.

Depuis une heure, le canon ennemi les éclaircissait. En même temps qu'une moitié de leurs forces avait poursuivi Guilleminot et l'avait contraint de rétrograder, Miloradowitch, à la tête de l'autre moitié, avait arrêté le prince Eugène. Les Russes, placés dans une position offensive, s'y défendent; leurs boulets seuls attaquent Eugène. Une canonnade, foudroyante de leur côté, et presque nulle du nôtre, était engagée. Le vice-roi, fatigué de leurs feux, se décide : il appelle la quatorzième division, la dispose à gauche

du grand chemin et lui montre la hauteur boisée où s'appuie l'ennemi, et qui fait sa principale force. C'est le point décisif, le nœud de l'action. Trois cents soldats furent les seuls qu'on put décider à monter à cet assaut. On les voit s'avancer régulièrement entre des milliers d'ennemis, sur une position formidable. Le général Ornano arrive avec une batterie de la garde italienne pour protéger les trois cents ; mais un boulet le renverse de son cheval. On le relève, il n'était qu'étourdi par la violence de sa chute.

Le vice-roi envoie alors vers ces troupes, pour les ranimer, son officier d'ordonnance, le colonel Delfanti. S'étant jeté au milieu d'elles, malgré les balles et la mitraille, cet intrépide soldat reçoit deux blessures graves qui le forcent de quitter les rangs. Il s'éloignait du champ de bataille, lorsqu'il rencontre sur son chemin M. de Villeblanche, auditeur au conseil d'Etat, qui venait de quitter Smolensk pour accompagner le vice-roi. Ce jeune homme, apercevant le colonel Delfanti blessé, lui offre son bras. Ils s'éloignent ainsi lentement, lorsqu'un boulet vient fracasser les épaules du colonel, et emporter la tête de Villeblanche. Les deux cents hommes menés par Delfanti se mêlent alors aux soldats du 35e, commandés par le général Heyligers. Celui-ci, cherchant à rétablir l'ordre et à rallier ses faibles débris, reçoit trois coups de sabre sur la tête ; il est emmené prisonnier.

Les trois cents Français, que déchire la mitraille, persévèrent, et déjà ils atteignent la position ennemie. Mais, tout à coup, des deux côtés du bois, débouchent au galop deux masses de cavalerie qui fondent sur eux, les écrasent et les massacrent. Tous périrent, emportant avec eux ce qui restait de discipline et de courage dans leur division. Ce fut alors que reparut le général Guilleminot. La victoire était si nouvelle pour les Russes, que la tenant dans leurs

mains, ils ne surent point en profiter. Là nuit suspendit le combat.*

Pendant les engagements qui eurent lieu depuis le départ de Smolensk, le soldat combattit avec une rare valeur. Ce n'était point ce courage passif des bataillons de nos jours, mais un courage impétueux, qui semblait tenir du désespoir. Eugène et Ney montrèrent une résolution qui contribua puissamment au salut des débris de leurs corps.

Lorsque Napoléon atteignit Smolensk, il ne semblait lui rester d'autres ressources que de se diriger en toute hâte sur Vilna, par Witepsk, Boiszikowa et Gloubokoë, et par Babinowiczi, Senno, Lepel, Dokszitzi et Wileika. Wittgenstein, au seul bruit de l'arrivée de l'empereur sur ses communications, aurait repassé la Dwina, dans la crainte de se trouver compromis. Victor eût fait l'arrière-garde. Les généraux Zayonscheck et Junot, qui étaient arrivés les premiers à Smolensk, se seraient retirés par Krasnoé et Orsza, pour détruire les magasins et les ponts sur cette route.

Quoique Kutuzoff ne fût arrivé que le 15 à la vue de Krasnoé, il pouvait cependant encore anéantir les débris de l'armée de Moskow; mais il resta deux jours en position parallèlement à la route, pendant lesquels, si l'on en excepte l'attaque du quatrième corps par des forces quadruples, il n'entreprit rien de vigoureux. Il se contenta de canonner et de harceler avec ses Cosaques une armée qui n'avait, pour ainsi dire, ni cavalerie ni artillerie.

Le 17, lorsqu'il se fut enfin décidé à attaquer la position de Krasnoé, il aurait dû diriger rapidement une partie de ses forces entre Krasnoé et Liady, pour couper la retraite de Napoléon; il aurait ainsi replacé l'armée de Moskow dans une position aussi

* M. de Ségur.

désespérée que celle dont elle venait de se tirer. Au lieu de cela, Kutuzoff s'arrêta deux jours à Krasnoé, ajoutant ainsi une nouvelle faute à toutes celles qu'il avait déjà commises depuis le commencement de la retraite.

Cependant, la prise de Minsk par Tchitchagoff et la nécessité de gagner quelques marches sur Kutuzoff, forçaient Napoléon à continuer sa retraite sans s'arrêter, ce qui portait le dernier coup à l'armée de Moskow, pour laquelle le repos était devenu le premier besoin. La situation de cette armée s'était améliorée sous quelques rapports; le dégel, ayant succédé aux froids rigoureux, rendait les bivacs plus supportables, et l'on parvenait plus facilement à les alimenter en démolissant les maisons, lorsqu'elles n'étaient point occupées par des états-majors. L'armée, ayant trouvé des magasins à Smolensk, à Dubrowna et à Orsza, et le pays commençant à offrir quelques ressources, la famine faisait moins de ravage. Les combattants se nourrissaient partout encore habituellement de bouillie et de chair de cheval. Quant aux militaires isolés, la nécessité les avait réunis en petites corporations, composées d'individus d'une même nation, qui bivaquaient ensemble, et chez lesquels tout était en commun. L'armée, ayant perdu une grande partie de ses bagages et presque toute son artillerie, était moins embarrassée par les voitures, mais elle était suivie par un grand nombre de petits chevaux du pays chargés de bagages, de vivres et d'ustensiles de cuisine.

L'indiscipline et l'insubordination faisaient de nouveaux progrès. A Smolensk, le nombre des combattants surpassait encore celui des militaires isolés; après les affaires de Krasnoé, ce fut tout le contraire. Lorsqu'on eut repassé le Dniéper, l'armée pouvait être considérée comme n'ayant plus de cavalerie, puisque le corps de

Latour-Maubourg était réduit à deux cents hommes, et la cavalerie des corps d'armée à un nombre moindre encore.

Depuis quatre jours rien n'avait transpiré de l'existence du duc d'Elchingen. L'empereur et toute l'armée étaient en proie aux plus vives inquiétudes. Nous empruntons à M. de Ségur les détails qui suivent; ils sont trop intéressants pour paraître longs :

Forcé, le 20 novembre, de quitter Orsza, l'empereur y laisse Eugène, Mortier et Davoust, et s'arrête à deux lieues de là, demandant Ney, l'attendant, l'espérant toujours. Dès que les soins les plus pressants laissent un instant de repos, toutes les pensées, tous les regards se tournent vers la rive russe. On écoute si quelque bruit de guerre n'annonce pas l'arrivée du maréchal, ou plutôt ses derniers soupirs; mais l'on ne voit que des ennemis qui déjà menacent les ponts du Borysthène.

La nuit n'amena qu'un repos fatigant. On s'accusait du malheur de Ney, comme s'il eût été possible d'attendre plus longtemps le troisième corps qu'il commandait dans les plaines de Krasncé, où il eût fallu combattre vingt-huit heures de plus, quand il ne restait de forces et de munitions que pour une heure. Déjà, comme dans toutes les pertes cruelles, on s'attachait aux souvenirs. Le prince d'Eckmühl avait quitté le dernier l'infortuné maréchal, et Mortier et le vice-roi demandaient à Davoust quelles avaient été les dernières paroles du brave des braves. Dès les premiers coups de canon tirés, le 15, sur Napoléon, Ney avait voulu que sur-le-champ on évacuât Smolensk à la suite du vice-roi : Davoust s'y était refusé, objectant les ordres de l'empereur et l'obligation de détruire les remparts de la ville. Ces deux chefs s'étaient irrités, et Davoust persévérant à rester jusqu'au lendemain, Ney, chargé de fermer la marche, avait été forcé de l'attendre.

Il est vrai que, le 16, Davoust l'avait fait prévenir de son danger; mais alors Ney, soit qu'il eût changé d'avis, soit ressentiment contre son collègue, avait répondu « que tous les Cosaques de l'univers « ne l'empêcheraient pas d'exécuter ses instructions. » Ces souvenirs et toutes les conjectures épuisés, on retombait dans un plus triste silence, quand soudain on entendit les pas de quelques chevaux, puis ce cri de joie : « Le maréchal Ney est sauvé; il repa« raît; voici des cavaliers polonais qui l'annoncent! » En effet, un de ses officiers accourait : il annonça que le maréchal s'avançait par la rive droite du Borysthène, et qu'il demandait du secours.

Cet événement causa à l'empereur beaucoup de joie. Pour détruire les bruits sinistres qui avaient couru relativement à Ney, Napoléon fit écrire aux maréchaux Victor et Oudinot et à Maret, « que le bruit qui avait été répandu que le duc d'Elchingen avait été coupé, était faux, et que ce maréchal, ayant fait son mouvement par la rive droite, venait de reioindre à Orsza. »

CHAPITRE XI.

SECONDE BATAILLE DE KRASNOÉ.

RETRAITE SUR ORSZA.

Eugène se porte au secours de Ney. — On entend des signaux de détresse. — Le troisième corps paraît. — Démonstrations de joie. — Les rangs ne sont plus gardés. — Rudesse de Ney envers Davoust. — Sortie de Smolensk. — Bruit du canon de Platoff — Humanité du brave des braves. — Fuite de Cosaques, effrayés par la détonation d'une batterie française abandonnée. — La colonne de Ney harcelée par six mille Cosaques. — Le maréchal encourage ses troupes. — Les colonnes de Platoff reparaissent. — Ney leur fait face. — Passage d'une petite rivière. — Retraite sur Orsza. — Enthousiasme des officiers de Ney. — Il est proclamé le héros de la retraite. — Joie de Napoléon en apprenant que le maréchal vient de reparaître.

La nuit commençait; Davoust, Eugène et le duc de Trévise n'avaient que sa courte durée pour ranimer et réchauffer leurs soldats, jusque-là toujours au bivac. Pour la première fois, depuis Moskow, les malheureux avaient reçu des vivres suffisants; ils allaient les pré-

parer et se reposer chaudement et à couvert. Comment leur faire reprendre les armes et les arracher de leurs asiles pendant cette nuit de repos, dont ils commencent à goûter la douceur inexprimable? qui leur persuadera de l'interrompre pour retourner sur leurs pas et rentrer dans les ténèbres et les glaces russes?

Eugène et Mortier se disputent ce dévouement. Le premier ne l'emporte qu'en se réclamant de son rang suprême. Les abris et les distributions avaient produit ce que les menaces n'avaient pu faire : les traînards s'étaient ralliés. Eugène retrouva quatre mille hommes : au nom du danger de Ney, tous marchèrent; mais ce fut leur dernier effort.

Ils s'avancèrent dans l'obscurité, par des chemins inconnus, et firent au hasard deux lieues, s'arrêtant à chaque moment pour écouter. Déjà l'anxiété augmentait. S'était-on égaré? Etait-il trop tard? Leurs malheureux compagnons avaient-ils succombé? Etait-ce l'armée russe triomphante qu'on allait rencontrer? Dans cette incertitude le prince Eugène fit tirer quelques coups de canon. On crut alors entendre sur cette mer de neige des signaux de détresse : c'étaient ceux du troisième corps, qui, n'ayant plus d'artillerie, répondait au canon du quatrième par des feux de pelotons.

Les deux corps se dirigèrent aussitôt l'un sur l'autre. Les premiers qui s'aperçurent furent Ney et Eugène; ils accoururent, Eugène plus précipitamment, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Eugène pleurait, Ney laissait échapper des accents de colère. L'un heureux, attendri, exalté de l'héroïsme guerrier que son héroïsme venait recueillir; l'autre encore tout échauffé du combat, irrité des dangers que l'armée avait courus dans sa personne, et s'en prenant à Davoust qu'il accusait à tort de l'avoir abandonné.

Quelques heures après, quand celui-ci voulut s'en excuser, il n'en put tirer qu'un regard rude et ces mots : « Moi, M. le maréchal, je ne vous reproche rien : Dieu nous voit et nous juge. »

Cependant, dès que les deux corps s'étaient reconnus, ils n'avaient plus gardé les rangs. Soldats, officiers, généraux, tous avaient couru les uns vers les autres. Ceux d'Eugène serraient les mains à ceux de Ney, ils les touchaient avec une joie mêlée d'étonnement et de curiosité, et les pressaient contre leur sein avec une tendre pitié. Les vivres, l'eau-de-vie qu'ils viennent de recevoir, ils les leur prodiguent; ils les accablent de questions. Puis tous ensemble ils marchent vers Orsza.

Le 17 novembre, Ney était sorti de Smolensk avec douze canons, six mille baïonnettes et trois cents chevaux, en y abandonnant cinq mille malades à la discrétion de l'ennemi. Sans le bruit du canon de Platoff et l'explosion des mines, le maréchal n'eût jamais pu arracher aux décombres de cette ville sept mille traîneurs qui s'y étaient abrités. Il avait comblé de soins les blessés, les femmes, leurs enfants, et cette fois encore, le plus brave avait été le plus humain.

En s'avançant vers Krasnoé, les soldats de Ney ont trouvé le fond de chaque ravin rempli de casques, de schakos, de coffres enfoncés, d'habillements épars, de voitures et de canons, les uns renversés, les autres encore attelés de chevaux abattus, expirants, et à demi dévorés. Vers Korithnya, à la fin de leur première journée, une violente détonation et, sur leurs têtes, le sifflement de plusieurs boulets leur ont fait croire au commencement d'un combat. Cette décharge partait devant et tout près d'eux, sur la route même, et pourtant ils n'apercevaient pas d'ennemis. Ricard

et sa division se sont avancés pour les découvrir; mais ils n'ont trouvé dans un pli de la route que deux batteries françaises abandonnées, avec leurs munitions, et dans les champs une bande de misérables Cosaques, fuyant effrayés de l'audace qu'ils avaient eue d'y mettre le feu et du bruit qu'ils avaient fait.

Pendant deux jours et vingt lieues, six mille Cosaques ont voltigé sans cesse sur les flancs de la colonne de Ney, réduite à quinze cents hommes armés, la tenant comme assiégée, disparaissant devant ses sorties, pour reparaître aussitôt, comme les Scythes leurs ancêtres; mais avec cette funeste différence, qu'ils maniaient leurs canons montés sur des traîneaux, et lançaient en fuyant leurs boulets, avec la même agilité que jadis leurs pères maniaient leurs arcs et lançaient leurs flèches.

La nuit apporta quelque soulagement, et d'abord on s'enfonça dans les ténèbres avec quelque joie; mais alors si l'on s'arrêtait un instant aux derniers adieux de ceux qui tombaient faibles ou blessés, on perdait la trace les uns des autres. Il y eut là beaucoup de cruels moments, bien des instants de désespoir; cependant l'ennemi lâcha prise.

La malheureuse colonne, plus tranquille, s'avançait comme à tâtons dans un bois épais, quand tout à coup, à quelques pas devant elle, une vive lueur et plusieurs coups de canon éclatent dans la figure des hommes du premier rang. Saisis de frayeur, ils croient que c'en est fait, qu'ils sont coupés, que voilà leur terme, et ils tombent terrifiés; le reste, derrière eux, se mêle et se culbute. Ney, qui voit tout perdu, se précipite; il fait battre la charge, et, comme s'il eût prévu cette attaque, il s'écrie: « Compagnons, voilà l'instant, en avant! Ils sont à nous! » A ces paroles, les soldats consternés, et qui se croyaient surpris, croient surprendre; de

vaincus qu'ils étaient ils se relèvent vainqueurs; ils courent sur l'ennemi, qu'ils ne trouvent déjà plus, et dont ils entendent, au travers des forêts, la fuite précipitée. On s'écoula vite; mais vers dix heures du soir, on rencontra une petite rivière encaissée dans un profond ravin; il fallut la passer un à un, comme le Dniéper. Les Cosaques, acharnés sur ces infortunés, les épiaient encore. Ils profitèrent de ce moment; mais Ney et quelques coups de feu les repoussèrent. On franchit péniblement cet obstacle, et une heure après, la faim et l'épuisement arrêtèrent la colonne pendant deux heures dans un grand village.

Le lendemain, 19 novembre, depuis minuit jusqu'à dix heures du matin, on marcha sans rencontrer d'autre ennemi qu'un terrain montueux; mais alors les colonnes de Platoff ont reparu, et Ney leur a fait face en se servant de la lisière d'une forêt. Tant qu'a duré le jour, il a fallu que ses soldats se résignassent à voir les boulets ennemis renverser les arbres qui les arbritaient, et sillonner leurs bivacs; car on n'avait plus que de petites armes qui ne pouvaient maintenir l'artillerie des Cosaques à une distance suffisante.

La nuit revenue, le maréchal a donné le signal et l'on s'est remis en marche vers Orsza. Déjà, pendant le jour précédent, Pchébendowski et cinquante chevaux y avaient été envoyés pour demander du secours; ils devaient y être arrivés, si toutefois l'ennemi n'occupait pas déjà cette ville.

Les officiers de Ney s'exaltaient toujours au nom de leur maréchal, et faisaient partager leur admiration, car ses égaux eux-mêmes ne songèrent pas à en être jaloux. On l'avait trop regretté, on avait trop besoin de douces émotions, pour se livrer à l'envie : Ney s'était d'ailleurs mis hors de sa portée. Pour lui, dans tout cet

héroïsme, il était si peu sorti de son naturel que, sans l'éclat de sa gloire, dans les yeux, dans les gestes et dans les acclamations de tous, il ne se serait point aperçu qu'il avait fait une action sublime.

Et ce n'était point un enthousiasme de surprise. Chacun de ces derniers jours avait eu ses hommes remarquables; entre autres celui du 16 Eugène, celui du 17 Mortier; mais dès lors tous proclamèrent Ney le héros de la retraite.

Cinq marches séparent à peine Orsza de Smolensk. Dans ce court trajet, que de gloire recueillie!

Quand, à deux lieues de là, Napoléon apprit que Ney venait de reparaître, il bondit de joie*, il en poussa des cris, il s'écria: « J'ai donc sauvé mes aigles! J'aurais donné trois cents millions de mon trésor pour racheter la perte d'un tel homme... »

* M. de Ségur.



CHAPITRE XII.

REPRISE DE BORISOW PAR OUDINOT.

COMBAT DE OUSNASK.

Continuation de la retraite. — Napoléon établit son quartier général à Kokhanow. — Evacuation d'Orsza. — Destruction des deux ponts. — Ordre de marche. — Inquiétude de Napoléon, relativement à la conservation de Borisow. — Le pont est détruit et la ville est tombée au pouvoir de l'ennemi. — L'empereur ordonne la destruction des voitures et des caissons inutiles. — Opérations de l'amiral Tchitchagoff et du général Lambert. — L'empereur veut chasser l'ennemi de Borisow. — Les aigles de l'armée n'ont point été brûlées par Napoléon. — Quelques chefs parlent tout bas de capituler. — Confiance des soldats dans Napoléon. — Oudinot est résolu de reprendre Borisow à tout prix. — Le comte Pahlen est culbuté et jeté sur Borisow. — Echauffourée qui coûte aux Russes plus de mille hommes. — Oudinot s'établit à Borisow. — Combat de Ousnask. — Les Cosaques font quinze cents prisonniers. — Mouvement des troupes russes. — Napoléon s'arrête à Lochnitsa. — L'arrière-garde du duc de Bellune est attaquée par les généraux Harpé et Wlastoff. — Position des généraux Platoff, Yermaloff, Milcradowitch.

Le 21, le mouvement général de retraite continua; Napoléon établit son quartier général à Kokhanow; son arrière-garde abandonna Orsza après avoir brûlé les deux ponts qui s'y trouvaient; l'armée avait été renforcée par la garnison d'Orsza, par celle de

Mohilow, qui allait la rejoindre, et par un dépôt de cavalerie à Gorki, sur la route d'Orsza à Mstislaw. D'Alorna avait évacué Mohilow dans la matinée, et se retirait sur Bobr, où il devait se réunir à l'armée. L'ordre de la marche avait été réglé ainsi qu'il suit : à l'avant-garde Junot et Zayonscheck ; venaient ensuite la garde, Ney, Eugène, et Davoust qui continuait à être chargé de l'arrière-garde ; Eugène devait soutenir Davoust, s'il était nécessaire.

Napoléon, rempli d'inquiétude relativement à la conservation de Borisow, écrivit plusieurs fois aux généraux Oudinot et Dombrowski, leur faisant sentir combien il importait qu'ils arrivassent pour défendre ce poste. Voici une de ses lettres :

LE PRINCE DE NEUFCHATEL ET DE WAGRAM

Au duc de Reggio.

« Au quartier général, près de Kokhanow, le 22 novembre.

« Je reçois, M. le duc, votre lettre du 21 ; Sa Majesté voit « avec plaisir que vous serez aujourd'hui à Borisow ; l'empereur « espère que le gouverneur général de Minsk aura senti la néces- « sité de garder la tête de pont qui assure le passage. Le général « Dombrowski, ayant dû arriver le 20 avec une partie de sa divi- « sion, doit avoir mis ce point important à l'abri de toute insulte.

« Si l'ennemi s'était emparé de la tête du pont, et qu'il eût « brûlé le pont de manière qu'on ne puisse passer, ce serait un « grand malheur, et le général Dombrowski serait bien coupable « de la mauvaise direction qu'il a donnée à sa division. Il serait « nécessaire que vous vissiez sur les lieux s'il y a moyen de passer « la Bérésina quelque part, et, dans le cas où cela serait difficile,

« il faudrait se disposer à marcher sur Lepel. Mais l'empereur « espère que le gouverneur de Minsk n'aura pas rendu la tête de « pont à la cavalerie, et que le général Dombrowski aura pu « arriver, et successivement votre corps. Laissez des officiers en « arrière, échelonnés, afin que la principale nouvelle de Borisow « nous arrive très-promptement.

« *Signé :* ALEXANDRE. »

Cette lettre était écrite à deux heures du matin, et le soir du même jour l'empereur apprit que non-seulement le pont était détruit, mais que la ville était tombée au pouvoir de l'ennemi, qui y était entré pêle-mêle avec les troupes de la division Dombrowski.

L'empereur, par l'intermédiaire du major général, ordonna, le 24 novembre, que les fourgons et voitures inutiles fussent brûlés et qu'aucun individu, du grade de colonel et au-dessous, ne pût avoir plus d'une voiture. Aucune pièce ni caisson de munition ne devaient être laissés en route. Chacun des généraux Zayonscheck, Junot et Claparède, devait réunir toutes les voitures de son corps pour procéder à cette opération. Un officier d'état-major et cinquante gendarmes d'élite devaient y assister. Enfin, Napoléon autorisa les officiers d'artillerie à s'emparer de tous les chevaux qui se trouvaient sous leur main, même des siens, plutôt que d'abandonner une seule voiture d'artillerie. Ces dispositions reçurent un commencement d'exécution : l'empereur lui-même diminua ce qui lui restait de bagages ; des généraux de sa garde en firent autant ; quelques chevaux furent donnés à l'artillerie.

Le duc de Reggio ayant fait connaître à l'empereur qu'il avait besoin d'être soutenu pour opérer le passage de la rivière, Napoléon ordonna au duc de Trévise de se rendre de bonne heure à

Borisow avec deux divisions de la garde. En même temps le général Eblé partait, avant six heures du matin, pour le quartier général du duc de Reggio, à Borisow, à l'effet de travailler à établir plusieurs ponts sur la Bérésina pour le passage de l'armée.

L'amiral Tchitchagoff, après s'être emparé de Minsk, s'était porté sur la Bérésina. Son armée marchait en trois colonnes. La tête du pont de Borisow étant tournée vers la France, n'avait été ni réparée ni armée. Le 20 novembre, vers minuit, le général Dombrowski arriva avec sa division, diminuée d'un régiment, qui était encore en arrière, et établit ses bivacs à droite de la tête de pont. Il prit le commandement de la totalité des troupes qui se trouvaient sur ce point; elles s'élevaient à environ 5,500 hommes, dont 4,000 de sa division et 1,500 de la garnison de Minsk et de Borisow. Il avait vingt bouches à feu; un bataillon était porté en avant de la tête de pont, un autre occupait l'intérieur de cet ouvrage.

Le 21, à la pointe du jour, le général Lambert surprit et renversa le bataillon qui couvrait la tête du pont, et, en le poursuivant, il fut sur le point d'y pénétrer. En même temps, Dombrowski était attaqué vivement : sentant le danger de sa position, il parvient, en appuyant à gauche, à se mettre à cheval sur la route de Minsk, de manière à couvrir le pont. Langeron arrive alors et déploie contre nos troupes un feu d'artillerie d'autant plus meurtrier, qu'il put placer des batteries sur le prolongement de leur ligne de bataille. Dombrowski se voyait exposé à perdre d'un moment à l'autre sa communication avec Borisow. Il devait, d'ailleurs, s'attendre à voir arriver incessamment le reste de l'armée de Tchitchagoff · pour qu'il conservât sa position, il fallait qu'il fût secouru promptement; mais il avait l'ordre exprès de



SAXE WURTEMBERG.

INFANTERIE SAXONNE, GRANDE ET PETITE TENUE. — SOLDAT WURTEMBOURGEOIS.

Campagne de Russie en 1812

ne point l'abandonner ; il obéit. Une partie de la journée s'était écoulée ainsi, lorsque Langeron, jugeant que la division Dombrowski devait avoir essuyé de grandes pertes, la fit charger par des troupes fraîches. Cette attaque réussit : les Russes renversèrent les Polonais et entrèrent dans Borisow. Tout ce qui avait défendu cette place fut pris ou tué, à l'exception de quinze cents hommes avec lesquels Dombrowski se retira par la route d'Orsza pour se réunir au maréchal Oudinot, qui devait arriver le jour même de Bobr. *

Ainsi, l'empereur ne devait plus espérer de prévenir l'armée du Danube sur la Bérésina. C'était une bien dure extrémité pour lui que de s'ouvrir le passage l'épée à la main, avec une armée dont les forces physiques et morales étaient également affaiblies. Cependant, dans cette situation, la plus périlleuse où il se soit jamais trouvé, ce grand capitaine ne fut pas au-dessous de lui-même. Sans se laisser abattre par l'imminence du danger, il osa le mesurer avec l'œil du génie, et trouva encore des ressources là où un général moins habile, ou moins déterminé, n'en aurait pas même soupçonné la possibilité. **

Napoléon ne s'attendait pas à ce désastre, qu'il croyait avoir prévu par ses instructions expédiées de Moskow à Berlin le 6 octobre. Ce fut le lendemain de la prise de Borisow, et sur la grande route, qu'un officier vint lui annoncer cette nouvelle. « Il est donc écrit là-haut que nous ne ferons que des fautes ! » s'écria-t-il.

Voici la lettre qu'il adressa le 23 novembre au duc de Reggio :

« Le duc de Bellune sera aujourd'hui à Kholopénitch. Il se « portera le 24 sur Baran. Tâchez d'être maître du gué de Wesse-

* M. de Chambray.

** M. de Boutourlin.

« lowo le plus tôt possible, d'y faire construire des ponts, des re-
« doutes, des abatis pour le garantir. Nous pourrons de là revenir « sur la tête de pont de Borisow pour en chasser l'ennemi, ou de là « revenir sur Minsk, ou enfin, comme vous le proposez, nous por-
« ter sur Wileika. »

Nous avons cité cette lettre pour prouver, contrairement au récit de M. de Ségur, que l'empereur ne regardait pas sa position comme désespérée. M. de Ségur appuie son assertion en disant que l'empereur se fit apporter les aigles de tous les corps et les brûla. Nous laissons à M. le général Gourgaud le soin de la réfuter. Ce fait est faux, dit celui-ci : en supposant que l'empereur eût eu cette idée, elle était inexécutable, les aigles étant de cuivre. Comment, d'ailleurs, supposer qu'au moment où ce prince fait rallier les hommes isolés, leur fait distribuer des fusils, des carabines, des munitions; où, par la réunion des corps d'Oudinot et de Victor avec ceux qui avaient été à Moskow, il se trouve à la tête d'environ cinquante mille hommes et d'une artillerie formidable; comment admettre qu'il eût pris une mesure semblable, qui n'eût servi que de signal à la désorganisation, et qui eût été un vrai cri de *sauve qui peut !* A la tête de cinquante mille hommes, Napoléon pouvait passer partout; et, lors même que le passage de la Bérésina eût été impossible, ni l'empereur ni l'armée n'eussent été perdus.

Nous nous trouvions tout à coup resserrés dans un espace de quinze lieues, entre Kutuzoff, Wittgenstein et Tchitchagoff. Cent quarante mille Russes nous entourent et tiennent tous les passages. Napoléon s'arrête à Toloczin. Autour de lui, tout est pensif : à quoi faut-il nous attendre ? Il y a des chefs qui murmurent des souvenirs de Toloczin et de Charles XII. Quelques-uns même

parlent tout bas de capituler ; mais rien ne peut abattre la confiance des soldats : « Il nous tirera encore de là, » disent-ils, les yeux attachés sur leur empereur.

Cependant, les débris de la division Dombrowski, chassés de Borisow par le comte Lambert, avaient rejoint le maréchal Oudinot. Ce dernier, apprenant la perte de Borisow, dont la conservation importait d'autant plus, que Napoléon était en pleine marche vers cette ville, résolut de reprendre Borisow à tout prix ; il s'y dirigea en hâte, emmenant avec lui les troupes de Dombrowski. L'amiral Tchitchagoff, ignorant l'approche de ce corps, se disposait à continuer son mouvement sur Bobr. Le 24, son avant-garde, dont le général-major comte Pahlen II venait de prendre le commandement, fut poussée sur Lochnitsa. Elle comptait n'avoir qu'à poursuivre le faible détachement battu à Borisow; mais, arrivée près de Lochnitsa, elle se trouva inopinément en présence de forces supérieures. Cependant, le comte Pahlen essaya de se soutenir en attendant les renforts qu'il fit demander au quartier général. Mais l'amiral, préoccupé de l'idée que nous ne pouvions être en forces dans les environs de Bobr, ne se pressa pas de les lui envoyer.

Le comte Pahlen fut culbuté et rejeté sur Borisow avec tant d'impétuosité, que les trois régiments de chasseurs russes qui occupaient les bois à gauche de la route se virent coupés et contraints de se replier sur Staroï-Borisow. La déroute de l'avant-garde pouvait avoir des suites d'autant plus décisives, que l'armée bivaquée près de Borisow n'étant nullement préparée au combat, n'avait d'autre point de retraite que le pont de la Bérésina, long de trois cents toises. La sécurité du quartier général était si parfaite, qu'une partie de la cavalerie avait été envoyée au fourrage

vers Wesselowo. Aussi la confusion fut-elle au comble lorsqu'on eut la certitude de notre mouvement : bataillons et escadrons se précipitent pêle-mêle sur le pont et regagnent la rive droite dans la plus grande confusion. On envoie l'ordre aux fourrageurs de revenir en toute diligence; ils jettent leurs trousses et se portent sur Borisow au nombre de trois mille chevaux; mais déjà nous occupions cette ville. Ils sont obligés de se replier sur Staroï-Borisow, où ils se réunissent aux régiments de chasseurs coupés de l'avant-garde. Ce détachement, isolé sur la gauche de la Bérésina, eût été fortement compromis, si un paysan d'un village voisin n'eût indiqué aux Russes un gué près de Brill, dont ils profitèrent pour rejoindre l'armée. Le corps du maréchal Oudinot s'établit à Borisow. Cette échauffourée de l'ennemi lui coûta plus de mille hommes. On voit que l'amiral Tchitchagoff, en hasardant son avant-garde sans prendre aucune mesure pour la soutenir, commit une imprudence dont les suites auraient pu devenir fort désastreuses pour son armée.*

La tête de la colonne de Napoléon s'établit à Nacza. Le maréchal Victor, avec deux de ses divisions, se rendit à Doiknitsa; la troisième à Batoury. Le comte Wittgenstein nous serrait de près. Le général Wlastoff avait fait occuper le village de Wisskowiski, situé entre Kholopeniczi et la grande route de Borisow, par deux régiments de Cosaques et un régiment de hussards. Ce poste fut attaqué par un détachement français qui se retirait dans cette direction, et qui faisait partie du corps du maréchal duc de Bellune. Les Russes se replient jusqu'à Ousnask, où ils rencontrent un bataillon de chasseurs et deux pièces de canon envoyés à leur secours. Le combat s'engage vivement. La cavalerie ennemie charge

* M. de Boutourlin.

nos tirailleurs éparpillés dans les broussailles, et les rejette sur une colonne placée en arrière. Celle-ci se forme en carré et se met en retraite, espérant de rejoindre la brigade d'infanterie du général Béliard et un régiment de chevau-légers de Berg, qui s'avançaient pour la renforcer; mais la cavalerie moscovite charge et culbute les chevau-légers et enfonce le carré, pendant que le général Béliard est obligé de rebrousser chemin. Les Cosaques nous poursuivent et font quinze cents prisonniers.

Platoff, d'un autre côté, s'avance jusqu'auprès de Toloczin, et le général Yermoloff est à Pogost. Kutuzoff, avec la grande armée, se porte à Morosowo. Le général Miloradowitch, avec son avant-garde, passe le Dniéper à Kopys. Il reçoit l'ordre de se diriger sur Toloczin. Napoléon s'arrête à Lochnitsa le 24 novembre. L'amiral Tchitchagoff avait remis en ordre ses troupes et leur avait fait prendre position sur la droite de la Bérésina, en face de Borisow. Le général Tschaplits est envoyé à Brill; il doit étendre la chaîne de ses postes jusqu'à Zembin, pour surveiller la haute Bérésina. Le détachement du colonel Loukoffkin, renforcé par les hulans de Volhinie, une compagnie d'artillerie à cheval et une demi-compagnie de pontonniers, est mis sous le commandement du général comte Orousk, à qui il est prescrit de faire des démonstrations de passage à Zouchkéwiczi, comme si l'intention de l'amiral eût été de repasser sur la rive gauche de la Bérésina. Wittgenstein, qui n'avait point encore de données certaines sur la marche de la grande armée française, résolut de se porter directement sur Borisow, où l'amiral Tchitchagoff devait faire construire un pont volant, afin d'assurer la communication des deux corps d'armée.

Le duc de Bellune avait filé sur Ratouliczi, laissant son arrière-garde, qui fut attaquée à la fois par les généraux Harpé et Wlastoff.

Cette arrière-garde s'était postée à deux verstes en avant de Batoury, à cheval sur la grande route, entre deux bois qu'elle garnit de son infanterie; son artillerie était en batterie sur une hauteur située au centre. L'infanterie ennemie pénètre dans les bois de droite et de gauche et fait plier les ailes de notre arrière-garde. A la faveur de ces mouvements, les hussards de Grodno exécutent une charge qui décide la retraite des Français au delà de Batoury. Ce village est occupé par le général Harpé. Wlastoff s'y réunit, dans la nuit, à l'avant-garde, dont il prend le commandement. Wittgenstein, parti de Czéréia avec les corps de Steingell et de Berg, se porte sur Kholopénitch, où il trouve la réserve qui s'y était rendue directement de Loukoml. Le comte Platoff va à Plosskoié; Yermoloff à Toloczin, et Miloradowitch à Starosélié.

Le prince Kutuzoff arrive à Kopys, où il établit son quartier général.

CHAPITRE XIII.

PLANS D'OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE RUSSIE.

L'ESCADRON SACRÉ.

Les armées du Sud. — Les armées du Nord. — Difficultés d'exécution. — Débarquement du général Steingell. — Sa marche sur Dronja. — Embarquement des troupes d'Helsingfors. — Tempête et naufrage. — Combat opiniâtre. — Projet du colonel d'état-major Michau. — Son entrevue avec l'empereur Alexandre. — Appréciation du caractère de plusieurs généraux de l'armée de Russie. — L'escadron sacré. — Sa composition. — Son but.

Il n'est pas sans intérêt de rapporter ici les plans d'opérations des armées secondaires de la Russie contre l'armée de Napoléon. D'ailleurs, pour bien juger les héroïques efforts et les glorieux revers de nos braves, il faut connaître les obstacles sans nombre qui leur étaient opposés par l'ennemi.

Dès qu'il avait vu que les Français, en poussant une pointe téméraire sur Moskow, avaient allongé outre mesure leur ligne d'opérations, l'empereur de Russie avait imaginé, comme la manœuvre la plus décisive, de culbuter les corps de flanc qui n'étaient plus en état de la couvrir efficacement; de cette manière, une masse imposante serait rassemblée sur les derrières de la grande armée; et, en lui coupant toute retraite, assurerait sa ruine. Les dispositions ordonnées par l'empereur Alexandre furent combinées sur cette base. Voici, en détail, les ordres que les commandants en chef des différents corps russes avaient reçus en exécution du plan d'opérations. Nous y avons transposé les dates d'après notre calendrier :

DISPOSITIONS POUR LES ARMÉES DU SUD.

Pour l'armée de Moldavie.	*Pour la 3e armée d'Ouest.*
D'Ostrog, l'amiral Tchitchagoff dirigera sa marche sur Pinsk. Couvrant ses mouvements autant par ses troupes que par la troisième armée d'Ouest, il cherchera à gagner quelques marches sur les généraux Reynier et Schwartzenberg, dans la direction de Pinsk à Neswige et à Minsk, pour les prévenir dans ces deux endroits, et les couper ainsi du gouvernement de Minsk, de la Bérésina et de la grande armée ennemie. Du succès de ce mouvement dépend en grande partie celui de toute l'opération.	Du 2 au 7 octobre, cette armée doit se trouver à Proujany, et elle cherchera à éloigner autant que possible l'ennemi de Neswige et de Pinsk.
L'amiral doit arriver à Neswige le 8 octobre; de là il établira une communication avec la troisième armée d'Ouest, qu'il renforcera, s'il est nécessaire, d'un détachement de ses	Le 8 octobre, elle commencera l'offensive, après avoir attiré à soi tous ses détachements. Elle cherchera à battre l'ennemi ; mais, dans le cas où celui-ci prendrait une forte position,

troupes, afin de la mettre en état de pousser activement et de poursuivre Schwartzenberg et Reynier, en les rejetant dans le duché de Varsovie ou en Galicie.

Le 16 octobre, au plus tard, l'amiral réunira ses principales forces à Minsk, où il sera rejoint le même jour par le détachement venu de Mozyr.

De Minsk, l'amiral occupera au plus tôt le cours de la Bérésina et la ville de Borisow, où il établira un camp retranché, sans négliger d'occuper les bois et les défilés situés au delà de Borisow, sur la route de cette ville à Bobr, et de fortifier sur cette route tous les points susceptibles de l'être, afin que la grande armée ennemie, poursuivie à son retour par le prince Kutuzoff, se trouve encore à chaque pas arrêtée de front par une forte résistance.

D'un autre côté, pour le 22 octobre, il se réunira vers Dokchitsy au comte Wittgenstein, ce qui ouvrira et assurera les communications directes, tant avec Saint-Pétersbourg qu'avec Kiew.

Formant ainsi le centre des trois armées réunies, et en ayant une quatrième (celle de Steingell) en réserve à Vilna, l'amiral attendra les événements qui arriveront à la grande armée du prince Kutuzoff, et sur lesquels on ne peut rien présumer. Mais lorsque toute incertitude à cet égard sera dissipée, les trois armées se réuniront, ou au centre, ou sur l'une des deux ailes, selon la direction de l'ennemi, ou sur la gauche par l'Oula, ou sur le centre par Bobr, Borisow et la elle manœuvrera par la droite, et le 12 octobre, elle se réunira aux renforts qui lui arriveront de Neswige, et tombera sur l'ennemi avec ses forces combinées.

Elle tâchera de lui dérober les mouvements de l'amiral, de façon à ce que ce dernier puisse partir de Pinsk et arriver à Neswige avant que l'ennemi en soit instruit.

Alors elle attaquera avec résolution les corps de Schwartzenberg et de Reynier, et tâchera de les battre et de les éloigner pour donner la faculté aux troupes du comte Wittgenstein et à l'armée de l'amiral d'effectuer tranquillement leur jonction entre Minsk et Dokchitsy. Elle laissera des postes d'avertissement sur la Tschara, depuis l'embouchure de cette rivière dans le Niémen, par Slonim, jusqu'à Pinsk. Après quoi elle prendra position près de Neswige, d'où elle se trouvera également à portée de surveiller d'un côté la contrée jusqu'à la Tschara, et de l'autre jusqu'à Bobrouïsk et jusqu'à la Bérésina, près de Borisow. En outre, elle ne négligera pas de se mettre en communication directe et en rapports immédiats avec les corps postés à Vilna et à Minsk. Dans cette situation, elle attendra le résultat de ce qui se passera à la grande armée du prince Kutuzoff.

Bérésina, ou sur la droite vers Bobrouïsk. En un mot, on devra prévenir l'ennemi avec activité et promptitude, partout où il ferait quelque tentative, en lui opposant une masse de forces au moins égales aux siennes.

On disposera les troupes russes de façon à ce que rien de ce qui viendrait de l'étranger ne puisse joindre la grande armée ennemie, que même les courriers et les espions ne puissent se glisser nulle part, et qu'aucune partie de la grande armée ennemie, qui s'est avancée si loin dans l'intérieur de la Russie, et qui se trouvera si affaiblie par les pertes qu'elle a déjà essuyées, et par les défaites et les marches fatigantes qu'elle aura encore à supporter, ne puisse sortir des frontières de la Russie avant d'avoir subi une défaite complète et une entière destruction.

Enfin, si l'ennemi, repoussé des environs de Moskow, essayait de se tourner sur Kiew ou sur Pétersbourg, la position centrale occupée par les armées leur donnera la facilité de le prévenir de l'un ou de l'autre côté, sur le Dniéper ou le Wolukhow, pour l'arrêter en tête, tandis qu'il sera vivement presse en queue par le prince Kutuzoff. Jusque-là, l'amiral restera près de Borisow et se maintiendra en communication directe et en rapports immédiats avec tous les autres corps, en attendant le résultat de ce qui se passera à la grande armée.

DISPOSITIONS POUR LES ARMÉES DU NORD.

Pour l'armée du comte Wittgenstein.

Ce corps sera renforcé par onze

Pour l'armée du comte Steingell.

Lorsque les troupes venues de Fin-

mille hommes de la milice de Saint-Pétersbourg, qui seront rendus à Sébege pour le 7 octobre. En outre, arriveront de Saint-Pétersbourg à Wélikiya-Louki, du 2 au 6 octobre, neuf mille hommes de vieux soldats d'infanterie et d'artillerie, et huit mille hommes de la milice de Novogorod.

Le comte Wittgenstein fera des dispositions préalables, à l'effet de pourvoir toutes ces troupes de magasins ambulants et de parcs de réserve d'artillerie. On se servira du magasin de provisions de bouche établi à Wélikiya-Louki, à l'époque où l'on supposait que la grande armée s'arrêterait à Witepsk.

Au 7 octobre, après avoir réuni toutes ces troupes nouvellement arrivées, et attiré à soi tous les détachements rendus inutiles par les opérations offensives du comte de Steingell, le comte Wittgenstein disposera ses mouvements de façon que le corps de Wélikiya-Louki suive la route de Polotsk par Newel, et que la milice de Saint-Pétersbourg se porte de Sébege au quartier général. A l'approche de cette dernière, le comte Wittgenstein tirera du corps principal la cinquième division d'infanterie, les meilleurs des bataillons de dépôt, et la plus grande partie de la cavalerie avec une artillerie suffisante; puis il se mettra en marche, accompagné de son quartier général, pour effectuer sa jonction avec le corps de Wélikiya-Louki, sur la route de Polotsk, au point qui, d'après les circonstances, sera jugé le plus convenable.

L'offensive projetée pour cette partie s'approcheront de Riga, le lieutenant général Lewis débouchera de cette place, à la gauche de la Duna, avec la garnison de Riga, forte de vingt mille hommes, et se portera d'abord sur Eckau, et remontant ensuite la gauche de la Duna, il arrivera à Fridrickhstadt, où il attendra de nouveaux ordres. Cependant, il ne souffrira la présence d'aucun détachement ennemi à une distance moindre que deux marches de Fridrickhstadt, et il cherchera à détruire tout ce qui s'approchera de cette place, même avant l'arrivée à Riga du corps de Finlande, afin d'attirer l'attention du maréchal Macdonald et de le détourner du corps de Wittgenstein. Quand même l'ennemi rassemblerait contre Lewis des forces supérieures, l'arrivée du corps de Finlande à Riga donnera les moyens de le renforcer convenablement.

Le corps de Finlande, débarqué à Revel, s'empressera de se porter par Pernau à Riga, d'où il dirigera ses opérations d'après les nouvelles reçues d'au delà de la Duna. Si l'ennemi se concentrait devant le général Lewis, de sorte qu'il fût difficile à ce général de se porter isolément dans l'intérieur du gouvernement de Vilna, le corps de Finlande, à sa sortie de Riga, se dirigeant sur Eckau, sans perdre de vue la destruction de l'équipage de siége de l'ennemi, devra, ou se réunir au corps de Lewis, si l'ennemi se trouve rassemblé en nombre supérieur, ou se diriger sur Bausk par Birja. Dans ce dernier cas, le lieutenant général Lewis, se tenant à la hauteur de ce

tie des troupes est d'une importance majeure. Le reste des troupes demeurera sous le commandement du lieutenant général prince Jachwill.

Au 13 octobre, le corps de Willkiya-Louki, ainsi renforcé jusqu'au nombre de trente-cinq mille hommes, sera transporté à la gauche de la Duna. Prévoyant qu'il serait difficile d'emporter Polotsk de front, et évitant de perdre inutilement des hommes à l'attaque des retranchements, on juge nécessaire d'effectuer le passage de la Duna, afin non-seulement de prendre Polotsk à revers, mais même de couper le corps d'Oudinot de la grande armée ennemie. Dans le même temps, le prince Jachwill s'approchera aussi de Polotsk par la droite de la Duna.

Après avoir pris Polotsk à revers et y avoir battu l'ennemi, le comte Wittgenstein se réunira au corps du prince Jachwill pour la destruction du corps d'Oudinot, coupé de la grande armée ennemie. L'armée du comte Wittgenstein se dirigera ensuite sur Dokchitsy, puis sur Lépell, et il occupera le cours de l'Oula, depuis la Bérésina jusqu'à l'embouchure de l'Oula, dans la Duna. Il demeurera en communications continuelles avec tous les autres corps d'armée; plus tard, il pourra faire une tentative sur Witepsk, afin d'ôter à l'ennemi tout point d'appui dans sa retraite.

corps, s'avancera de Fridrickhstadt à Nerfft. Dans cette position, les deux corps se trouvant en communication intime, commenceront au 2 octobre les opérations offensives qu'ils pousseront avec vigueur, de manière à détourner du comte Wittgenstein l'attention et les forces du maréchal Macdonald.

S'il reste peu de troupes des ennemis à la droite, ce qui est d'autant plus probable que les mouvements du général Lewis sur Fridriskhstadt, devront les engager à les retirer de Mittau pour les réunir à celles postées à Kreutzbourg et Jakobstadt, il est bien entendu qu'il faudra profiter de ces mouvements pour empêcher cette réunion et les battre séparément. Cependant, si le corps que le maréchal Victor rassemble à Tilsit ne force à prendre d'autres mesures, il faudra toujours se diriger sur la gauche, vers le gouvernement de Vilna, du côté de Widdzy et de Swentziany, où l'on doit être rendu le 16 octobre. Venant à rencontrer Oudinot, battu par le comte Wittgenstein, le comte Steingell remplacera ce dernier, continuera à poursuivre les débris de l'ennemi, et après les avoir chassés au delà du Niémen, il s'arrêtera à Vilna, d'où il surveillera le cours du Niémen contre les Prussiens, pour la sûreté de Riga. Dans cette position, cette armée servira de réserve aux trois autres réunies sur la Bérésina, dans le gouvernement de Minsk.

Si ce plan avait pu être exécuté dans toute son étendue, il est incontestable, dit M. de Boutourlin, que la destruction entière de la

grande armée de Napoléon en aurait été le résultat. Tout d'abord, il se présenta une difficulté insurmontable. Le général Lewis devait commencer les opérations en débouchant de Riga à la tête de vingt mille hommes; mais la garnison de cette place, affaiblie par des pertes principalement occasionnées par les maladies, n'avait guère plus de dix mille soldats disponibles. Attaquer le corps du maréchal Macdonald avec des forces si inférieures eût été imprudent.

Le comte de Steingell s'était embarqué à Helsingfors avec douze bataillons, quatre escadrons, deux compagnies d'artillerie et un régiment de Cosaques. Deux bataillons s'embarquèrent à Abo, et le général major Gorbountsoff, avec six bataillons et une compagnie d'artillerie, devait s'embarquer à l'île d'Aland. Le port de Revel était désigné pour point de réunion à ces trois flottilles. Les bâtiments qui portaient les troupes d'Helsingfors mirent à la voile dans les premiers jours de septembre, et se rendirent à Revel, après avoir essuyé dans la nuit une violente tempête, qui causa le naufrage de quelques bâtiments. Cet accident coûta aux Russes plus de cinq cents hommes et six pièces de canon. Le comte Steingell trouva à Revel la flottille d'Abo; mais il n'arriva d'Aland que deux bataillons, le général Gorbountsoff n'ayant pu mettre à la voile faute d'embarcations. Le 10 septembre, tout le corps se trouva débarqué.

La perte essuyée dans la traversée et la non-arrivée de la plus grande partie des troupes d'Aland réduisaient à dix mille hommes sous les armes les forces de ce corps. Les jours suivants, le comte de Steingell continua sa marche sur Riga en passant par Pernau, Rugen et Roop. Les premières troupes arrivèrent à Riga le 20 septembre. Le 24, le comte de Steingell déboucha de cette

ville pour se porter à Dahlenkirchen. Un détachement aux ordres du général Lewis le suivant de près, appuyait son mouvement. Le lendemain, le comte de Steingell se trouva devant Eckau, en présence d'un corps prussien assez considérable qui s'était couvert de la petite rivière de ce nom. Un combat opiniâtre s'engagea. Les Prussiens se défendirent vigoureusement et l'arrivée seule du général Lewis permit aux Russes de déployer une supériorité de forces à laquelle leurs adversaires se trouvèrent hors d'état de résister.

Le général Essen, voyant que la marche du comte Steingell avait fixé l'attention des Prussiens du côté de Bausk, résolut d'en profiter pour enlever la ville de Mittau, où l'on comptait trouver l'équipage de siége que l'on supposait préparé contre Riga. Steingell reçut ordre de coopérer à cette expédition en détachant le colonel Ekeln avec trois mille hommes d'infanterie, un peloton de dragons et six canons, pour se porter par Gorosen et Tottelmunde sur Mittau. Dans la nuit, les Prussiens concentrèrent toutes leurs forces à Renendal, et voulant profiter de la dissémination de celles des Russes, le 29, à la pointe du jour, ils se dirigèrent sur Mesotten. Vers le soir, Steingell fit attaquer l'aile gauche des Prussiens par le général-major Bellegarde, qui fut repoussé. Le lendemain, les Prussiens recommencèrent le combat. Steingell, se voyant hors d'état de résister à des forces supérieures, se mit en retraite par Anverbourg sur Garosenhof. Ce mouvement rétrograde entraînait celui du général Essen, qui évacua Mittau pour rentrer à Riga, ainsi que Steingell. Le mauvais succès de cette expédition doit être principalement attribué d'abord à leur infériorité numérique et aussi à la dissémination de leurs forces sur plusieurs points. Au reste, la tentative de Steingell eut pour résultat de détourner l'attention du maréchal Macdonald des opérations de Wittgenstein, en

engageant à se rapprocher des Prussiens pour se masser sur sa gauche.

Voici, maintenant, le récit du comte de Langeron, dont nous ne partageons nullement les opinions; mais qui nous paraît de nature, par les circonstances qui y sont révélées, à expliquer les revers contre lesquels le génie de Napoléon a été impuissant :

Ce fut peu après la perte de Moskow que le projet de couper la retraite aux Français, par une marche de flanc, fut formé par un étranger, le colonel d'état-major Michau *. Il prévit les résultats des fausses opérations de Napoléon, et donna le conseil de quitter le chemin de Vladimir, pour se porter d'abord sur celui de Kologa, et ensuite sur celui de Smolensk **. Il en parla au général Barclay ***; mais ce brave et respectable militaire, alors justement indigné de l'ingratitude de ses concitoyens **** et trop affecté des calomnies

* Maintenant comte, lieutenant général et aide de camp général de l'empereur Alexandre.

** Ce projet était parfait, et s'il eût été exécuté avec autant d'énergie et de célérité qu'il avait été conçu avec esprit et talent, l'armée française ne pouvait arriver jusqu'à Smolensk, ou eût péri au Dniéper; sa perte eût encore été plus assurée si Tchitchagoff se fût trouvé sur la rive droite du Dniéper, comme il eût pu y être le lendemain de la bataille de Taroutino; Kutuzoff aurait dû se porter à marches forcées sur Véréia, ou même sur Mojaïsk; il avait plus de trente mille Cosaques; quel parti ne pouvait-il pas en tirer!

*** Je tiens tous ces détails de Michau lui-même, de Kutuzoff et de Barclay.

**** On accusait hautement Barclay d'être un traître et d'avoir livré la Russie à l'ennemi par cette retraite si belle, si nécessaire et si bien calculée, qui a sauvé sa patrie; mais voilà comme le vulgaire raisonne partout! La perte de Moskow porta contre Barclay l'exaspération au dernier degré; il le savait et en était trop découragé; il avait cherché la mort dans la bataille de Borodino. Cependant, l'empereur avait connu à Vilna son plan de retraite et l'avait approuvé; Bennigsen avait partagé son opinion. Du reste, il y avait eu à Vilna beaucoup de conseillers et de conseils. Un général prussien nommé Phull était un des faiseurs; un marquis Partucci, Italien, homme d'esprit et très-audacieux, était un des criards. L'empereur écouta Barclay et Bennigsen, et eut raison; du reste, le projet de

dont il était l'objet, lui dit, après avoir lu et admiré son plan, de le soumettre au général Bennigsen, qui faisait alors les fonctions de chef d'état-major *; Bennigsen porta de ce plan le même jugement que Barclay, il le fit adopter à Kutuzoff, et Michau fut envoyé à Pétersbourg. Cet officier, pris au service en Italie, en 1799, par Souwaroff, avec quelques-uns de ses compatriotes, et ayant toujours servi à l'armée et en Moldavie, ne connaissait ni la capitale ni l'empereur. Il arrive, il explique son plan, et lorsqu'il voit

retraite n'allait que jusqu'à Smolensk, et ce furent des circonstances et des événements inattendus qui forcèrent de la prolonger jusqu'à Moskow.

* Bennigsen était alors (après l'archiduc Charles) le seul général qui eût arrêté et vaincu Napoléon dans les campagnes de Pologne en 1806 et 1807; c'était un des premiers tacticiens de l'Europe, et bien certainement le meilleur général que la Russie pût opposer à ses ennemis; mais il était étranger, et de plus il était, sinon éloigné du service, du moins sans commandement. Il s'offrit pour aller servir sous Kutuzoff, et ne calculant que son zèle et la cruelle position dans laquelle se trouvait alors sa patrie adoptive, il demanda, après avoir commandé en chef les armées russes, dans une guerre glorieuse pour la Russie, d'être le chef de l'état-major d'un général qui n'avait ni ses talents, ni son activité, et qu'il connaissait parfaitement. Il lui rendit les plus grands services; mais on réussit bientôt à jeter du froid entre eux : ils en vinrent à une brouillerie ouverte, et Bennigsen quitta l'armée : il avait été légèrement blessé au combat de Taroutino, où il avait commandé en chef : il avait fait le plan et les dispositions, et on lui dut le succès.

Kutuzoff n'avait été appelé au commandement de l'armée que depuis quelque temps; il était aussi sans service actif. Lorsque la retraite de nos armées eut excité tant de clameurs et tant de mécontentement parmi le peuple et parmi les gens de la cour, qui, quelquefois dans un cas pareil, sont plus peuple encore que le peuple lui-même, l'empereur, troublé de ces clameurs et dévoré d'inquiétude, se décida à nommer un chef suprême pour les deux armées de Barclay et de Bagration; mesure que nécessitait aussi la mésintelligence de ces deux généraux. On força pour ainsi dire la main à l'empereur pour faire un choix entre le comte Pierre Pahlen et Kutuzoff. Le premier était, par l'énergie de son caractère, bien supérieur au second; mais l'empereur avait d'anciennes raisons de le craindre et de ne pas l'aimer, et il choisit Kutuzoff, dont cependant il n'aimait pas le caractère et estimait peu la valeur et les talents.

son souverain l'adopter et en ordonner l'exécution, il lui dit qu'i répond que, dans six semaines, le territoire russe sera délivré de tous ses ennemis; il ajoute : « Sire, votre armée n'avait qu'une « seule inquiétude. — Et laquelle? — Elle a craint que Votre « Majesté ne fît la paix! — Jamais! Napoléon fût-il à Cazan. — « En ce cas, Sire, je vous félicite d'avance de vos triomphes. »

Un souverain qui possède un tel caractère et une pareille énergie, ne perd pas ses États.

Michau parla ensuite à l'empereur du désir que toute l'armée avait de le voir venir la commander lui-même; la réponse de l'empereur peint parfaitement son estimable caractère : après un moment de réflexion (jamais il ne répondait sur-le-champ, lorsqu'on lui adressait une question importante), il dit à Michau :

« Mon cher colonel, je suis très-flatté de ce que mon armée « désire me voir partager ses dangers et sa gloire; mais je me « crains moi-même; vous savez que chaque homme a sa dose « d'amour-propre, et j'ai la mienne · je ne puis me dissimuler que « je n'ai pour conduire la guerre, ni l'habitude de la faire, ni les « talents de mon adversaire; je voudrais cependant peut-être « quelquefois ordonner, commander, etc., et je tremble de penser « que je pourrais être cause d'un revers ou de la perte de beau- « coup d'individus; cependant je ne renonce point entièrement à « aller combattre avec vous : je me conduirai selon les circon- « stances. »*

* On voit que c'est à un étranger, à Michau seul, que revient ce projet de position et de marche de flanc qui a sauvé la Russie.

Cependant le baron Toll, maintenant adjudant général de l'empereur, général en chef de l'état-major de la première armée, a cherché à établir l'opinion qu'il en était lui-même l'auteur. Attaché alors au quartier général de Kutuzoff, par qui il avait été élevé au corps des cadets, il était son conseil, son faiseur, et lui

Telles ne sont pas les causes des malheurs de l'armée française en Russie. Il en est une qui a été signalée par les principaux historiens de la campagne de Russie, et qui ne peut être omise dans cet ouvrage : nous voulons parler de la funeste influence du général Robert Wilson, commissaire anglais au quartier général russe : sa bonne foi a déjà été appréciée, pages 234 et 236 du présent volume.

A la bataille de Malojaroslawetz, Kutuzoff avait montré de l'indécision. Wilson, tout échauffé du combat, était accouru vers lui; Wilson, cet Anglais actif, remuant, celui qu'on vit en Égypte, en

plaisait d'autant plus, qu'il soulageait sa paresse et se chargeait toujours d'agir et souvent de penser pour lui; c'étaient ses intrigues qui avaient éloigné Bennigsen.

Toll recevait les compliments de ce projet d'un autre avec une fausse modestie; le temps a fait connaître la vérité; Toll, assurément, ne manque ni d'instruction, ni de talents, et s'il pouvait se persuader qu'il n'est pas déjà le premier général du monde, il serait fort en état de commander des corps, ou de bien remplir la place qu'il occupe maintenant; mais je plains d'avance ceux qui seront sous ses ordres et ceux à qui il sera subordonné. C'est l'être le plus insupportable qu'on puisse avoir pour chef, pour camarade et pour subordonné : on ne peut porter plus loin la suffisance, l'amour-propre, la pédanterie et la grossièreté.

En 1822, Toll ayant lu dans un ouvrage français, sur la guerre de 1812, qu'on lui attribuait toutes les opérations de l'armée de Kutuzoff, son orgueil en fut enflé. Cependant, excepté le combat de Taroutino (qu'on doit à Bennigsen) et la marche de flanc (qu'on doit à Michau), les deux seuls grands mouvements qui ont contribué le plus efficacement à la destruction de l'armée française, toutes les autres opérations de Kutuzoff, sa retraite, sa position et ses dispositions à Borodino, sa lenteur dans la poursuite, les occasions qu'il manqua, tout ce qu'il fit enfin, soit dans la conception des plans de campagne, soit dans leur exécution, n'est pas propre à illustrer ni un général en chef, ni son conseil; néanmoins, Toll se crut obligé (pour venger, disait-il, la mémoire de Kutuzoff) de publier dans les gazettes une lettre par laquelle il est visible que son but était de faire croire dans le fait ce qu'il paraissait nier pour la forme.

Cette lettre d'une longueur démesurée, cette lettre écrite en quasi français, d'un style bien lourd, bien pédant, bien diffus, bien emphatique, bien allemand, couvrit son auteur de ridicule.

Espagne, et partout, l'ennemi des Français et de Napoléon. Il représentait dans l'armée russe les alliés; c'était, au milieu de la puissance de Kutuzoff, un homme indépendant, un observateur, un juge même. Sa présence était odieuse au vieillard russe.

Wilson lui reproche son inconcevable lenteur ; cinq fois dans une seule journée elle venait de leur faire manquer la victoire, comme à Winkowo, et lui rappelle ce combat du 18 octobre. En effet, ce jour-là Murat était perdu, si Kutuzoff eût occupé fortement le front des Français par une vive attaque, quand Bennigsen tournait leur aile gauche.

Wilson continue et l'interpelle ; il lui demande pour le lendemain une bataille décisive; le vieillard résiste et lui répond qu'avant tout il est Russe, et que ce n'est point pour l'Angleterre qu'il combat. On connaît le résultat de la sanglante affaire de Malojaroslawetz.

A Wiasma, Miloradowitch, sentant sa proie lui échapper, demande du secours, et c'est encore Wilson qui, se trouvant partout où il peut nuire à la France, court appeler Kutuzoff. Le vieux maréchal se repose avec son armée au bruit du combat. L'Anglais l'excite vainement. Transporté d'indignation, il l'appelle traître et le menace de dénoncer sa trahison à l'empereur Alexandre et à ses alliés. Kutuzoff s'obstine dans son inaction.

Partout et toujours ce Wilson poursuit Napoléon et les Français de sa haine implacable; partout et toujours il excite contre eux l'ennemi.

On vient de lire de tristes détails sur les combinaisons, sur les intrigues qu'il fallait déjouer et les généraux qu'il fallait combattre, pour sauver les débris de l'armée française. Ajoutons pour contraste à cet affligeant tableau, une page touchante.

C'est dans la journée du 17 novembre que fut organisé à Krasnoé, sous la dénomination d'*escadron sacré*, un corps uniquement composé d'officiers de cavalerie de tout grade, qui avaient conservé leurs chevaux. Écoutons ce qu'en dit un témoin :

« Plusieurs auteurs ont écrit sur la désastreuse campagne de Russie, mais aucun n'a donné sur le rassemblement d'officiers que l'on désigne sous le nom d'*escadron sacré*, les renseignements que la curiosité publique en attendait, et que méritait le noble dévouement de ces militaires. »

M. le général de Ségur dit seulement, dans son *Histoire de la grande armée :* « L'empereur rassembla autour de lui tous les « officiers de cavalerie encore montés. Il appela cette troupe, « d'environ cinq cents *maîtres*, son *escadron sacré*. Grouchy et « Sébastiani en eurent le commandement ; des généraux de divi- « sion y servirent comme capitaines. »

Dans la réfutation que M. le général Gourgaud a publiée de l'ouvrage de M. le général de Ségur, on lit : « M. de Ségur se « contente de citer en passant l'escadron sacré, qu'il dit composé « d'environ cinq cents *maîtres*. En rapportant ce fait, il paraît « n'avoir eu en vue que de montrer la détresse de notre cavalerie. « Cependant, le dévouement de ces officiers, qui se mirent dans « les rangs, soignant leurs chevaux, allant en vedette, etc. etc., « valait bien la peine d'être remarqué. »

En effet, M. de Ségur ne présente pas cette réunion d'officiers sous son véritable aspect. Aussi, beaucoup de personnes parlent de l'*escadron sacré*, mais peu connaissent les causes de sa formation, sa composition, et le but qu'on s'était proposé en le formant.

Nous entrerons donc à cet égard dans quelques détails ; ils plairont, nous n'en doutons pas, à tous les amis de la gloire nationale,

en leur rappelant un fait unique dans l'histoire, et en démontrant ce que peuvent produire dans le cœur des Français l'attachement à leur chef, l'amour de la patrie, et le point d'honneur.

Quelle que soit la position actuelle des officiers qui ont donné ce mémorable exemple, quels qu'aient été depuis les jeux de la fortune, qui ont porté les uns au faîte des honneurs militaires, et réduit les autres à chercher dans les carrières diverses le soutien d'une existence qu'ils avaient d'abord consacrée au service de leur pays, tous liront avec intérêt la relation succincte que nous allons donner, et diront avec un sentiment d'orgueil : *J'étais aussi de l'escadron sacré !*

Une des plus belles, des plus braves armées qui aient jamais existé, était, quoique invaincue, forcée par les privations et les frimas, à céder aux Russes le territoire de leur patrie qu'ils n'avaient pas su défendre. La retraite fut pénible et dangereuse ; les régiments n'existaient plus que dans quelques hommes ; une rivière, devenue célèbre par d'épouvantables désastres, était à traverser, et l'armée russe de Moldavie, commandée par le général Tchitchagoff, arrivait à marches forcées des frontières de la Turquie, pour en disputer le passage, et couper aux Français leurs moyens de retraite. Tout paraissait donc désespéré..., tout devait l'être !

On conçut alors l'idée de rassembler les officiers de cavalerie encore montés, de les former en escadron, et de tenter, par ce moyen, à la dernière extrémité, un passage au milieu de l'armée russe, pour sauver la personne du chef de l'empire.

Ce fut à Bobr que les officiers généraux rassemblèrent chez eux les officiers de brigades respectives.

« Messieurs, leur dirent-ils, que ceux d'entre vous qui sont encore à cheval, dont la santé n'est pas trop affaiblie, et qui se sentent

capables de faire auprès de l'empereur un service actif et périlleux, s'inscrivent. »

On se dit les uns aux autres : « C'est pour sauver l'empereur, pour se faire jour à travers l'armée russe ! Beaucoup y périront, sans doute ; mais quelle gloire ! quel honneur ! Comme la France applaudira à notre dévouement ! Signons... » Aussitôt la feuille de papier disposée à cet effet se couvrit de signatures. Jamais, peut-être, souscription pour une fête ne fut plus spontanément remplie ; et, cependant, il ne s'agissait pas de donner quelques pièces d'argent, mais de faire le sacrifice de son existence !... Tous les officiers en état de combattre s'enrôlèrent. Nous en avons vu verser des larmes parce qu'ils ne pouvaient le faire, soit à cause du manque de chevaux, soit par maladie.

Le lendemain, on rassembla tous les officiers qui s'étaient inscrits. On en forma quatre compagnies, chaque corps d'armée en fournit une. La première était commandée par M. le général Grouchy ; la seconde, par M. le général Sébastiani ; la troisième, par le général.....; les officiers du corps commandé par M. le général Latour-Maubourg comptaient pour la quatrième. Le roi de Naples était le commandant supérieur.

Des généraux de division étaient lieutenants ; des généraux de brigade, sous-lieutenants ou adjudants et sous-officiers ; le premier rang de chaque compagnie était en entier composé de colonels, de chefs d'escadron et de capitaines.

La formation avait lieu dans un champ, à gauche de la grande route de Bobr à Smolensk ; l'appel fut fait ; l'empereur arriva, l'escadron sacré le suivit et commença son service.

Pour la première fois, peut-être, depuis qu'il existe des armées, on vit un corps composé entièrement d'officiers, qui, descendus

volontairement de leurs grades, remplissaient des fonctions subalternes, ou faisaient le service de simples cavaliers !

L'escadron sacré devant toujours servir auprès de l'empereur, suivit la marche de l'état-major général : là on vit chaque jour les militaires qui en faisaient partie aller chercher eux-mêmes la paille des toits pour nourrir leurs chevaux, pratiquer dans la glace des trous pour se procurer un peu d'eau, et se nourrir de la chair des chevaux morts.

Soutenus par la magnanimité de leur action et par le désir d'accomplir leurs nobles destinées en effectuant l'audacieuse entreprise pour laquelle ils s'étaient dévoués, ils supportaient avec courage les travaux, les privations et les souffrances.

Au pont de la Bérésina, comme on le verra à la huitième partie ci-après, les rangs ne pouvant être observés, chacun passa comme il lui fut possible ; mais, après avoir traversé les marais qui bordent la rivière, l'escadron sacré se rassembla et se trouva au complet en bataille, en avant de la cavalerie de la garde impériale.

Le corps du maréchal Oudinot était engagé avec l'armée de Tchitchagoff. Ce maréchal, blessé, avait cédé le commandement au duc d'Elchingen. Chacun croyait toucher au moment décisif. En effet, si le brave Ney n'eût pas remporté une victoire miraculeuse, il eût fallu se faire jour à travers l'armée russe ; tous s'y attendaient et s'y disposaient avec courage.

Cette victoire ayant rendu libre la route de Vilna, on la prit.

L'escadron sacré bivaquait toujours à proximité du quartier général. Les peines, les souffrances se renouvelaient chaque jour ; beaucoup y succombaient, et au lieu d'une mort utile et glorieuse, à laquelle ils s'étaient dévoués, ils périssaient misérablement de faim, de froid et de fatigue...

Enfin Vilna paraît !... Après un grand jour de repos dans cette ville, les officiers restant encore à l'escadron furent mandés dans la nuit chez M. le général Sébastiani ; il leur annonça que l'empereur était parti pour la France, laissant le commandement de l'armée au roi de Naples.

Ce départ de l'empereur, qui avait été prévu depuis trois ou quatre jours, et dont on parlait, mais vaguement, fit murmurer quelques officiers, dont l'esprit était aigri par le malheur et les souffrances. Mais ceux à qui il était encore possible de réfléchir, et c'était le plus grand nombre, comprirent tout de suite que Napoléon serait plus à même en France, qu'à la tête des débris de son armée, d'organiser les moyens de réparer les désastres de la campagne de Russie (les batailles de Lutzen et de Bautzen l'ont prouvé), et que d'ailleurs, s'il fût resté avec eux, la marche sur le territoire prussien, du Niémen à l'Elbe, n'eût peut-être pas été aussi paisible, les dispositions hostiles de la Prusse se montrant déjà dans quelques-uns de ses généraux.

L'escadron sacré continua d'exister jusqu'à Kowno, où chaque officier se réunit aux débris de son régiment.

Dans un moment aussi critique, cet acte de dévouement montre ce que l'on peut attendre des enfants de la France, et jusqu'à quel point ils peuvent porter l'énergie et l'abnégation d'eux-mêmes !

APPENDICE

A LA

SEPTIÈME PARTIE.

A. Lettres de l'empereur (Napoléon).

B. Correspondance du major général.

C. Bulletins de la grande armée.

D. Pièces officielles.

E. Composition d'une partie de l'armée russe.

CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET DE L'EMPEREUR.

BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE.

COMPOSITION DE L'ARMÉE RUSSE.



A.

LETTRES DE L'EMPEREUR.

I.

LETTRE DE L'EMPEREUR

Au major général.

Krasno-Packra, le 21 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Trévise qu'aussitôt que son opération de Moskow sera finie, c'est-à-dire le 23 à trois heures du matin, il se mettra en marche, et arrivera le 24 à Kubinskoé; que de ce point, au lieu de se rendre à Mojaïsk, il ait à se diriger sur Wéréia, où il arrivera le 25. Il servira aussi d'intermédiaire entre Mojaïsk, où est le duc d'Abrantès, et Borowsk, où sera l'armée; il sera convenable qu'il envoie des officiers sur Fominskoé, pour nous instruire de sa marche. Il mènera avec lui l'adjudant commandant Bourmont, les Bavarois et les Espagnols qui sont à la maison de Galitzin, tous les Westphaliens de la première poste et de la deuxième, et tout ce qu'il trouvera de Westphaliens, il les réunira et les dirigera sur Mojaïsk. S'ils n'étaient pas en nombre suffisant, il ferait protéger leur passage par de la cavalerie. Le duc de Trévise instruira le duc d'Abrantès de tout ce qui sera relatif à l'évacuation de Moskow.

Il est nécessaire qu'il nous écrive demain 22, non plus par la route de Desna, mais par celle de Szarapowo et Fominskoé. Le 23, il nous écrira par la route de Mojaïsk. Son officier quittera la route de Kubinskoé pour venir sur Fominskoé, le quartier général devant être probablement le 23 à Bobruïsk ou à Fominskoé. Soit que le duc de Trévise fasse son opération demain 22, à trois heures du matin, soit qu'il la fasse le 23 à la même heure, comme je le lui ai fait dire depuis, il doit prendre ces mêmes dispositions. Par ce moyen, le duc de Trévise pourra être considéré comme l'arrière-garde de l'armée.

Je ne saurais trop lui recommander de charger sur les voitures de la jeune garde, sur celles de la cavalerie à pied, et sur toutes celles qu'on trouvera, les hommes qui restent encore aux hôpitaux. Les Romains donnaient des couronnes civiques à ceux qui sauvaient des citoyens : le duc de Trévise en méritera autant qu'il sauvera de soldats ; qu'il faut qu'il les fasse monter sur ses chevaux et sur ceux de tout son monde, que c'est ainsi que l'empereur a fait à Saint-Jean-d'Acre ; qu'il doit d'autant plus prendre cette mesure, qu'à peine ce convoi aura rejoint l'armée, on trouvera à lui donner les chevaux et les voitures que la consommation aura rendus inutiles ; que l'empereur espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents hommes ; qu'il doit, comme de raison, commencer par les officiers, ensuite par les sous-officiers, et préférer les Français ; qu'il assemble tous les généraux et officiers sous ses ordres, pour leur faire sentir l'importance de cette mesure, et combien ils mériteront de l'empereur d'avoir sauvé cinq cents hommes.

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

II.

LETTRE DE L'EMPEREUR

Au major general.

Fominskoé, le 23 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au prince Poniatowski que tous les régiments d'infanterie, de cavalerie, et batteries d'artillerie et autres objets que le duc d'Abrantès

enverra à Wéréia, seront sous son commandement ; et que, lorsqu'il aura un ordre de mouvement, il ne doit rien laisser, mais emmener tout avec lui, jusqu'à ce qu'il rejoigne l'armée. Faites-lui connaître également qu'il ne doit pas envoyer ses blessés et malades sur Mojaïsk, ce qui encombrerait cette route, qui l'est déjà trop ; qu'il vaut mieux qu'il les mène avec lui.

Écrivez au général Teste, qui commande à Viazma, une lettre que vous ferez passer par l'officier que vous expédiez au prince Poniatowski, et que celui-ci enverra au duc d'Abrantès pour la transmettre. Dans cette lettre, vous ferez connaître au général Teste que l'intention de l'empereur est que le général Evers, avec une colonne de trois à quatre mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, en prenant spécialement les régiments de marche qui iraient rejoindre l'armée, se dirige de Viazma sur Iukhnow, à dix-huit lieues de Viazma, et de là pousse des postes jusqu'à l'intersection des routes à Znamenskoé. Le général mènera avec lui les estafettes qui seraient arrivées à Smolensk ; il placera à chaque poste, c'est-à-dire à Sosowa, Trofimowa et Andriewka, des détachements de cent hommes d'infanterie, et d'un piquet de cavalerie, sous les ordres d'un commandant de place, qui se retrancheront dans les maisons pour être à l'abri des Cosaques et des paysans. Mandez au général Teste d'écrire à Smolensk pour faire connaître que l'armée se dirige sur Kologa, pour de là prendre sa ligne d'opération sur Ielnia. Donnez ordre au général Teste de retenir toutes les estafettes qui passeraient, pour les diriger de Viazma sur Iukhnow, où il est probable que la jonction se fera très-promptement, c'est-à-dire du 25 au 27.

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

III.

LETTRE DE L'EMPEREUR

Au major général.

Borowsk, le 24 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune, en chiffres, puisqu'il ne recevra pas de lettre avant le 26, et qu'alors il aura vu le général Nansouty. Faites-lui

connaître qu'étant toujours sans estafettes, je ne sais pas le dernier état des choses de son côté; que j'ignore si les événements l'ont forcé à quelque mouvement, mais que dans le cas où il n'en aurait fait aucun, et que la division Girard serait encore disponible, ainsi que la brigade de cavalerie légère, je désirerais qu'il se mît sur-le-champ en marche avec ses troupes pour venir à Ielnia, et de là pousser sur la route de Kologa pour se concentrer sur l'armée, afin de faire notre jonction : s'il peut se mettre en marche le 26, il pourrait être le 30 à Kologa; que j'établis ma ligne d'opération d'abord par Wiazma, Iukhnow et Znamenskoé, jusqu'à ce que notre jonction soit faite avec lui; qu'alors je l'établirai par Smolensk et Ielnia; qu'en parcourant ainsi une quarantaine de lieues, il faut qu'il ait soin d'organiser cette partie de la route en plaçant à chaque poste un commandant d'armes, un détachement de cent hommes et un relai pour estafette; que ceci ne doit pourtant influer en rien sur le parti qu'il aurait à prendre, s'il survenait quelque chose d'extraordinaire.

Ajoutez au duc de Bellune, en clair, que l'armée est réunie à Borowsk; que Moskow a été évacuée après avoir fait sauter le Kremlin, et que l'armée se dirige sur Kologa; que la province de Kologa est une des plus abondantes de la Russie, et qu'en effet nous sommes ici dans une grande abondance de tout.

Sur ce, etc.

NAPOLÉON.

IV.

LETTRE DE L'EMPEREUR

Au major général.

Borowsk, le 26 octobre 1812.

Mon cousin, expédiez sur-le-champ un officier au prince Poniatowski, avec ordre de faire filer promptement les bagages sur Mojaïsk, et de là sur Wiazma, et d'aller prendre avec son corps une bonne position à trois ou quatre lieues de Wéréia, sur la route de Wéréia à Iegoriewskoi, en tenant son avant-garde à ce dernier endroit, qui est à l'embranchement de la route de Médyn à Mo-

jaïsk; quand il sera temps de partir de ce point pour se rendre à Mojaïsk, je désire qu'il puisse effectuer ce mouvement en un jour. Il comprendra que la position qu'il va prendre a pour objet de couvrir la marche de l'armée; il laissera sous les ordres du duc de Trévise tous les régiments de marche français qu'il aurait.

Écrivez au duc d'Abrantès pour lui faire connaître que l'armée russe s'était portée sur Malojaroslawetz; que son avant-garde y arrivait sur une rive, en même temps que notre avant-garde y arrivait sur l'autre; que la ville est située sur la rive de l'ennemi, et dans une position très-élevée, ce qui a donné lieu à un combat qui a duré toute la journée du 24; que, pendant que notre avant-garde soutenait ce combat, toute l'armée russe est arrivée; que, de notre côté, des troupes du prince d'Eckmühl sont arrivées au secours du vice-roi; que nous sommes restés maîtres du champ de bataille, et que l'ennemi a perdu sept à huit mille hommes. Notre perte est de deux mille tués et blessés. Le général Delzons a été tué. Nous avons trouvé les cadavres de deux généraux russes; deux cent cinquante à trois cents prisonniers sont restés entre nos mains; que le 25 l'armée a pris position. L'armée russe était vis-à-vis, à une lieue en arrière de Malojaroslawetz; que nous marchions le 26 pour l'attaquer, mais qu'elle était en retraite: que le prince d'Eckmühl s'est porté à sa suite, mais que le froid et la nécessité de nous débarrasser de ce tas de blessés qui sont avec l'armée, ont décidé l'empereur à se porter sur Mojaïsk, et de là sur Wiazma; qu'il est donc nécessaire qu'il écrive sur-le-champ au commandant de Wiazma pour que le détachement qu'on aurait envoyé sur Iukhnow soit rappelé; que l'infanterie ennemie, depuis la bataille de la Moskowa, est extrêmement diminuée; qu'elle ne se compose pas de quinze mille vieux soldats, mais qu'ils ont recruté leurs Cosaques, et que cette cavalerie, peu dangereuse en réalité, fatigue beaucoup. Recommandez au duc d'Abrantès d'avoir soin qu'il ne parte pas de voitures sans prendre des blessés ou des malades; de se préparer à un mouvement qui, aussitôt qu'il sera remplacé, le portera sur Wiazma; prévenez-le que le duc d'Elchingen a pris une route de traverse pour se porter d'ici également sur Wiazma*; enfin qu'il fasse tout ce qui lui sera possible, et qu'il

* Ney reçut contre-ordre; il suivit le reste de l'armée, ainsi qu'on l'a vu.

écrive au commandant de Wiazma pour que la route soit bien gardée et que l'on puisse facilement communiquer. Ecrivez au duc de Bellune à peu près la même chose sur le combat, et en chiffres; que l'intention de l'empereur est de se porter sur Wiazma; que le mouvement sur Ielnia, s'il a été fait, aura été utile, et qu'il faut envoyer à notre rencontre, sur Wiazma, le plus de vivres qu'on pourra, et faire venir, d'Ielnia sur Dorogobouge, ce qui aurait été réuni et dirigé sur Ielnia.

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

V.

LETTRE DE L'EMPEREUR

Au major général.

Wiazma, le 2 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Reggio que j'ai appris avec la plus vive satisfaction que sa blessure était guérie, et qu'il était dans le cas de reprendre du service; qu'en conséquence mon intention est qu'il retourne au deuxième corps pour en reprendre le commandement.

Mandez au duc de Bellune que j'apprends les événements de Polotsk, et sa marche de ce côté; que j'espère qu'il aura repoussé Wittgenstein et repris Polotsk. Écrivez-lui, en chiffres, que l'armée est en marche, comme je l'en ai déjà instruit, que l'hiver était trop long pour le passer loin de mes flancs; qu'il est probable que je me porterai la droite sur la Dwina, et la gauche sur le Borysthène, et que par là nous nous trouverons en contact.

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

VI.

LETTRE DE L'EMPEREUR

Au major général.

Semlewo, le 3 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen qu'aussitôt qu'il aura pris le commandement de l'arrière-garde, il fasse filer l'armée le plus vite possible; car

on use ainsi le reste du beau temps sans marcher : le prince d'Eckmühl retient le vice-roi et le prince Poniatowski pour chaque charge de Cosaques qu'il aperçoit.

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

VII.

LETTRE DE L'EMPEREUR

Au major général.

Semlewo, le 3 novembre 1812.

Mon cousin, faites connaître au général Wintzingerode que vous m'avez mis sous les yeux la lettre dans laquelle il déclare n'être point sujet de la Confédération ; qu'en conséquence, j'ai ordonné qu'il fût considéré comme prisonnier ordinaire.

Donnez ordre au duc de Trévise de faire filer le comte Wintzingerode sur le corps du duc d'Abrantès (où il joindra son aide de camp), qui doit le faire partir rapidement, et par des relais, pour Smolensk qu'il ne fera que traverser : de Smolensk, lui et son aide de camp seront conduits en poste à Vilna sous escorte, et en outre sous la garde de deux gendarmes ; on leur fera signer leur parole d'honneur. Ils seront de Vilna dirigés sur Metz.

Vous ferez sentir au duc d'Abrantès et au général Charpentier la nécessité de débarrasser promptement l'armée de ces deux officiers, de les faire donc marcher jour et nuit en toute diligence.

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

VIII.

LETTRE DE L'EMPEREUR

Au major général.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Mon cousin, recommandez bien aux gouverneurs de Minsk et de Vilna de ne pas employer contre l'ennemi les régiments de marche, soit de cavalerie, soit

d'infanterie; que c'est détruire les ressources sans profit; que ces régiments sont hors d'état de se battre; qu'on peut bien les arrêter à Vilna ou à Minsk pendant quelques jours, pour faire le service de la place et pour faire nombre; mais que c'est une vraie folie de les envoyer devant l'ennemi; qu'on me fait perdre ainsi beaucoup de monde, et qu'on m'ôte les moyens de recruter mes cadres, etc.

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

IX.

LETTRE DE L'EMPEREUR

Au major général.

Bobr, le 24 novembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au général Zayonscheck de faire brûler la moitié des carrosses, cabriolets, fourgons de bagages ou d'effets, petites voitures de toute espèce qu'a son corps d'armée, de manière à réduire à moitié les voitures de son corps, ce qui sera encore trop; de réunir à cet effet tous les bagages et caissons de bagages et de comptabilité au delà de Bobr, et d'y faire son opération de réduction, ce matin avant neuf heures. Il remettra au général Sorbier cent vingt chevaux et environ quatre-vingts cognats, ce qui fera deux cents chevaux, et davantage s'il le peut. Si ce contingent n'était pas fourni, il préviendra que, demain à mon passage, je ferai brûler toutes les voitures et fourgons de son corps. Vous enverrez un officier d'état-major avec cinquante gendarmes pour assister à cette opération. Le général Sorbier y enverra un officier d'artillerie, quelques canonniers et cinquante soldats du train, pour prendre les chevaux.

Vous donnerez ordre au duc d'Abrantès de faire brûler la moitié des voitures, cabriolets, fourgons, carrosses, etc., qui sont avec son corps d'armée et avec la cavalerie à pied, et de fournir des chevaux et des cognats au général Sorbier; il fera connaître le nombre qu'il aura pu fournir. Donnez ordre au général Claparède de réunir tous ses bagages au delà du Bobr, et de faire brûler la moitié des carrosses, cabriolets, fourgons de bagages et voitures de

toute espèce qu'il a sous son escorte, de manière à pouvoir fournir cent vingt chevaux et quatre-vingts cognats au général Sorbier. Le général Sorbier enverra un officier d'artillerie et cinquante soldats du train pour recevoir les chevaux, et vous enverrez des officiers d'état-major et de la gendarmerie pour assister à ces opérations.

Réitérez l'ordre à toute l'armée pour les fourgons et les voitures inutiles soient brûlés, et qu'un individu, du grade de colonel et au-dessous, ne puisse avoir plus d'une voiture, soit cabriolet, soit carrosse, soit fourgon. Vous ferez connaître au général Sorbier que, s'il n'avait pas ses chevaux, il doit vous le faire savoir sans délai, vu qu'il est indispensable qu'il emmène tous les approvisionnements du deuxième corps, et qu'on ne laisse aucune pièce ni caisson de munition en route.

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

X.

LETTRE DE L'EMPEREUR

Au major général.

Losnitza, le 25 novembre 1812, à une heure du matin.

Mon cousin, expédiez sur-le-champ votre aide de camp Flahaut au duc de Reggio ; qu'il y arrive le plus tôt possible, et lui remette la lettre suivante :

« Par votre lettre du 24, à cinq heures du soir, vous me faites connaître que « vous croyez avoir besoin d'être soutenu pour opérer le passage de la rivière. « Le duc de Trévise sera aujourd'hui à Borisow de bonne heure avec deux « divisions de la garde. Le duc de Bellune a eu hier, 24, un combat qui, à en « juger par la canonnade, a dû durer quelque temps, entre Kolopeniczi et « Baran. Vous aurez sans doute fait préparer des chevalets au moins pour deux « ou trois ponts. Le général Eblé doit être arrivé à Borisow ; si vous n'avez pas « passé cette nuit, il devient très-urgent, dans les circonstances actuelles, de « passer aujourd'hui. »

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

B.

CORRESPONDANCE DU MAJOR GÉNÉRAL.

I.

LETTRE DU MAJOR GÉNÉRA

Au prince Kutuzoff.

Au quartier impérial, 20 octobre 1812.

Monsieur le prince Kutuzoff,

Le général Lauriston avait été chargé de vous proposer de prendre des arrangements pour donner à la guerre un caractère plus conforme aux règles établies, et prendre des mesures pour ne faire supporter que les maux indispensables qui résultent de l'état de guerre. En effet, la dévastation de son propre pays est nuisible à la Russie autant qu'elle affecte douloureusement l'empereur. Vous sentirez facilement, prince, l'intérêt que j'ai de connaître là-dessus la détermination définitive de votre gouvernement.

Croyez, prince, aux sentiments de ma plus haute considération.

Prince DE NEUFCHATEL.

II.

LETTRE DU PRINCE KUTUZOFF

Au major général.

Au quartier général, le 9-21 octobre 1812.

Mon prince,

M. le colonel Berthmy, que j'ai admis dans mes propres quartiers, m'a remis la lettre dont Votre Altesse l'avait chargé pour moi. Tout ce qui fait l'objet de cette nouvelle demande a été soumis immédiatement à l'empereur mon maître, et c'est, comme vous ne sauriez l'ignorer, mon prince, l'aide de camp général prince de Volkonsky qui en a été le porteur. Cependant, vu la distance des lieux et la difficulté des routes dans la saison actuelle, il est physiquement impossible qu'il me soit déjà parvenu une réponse à cet égard. Je ne

saurais donc que me référer personnellement à tout ce que j'ai eu l'honneur de dire à M. le général Lauriston sur la même matière. Je répéterai cependant ici une vérité dont vous apprécierez sans doute, mon prince, toute la force et l'étendue : c'est qu'il est difficile, malgré tout le désir qu'on peut en avoir, d'arrêter un peuple aigri par tout ce qu'il voit; un peuple qui, depuis trois cents ans, n'a point connu de guerre intérieure; qui est prêt à s'immoler pour sa patrie, et qui n'est point susceptible de ces distinctions entre ce qui est ou ce qui n'est pas d'usage dans les guerres ordinaires. Quant aux armées que je commande, je me flatte, mon prince, que tout le monde reconnaîtra, dans la manière dont elles agissent, les principes qui caractérisent toute nation brave, loyale et généreuse. Je n'en ai jamais connu d'autres dans ma longue carrière militaire, et je me flatte que les ennemis que j'ai eu à combattre ont toujours rendu justice à mes manières à cet égard.

Recevez, mon prince, les témoignages de ma plus haute considération.

Prince KUTUZOFF,
Feld-maréchal général.

III.

LETTRE DU MAJOR GÉNÉRAL

Au duc d'Abrantès.

Fominskoé, le 23 octobre 1812, à cinq heures du matin.

Le prince Poniatowski, monsieur le duc, vous aura déjà expédié un officier pour vous faire connaître les intentions de l'empereur.

Sa Majesté a jugé à propos de vous expédier un officier d'état-major pour vous porter des ordres positifs de moi.

Dirigez sur Wéréia les régiments et bataillons de marche, soit d'infanterie, soit de cavalerie, que vous auriez réunis à Mojaïsk. Dirigez également les malles de l'armée et les estafettes qui vous seraient arrivées sur Wéréia. Dirigez aussi sur cette ville les batteries d'artillerie qui seraient arrivées, appartenant soit à la garde, soit aux différents corps d'armée. Faites-nous connaître l'état des évacuations de Mojaïsk et de l'Abbaye.

Moskow a dû être évacuée ce matin 23. Le duc de Trévise, avec douze ou quinze mille hommes, sera demain ou après-demain à Kubinskoé; il n'aura à sa suite que quelques Cosaques, car l'armée ennemie est encore tout entière sur la route de Kologa. Le quartier général sera aujourd'hui à Borowsk, où sera aussi aujourd'hui le corps du vice-roi.

Faites brûler et briser tous les fusils qui sont à Mojaïsk et à l'Abbaye, et toutes les munitions de guerre que vous ne pourriez emporter. Tenez-vous prêt à partir au premier moment, en emmenant avec vous tout ce qui resterait de blessés.

Faites connaître à Ghjat l'évacuation de Moskow, et le mouvement de l'armée sur Kologa. Faites-le connaître aussi au commandant de Wiazma; il faut que le commandant de Ghjat envoie à Wiazma tout ce qu'il a à évacuer, l'intention de l'empereur étant qu'aussitôt que vous en recevrez l'ordre, vous vous portiez sur Wiazma, en reployant tous les postes et toutes les estafettes, et en communiquant avec Sa Majesté par Wiazma et Iukhnow.

Donnez l'ordre à cet effet, à Wiazma, pour qu'un des généraux de brigade qui s'y trouve parte, avec quatre à cinq mille hommes d'infanterie et de cavalerie, pour couvrir la communication avec l'armée par Iukhnow. Il sera nécessaire que le général ou commandant établisse à chaque poste, de Wiazma à Iukhnow, cent hommes retranchés avec les courriers d'estafettes. La communication avec Smolensk se fera par Wiazma, après qu'on aura abandonné celle de Mojaïsk.

La ville de Moskow étant toute brûlée, l'empereur a jugé convenable de l'évacuer après avoir fait sauter le Kremlin, afin d'être le maître de ses mouvements, ce cadavre de ville exigeant quinze à vingt mille hommes pour maintenir la police dans ses décombres.

Si l'armée ennemie prétend couvrir Kologa, l'empereur veut lui livrer bataille. Vous me renverrez promptement l'officier d'état-major que je vous expédie. Nous n'avons pas d'estafettes depuis celle arrivée le 19; il nous manque celle des 20, 21 et 22 : il paraît qu'il y a quelque chose sur nos derrières.

ALEXANDRE.

IV.

LETTRE DU MAJOR GÉNÉRAL

Au général Charpentier.

Wiazma, le 1er novembre 1812.

L'empereur ordonne, monsieur le général, que vous envoyiez un officier de votre état-major au maréchal Saint-Cyr et au duc de Bellune pour leur faire connaître que l'armée, qui est aujourd'hui, 1er novembre, à Wiazma, sera le 3 à Dorogobouge ; que nous attendons avec impatience de leurs nouvelles ; que Sa Majesté suppose que le duc de Bellune aura déjà pris l'offensive, et aura chassé l'ennemi de Polotsk. Vous enverrez également un officier au gouverneur de Mohilow pour lui faire connaître le mouvement de l'armée ; vous ajouterez que ce mouvement de l'armée est volontaire ; que c'est un mouvement de manœuvre pour être à cent lieues plus rapproché des armées qui forment nos ailes ; que, depuis que nous avons quitté les environs de Moskow, nous n'avons plus de nouvelles de l'ennemi que par quelques Cosaques. Donnez-lui l'ordre, de ma part, de faire diriger le plus de vivres qu'il pourra sur Smolensk.

Faites connaître aussi les mouvements de l'armée et les motifs au commandant de Witepsk; prescrivez-lui de faire fabriquer beaucoup de pain, parce qu'une partie de l'armée doit s'approvisionner de cette place. Faites connaître au général Baraguay-d'Hilliers le mouvement de l'armée, etc. Je vous ai déjà fait connaître que ce général ne devait pas se compromettre · renouvelez-lui de ma part cette disposition.

Faites connaître au gouverneur de Minsk que l'armée manœuvre pour se rapprocher de cent lieues plus près de ses ailes, afin de se rapprocher de la Pologne et d'un pays ami. Envoyez-moi, pour demain au soir, ou le 3 au matin, à Dorogobouge, l'état de tous les magasins de subsistance, grains, farines, etc., artillerie attelée et non attelée, des munitions de toute espèce qui peuvent se trouver à Smolensk. Faites-moi connaître, au fur et à mesure, toutes les nouvelles directes ou indirectes que vous pourriez avoir sur les mouvements du duc de Bellune, du général Saint-Cyr et du prince de Schwartzenberg.

ALEXANDRE.

V.

LETTRE DU MAJOR GÉNÉRAL

Au duc de Bellune.

Malodeczno, le 4 novembre 1812, à trois heures du matin.

Monsieur le duc de Bellune, continuez aujourd'hui votre mouvement de retraite et venez prendre la position de Malodeczno, en ayant soin que toutes les voitures et les hommes isolés passent avant vous. Le deuxième corps, qui gardera cette ville jusqu'à votre arrivée, prendra position en arrière. Le quartier général sera à Bénitza, par Markowo. Si l'on avait trouvé ici des vivres, on aurait fait halte; mais les premiers magasins considérables sont à Smorgoni. Il y a là des bœufs, de l'eau-de-vie, du biscuit : faites-le connaître à vos traîneurs, afin qu'ils se rallient sur ces magasins. Si vous avez des voitures d'équipages militaires, envoyez-les sur Smorgoni chercher des vivres. Toutefois on va tâcher de vous faire passer dix mille rations de biscuit et de bœuf, ce qui vous mettra à même de tenir partout où cela sera nécessaire, sans crainte que vos troupes ne se débandent.

Si les moyens de transport ne permettaient pas que vous reçussiez dans la journée de demain ces vivres, il faudrait continuer votre mouvement jusqu'auprès de Smorgoni, c'est-à-dire près des moyens, et là il faudra faire halte. Faites une proclamation pour rallier les traîneurs et les diriger sur Smorgoni; faites battre un ban, et faites la lire par un officier d'état-major.

ALEXANDRE.

VI.

LETTRE DU MAJOR GÉNÉRAL

Au comte Kreptowicz.

Malodeczno, le 4 novembre 1812, à quatre heures du matin.

L'empereur ordonne, monsieur le comte, que vous preniez les mesures nécessaires pour envoyer au duc de Bellune, des magasins de Smorgoni, dix mille rations de biscuit, et autant pour les troupes du duc d'Elchingen,

qui commande les deuxième et troisième corps d'armée. L'intention de Sa Majesté est que vous envoyiez aussi à chacun de ces maréchaux vingt mille rations d'eau-de-vie. Faites en sorte que ces vivres arrivent le plus tôt possible, et, si l'on peut, demain, parce que du lieu où ces vivres seront reçus, s'arrêtera le mouvement rétrograde.

On mande de Vilna qu'il y a à Smorgoni soixante mille rations de biscuit : vingt mille seront distribuées ainsi qu'il est dit ci-dessus; trente mille seront données à la garde, qui enverra en prendre possession aujourd'hui; cinq mille seront données au prince d'Eckmühl, et autant à Eugène; le double de rations de viande sur pied, et la même quantité d'eau-de-vie, sera remis à chacun de ces corps. Il y a à Smorgoni trois cent cinquante mille rations de farine, et l'on assure que le gouvernement de Lithuanie a pris des mesures pour qu'une grande quantité de pain y soit préparée. Si tous ces détails sont vrais, et que les magasins d'Oszmiana soient aussi bien fournis, on ralliera là l'armée, pour lui donner de la viande, du pain et de l'eau-de-vie, d'une manière régulière. Il est donc nécessaire, monsieur le comte, que vous fassiez connaître à l'empereur, le plus tôt possible, les ressources réelles qu'offrent les magasins de Smorgoni et d'Oszmiana, et que vous m'en rendiez compte.

ALEXANDRE.

VII.

LETTRE DU MAJOR GÉNÉRAL

Au duc de Bellune.

Mikalewka le 6 novembre 1812.

Monsieur le duc de Bellune, je viens de mettre sous les yeux de l'empereur votre lettre du 2 novembre, qui m'arrive à l'instant par l'estafette. Sa Majesté ne conçoit pas qu'ayant réuni à vos troupes le deuxième corps d'armée, vous n'ayez pas pris l'offensive avec vigueur. En restant en position devant l'ennemi, vous avez tout à perdre à cause de la supériorité de sa cavalerie légère, pour couper nos communications. L'empereur ordonne que vous marchiez sur le général Wittgenstein et le rejetiez au delà de la Dwina; que vous repreniez

Polotsk et obligiez Wittgenstein à quitter cette rive. L'empereur sera après-demain à Smolensk; annoncez-lui une victoire, qui est indubitable avec les troupes que vous avez.

ALEXANDRE.

VIII.

LETTRE DU MAJOR GÉNÉRAL

Au duc de Trévise.

Smolensk, le 12 novembre 1812.

Monsieur le duc de Trévise, l'empereur ordonne que vous me remettiez aujourd'hui, à deux heures après-midi, l'état de situation des troupes à vos ordres, le nombre de pièces que vous pouvez mener avec vous, ainsi que le nombre de caissons et la quantité d'approvisionnement; enfin combien les divisions Laborde et Roguet pourront présenter de combattants, et combien de cavalerie; réunissez tous vos détachements, de manière que tout soit présent et prêt à partir demain.

Faites-moi connaître le nombre de jours que vous avez de vivres, le nombre de moulins portatifs que vous avez reçus, de manière que vous soyez prêt à partir demain, infanterie, cavalerie, artillerie, pour marcher en guerre et pr combattre.

ALEXANDRE.

IX.

LETTRE DU MAJOR GÉNÉRAL

Au duc d'Abrantès.

Liady, le 17 novembre 1812, à huit heures du soir.

Monsieur le duc d'Abrantès, vous devez continuer votre mouvement pour aller coucher demain à Dubrowna, d'où vous m'enverrez un officier au point où couchera l'empereur, entre Liady et Dubrowna, afin que je puisse vous expédier des ordres; mais cependant, si vous n'en recevez pas, vous devez après-

demain matin continuer votre marche sur Orsza ; là, vous prendrez position, vous ferez bien garder le pont ; vous concourrez à établir le plus grand ordre dans la ville ; vous ferez distribuer les rations à votre corps d'armée d'une manière régulière, aux présents sous les armes ; vous ferez retenir à Dubrowna et à Orsza les hommes isolés, vous les ferez classer par corps d'armée, vous empêcherez toute espèce de pillage et tous les excès que commettent les hommes isolés, vous leur ferez faire des distributions en règle, et s'il y en a qui pillent et se conduisent mal, traduisez-les à une commission militaire pour être fusillés : c'est le cas de faire des exemples. Nous arrivons sur la ligne où l'armée va s'arrêter et se refaire, il faut donc économiser les subsistances et les ressources. Le général d'Alorma et le général Jomini sont à Orsza ; ils ont des ordres conformes à ceux que je vous donne ci-dessus. Veillez vous-même, monsieur le duc, à leur exécution ; c'est ce que l'empereur vous recommande particulièrement.

ALEXANDRE.

X.

LETTRE DU MAJOR GÉNÉRAL[1]

Au général Eblé.

Bobr, du 24 novembre 1812, à quatre heures du matin.

Monsieur le général Eblé, l'empereur ordonne que vous partiez avant six heures du matin, pour vous rendre en toute diligence au quartier général du duc de Reggio, à Borisow, et travailler à établir plusieurs ponts sur la Bérésina pour le passage de l'armée. Vous vous diviserez en deux. Si tout votre monde ne peut pas aller assez promptement, vous prendrez avec vous ce qui peut le mieux marcher, de manière à ce que vous arriviez dans la nuit, et que vous soyez au travail demain avant midi. Ayez soin de laisser en route des ateliers pour réparer les ponts et les plus mauvais passages. Je donne le même ordre au général Chasseloup ; vous vous entendrez avec lui et avec M. le duc de Reggio, pour les travaux à faire sur la Bérésina, où il est indispensable que l'armée puisse passer au plus tard demain.

ALEXANDRE.

XI.

LETTRE DU MAJOR GÉNÉRAL

Au prince Eugène.

Staroï-Borisow, le 25 novembre 1812, à quatre heures du matin.

Monseigneur,

Dans ce moment nous jetons des ponts sur la Bérésina, à Stoudzincka, et immédiatement on va effectuer le passage de vive force, l'ennemi étant de l'autre côté. Si le passage réussit, il faut vous tenir prêt à nous suivre, ainsi que le prince d'Eckmühl, auquel Votre Altesse voudra bien faire passer la lettre ci-jointe. L'empereur pense que vous êtes à la Poste.

ALEXANDRE.

C.

BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE.

I.

VINGT-CINQUIÈME BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE.

A Noilskoé, le 20 octobre 1812.

Tous les malades qui étaient aux hôpitaux de Moskow ont été évacués dans les journées du 15, du 16, du 17 et du 18, sur Mojaïsk et Smolensk. Les caissons d'artillerie, les munitions prises, et une grande quantité de choses curieuses, et des trophées, ont été emballés et sont partis le 15. L'armée a reçu l'ordre de faire du biscuit pour vingt jours, et de se tenir prête à partir; effectivement, l'empereur a quitté Moskow le 19. Le quartier général était le même jour à Desna.

D'un côté, on a armé le Kremlin et on l'a fortifié; dans le même temps, on l'a miné pour le faire sauter. Les uns croient que l'empereur veut marcher sur Toula et Kologa pour passer l'hiver dans ces provinces, en occupant Moskow par une garnison dans le Kremlin.

Les autres croient que l'empereur fera sauter le Kremlin et brûler les éta-

blissements publics qui restent, et qu'il se rapprochera de cent lieues de la Pologne, pour établir ses quartiers d'hiver dans un pays ami, et être à portée de recevoir tout ce qui existe dans les magasins de Dantzick, de Kowno, de Vilna et Minsk, pour se rétablir des fatigues de la guerre : ceux-ci font l'observation que Moskow est éloignée de Saint-Pétersbourg de cent quatre-vingts lieues de mauvaise route, tandis qu'il n'y a de Witepsk à Saint-Pétersbourg que cent trente lieues; qu'il y a de Moskow à Kiow deux cent dix-huit lieues, tandis qu'il n'y a de Smolensk à Kiow que cent douze lieues, d'où l'on conclut que Moskow n'est pas une position militaire; or, Moskow n'a plus d'importance politique, puisque cette ville est brûlée et ruinée pour cent ans.

L'ennemi montre beaucoup de Cosaques qui inquiètent la cavalerie : l'avant-garde de cavalerie, placée en avant de Winkowo, a été surprise par une horde de ces Cosaques; ils étaient dans le camp avant qu'on pût être à cheval. Ils ont pris un parc du général Sébastiani, de cent voitures de bagages, et fait une centaine de prisonniers. Le roi de Naples est monté à cheval avec les cuirassiers et les carabiniers, et apercevant une colonne d'infanterie légère de quatre bataillons que l'ennemi envoyait pour appuyer les Cosaques, il l'a chargée, rompue et taillée en pièces. Le général Déry, aide de camp du roi, officier brave, a été tué dans cette charge qui honore les carabiniers.

Le vice-roi est arrivé à Fominskoé. Toute l'armée est en marche.

Le maréchal duc de Trévise est resté à Moskow avec une garnison.

Le temps est très-beau, comme en France en octobre, peut-être un peu plus chaud. Mais dans les premiers jours de novembre on aura des froids. Tout indique qu'il faut songer aux quartiers d'hiver. Notre cavalerie, surtout, en a besoin. L'infanterie s'est remise à Moskow, et elle est très-bien portante.

II

VINGT-SIXIÈME BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE.

Borowsk, 23 octobre 1812.

Après la bataille de la Moskowa, le général Kutuzoff prit position à une lieue en avant de Moskow; il avait établi plusieurs redoutes pour défendre

la ville; il s'y tint, espérant sans doute imposer jusqu'au dernier moment. Le 14 septembre, ayant vu l'armée française marcher à lui, il prit son parti, et évacua la position en passant par Moskow. Il traversa cette ville avec son quartier général à neuf heures du matin. Notre avant-garde la traversa à une heure après midi.

Le commandant de l'arrière-garde russe fit demander qu'on le laissât défiler dans la ville sans tirer: on y consentit; mais au Kremlin, la canaille armée par le gouverneur fit résistance et fut sur-le-champ dispersée. Dix mille soldats russes furent, le lendemain et les jours suivants, ramassés dans la ville, où ils s'étaient éparpillés par l'appât du pillage: c'étaient d'anciens et bons soldats, ils ont augmenté le nombre des prisonniers.

Les 15, 16 et 17 septembre, le général d'arrière-garde russe dit que l'on ne tirerait plus, et que l'on ne devait plus se battre, et parla beaucoup de paix. Il se porta sur la route de Kolomna, et notre avant-garde se plaça à cinq lieues de Moskow, au pont de la Moskowa. Pendant ce temps, l'armée russe quitta la route de Kolomna et prit celle de Kologa, par la traverse. Elle fit ainsi la moitié du tour de la ville, à six lieues de distance. Le vent y portait des tourbillons de flammes et de fumée. Cette marche, au dire des officiers russes, était sombre et religieuse. La consternation était dans les âmes: on assure qu'officiers et soldats étaient si pénétrés, que le plus profond silence régnait dans toute l'armée comme dans la prière.

On s'aperçut bientôt de la marche de l'ennemi. Le duc d'Istrie se porta à Desna avec un corps d'observation.

Le roi de Naples suivit l'ennemi d'abord sur Podol, et ensuite se porta sur ses derrières, menaçant de lui couper la route de Kologa. Quoique le roi n'eût avec lui que l'avant-garde, l'ennemi ne se donna pas le temps d'évacuer les retranchements qu'il avait faits, et se porta six lieues en arrière, après un combat glorieux pour l'avant-garde. Le prince Poniatowski prit position derrière la Nara, au confluent de l'Istria.

Le général Lauriston ayant dû aller au quartier général russe le 5 octobre, les communications se rétablirent entre nos avant-postes et ceux de l'ennemi, qui convinrent entre eux de ne pas s'attaquer sans se prévenir trois heures

d'avance; mais le 18, à sept heures du matin, quatre mille Cosaques sortirent d'un bois situé à demi-portée de canon du général Sébastiani, formant l'extrême gauche de l'avant-garde, qui n'avait été ni occupé, ni éclairé ce jour-là. Ils firent un hourra sur cette cavalerie légère dans le temps qu'elle était à pied, à la distribution de farine. Cette cavalerie légère ne put se former qu'à un quart de lieue plus loin. Cependant l'ennemi pénétrant par cette trouée, un parc de douze pièces de canon et de vingt caissons du général Sébastiani fut pris dans un ravin, avec des voitures de bagages, au nombre de trente; en tout soixante-cinq voitures, au lieu de cent que l'on avait portées dans le dernier bulletin.

Dans le même temps, la cavalerie régulière de l'ennemi et deux colonnes d'infanterie pénétraient dans la trouée. Elles espéraient gagner le bois et le défilé de Voronosvo avant nous; mais le roi de Naples était là: il était à cheval. Il marcha, et enfonça la cavalerie de ligne russe dans dix ou douze charges différentes. Il aperçut la division de six bataillons ennemis, commandés par le lieutenant général Muller, la chargea et l'enfonça. Cette division a été massacrée. Le lieutenant général Muller a été tué.

Pendant que ceci se passait, le prince Poniatowski repoussait une division russe avec succès. Le général polonais Fischer a été tué d'un boulet.

L'ennemi a non-seulement éprouvé une perte supérieure à la nôtre; mais il a la honte d'avoir violé une trêve d'avant-garde, ce qu'on ne vit presque jamais. Notre perte se monte à huit cents hommes tués, blessés ou pris, celle de l'ennemi est double. Plusieurs officiers russes ont été pris: deux de leurs généraux ont été tués. Le roi de Naples, dans cette journée, a montré ce que peuvent la présence d'esprit, la valeur et l'habitude de la guerre. En général, dans toute la campagne, ce prince s'est montré digne du rang suprême où il est.

Cependant, l'empereur voulant obliger l'ennemi à évacuer son camp retranché, et le rejeter à plusieurs marches en arrière, pour pouvoir tranquillement se porter sur les points choisis pour ses quartiers, et nécessaires à occuper actuellement pour l'exécution de ses projets ultérieurs, avait ordonné, le 17, par le général Lauriston, à son avant-garde, de se placer derrière le défilé de Winkowo, afin que ses mouvements ne pussent pas être aperçus.

Depuis que Moskow avait cessé d'exister, l'empereur avait projeté ou d'abandonner cet amas de décombres, ou d'occuper seulement le Kremlin, avec trois mille hommes; mais le Kremlin, après quinze jours de travaux, ne fut pas jugé assez fort pour être abandonné vingt ou trente jours à ses propres forces; il aurait affaibli et gêné l'armée dans ses mouvements, sans donner un grand avantage. Si l'on eût voulu garder Moskow contre les mendiants et les pillards, il fallait vingt mille hommes. Moskow est aujourd'hui un vrai cloaque malsain et impur. Une population de deux cent mille âmes, errant dans les bois voisins, mourant de faim, vient sur ses décombres, chercher quelques débris et quelques légumes de jardins pour vivre. Il parut inutile de compromettre quoique ce soit pour un objet qui n'était d'aucune importance militaire, et qui est aujourd'hui devenu sans importance politique.

Tous les magasins qui étaient dans la ville ayant été découverts avec soin, les autres évacués, l'empereur fit miner le Kremlin. Le duc de Trévise le fit sauter le 23, à deux heures du matin: l'arsenal, les casernes, les magasins, tout a été détruit. Cette ancienne citadelle, qui date de la fondation de la monarchie, ce premier palais des czars, ont été!... Le duc de Trévise s'est mis en marche pour Wéréia. L'aide de camp de l'empereur de Russie, Wintzingerode, ayant voulu percer, le 22, à la tête de cinq cents Cosaques, fut repoussé et fait prisonnier avec un jeune officier russe nommé Naraskin.

Le quartier général fut porté le 19 au château de Troitskoé; il y séjourna le 20; le 21, il était à Ignatiew; le 22, à Fominskoé, toute l'armée ayant fait deux marches de flanc, et le 23 à Borowsk.

L'empereur compte se mettre en marche le 24, pour gagner la Dwina, et prendre une position qui le rapproche de quatre-vingts lieues de Pétersbourg et de Vilna, double avantage, c'est-à-dire plus près de vingt marches des moyens et du but.

De quatre mille maisons de pierre qui existaient à Moskow, il n'en restait plus que deux cents. On a dit qu'il en restait le quart, parce qu'on y a compris huit cents églises, encore une partie en est abandonnée. De huit mille maisons de bois, il en restait à peu près cinq cents. On proposa à l'empereur de faire brûler le reste de la ville pour servir les Russes comme ils le veulent, et

d'étendre cette mesure autour de Moskow. Il y a deux mille villages et autant de maisons de campagne ou de châteaux. On proposa de former quatre colonnes de deux cents hommes chacune, et de les charger d'incendier tout à vingt lieues à la ronde. Cela apprendra aux Russes, disait-on, à faire la guerre en règle et non en Tartares. S'ils brûlent un village, une maison, il faut leur répondre en leur en brûlant cent.

L'empereur s'est refusé à ces mesures qui auraient tant aggravé les malheurs de cette population. Sur neuf mille propriétaires dont on aurait brûlé les châteaux, cent peut-être sont des sectateurs du Marat de la Russie; mais huit mille neufcents sont de braves gens, déjà trop victimes de l'intrigue de quelques misérables. Pour punir cent coupables, on en aurait ruiné huit mille neuf cents. Il faut ajouter que l'on aurait mis absolument sans ressource deux cent mille pauvres serfs innocents de tout cela. L'empereur s'est donc contenté d'ordonner la destruction des citadelles et établissements militaires, selon les usages de la guerre, sans rien faire perdre aux particuliers, déjà trop malheureux par les suites de cette guerre.

Les habitants de la Russie ne reviennent pas du temps qu'il fait depuis vingt jours. C'est le soleil et les belles journées du voyage de Fontainebleau. L'armée est dans un pays extrêmement riche, et qui peut se comparer aux meilleurs de la France et de l'Allemagne.

III.

VINGT-SEPTIÈME BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE.

Wéréia, le 27 octobre 1812.

Le 22, le prince Poniatowski se porta sur Wéréia. Le 23, l'armée allait suivre ce mouvement, lorsque, dans l'après-midi, on apprit que l'ennemi avait quitté son camp retranché, et se portait sur la petite ville de Malojaroslawetz. On jugea nécessaire de marcher à lui pour l'en chasser.

Le vice-roi reçut l'ordre de s'y porter. La division Delzons arriva le 23, à six heures du soir, sur la rive gauche, s'empara du pont, et le fit rétablir.

Dans la nuit du 23 au 24, deux divisions russes arrivèrent dans la ville et

s'emparèrent des hauteurs sur la rive droite, qui sont extrêmement favorables.

Le 24, à la pointe du jour, le combat s'engagea. Pendant ce temps, l'armée ennemie parut tout entière, et vint prendre position derrière la ville.: les divisions Delzons, Broussier et Pino, et la garde italienne furent successivement engagées. Ce combat fait le plus grand honneur au vice-roi et au quatrième corps d'armée. L'ennemi engagea les deux tiers de son armée pour soutenir la position; ce fut en vain : la ville fut enlevée ainsi que les hauteurs. La retraite de l'ennemi fut si précipitée, qu'il fut obligé de jeter vingt pièces de canon dans la rivière.

Vers le soir, le maréchal prince d'Eckmühl déboucha avec son corps, et toute l'armée se trouva en bataille avec son artillerie, le 25, sur la position que l'ennemi occupait la veille.

L'empereur porta son quartier général, le 24, au village de Ghorodnia. A sept heures du matin, six mille Cosaques, qui s'étaient glissés dans les bois, firent un hourra général sur les derrières de la position, et enlevèrent six pièces de canon qui étaient parquées. Le duc d'Istrie s'y porta au galop avec toute la garde à cheval : cette horde fut sabrée, ramenée et jetée dans la rivière; on lui reprit l'artillerie qu'elle avait prise, et plusieurs voitures qui lui appartenaient; six cents de ces Cosaques ont été tués, blessés ou pris; trente hommes de la garde ont été blessés, et trois tués. Le général de division, comte Rapp, a eu un cheval tué sous lui : l'intrépidité dont ce général a donné tant de preuves, se montre dans toutes les occasions. Au commencement de la charge, les officiers de Cosaques appelaient la garde, qu'ils reconnaissaient, *muscadins de Paris*. Le major des dragons Letort s'était fait remarquer. A huit heures, l'ordre était rétabli.

L'empereur se porta à Malojaroslawetz, reconnut la position de l'ennemi, et ordonna l'attaque pour le lendemain; mais dans la nuit l'ennemi a battu en retraite. Le prince d'Eckmühl l'a poursuivi pendant six lieues; l'empereur alors l'a laissé aller, et a ordonné le mouvement sur Wéréia.

Le 26, le quartier général était à Borowsk, et le 25 à Wéréia. Le prince d'Eckmühl est ce soir à Borowsk, le maréchal duc d'Elchingen à Mojaïsk.

Le temps est superbe, les chemins sont beaux : c'est le reste de l'automne; ce temps durera encore huit jours, et à cette époque, nous serons rendus dans nos nouvelles positions.

Dans le combat de Malojaroslawetz, la garde italienne s'est distinguée; elle a pris la position et s'y est maintenue. Le général baron Delzons, officier distingué, a été tué de trois balles. Notre perte est de quinze cents hommes tués ou blessés; celle des ennemis est de six à sept mille. On a trouvé sur le champ de bataille dix-sept cents Russes, parmi lesquels onze cents recrues habillées de vestes grises, ayant à peine deux mois de service.

L'ancienne infanterie russe est détruite; l'armée russe n'a quelque consistance que par les nombreux renforts de Cosaques récemment arrivés du Don. Des gens instruits assurent qu'il n'y a dans l'infanterie russe que le premier rang composé de soldats, et que les deuxième et troisième rangs sont remplis par des recrues et des milices, que, malgré la parole qu'on leur avait donnée, on y a incorporées. Les Russes ont eu trois généraux tués. Le général comte Pino a été légèrement blessé.

IV.

VINGT-HUITIÈME BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Le quartier général était, le 1er novembre à Wiazma, et le 9 à Smolensk. Le temps a été très-beau jusqu'au 6; mais le 7, l'hiver a commencé, la terre s'est couverte de neige. Les chemins sont devenus très-glissants et très-difficiles pour les chevaux de trait. Nous en avons perdu beaucoup par le froid et par les fatigues; les bivacs de la nuit leur nuisent beaucoup.

Depuis le combat de Malojaroslawetz, l'avant-garde n'avait pas vu l'ennemi, si ce n'est les Cosaques qui, comme les Arabes, rôdent sur les flancs et voltigent pour inquiéter.

Le 2, à deux heures après-midi, douze mille hommes d'infanterie russe, couverts par une nuée de Cosaques, coupèrent la route, à une lieue de Wiazma, entre le prince d'Eckmühl et le vice-roi. Le prince d'Eckmühl et le vice-roi

firent marcher sur cette colonne, la chassèrent du chemin, la culbutèrent dans les bois, lui prirent un général-major avec bon nombre de prisonniers, et lui enlevèrent six pièces de canon; depuis on n'a plus vu l'infanterie russe, mais seulement des Cosaques.

Depuis le mauvais temps du 6, nous avons perdu plus de trois mille chevaux de trait, et près de cent de nos caissons ont été détruits.

Le général Wittgenstein, ayant été renforcé par les divisions russes de Finlande et par un grand nombre de troupes de milice, a attaqué le 18 octobre, le maréchal Gouvion Saint-Cyr; il a été repoussé par ce maréchal et par le général de Wrède, qui lui ont fait trois mille prisonniers, et ont couvert le champ de bataille de ses morts.

Le 20, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, ayant appris que le maréchal duc de Bellune, avec le neuvième corps, marchait pour le renforcer, repassa la Dwina, et se porta à sa rencontre pour, sa jonction opérée avec lui, battre Wittgenstein et lui faire repasser la Dwina. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr fait le plus grand éloge des troupes. La division suisse s'est fait remarquer par son sang-froid et sa bravoure. Le colonel Guehneuc, du 26e régiment d'infanterie légère, a été blessé. Le maréchal Saint-Cyr a eu une balle au pied. Le maréchal duc de Reggio est venu le remplacer, et a repris le commandement du deuxième corps.

La santé de l'empereur n'a jamais été meilleure.

D.

I.

RAPPORT AU ROI.

MINISTÈRE DE LA GUERRE. — CINQUIÈME DIVISION.

Bureau de la maison militaire du roi.

Du 18 avril 1816.

SIRE,

J'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté de nommer chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, M. Krivtzoff, capitaine des gardes de Sa Majesté l'empereur de Russie, et d'envoyer à cet officier une bague du prix de cent louis.

M. Krivtzoff, blessé au bras et fait prisonnier par les Français, à la prise de Moskow, était logé dans l'hospice des Enfants trouvés, où étaient aussi mille cinq cents blessés français.

Après la retraite de l'armée, ces prisonniers couraient le danger d'être massacrés par les Cosaques et les habitants de Moskow; mais M. Krivtzoff, n'écoutant que la voix de l'humanité, força d'abord les Français à se reconnaître prisonniers et parvint ensuite, par des efforts inouïs, à les arracher au sort qui les menaçait.

Le ministre secrétaire d'État de la guerre,
Signé: Duc DE FELTRE.
Bon. *Signé:* LOUIS.
Par le roi,
Le ministre secrétaire d'État de la guerre,
Signé: Duc DE FELTRE.
Par ampliation,
L'inspecteur aux revues, secrétaire général,
Vu: TABARIÉ.

II.

Déposition du paysan Jean Katschan, natif de Borsukow, conduisant un chariot chargé de légumes secs au magasin russe à Lepel.

Dockschützoui, le 23 novembre 1812.

D. Combien de chariots les Cosaques ont-ils emmenés avec eux?

R. Les Cosaques ont emmené trente et un chariots, mais la plus grande partie des paysans qui les conduisaient ont pris la fuite, en laissant chevaux et chariots.

D. Quel chemin le convoi a-t-il pris pour aller à Lepel?

R. Il a passé, sous l'escorte d'un détachement de Cosaques, par Czernitz, Waschilewski et Tolstoï.

D. A quel endroit de Lepel a-t-on déchargé les chariots?

R. Près de l'église et près du logement du général russe.

D. As-tu vu des troupes russes à Lepel?

R. Dix mille hommes d'infanterie, la plupart des milices; les derniers avaient l'air de paysans. Il y avait aussi de la cavalerie, savoir: des dragons, des cuirassiers et des Cosaques.

D. As-tu vu de l'artillerie à Lepel ?

R. Dans la partie de la ville, au delà de l'Oula, j'ai compté seize canons.

D. As-tu trouvé beaucoup de Russes chemin faisant, de Lepel à Dockschützoui ?

R. Le dernier piquet russe se trouve à Buchnia. Sans cela on ne voit plus de Russes sur la route.

D. Les troupes russes à Lepel sont-elles en cantonnement ou au bivac ?

R. L'infanterie est au bivac, la cavalerie est en cantonnement dans les villages voisins.

D. N'as-tu rien entendu dire de l'armée française, et chemin faisant n'as-tu pas entendu la canonnade ?

R. Je ne sais rien de l'armée française. A Lepel on m'a questionné pour en avoir des nouvelles, et ne sachant répondre d'une manière satisfaisante, on m'a maltraité. Quant à la canonnade, je n'ai rien entendu ; mais un paysan de Zamoschene, chez qui j'ai passé la nuit, prétend avoir entendu une canonnade il y a samedi huit jours.

Les paysans de tout le voisinage se plaignent généralement de la mauvaise conduite des Cosaques, qui pillent et dévastent tout.

E.

DEUX CORPS DE L'ARMÉE RUSSE.

SAKEN ET TCHITCHAGOFF.

Le 13-25 octobre, on fit une nouvelle distribution des troupes. Le lieutenant général Saken fut destiné à rester sur le Boug; et moi (Langeron), à commander les deux corps d'Essen et de Voinoff, sous l'amiral ; mais, après quelques jours de marche, Essen, avec sa huitième division, fut renvoyé à Saken, qui effectivement sans lui eût été trop faible.

COMPOSITION DES DEUX CORPS D'ARMÉE.

CORPS DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON SAKEN.

Régiments d'infanterie.

D'Archangel.	8e division.	De Wybourg.	22e division.
De la Vieille-Ingrie.		De Viatka.	
De Shisselbourg.		De Starakolsk.	
D'Ukraine.		D'Olonetz.	
37e chasseurs.		29e et 45e chasseurs.	

D'Okotsk. Du Kamschatka. De Mingrelie. De Galitz. De Saratoff.	De différentes divisions formant trente-huit bataillons.

Régiments de cavalerie.

De Loubni. Hussards. De Tchongouyew. Cosaques réguliers.		De Pereyasslaw. De Smolensk. De Twer. De Sespoukoff. De Vlodimir.	Dragons, formant quarante escadrons.
De Volhinie. De Lithuanie.	Hulans.		

7e régiment de Cosaques. Douze compagnies d'artillerie. Cent quarante-quatre canons.	Vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes sous les armes.

Généraux.

Le lieutenant général Essen III.

Généraux-majors.

Boulatoff.	Engelhart Ier.
Comte Ovourg.	Repnenski.
Comte Jean Liven.	Schkapski.
Lissanewitch.	Tourtchaninoff.
Mélissino.	Ieltoukin.
Hamper.	Zbienshi.
Berdaew.	Lindfors.

ARMÉE DE L'AMIRAL TCHITCHAGOFF.

Régiments d'infanterie.

De Witepsk. De Kozloff. De Kolivan. De Kourinsk. 13e et 14e chasseurs.	15e division.	De Vlodimir. De Tamboff. De Kortroma. Du Dnieper. 28e et 32e chasseurs.	18e division.
De Naschebourg. De Riajsk. D'Apscheron. De Yakoutsk. 10e et 38e chasseurs.	9e division.	Six bataillons de grenadiers réunis, de différents régiments. 7e chasseurs de la 8e division. 12e et 22e chasseurs de la 13e division. Au total, soixante-neuf bataillons.	

Regiments de cavalerie.

De Parlograd.
D'Olviopol.
D'Alexandrie.
De la Russie-Blanche.
} Hussards.

De Kinbourn.
De Despt.
De Staradoub.
De Jitomirs.
D'Arzamass.
} Dragons, formant soixante-quatre escadrons.

De Livonie.
De Sewersk.
De Saint-Pétersbourg.
} Dragons.

Cinq régiments de Cosaques.
Deux régim. de Tartares de la Crimée.
Dix-huit compagnies d'artillerie.
Deux cent seize canons.

Près de trente-cinq mille hommes après la jonction du général Liders, venu d'Odessa.

Généraux.

Comte de Langeron, général d'infanterie.
Voinow, lieutenant général.
Sabaneew, chef d'état-major.
Comte de Lambert, général-major.
Lanskoï, général-major.
Gangebloff, général-major.
Roudzewitch, général-major.
Liders, général-major.
Prince Scherbatoff, général-major.
Inzoff, général-major.
Sivers, général-major.
Rezvoi, général-major d'artillerie.
Toutschoff, général-major.
Tchaplitz, général-major.
Nazimoff, général-major.
Comte Pahlen II, général-major.
Prince B. Viazemski, général-major.
Komneno, intendant de l'armée.
Comte Manteüfeld, général-major.
Krouschoff, général-major.
Besg, quartier-maître général.
Stepanoff, général-major.
Knorring, général-major.
Denissiew, général-major.
Dikterew, général-major.
Baschiloff, général-major.
Prince Kavansky, général-major.
Corniloff, général-major.
Mescherinoff, général-major.
Benardos, général-major.
Sanders, général-major.
Padeitzky, général-major.
Anssio, général-major d'artillerie.
Oumanetz, général-major.
Grekoff, général-major des Cosaques du Don.

FIN DE L'APPENDICE A LA SEPTIÈME PARTIE.

HUITIÈME PARTIE.

PASSAGE DE LA BÉRÉSINA.
DÉPART DE L'EMPEREUR POUR LA FRANCE.
FIN DE LA RETRAITE DE RUSSIE.
CONCLUSION.

Du 26 novembre 1812 à la fin de janvier 1813.

D'hommes et de coursiers quels flots immenses roulent !
Que de rangs abattus ! que de chars fracassés !
Et sur ces ponts étroits dont les arches s'écroulent,
Que d'escadrons épars succombent entassés !
Sur ces glaçons mouvants, cette troupe emportée,
Par les flots ballottée,
Tombe avec son soutien ;
Tout disparaît... D'abord des cris sourds retentissent ;
De moment en moment les plaintes s'affaiblissent ;
On écoute : on n'entend plus rien...

BIGNAN. *La Campagne de Russie.*

CHAPITRE PREMIER.

ARRIVÉE SUR LA BÉRÉSINA.
AFFREUSE DÉTRESSE.

Pertes de l'armée française. — Son effectif au 25 novembre. — Tableau affligeant de la retraite. — L'excès du malheur fait disparaître tous les rangs. — Pénurie extrême. — Cohue. — Formation de petites communautés. — Leur attirail de cuisine et leurs provisions.— Égoïsme implacable.— Endurcissement. — Accoutrements grotesques et déguenillés. —Marches pénibles pendant le jour.— Bivacs sans abri. — La faim. — Nourriture misérable. — Touchant épisode.

Les Russes, dit M. Eugène Labaume, ont divisé notre retraite en trois époques principales, lesquelles, outre la continuelle progression de nos misères, ont conservé un caractère particulier. La première finit au combat de Krasnoé, la seconde au passage de la Bérésina, la troisième au Niémen.

A l'époque de la seconde période, où va maintenant continuer

notre récit, les Russes ont déjà pris à l'armée française trente mille hommes, vingt-sept généraux, cinq cents pièces de canon, trente et un drapeaux, et, outre ses immenses bagages, toutes les dépouilles de Moskow qui n'avaient pas été brûlées. Si, à tant de désastres, on ajoute les quarante mille hommes morts de misère, ou tués dans différents combats livrés depuis l'évacuation de cette capitale, on trouvera que notre armée était réduite à moins de trente mille hommes*, parmi lesquels, en comprenant la garde impériale, il n'y avait pas plus de dix mille combattants. Les vingt-cinq pièces d'artillerie que la garde avait sauvées ne pouvaient être comptées, puisqu'on avait la certitude qu'il faudrait les abandonner le lendemain. Quant à la cavalerie, elle était presque nulle. Tel est le relevé exact des pertes de l'armée française, faites au bout d'un mois de marche. Et cette armée était à peine à moitié chemin du Niémen, et il lui restait deux montagnes à gravir et trois rivières à traverser !...

Quelque affligeants que soient les détails qu'on va lire, nous

* En voici la répartion.

	Infanterie.	—	Cavalerie.
Infanterie, vieille garde. — LEFÈVRE	3,500	—	»
Infanterie, jeune garde. — MORTIER	1,500	—	»
Cavalerie de la garde. — BESSIÈRES	»	—	1,400
1er corps. — — — DAVOUST	1,200	—	»
2e corps, y compris la division Dombrowski et la garnison de Minsk. — OUDINOT	5,600	—	1,400
3e et 5e corps, y compris la division Claparède et la garnison de Mohilow. — NEY	2,700	—	300
4e corps. — — — EUGÈNE	1,200	—	»
8e corps et la cavalerie démontée organisée en infanterie. — JUNOT	(*) »	—	»
9e corps. — — — VICTOR	10,000	—	800
4e corps des réserves de carabiniers. — LATOUR-MAUBOURG	»	—	100
TOTAUX	25,700	—	4,000

(*) Corps entièrement dissous.

n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de retracer ici le tableau que présentait la plus grande partie de l'armée française à son arrivée sur la Bérésina :

Généraux, officiers, soldats, tous étaient dans le même accoutrement, et marchaient confondus. L'excès du malheur avait fait disparaître tous les rangs : cavalerie, artillerie, infanterie, tout était pêle-mêle.

La plupart avaient sur leurs épaules une besace remplie de farine, et portaient, pendu à leur côté, un pot attaché avec une corde; d'autres traînaient par la bride des ombres de chevaux, sur lesquels étaient chargés l'attirail de la cuisine et les chétives provisions.

Ces chevaux étaient eux-mêmes des provisions d'autant plus précieuses, qu'on n'était point obligé de les transporter, et que, lorsqu'ils succombaient, ils servaient de pâture à leurs maîtres. On n'attendait pas qu'ils eussent expiré pour les dépecer : dès qu'ils tombaient, on se jetait dessus pour en enlever toutes les parties charnues.....

La plupart des corps de l'armée étant dissous, il s'était formé de leurs débris une multitude de petites corporations, composées de huit à dix individus qui s'étaient réunis pour marcher ensemble, et chez lesquels toutes les ressources étaient en commun.

Plusieurs de ces coteries avaient un cheval pour porter leurs bagages, l'attirail de la cuisine et les provisions, ou chacun des membres était muni d'un bissac destiné à cet usage.

Ces petites communautés, entièrement séparées de la masse générale, avaient un mode d'existence isolé, et repoussaient de leur sein tout ce qui ne faisait pas partie d'elles-mêmes. Tous les individus de la famille marchaient serrés les uns contre les autres,

et prenaient le plus grand soin de ne pas se diviser au milieu de la foule ; malheur à celui qui avait perdu sa coterie, il ne trouvait en aucun lieu personne qui prît à lui le moindre intérêt, et qui lui donnât le plus léger secours; partout il était maltraité et poursuivi durement; on le chassait sans pitié de tous les feux auxquels il n'avait pas de droit, et de tous les endroits où il voulait se réfugier; il ne cessait d'être assailli que lorsqu'il était parvenu à rejoindre les siens. Napoléon vit passer devant ses yeux cette masse vraiment incroyable de fugitifs et d'hommes désorganisés.

..... Qu'on se figure, s'il est possible, soixante mille infortunés, les épaules chargées d'un bissac, et soutenus par de longs bâtons, couverts des guenilles les plus sales et les plus grotesquement disposées, fourmillant de vermine et livrés à toutes les horreurs de la faim. Qu'à ces accoutrements, indices extérieurs de la plus affreuse misère, on joigne des physionomies affaissées sous le poids de tant de maux; qu'on se représente ces hommes pâles couverts de la terre des bivacs, noircis par la fumée, les yeux caves et éteints, les cheveux en désordre, la barbe longue et dégoûtante, et on n'aura qu'un faible aperçu du tableau que présentait l'armée.

..... Nous cheminions péniblement, abandonnés à nous-mêmes, au milieu des neiges, sur des routes à peine tracées, à travers des déserts et d'immenses forêts de sapins.....

Ici, des malheureux, minés depuis longtemps par les maladies et la faim, succombaient sous le poids de leurs maux, et expiraient au milieu des tourments et en proie au plus violent désespoir; là, on se jetait avec fureur sur celui qu'on soupçonnait recéler des provisions, et on les lui arrachait, malgré sa résistance opiniâtre et ses affreux jurements.

D'un côté, on entendait le bruit que faisait le broiement des

cadavres déjà morcelés, que les chevaux foulaient aux pieds, ou qu'écrasaient les roues des voitures; de l'autre, les cris et les gémissements des victimes auxquelles les forces avaient manqué, et qui, gisant sur le chemin et luttant avec effort contre la plus effrayante agonie, mouraient dix fois en attendant la mort.

Plus loin, des groupes, réunis autour d'un cadavre de cheval, se battaient entre eux pour en disputer les lambeaux; pendant que les uns coupaient les parties charnues extérieures, les autres s'enfonçaient jusqu'à la ceinture dans les entrailles de l'animal, pour en arracher le cœur et le foie.

De toutes parts, des figures sinistres, effrayées, mutilées par la congélation; partout, en un mot, la consternation, la douleur, la famine et la mort.....

« Beaucoup des plus misérables, dit Constant *, se brûlèrent la cervelle de désespoir : il y avait dans cet acte, le dernier que la nature indique pour en finir avec la misère, une résignation et une froideur qui font frémir. Ceux qui attentaient ainsi à leurs jours se donnaient moins la mort, qu'ils ne cherchaient à mettre un terme à des souffrances insupportables; et j'ai vu dans toute cette désastreuse campagne combien sont choses vaines la force physique et le courage humain, là où n'existe pas cette force morale qui naît d'une volonté bien déterminée. »

Pour surmonter les atteintes de ces affreuses calamités qui pesaient sur nos têtes, il fallait être doué d'une âme pleine d'énergie et d'un courage inébranlable. Il était indispensable que la force morale s'accrût à mesure que les circonstances devenaient plus périlleuses; se laisser affecter par les scènes déplorables dont on

* *Mémoires sur Napoléon.*

était témoin, c'était se condamner soi-même à la mort : on devait donc fermer son cœur à tout sentiment de pitié.....

Ceux qui furent assez heureux pour trouver au dedans d'eux-mêmes une force de réaction suffisante pour résister à tant de maux, développèrent la plus froide insensibilité et la fermeté la plus imperturbable.

Au milieu des horreurs dont ils étaient environnés, on les voyait calmes et intrépides, supporter toutes les vicissitudes, braver tous les dangers, et, à force de voir la mort se présenter à eux sous les formes les plus hideuses, s'accoutumer, pour ainsi dire, à l'envisager sans effroi.

Sourds aux cris de la douleur qui de toutes parts retentissaient à leurs oreilles, si quelque infortuné succombait sous leurs yeux, ils détournaient froidement le regard, et, sans éprouver la moindre émotion, continuaient leur chemin.

Ainsi ces malheureuses victimes restèrent abandonnées sur les neiges, sans recevoir de qui que ce fût un seul mot de consolation, et sans que personne se mît en devoir de leur porter le plus petit secours.....

Nous marchions constamment et à grands pas, tant que le jour durait, et nous ne nous arrêtions qu'à la nuit fermée.

Excédé de fatigue et de besoin, il fallait encore que chacun de nous s'occupât avec ardeur de trouver sinon un logement, au moins un abri contre l'âpreté de la bise. On se précipitait dans les maisons, les granges, les hangars et tous les bâtiments qu'on rencontrait ; en peu de temps, on y était entassé de manière à ne pouvoir plus ni entrer, ni sortir.....

Ceux qui ne pouvaient s'y introduire s'établissaient en dehors derrière les murailles, et à proximité; leurs premiers soins étaient

de se procurer du bois et de la paille pour leurs bivacs; à cet effet, ils escaladaient toutes les maisons environnantes, en enlevaient d'abord les toitures; puis, quand elles ne suffisaient pas, ils arrachaient les solives des greniers, les cloisons, et finissaient par démolir le bâtiment de toutes pièces, par le raser entièrement, malgré l'opposition de ceux qui s'y étaient réfugiés, et qui le défendaient de tous leurs moyens.....

Si l'on n'était pas chassé de cette manière des chaumières où l'on cherchait un asile, on courait risque d'y être dévoré par les flammes.....

Très-souvent quand on ne pouvait entrer dans les maisons, on y mettait le feu pour en faire sortir ceux qui s'y trouvaient; c'est surtout ce qui arrivait quand des officiers généraux s'en étaient emparés, après en avoir expulsé les premiers occupants.....

Il fallait donc se résoudre à se mettre au bivac. Aussi, au lieu de se loger dans les maisons, on avait pris l'habitude de les démolir de fond en comble, et d'en disperser les matériaux au milieu des champs, pour s'en construire des abris isolés.....

Dès qu'on s'était pourvu, autant que le permettaient les localités, de ce qui était nécessaire pour établir ses bivacs, on allumait le feu. Il ne fallait pas moins de deux heures pour faire prendre le bois vert qu'on était aller couper dans les forêts. Les seuls membres de la coterie y pouvaient prendre place. Tout autre, quelque fût son grade ou son rang élevé, était impitoyablement repoussé.

« Voici, dit M. de Chambray*, ce dont je fus témoin oculaire: Des militaires de toutes armes entouraient un feu de bivac; un général, transi de froid, les ayant priés de lui accorder une place, n'en reçut point de réponse; mais ayant réitéré sa demande :

* *Histoire de l'expédition de Russie,* tome II, page 421.

« Apporte ta bûche, » lui répondit l'un d'eux. Peu après arriva un commissaire des guerres, qui tenait à la main un mouchoir dans lequel il y avait des pommes de terre. Il voulait en faire cuire quelques-unes sous la cendre; mais, chaque fois qu'il s'approchait, on le repoussait avec menaces. Il fut obligé de chercher un bivac plus hospitalier : je doute qu'il l'ait rencontré. »

M. le baron Denniée cite un fait du même genre, beaucoup plus étonnant, et pour ainsi dire incroyable * :

« Dans la marche de Tolotzina à Bobr, dit-il, nous eûmes à traverser un bois de sapins, où quelques militaires isolés avaient allumé des feux. L'empereur, que le froid avait forcé de mettre pied à terre, ayant témoigné l'envie de s'y réchauffer, le duc de Vicence, après s'être approché de l'un d'eux pour y obtenir place, jugea, aux propos qui s'y tenaient, plus prudent que l'empereur ne s'arrêtât pas!... Nous continuâmes donc la route en suivant l'empereur, qui, ce jour-là, appela plusieurs fois le colonel Flahaut pour causer avec lui. »

Puis, le feu étant allumé, chacun des membres de la communauté s'empressait de concourir à la préparation du repas.

Pendant que les uns s'occupaient de la confection d'une bouillie, les autres pétrissaient des galettes, et les faisait cuire sous la cendre. Chacun tirait de son bissac les tranches de viande de cheval qu'il avait conservées, et les jetait sur les charbons pour les faire rôtir.....

La bouillie était la nourriture la plus ordinaire du soldat; or voici ce que c'était que cet aliment : comme il était impossible de se procurer de l'eau, parce que la glace couvrait toutes les sources et tous les marais, on faisait fondre dans une marmite une quantité

* *Itinéraire de l'empereur Napoléon*, page 143.

suffisante de neige, pour produire le volume d'eau dont on avait besoin. On délayait ensuite dans cette eau, qui était noire et bourbeuse, une portion de farine plus ou moins grossière dont on était pourvu, et on faisait épaissir ce mélange jusqu'à consistance de bouillie ; ensuite on l'assaisonnait avec du sel, ou, à défaut de sel, on y jetait deux ou trois cartouches, qui, en lui donnant le goût de la poudre, lui ôtait son extrême fadeur, et la teignait d'un noir foncé, qui la faisait ressembler beaucoup, pour sa couleur, au brouet des Spartiates.

Pendant que l'on préparait ce potage, on surchargeait les charbons de chair de cheval coupée en filets, que l'on couvrait également de poudre à canon. D'autres fabriquaient des galettes qu'ils faisaient cuire au feu devant lequel ils étaient assis, en les tenant appuyées sur la pointe de leurs pieds. Les cantinières remplissaient leurs bouilloires où elles faisaient du café qu'elles vendaient jusqu'à cinq francs la tasse. Dans cet affreux désarroi, quelques industries se produisaient encore : des soldats, intrépides pour la maraude, confectionnaient des galettes et des petits pains, qu'ils se hâtaient d'apporter sur la grande route, où on les leur achetait au poids de l'or. Le repas achevé, chacun se plaçait autour du feu, et s'endormait bientôt, accablé de fatigue et affaissé sous le poids de ses maux, pour recommencer le lendemain.....

A la pointe du jour, sans qu'aucun instrument militaire donnât le signal du départ, la masse entière levait spontanément son bivac, et reprenait son mouvement, etc.

Une partie des détails qui précèdent ont été empruntés à la relation de M. René Bourgeois, chirurgien-major. Nous y ajouterons, pour clore le présent chapitre, une touchante anecdote racontée par M. de Langeron :

« Je vis, près du chemin, un jeune officier français, couché au pied d'un arbre. Il avait la cuisse emportée et se mourait ; une jeune femme échevelée et fondant en larmes, le serrait dans ses bras en répétant sans cesse : « Mon cher Adolphe !... » Près d'elle, un enfant de trois ans était déjà mort, et un autre plus grand expirait : le comte Mantenfeldt envoya chercher sa calèche, pour les enlever et les faire soigner ; elle ne put arriver qu'au bout d'une heure, et ces quatre infortunés n'existaient plus... »



CHAPITRE II.

PRÉLIMINAIRES DU PASSAGE DE LA BÉRÉSINA. LES PONTS.

Ordre donné aux généraux Eblé, Chasseloup et Jomini. — Oudinot va reconnaître la Bérésina. — Ney prend position à Bobr. — Napoléon établit son quartier général à Losnitza. — Intentions connues de Tchitchagoff, Wittgenstein, Kutuzoff. — Inquiétudes de l'armée. — On entend le canon. — Delaître arrête l'ennemi. — Les ponts seront jetés à Studianka. — Rapport du général Aubry. — Difficultés de l'entreprise. — Craintes et incertitudes de Napoléon. — Il ordonne à Victor d'attaquer Wittgenstein. — Heureux stratagème. — Les premiers chevalets construits ne peuvent servir. — Les travaux sont ensuite mieux dirigés. — Napoléon se rend à Borisow. — Le deuxième corps protége les travaux des ponts. — Position de l'armée française et de l'armée ennemie. — L'empereur arrive à Studianka. — Des cavaliers passent la rivière à la nage. — Quatre cents fantassins sont transportés d'une rive à l'autre sur des radeaux. — L'ennemi est repoussé. — Courage et dévouement des pontonniers et des marins. — Les deux ponts sont établis.

Le 24, avant de quitter Bobr, Napoléon ordonna aux généraux Éblé, Chasseloup et Jomini de se rendre en toute hâte près d'Oudinot, sous les ordres duquel il les mettait : ils devaient aider le maréchal dans la reconnaissance de la Bérésina. Les deux premiers étaient chargés en outre de s'occuper de l'établissement des ponts,

Ce qui restait de pontonniers, de marins, de sapeurs et de mineurs, avec ce qu'ils avaient conservé de matériel, reçut l'ordre de se rendre à Borisow à marche forcée. Indépendamment de ces mesures relatives à l'établissement des ponts sur la Bérésina, Napoléon, appréciant le danger de sa position, et voulant, à quelque prix que ce fût, diminuer ses bagages et conserver ce qui lui restait de bouches à feu et de munitions, au moins jusqu'à ce que le passage fût effectué, fit réitérer à toute l'armée l'ordre de brûler les voitures inutiles.

La garnison de Mohilow, composée de troupes polonaises et forte d'environ douze cents hommes, ayant rejoint l'armée à Bobr, Napoléon la mit sous les ordres de Ney ; il y mit également Zayonscheck, qui avait conservé plus de la moitié de son artillerie, mais dont le corps ne comptait plus qu'environ cinq cents hommes. Avec ces troupes réunies, Ney reçut l'ordre de prendre position à Bobr, afin de pouvoir soutenir Davoust et Eugène, qui devaient se retirer lentement jusqu'à ce qu'on eût assuré le passage de la Bérésina. Prompt à se persuader ce qu'il désirait, Napoléon semblait convaincu qu'Oudinot aurait, dans la journée même, établi les ponts sur la Bérésina, et assuré le passage. Cela n'était pourtant point probable : en effet, le maréchal était trop faible pour forcer le passage si Tchitchagoff s'opposait à l'établissement des ponts, et les moyens qu'on venait de mettre à sa disposition, aussi bien que les troupes de la garde envoyées pour le soutenir, ne devaient atteindre la Bérésina que le lendemain 25 novembre.

Toutes les dispositions que l'on vient de faire connaître, prises et exécutées, autant que le temps et les circonstances le permettaient, Napoléon partit avec son état-major, à dix heures du matin, et vint établir son quartier général à Losnitza. L'armée

savait que Tchitchagoff avait coupé le pont de Borisow, et s'opposait au passage de la Bérésina ; que Wittgenstein était sur la droite, à peu de distance, et l'on croyait être suivi par Kutuzoff. Les esprits étaient remplis d'une vive inquiétude ; les mesures que l'on venait de prendre contribuaient à l'augmenter. Dans l'après-midi, le canon se fit entendre sur la droite, mais on n'était plus au temps où ce bruit présageait des succès; cette canonnade résultait de l'attaque, exécutée au delà de Batury, par environ six mille hommes du corps de Wittgenstein, contre l'arrière-garde de Victor, commandée par Delaître, et composée ce jour-là d'une brigade d'infanterie et d'un régiment de cavalerie. Delaître arrêta l'ennemi assez longtemps pour que l'artillerie et les bagages du neuvième corps pussent sortir d'un bois où ils étaient engagés.

Pendant la journée du 24, au dégel succéda la gelée ; ce changement fut favorable dans les circonstances où l'on se trouvait ; car, quoique le dégel n'eût pas été prononcé, les rivières éprouvaient de l'accroissement, et la route était devenue excessivement bourbeuse dans les endroits les plus bas.

Oudinot, dans la nuit du 23 au 24, avait fait faire des reconnaissances au-dessus et au-dessous de Borisow. Il apprit qu'au-dessous de cette ville, le point le plus rapproché où l'on pût passer la Bérésina, était au village d'Ukoloda, situé sur la rive gauche, à environ trois lieues de Borisow ; mais que la route de Borisow à ce village n'était praticable pour l'artillerie que par les fortes gelées. D'ailleurs, les chemins que l'on se fût ouverts de ce côté conduisaient à Minsk par des détours qui devaient nécessairement rapprocher l'armée en retraite de celle de Kutuzoff, que l'on supposait déjà près de franchir la Bérésina plus au sud. Au-dessus de Borisow, le premier point où l'on put passer la rivière était situé

vis-à-vis Stakowa, village qui se trouve à une lieue et demie de Borisow; le second point était à Studianka, village situé sur la rive gauche et à quatre lieues de Borisow; le troisième était à Weselowo, au nord de la même ville.

Les cartes de la Russie indiquaient, en effet, un gué en cet endroit. Ce renseignement devait laisser l'empereur dans l'incertitude; car on n'avait eu que trop d'occasions de reconnaître l'inexactitude des meilleures cartes de ce pays. Une circonstance heureuse servit alors à fixer les irrésolutions à cet égard. Depuis la bataille de Polotsk, la sixième brigade de cavalerie légère avait été dirigée sur la rive droite de la Bérésina. Le général Corbineau, qui commandait cette brigade, reçut l'ordre de se rallier au deuxième corps, au moment où le maréchal Oudinot s'approchait de Bobr, sur la rive gauche de la rivière. Corbineau s'empressa d'exécuter cet ordre. Dans sa marche, il découvrit un gué à Studianka, non loin de Weselowo, traversa la Bérésina le 21 novembre, à minuit, et rejoignit le maréchal le 22, à Losnitza. Il lui fit connaître que ce gué avait trois pieds et demi de profondeur, et que la rive droite était bordée par un marais alors impraticable aux voitures, par suite du dégel. Ce jour-là même, Oudinot adressa le rapport du général Corbineau à l'empereur.

On sut ainsi avec certitude que le gué n'existait pas à Weselowo, mais qu'il se trouvait un peu plus près de la ville, en face du bourg de Studianka, où passe le chemin de Lepel à Zembin, petite ville de laquelle on peut, par la traverse, aller gagner à Malodeczno la grande route de Vilna.

Oudinot ne pouvait s'exposer à tenter le passage à Stakowa, à cause de la proximité de Tchitchagoff, qui était devant Borisow avec la plus grande partie de ses forces; il avait appris que la

rivière était plus profonde à Weselowo qu'à Studianka; ce dernier endroit était le seul, sur la droite de Borisow, où les abords de la Bérésina eussent été reconnus sur les deux rives; la gelée, avons-nous dit, avait remplacé le dégel : ainsi l'on pouvait espérer que le marais allait devenir praticable aux voitures. Par toutes ces raisons, et considérant qu'il n'avait pas un instant à perdre, Oudinot choisit, pour y effectuer le passage de la Bérésina, le point de Studianka, malgré les inconvénients qu'il présentait. Il ordonna donc au général Aubry, qui commandait son artillerie, de s'y rendre sur-le-champ, et de préparer les matériaux nécessaires à la construction d'un pont, en évitant d'être vu de la rive opposée.

Le 24 au soir, Aubry adressa à Oudinot un rapport, duquel il résultait que la rivière, devant Studianka, avait environ quarante toises de largeur; que le gué, qui n'avait que trois pieds et demi de profondeur le 21 novembre, en avait actuellement cinq; qu'il fallait, en sortant de la rivière, traverser un marais impraticable aux voitures, excepté pendant le temps des fortes gelées; enfin, qu'une division ennemie occupait, sur une colline qui dominait le point de passage, une position située à environ trois cent cinquante toises du fleuve. Aubry concluait de toutes ces circonstances que le passage serait impossible ou très-difficile, si l'ennemi amenait une nombreuse artillerie. Ce rapport était alarmant; mais le temps pressait, et le point de Studianka semblait le plus favorable. On continua donc à y préparer des matériaux pour l'établissement d'un pont. Pendant ce temps, Oudinot redoublait ses démonstrations à Stakowa, à Borisow et à Ukoloda, mais surtout dans ces deux derniers endroits.

Cependant, aucun obstacle ne s'opposant à ce que Wittgenstein se portât de Kolopeniczi sur Studianka, et Tchitchagoff pouvant

également réunir son corps en quelques heures vis-à-vis de ce village, où il avait déjà une division, il semblait impossible que Napoléon réussît dans son entreprise. Ainsi, tout faisait présumer que les destinées de cet homme extraordinaire allaient se terminer près des rives de la Bérésina, par une épouvantable catastrophe. Cette confiance aveugle dans le succès de toutes ses entreprises ne put l'abuser entièrement sur le sort qui le menaçait. La lettre suivante, qu'il fit écrire à l'un de ses généraux, ne laisse aucun doute à cet égard :

LE PRINCE DE NEUFCHATEL ET DE WAGRAM

Au ***.

Losnitza, le 25 novembre, à cinq heures du matin.

« L'empereur ordonne, général, que vous vous mettiez en mou-
« vement de bonne heure, pour vous porter entre Losnitza et
« Niémanitza ; vous passerez le ravin qui est entre ces deux en-
« droits. L'empereur vous ordonne de faire brûler toutes les voi-
« tures de ceux qui n'ont pas le droit d'en avoir. Quant aux géné-
« raux qui y ont droit, ils doivent se borner à une seule voiture.
« L'empereur a vu que le général *** en a quatre, vous deux ou
« trois. J'ai vu, à la suite de mes équipages, une voiture du capi-
« taine *** ; aucun soldat ni vivandier ne doit avoir de voiture.
« Faites donc brûler. Il faut le dire, dans vingt-quatre heures,
« nous serons peut-être obligés de tout brûler ; donnez tous les
« bons chevaux à l'artillerie.

« ALEXANDRE. »

Du côté de Studenzia, on avait encore la crainte d'être prévenu par Wittgenstein. Heureusement, au lieu de se porter de Lepel sur la rive droite de la Bérésina, ce général, s'attachant à la pour-

suite de Victor, marchait lentement derrière lui par Czéréia, Protilza et Cholopetriczi. L'empereur, informé de cette circonstance par le rapport du maréchal, lui donna l'ordre d'attaquer Wittgenstein et de s'efforcer de le repousser, ou de ralentir du moins son mouvement le plus longtemps possible.

Le gué de Studianka ne pouvait donc être disputé à Napoléon que par une partie des forces de Tchitchagoff, auquel il fallait donner le change en se hâtant d'attirer son attention sur un autre point. A cet effet, l'empereur rassembla, dans les journées du 24 et du 25, un grand nombre de troupes ainsi que la masse entière des combattants à Borisow, et poussa des détachements considérables, avec de l'artillerie, au-dessous de la ville, du côté d'Ukoloda. Ce stratagème produisit tout l'effet qu'il s'en était promis. Persuadé que Napoléon, comptant toujours sur l'arrivée de Schwartzenberg, se proposait de forcer le passage à Borisow pour aller à Minsk au-devant de ce puissant secours, l'amiral Tchitchagoff conserva pendant ces deux jours sa position devant la tête du pont; il se contenta de placer à Zembin la division Tschaplitz, afin d'observer la route de Vilna et les passages de la rivière de ce côté, en attendant l'arrivée de Wittgenstein.

Cependant, l'empereur ayant chargé Oudinot de tout disposer pour jeter deux ponts au gué de Studianka, l'artillerie du deuxième corps se mit aussitôt à l'ouvrage. Des arbres, choisis dans les bois voisins, furent abattus et façonnés en poutres; la démolition des maisons du village fournit abondamment des planches et du fer; on fit des chevalets. Si cette opération eût été bien conduite, elle aurait pu être achevée dès le soir du 24; mais le général Éblé, en arrivant ce jour-là, jugea les chevalets incapables de servir; il fallut tout recommencer. Quoique, faute d'attelages, on eût été

forcé de sacrifier, à Orsza, deux équipages complets de ponts, l'empereur avait fait conserver avec soin les outils, les forges, le charbon, tous les ustensiles nécessaires à ce genre de construction; et le général Éblé commandait plusieurs compagnies de sapeurs d'élite. Des matériaux mieux conditionnés sortirent alors des mains d'ouvriers plus habiles; mais ces travaux employèrent les journées et les nuits entières du 24 au 26.

Tandis qu'ils s'achevaient, le maréchal Oudinot ayant chargé son aide de camp Jacqueminot de sonder la Bérésina, cet officier reconnut qu'au gué de Studianka le lit de la rivière avait alors cinq à six pieds de profondeur, sur une largeur de plus de cinquante toises. La Bérésina coule lentement à travers un pays plat, dont la pente est insensible vers le sud; elle l'inonde de ses eaux fangeuses qui forment au loin, sur les deux bords, des marais impraticables pour les voitures. Le dégel, objet de tant de vœux, venait d'empirer cet état de choses, particulièrement à l'endroit de la rive droite où l'armée devait déboucher dans la plaine. Mais, le 24, le froid, devenu tout à coup plus âpre, raffermit en peu d'heures le terrain près de la rivière; le lendemain, la gelée ayant encore augmenté pendant la nuit, les fondrières et les étangs bourbeux des deux rives se couvrirent d'une glace épaisse, assez forte pour résister au poids de l'artillerie.

Tout semblait donc promettre alors à l'entreprise de Napoléon une issue moins défavorable que celle qu'on avait redoutée d'abord.

Le 25, à huit heures du matin, Napoléon monta à cheval et se dirigea sur Borisow. Pendant ce trajet, il reçut fréquemment des nouvelles de la Bérésina, il mit pied à terre à cinq reprises différentes, et, s'arrêtant sur le bord de la route, il regardait passer les troupes et cette masse désorganisée qui les accompagnait. Il dut

être livré à de bien cruelles réflexions à la vue du déplorable état de son armée dans des conjonctures si fatales! Une heure avant la nuit, il atteignit Borisow; cette ville était en partie brûlée; il la parcourut, ainsi que les bords de la Bérésina dans le voisinage du pont, puis il vint s'établir dans la première maison que l'on trouvait en arrivant d'Orsza. Oudinot, pendant cette journée, avait continué à occuper Borisow, Ukoloda et Stakowa, en attendant que les préparatifs, pour jeter un pont à Studianka, fussent exécutés.

Le deuxième corps, étant destiné à protéger ces travaux et à passer le premier, s'était, à la chute du jour, dirigé de Borisow sur Studianka; Oudinot l'avait devancé de sa personne; Murat avait accompagné Oudinot. Ces deux généraux devaient hâter les travaux et reconnaître les lieux.

Il fut d'abord convenu qu'Eblé, avec les moyens de l'artillerie, construirait deux ponts, et Chasseloup un troisième avec ceux du génie; mais Chasseloup, en ayant reconnu l'impossibilité, réunit ses moyens à ceux d'Eblé, et ces deux généraux travaillèrent ensemble à préparer des matériaux pour la construction des deux ponts.

Pendant que l'on se disposait ainsi à jeter des ponts à Studianka, voici quelle était la position de l'armée française et de l'armée ennemie. Le 25 au soir, nous l'avons dit, Napoléon, de sa personne, occupait Borisow, et sa garde les environs. Le deuxième corps marchait sur Studianka; Ney était entre Losnitza et Niémanitza, Eugène à Nacza, Davoust entre Nacza et Rupki; Victor avait pris position à Ratuliczi pour couvrir Eugène et Davoust. Tchitchagoff était, de sa personne, devant Borisow avec la plus grande partie de ses forces; une de ses divisions observait les gués

de Studianka et de Weselowo; des détachements étaient placés à Stakowa et devant Ukoloda; Wittgenstein était à Baran avec son armée, diminuée de six mille hommes qui suivaient Victor. Kutuzoff avait son quartier général à Kopys, où il avait fait établir des ponts sur le Dniéper; son avant-garde, commandée par Miloradowitch, était à la Starozelie.

Napoléon, ignorant le retard survenu à la préparation des matériaux pour la construction des ponts, avait ordonné de les commencer à dix heures du soir; mais cet ordre ne pouvait recevoir d'exécution; on ne pouvait même être en mesure de commencer les travaux que le lendemain dans la matinée.

Deux chemins mènent de Borisow à Studianka : l'un est la route de Weselowo, qui passe tout près de Studianka; l'autre, un chemin de traverse plus rapproché de la Bérésina, et qui la côtoie pendant une lieue et demie. Napoléon quitta Borisow à dix heures du soir, et transporta son quartier général à Staroï-Borisow, petit village situé à droite du chemin de traverse, dans la partie qui borde la Bérésina. La garde, après quelques heures de repos, se dirigea pendant la nuit sur Studianka; Napoléon y arriva le 26, à sept heures du matin, et se rendit aussitôt chez Oudinot.

Le village de Studianka, situé sur le penchant d'une colline qui borde la Bérésina, était éloigné de cette rivière d'environ soixante toises. Le terrain qui séparait le village de la rivière était solide; mais, après avoir passé la Bérésina, l'on trouvait un marais, que dominait la colline sur le penchant de laquelle était Studianka, et au delà de ce marais, le terrain s'élevait et offrait, à environ trois cent cinquante toises, une position où l'ennemi pouvait placer avantageusement des batteries, s'il voulait s'opposer à l'établissement des ponts; plus loin encore, à environ sept cents toises, passait la

route de Borisow. De nombreux feux de bivacs avaient couvert pendant la nuit cette position favorable à l'établissement de batteries. Ainsi l'on devait s'attendre à éprouver une vive résistance. Des bois entouraient de tous côtés le terrain découvert qui se trouvait sur la rive droite, devant Studianka, et sur la gauche de ce village, ils n'étaient éloignés que d'une portée de canon.

A huit heures du matin, on fit passer la rivière à la nage à quelques cavaliers, et au moyen de deux radeaux, contenant chacun dix hommes, on jeta successivement environ quatre cents hommes d'infanterie sur la rive ennemie : l'artillerie du deuxième corps couronnait la crête de la colline de Studianka, pour foudroyer tout ce qui se présenterait; celle de la garde arriva bientôt. L'ennemi n'opposa aucune résistance; quelques coups de canon et le feu des tirailleurs suffirent pour contenir les Cosaques. Deux pièces seulement débouchèrent du bois sur la gauche du point de passage, et tirèrent deux coups de canon, mais elles se retirèrent aussitôt après, accablées par le feu de l'artillerie française.

Le 26 novembre au matin, lorsque l'on commença la construction des ponts sur la Bérésina, Napoléon ne disposait plus que d'environ vingt-neuf mille sept cents combattants. Le nombre des militaires isolés était presque aussi grand.

Tandis que l'on jetait ainsi des troupes sur la rive ennemie, on travaillait toujours à la construction de deux ponts; ils étaient situés vis-à-vis de Studianka, et éloignés l'un de l'autre d'environ cent toises. Les glaces couvraient entièrement la Bérésina en plusieurs endroits, mais vis-à-vis de Studianka, ses bords seuls étaient gelés. Le lit de cette rivière était vaseux et inégal, son cours lent; elle charriait des glaçons. On reconnut, comme l'avait déjà fait Jacqueminot, qu'au lieu de quarante toises de largeur, elle en avait cin-

quante-quatre, et que sa plus grande profondeur était de six pieds. Les difficultés à vaincre se trouvèrent donc plus grandes qu'on ne l'avait calculé.

Napoléon hâtait les travaux par sa présence; ils marchaient trop lentement au gré de son impatience. Les difficultés n'arrêtaient point les pontonniers et les marins qui déjà, durant le cours de cette campagne, avaient donné tant de preuves de courage et du plus généreux dévouement. Quoique affaiblis par les maux qu'ils enduraient depuis si longtemps, quoique privés de liqueurs et d'aliments substantiels, on les vit, plongés jusqu'à la poitrine, dans l'eau gelée, luttant contre le courant et les énormes glaçons, pour accomplir leur tâche. C'était courir à une mort presque certaine, mais l'armée les regardait; ils se sacrifièrent pour son salut.

Malgré les précautions prises jusqu'alors pour dérober à Tchitchagoff la connaissance du lieu choisi pour le passage, les éclaireurs de la division russe, postée à Zembin, ayant aperçu, la veille, des mouvements près de Studianka, en avaient donné avis au général Tschaplitz. Aussi, dès le matin, vit-on quelques détachements ennemis s'approcher de la rivière; mais, comme on l'a vu, les cavaliers et les quatre cents fantassins que l'empereur avait envoyés sur la rive droite, éloignèrent les Cosaques. En même temps le général Gourgaud reconnaissait le terrain, qu'il trouva praticable pour l'artillerie, et retournait sur-le-champ en faire son rapport à l'empereur. Tranquille à cet égard, Napoléon, afin de protéger les travailleurs, déploya, sur les hauteurs qui dominent le cours de la rivière près de Studianka, de nombreuses batteries prêtes à balayer au loin la plaine qui s'étend de l'autre côté.

Le pont de droite fut terminé à une heure de l'après-midi; l'autre pont, trois heures plus tard.

Bien que nous nous soyons déjà beaucoup étendu relativement à la construction des deux ponts, on ne lira pas sans intérêt quelques nouveaux détails sur cette opération, qui était d'une grande importance dans les conjonctures où se trouvait l'armée.

La construction des ponts sur la Bérésina ne fut possible que parce que le général Eblé avait conservé un matériel consistant en :

1° Deux forges de campagne;

2° Deux voitures chargées de charbon;

3° Six caissons qui contenaient des outils d'ouvriers en bois et en fer, des clameaux, des clous, des haches, des pioches et du fer. Ce général avait eu aussi la précaution, à son passage par Smolensk, d'y faire prendre à chaque pontonnier un outil et quelques clous et clameaux, que presque tous avaient conservés, et qu'ils déposèrent à l'endroit où l'on fit les préparatifs du passage.

On ne possédait point une seule des pièces de bois nécessaires à l'établissement des ponts; la construction toute particulière des villages russes permit de se les procurer en démolissant les maisons de Studianka. Les murailles de ces maisons, comme dans tous les villages russes, sont construites avec des bois de sapin non équarris, placés horizontalement. On remplaça les bateaux et nacelles dont on manquait par des radeaux qui étaient d'une très-petite dimension, celle des bois dont on disposait ne permettant pas de les faire plus grands. Ils servirent d'abord, comme on l'a vu précédemment, à transporter des fantassins sur la rive ennemie, et ensuite à la construction des ponts; mais ils ne pouvaient se diriger avec autant de rapidité et de facilité que des nacelles ou des bateaux.

La hauteur des chevalets variait depuis trois jusqu'à neuf pieds, et il y en avait vingt-trois à chacun des ponts. On n'eut point le

temps d'équarrir les bois avec lesquels on les construisit, non plus que ceux qu'on employa au lieu de poutrelles. Quant aux madriers, ils furent remplacés, au pont destiné pour les voitures, par des rondins de quinze à seize pouces de longueur, et à celui réservé aux piétons, par un triple lit de planches de quelques lignes d'épaisseur, provenant de la couverture des maisons du village. On avait couvert les tabliers des ponts de chanvre ou de foin, qu'on fut obligé de renouveler fréquemment. On conçoit avec quel zèle, quelle intelligence et quelle activité il fallut travailler pour, dans une seule nuit, avec des soldats harassés de fatigue, abattre des maisons, et en préparer les bois de manière à pouvoir en construire deux ponts.

Il y avait à Orsza un équipage de pont de soixante bateaux, muni de tous ses agrès, et que l'on avait brûlé le 20 novembre. Si l'on eût amené quinze de ces bateaux, on aurait pu, en moins de deux heures, construire un pont; et si l'on eût seulement conservé six bateaux pour les placer au pont pour voitures, dans la partie la plus profonde de la rivière, on aurait diminué de moitié la longueur et la difficulté des travaux. *

* Chambray, tome II, page 414.

CHAPITRE III.

PASSAGE DE LA BÉRÉSINA.

COMBATS SIMULTANÉS SUR LES DEUX RIVES.

RUPTURE DES PONTS.

Les Russes ignorent le lieu du passage de l'armée française. — Le corps du duc de Reggio défile le premier. — Passage des autres corps. — Équipages de la maison impériale. — Tchitchagoff sur la rive droite. — Wittgenstein sur la rive gauche. — Le duc de Bellune à l'arrière-garde. — Napoléon traverse la Bérésina. — Rupture et réparation des ponts. — Le quartier général est établi à Zaniwki. — Inquiétudes sur la division Partouneaux. — Elle a mis bas les armes. — Tchitchagoff attaque le duc de Reggio. — Wittgenstein en vient aux mains avec le duc de Bellune. — Passage tumultueux de la foule des non combattants. — Affreux désordre. — Épisodes touchants. — Les Russes sont battus sur les deux rives. — La retraite continue.

Les Russes n'ont encore rien deviné ; ils n'ont pas encore arrêté leurs regards sur les travaux qu'on poursuit depuis quarante-huit heures à Studianka. Tout de la part des Français, jusqu'à l'imprudence et la négligence même, produit l'effet de la ruse la mieux

combinée. Moins ils dissimulent, plus l'amiral est persuadé qu'ils veulent lui donner le change; et, dans la nuit, comme pour mieux les favoriser, Tchitchagoff vient d'appeler sur la basse Bérésina le corps de Tchaplitz, posté d'abord entre Borisow et Studianka. Napoléon ne peut pas supposer que l'illusion de l'ennemi soit aussi complète; il doit croire du moins qu'elle touche à son terme. Aussi ne néglige-t-il aucune précaution : quarante pièces de canon sont établies sur le plateau de Studianka.

Le 26 novembre, à une heure après midi, aussitôt que le pont de l'infanterie est achevé, l'empereur y fait défiler le corps du duc de Reggio. La brigade du général Castex passe la première, et court rejoindre celle de Corbineau; elle est suivie de la brigade d'infanterie du général Albert et de toute la division Legrand. Viennent ensuite la division française du général Maison, lès Croates et les Suisses du général Merle, et deux pièces de canon, les seules qu'on puisse encore transporter sur l'autre bord. Le duc de Reggio s'empresse d'occuper le débouché des bois qui conduisent à Borisow.

Il marche contre les Russes, et les repousse jusqu'au delà de Brilowa; ils lui ont d'abord opposé peu de résistance, mais ayant reçu des renforts, ils se maintiennent à Stakowa. En même temps que le maréchal Oudinot les repousse ainsi dans la direction de Borisow, il dirige un petit détachement sur Zembin. Rien n'était plus important que d'occuper cette route qui, à une lieue de Studianka, traverse un bois marécageux impraticable, et n'a en cet endroit que la largeur nécessaire pour livrer passage à une voiture. Le détachement envoyé par le duc de Reggio atteint Zembin sans rencontrer d'ennemis. Quelques Cosaques qui occupaient ce bourg se retirent à son approche.

Par ce premier mouvement, la route de retraite que l'armée doit suivre à droite pour gagner Vilna est mise à couvert. Il était temps! déjà l'ennemi reparaît.

Le général Tchaplitz se repliait sur Borisow; il allait même atteindre cette ville, lorsque des Cosaques, accourant à bride abattue, lui ont appris que notre passage s'opérait. Tchaplitz, alors, n'a plus pensé qu'à rebrousser chemin. Le duc de Reggio est là, avons-nous dit, pour recevoir les Russes et les mener battant sur Borisow, tandis qu'à Studianka les embarras s'accumulent. *

* Passage de la Bérésina, le 26 novembre :

Deuxième corps. — Duc de Reggio.

Division Dombrowski.			2,300
Cavalerie légère.	Corbineau.	20e chasseurs.	
		8e chevau-légers.	
	Castex.	7e chasseurs.	
		23e chasseurs.	
		24e chasseurs.	
Division Legrand.		26e léger.	
		19e de ligne.	
		56e de ligne.	
		128e de ligne.	
		3e portugais.	
Division Legrand (ci-devant Verdier).		11e léger.	7,000
		2e de ligne.	
		37e de ligne.	
		124e de ligne.	
Division Merle.		123e de ligne.	
		3e de Croates.	
		1er suisse.	
		2e suisse.	
		3e suisse.	
		4e suisse.	
		TOTAL.	9,300

A quatre heures après midi, le plancher du second pont étant établi sur les chevalets, on livre passage aux voitures. C'est d'abord l'artillerie du duc de Reggio qui en profite pour aller rejoindre son corps. Celle de la garde suivra.

La gelée a rendu le marais que l'on traverse en débouchant du pont, assez solide pour qu'il puisse supporter l'artillerie. Cependant, il tremble sous les voitures et se défonce en quelques endroits, ce qui rend le passage très-difficile. Deux jours plus tôt, il aurait été impraticable.

Le général Neigre, qui conduit le grand parc, n'a pas moins de trois cents voitures, dont cinquante pièces de réserve. Enfin, la file d'artillerie qui se forme présente encore un total de deux cent cinquante bouches à feu, avec leurs approvisionnements.

Quant aux calèches et aux chariots qui s'entassent aux environs de Studianka, le nombre en est incalculable.

Sous les premiers ébranlements de cette charge roulante, les chevalets s'enfoncent dans la vase, et les accidents ne tardent pas à se déclarer. Souvent le passage s'interrompt ; mais la présence de l'empereur est encore toute-puissante, parce qu'elle agit ici sur des hommes dévoués. Nos pontonniers, nos marins, nos sapeurs, savent que, dans cette grande circonstance, le salut de l'armée exige d'eux ce qui partout ailleurs serait impossible, et ils s'y résignent. Plongés dans l'eau glacée jusqu'aux épaules, ils travaillent sans relâche, bravant le froid, la fatigue, l'épuisement, la mort même. Le pont n'est réparé qu'au bout de trois heures.

La garde était arrivée à Studianka, quand le duc de Reggio a traversé la rivière. Napoléon, qui s'attend à voir paraître Wittgenstein d'un moment à l'autre, tient toujours une réserve prête pour le recevoir.

Tandis que les corps qui ouvraient la marche de l'armée française franchissaient la Bérésina, ceux qui les suivaient se hâtaient pour mettre également cette rivière entre eux et les Russes. Le duc de Bellune quitta sa position de Ratuliczi le 26 au matin, atteignit la grande route à Losnitza, y laissa Partouneaux avec sa division et la division Fournier (cavalerie), et passa ce même jour à Borisow, qu'il occupa avec ses deux autres divisions. Ce fut pour l'armée de Moskow un spectacle nouveau que celui de soldats ayant conservé leurs uniformes, leurs armes et leurs rangs, et, pour le neuvième corps, un spectacle inattendu que celui du déplorable état auquel se trouvait réduit cette armée : il en fut frappé d'étonnement et de stupeur. Davoust atteignit Losnitza le 26 au soir, et cessa de faire l'arrière-garde ; elle fut confiée à Partouneaux. Eugène bivaqua à Niemonitza. Ney étant arrivé à Studianka, reçut l'ordre de passer la rivière dans la nuit, de prendre position derrière Oudinot, et de le soutenir s'il était attaqué le lendemain. On réunit à son commandement la division Claparède ; elle devait le rejoindre dans la matinée du 27.

Cependant, Wittgenstein étant arrivé le 26 à Kostritza, se trouvait à peu près à la même distance de Studianka que Victor, et par conséquent plus près de ce village que les troupes françaises, qui étaient encore en arrière de Borisow. Ainsi ces troupes pouvaient se trouver coupées, si Wittgenstein se dirigeait rapidement sur Studianka. Partouneaux devait s'arrêter à Borisow et y tenir jusqu'à nouvel ordre. *

La nuit venue, l'empereur s'est renfermé dans une maison du village de Studianka. Mais les soins qui le pressent pour la journée du lendemain ne lui laissent guère de repos : la suite et

* Chambray, *Histoire de l'expédition de Russie,* tome II, page 308.

l'amélioration du passage; la résistance à opposer sur la rive droite à Tchitchagoff; sur la rive gauche, à Wittgenstein, importent à la fois au salut de son armée, et tout repose sur lui seul.

L'empereur attendit le jour dans cette mauvaise bicoque. Le matin il dit au prince Berthier :

« Eh bien, Berthier, comment sortir de là? »

Il était assis dans sa chambre; de grosses larmes coulaient lentement le long de ses joues, plus pâles que de coutume. Le prince était près de lui.

Mais à peine échangèrent-ils quelques mots. L'empereur paraissait abîmé dans sa douleur. Il laissa à penser ce qui se passait dans son âme. Ce fut alors que le roi de Naples s'ouvrit avec franchise à son beau-frère, et le supplia, au nom de l'armée, de songer à son salut, tant le péril était imminent. De braves Polonais s'offrirent pour former l'escorte de l'empereur; il pouvait remonter plus haut la Bérésina et gagner en cinq jours Vilna. L'empereur hocha la tête en signe de refus, et ne dit rien de plus. Le roi le comprit, et il n'en fut plus question.

Dans les grandes infortunes, le peu de bien-être qui nous arrive est doublement senti. J'ai pu, dit Constant, faire mille fois cette observation pour Sa Majesté et sa malheureuse armée. Sur les bords de la Bérésina, alors qu'on avait à peine jeté les premiers appuis du pont, le maréchal Ney et le roi de Naples accoururent bride abattue vers l'empereur, en lui criant que l'ennemi avait abandonné sa position menaçante. Je vis l'empereur, tout hors de lui, et n'en pouvant croire ses oreilles, aller lui-même au pas de course jeter un coup d'œil du côté où l'on disait que s'était dirigé l'amiral Tchitchagoff; le fait était vrai. L'empereur, transporté de joie, et tout essoufflé de sa course, s'écria :

« J'ai trompé l'amiral ! »

Le duc de Reggio fait dire à Napoléon que le général russe Tchaplitz, rejeté derrière le ravin de Stakow, y a reçu du secours; que le général Palhen, qui tenait encore la tête du pont de Borisow, est accouru au cri d'alarme, et que tous deux ont pris position le soir dans les bois; que nos avant-postes sont restés échelonnés entre les hameaux de Brilowa et de Stakow; que la journée a été brillante, mais que le général Legrand a été blessé; que Tchitchagoff n'est qu'à une journée de marche, que maintenant il doit être tout à fait détrompé, et qu'il faut s'attendre à le voir arriver au pas de course.

Aussitôt, le duc d'Elchingen est envoyé sur l'autre bord pour soutenir le duc de Reggio; la division Claparède, avons-nous dit, lui est donnée comme renfort. Six mille hommes sont ainsi réunis sous sa main.

Après le maréchal Ney, le duc de Trévise traversera la rivière et formera une troisième ligne devant Tchitchagoff; mais il ne doit quitter Studianka que lorsque d'autres troupes l'auront relevé dans cette position, qui est la clef du passage, et qui ne peut pas rester un instant dégarnie.

Les corps du vice-roi et du prince d'Eckmühl sont à quelques lieues en arrière, sur la grande route d'Orsza; on leur expédie des officiers pour qu'ils se hâtent de rejoindre . Le duc de Bellune est déjà à Borisow; on lui transmet l'ordre de venir prendre à Studianka la position d'arrière-garde qui lui est réservée. Ses divisions, encore intactes, doivent s'y replacer en ligne devant Wittgenstein, et couvrir contre lui les derniers instants du passage. Les instructions du major général, pour les troupes qui sont aux environs de Borisow, sont portées par le lieutenant-colonel

Galbois et par le major d'Ambrugeac. L'empereur envoie également à Borisow son officier d'ordonnance Laplace, et lui recommande d'observer ce que fait l'ennemi de l'autre côté du pont.

Pendant la nuit du 26 au 27, une seconde rupture survenue au pont pour les voitures interrompt le passage. La réparation exige quatre heures de travail. Cet accident est surtout nuisible, parce qu'il augmente l'encombrement qui commence déjà à se former entre la rivière et Studianka.

On espérait néanmoins que les traîneurs, profitant de la nuit qui avait suspendu le passage des corps organisés, se hâteraient de mettre la rivière entre eux et les Russes; mais, au jour, la rive gauche n'en est guère moins encombrée que la veille. Ces malheureux sont dispersés dans tous les bivacs; on n'a pu les en arracher. Tombés dans un excès de misère qui n'a même plus d'instinct, ils ne savent pas prévoir le danger du lendemain. Le besoin unique qui les maîtrise est celui des aliments et des abris... La nuit a donc été à peu près perdue pour l'écoulement de la foule.

Les premiers officiers qui reviennent de Borisow, annoncent que le duc de Bellune arrivera dans la matinée; que le vice-roi le suit; que le prince d'Eckmühl ne rejoindra pas avant l'après-midi; le duc de Bellune va laisser la division Partouneaux à Borisow pour garder ce débouché jusqu'à la sortie de nos derniers bataillons et pour continuer d'en imposer à l'ennemi par de fausses démonstrations. Ainsi donc, deux journées sont encore nécessaires pour achever le passage! Que de chances deux journées peuvent amener contre nous! *

L'empereur passe encore la matinée du 27 à Studianka, prêtant l'oreille et craignant d'entendre à la fois d'un côté le canon de

* Le baron Fain, *Manuscrits de* 1812, tome II, page 383.

Tchitchagoff, de l'autre celui de Wittgenstein. Mais aucun événement ne trouble cette matinée, et le passage se continue sous les yeux de Napoléon.

Il s'occupe personnellement, afin d'accélérer le passage, à rétablir l'ordre continuellement troublé près des ponts. Quand il s'éloigne, Berthier, Murat ou Lauriston le remplacent, mesure très-utile, lorsque le passage est livré aux militaires isolés; car alors aucune autorité n'est assez puissante pour maintenir l'ordre; il faut nécessairement employer la force.

Le vice-roi le rejoint à l'entrée du pont; il précède ses troupes de quelques lieues. Bientôt l'arrivée du duc de Bellune est annoncée; il amène avec lui les divisions Girard et Daëndels. Le général Partouneaux est le seul qui n'ait pas quitté Borisow.

Wittgenstein peut se présenter quand il voudra, le duc de Bellune est en mesure de couvrir le passage. L'empereur lui-même, n'hésite pas à franchir la Bérésina, pour aller de l'autre bord présider à la réception de Tchitchagoff. Ce moment dissipe bien des craintes. Napoléon est au milieu de sa vieille garde. Le duc de Dantzick la commande toujours avec une infatigable activité. Autour de l'empereur se pressent ses amis et ses serviteurs les plus dévoués : le roi de Naples, qui, depuis la dispersion et la ruine de la cavalerie, ne s'est plus séparé de la personne de Napoléon; son fils adoptif, le prince Eugène; ses anciens compagnons, le prince de Neufchatel et le duc d'Istrie, celui-ci, resté comme le roi de Naples, sans commandement; les grands officiers, le duc de Frioul et le duc de Vicence; les aides de camp généraux, comte Lauriston, comte Rapp, comte de Narbonne, comte de Lobeau, duc de Plaisance, comte Durosnel; les aides de camp polonais, comte Kossakowski, prince Sangwsko et comte Paç; le ministre secrétaire

d'Etat comte Daru; l'intendant général comte Mathieu Dumas, enfin tous les officiers attachés au service militaire et civil de la maison impériale, et au grand état-major de l'armée. Les Polonais doivent être mis au premier rang des étrangers qui suivent toujours avec le même empressement les pas et la fortune de Napoléon. Trois de leurs généraux viennent d'être nommés. On en trouvera d'autres à l'avant-garde : Poniatowski, Zayonschek et Dombrowski ont leur place auprès du duc de Reggio. On en trouvera à l'avant-garde : toute la division Girard, du duc de Bellune, est composée de Polonais. Les uns courent en avant pour nous ouvrir les chemins; les autres demeurent en arrière pour protéger notre retraite. Ceux-ci bravent les périls pour porter nos dépêches, ceux-là pour guider nos colonnes; ils sont partout.

Les équipages de la maison impériale formaient une espèce de convoi à la tête duquel était notre voiture *. Venait ensuite le fourgon du trésor de la couronne, quelques autres fourgons de la maison, la voiture de la chambre de l'empereur, etc., puis celle du général Belliard, qui n'était pas encore rétabli de la blessure qu'il avait reçue sur le champ de bataille de la Moscowa; ensuite le général Dumas, intendant général de l'armée, atteint d'une maladie chronique, dont le médecin en chef, le célèbre et bon Desgenettes, commençait à le guérir. M. Méjean, secrétaire des commandements du vice-roi, venait après, etc. La dernière voiture du cortége était celle du comte Daru; elle renfermait les papiers de la chancellerie et les provisions des auditeurs, qui s'en écartaient le moins possible. Le comte Daru n'occupa jamais sa voiture; toujours fidèle et courageux, il fut, pendant cette longue et désastreuse campagne, constamment à cheval auprès de l'empereur. Un

* *Mémoires de Constant.*

esprit supérieur, une âme vigoureusement trempée, conservèrent à M. le comte Daru l'attitude la plus noble, la plus calme, la plus imposante. Nous marchions escortés par une compagnie de la jeune garde et par un petit détachement de la gendarmerie d'élite. Pendant que nous cheminions paisiblement pour nous rendre à Zembin avec le corps d'avant-garde, dont le vice-roi avait pris le commandement depuis le passage de la Bérésina, nos braves contenaient le général Tchitchagoff.

Le peu de résistance qu'il opposa au passage de la Bérésina, qui venait d'être exécuté en plein jour avec lenteur, et dans une partie de la rivière où il devait soupçonner que Napoléon chercherait à la passer, tint à une circonstance extraordinaire. Le 25 novembre, il avait reçu une dépêche de Kutuzoff par laquelle ce général l'instruisait que Napoléon marchait sur Bérésino pour y passer la Bérésina, et se diriger de là par Igumen sur Minsk, qu'ainsi il fallait qu'il se portât sur Bérésino avec la plus grande partie de ses forces. Tchitchagoff, qui aurait dû être instruit par Platoff de la marche de l'armée française, et qui pouvait d'ailleurs se procurer directement, et avec une grande facilité, les renseignements les plus précis à ce sujet, l'avait négligé ; mais la seule présence des troupes françaises qui remplissaient Borisow et couvraient les environs, et leurs démonstrations au-dessus et au-dessous de Borisow, lui faisaient craindre que Kutuzoff n'eût été induit en erreur. Ce général lui écrivait d'ailleurs de la rive gauche du Dniéper ; les renseignements qu'il lui transmettait ne pouvaient lui avoir été donnés que par Platoff, et la position de l'armée française avait changé depuis cette époque. Les généraux qui entouraient Tchitchagoff pensaient que le renseignement transmis par Kutuzoff était évidemment faux, qu'ainsi il fallait conserver les positions que l'on occu-

pait à Borisow et sur la gauche de cette ville; néanmoins, Tchitchagoff exécuta en partie l'ordre qu'il venait de recevoir; il se porta de sa personne avec la division Woinon, à Szabaszewiczi, et fit pousser des reconnaissances de cavalerie jusqu'à Bérésino. Langeron resta devant Borisow, Tchaplitz reçut l'ordre de se réunir à lui avec la plus grande partie de ses troupes; mais avant d'exécuter cet ordre, il rendit compte que l'ennemi allait indubitablement tenter le passage à Studianka. Tchitchagoff n'ayant pas ajouté foi à ce rapport, et ayant renouvelé ses ordres, la plupart des troupes qui étaient devant Studianka se retirèrent sur Borisow dans la nuit du 25 au 26 novembre. Il ne resta devant ce village qu'un régiment d'infanterie, un de hussards, quelques Cosaques et douze bouches à feu, forces bien insuffisantes pour empêcher le passage. Toutefois, si celui qui les commandait avait fait mettre en batterie ses douze bouches à feu et tiré sur les travaux des ponts, jusqu'à la mort de son dernier canonnier, le bruit de cette canonnade et de celle des batteries qu'on lui aurait opposées, aurait été le meilleur et le plus prompt avertissement qu'il pût donner à Tchitchagoff. Celui-ci aurait pu arriver assez tôt pour s'opposer au passage de l'armée française.

A peine l'empereur est-il sur la rive droite, qu'il se porte aux avant-postes du duc de Reggio. Dombrowski s'y tient en première ligne, dans les bois entre Brilowa et Stakow. Le duc d'Elchingen forme une seconde ligne derrière le maréchal Oudinot. Cette infanterie est soutenue par les cuirassiers du général Doumerc, et par les brigades légères de Castex et de Corbineau. Leurs escadrons n'ont pas été à Moskow. Il en est de même de la division Fournier, qui, de l'autre côté de la Bérésina, flanque le corps du duc de Bellune. C'est tout ce qui nous reste en cavalerie.

La journée s'écoule sans qu'on ait entendu parler de Tchitchagoff ni de Wittgenstein. Il y a évidemment une grande hésitation dans les mouvements des généraux ennemis. Sans doute les fortes masses qu'ils voient couronnant les deux rives de la Bérésina leur imposent; ils ne peuvent distinguer à quoi se réduit le nombre des combattants, et ce qui n'est que la foule devient à leurs yeux une grande armée.

L'empereur voudrait se hâter de profiter de la fortune. Il lui semble que le passage pourrait se terminer dans la nuit ou dans la matinée du lendemain au plus tard. On lui annonce que les divisions du prince d'Eckmühl commencent à arriver à Studianka; aussitôt il ordonne aux troupes du prince Eugène de gagner la rive droite. Le prince d'Eckmühl le suivra au point du jour, et le duc de Bellune, qui aura été rejoint par la division Partouneaux, pourra lui-même commencer ses dispositions de retraite, en faisant filer sur l'autre bord la division Daëndels. Il faudrait surtout que l'intervalle de la nuit ne fût pas perdu pour les hommes isolés, comme il l'a été la veille. Des officiers passeront dans tous les bivacs pour décider ceux qui s'y trouvent à passer les ponts et à s'écouler par la route de Zembin.

Jusque-là, on est parvenu à conserver quelque ordre près des ponts; le passage n'a été interrompu que par les deux ruptures dont nous avons parlé. A quatre heures de l'après-midi, une troisième rupture a lieu au même pont, et le passage n'est rétabli qu'à dix heures du soir. Les militaires isolés et les traîneurs commencent alors à arriver en foule, amenant avec eux une grande quantité de voitures et de chevaux; leur marche tumultueuse et confuse occasionne un tel encombrement, que le terrain entre la rivière et Studianka se trouve couvert d'hommes, de chevaux et

de voitures. Aussi n'est-ce plus qu'avec des peines infinies et qu'après avoir couru de grands dangers que l'on peut pénétrer jusqu'aux ponts. Il devient alors impossible de rétablir l'ordre, et le passage est souvent interrompu par les embarras qui se forment aux culées, et par suite des disputes et des rixes qui s'y élèvent entre ceux qui veulent passer. Ce qu'Eugène, Davoust et Latour-Maubourg conservaient encore de combattants traversa la rivière pendant cette nuit, et avec beaucoup de peine. Ainsi, il ne resta sur la rive gauche de la Bérésina que les divisions Partouneaux et Girard, et deux brigades de cavalerie légère.

A la nuit, le quartier général vient s'établir à Zaniwki, dans une cabane de bois qui a deux chambres. Celle du fond est réservée pour l'empereur, et la première est aussitôt remplie par sa suite. On s'y couche pêle-mêle, entassés comme un troupeau dans la plus étroite bergerie.

Dans la nuit du 27 au 28, Napoléon, au milieu de tant de soins qui l'assiégent, trouve un moment pour réexpédier M. A. Ce gentilhomme polonais avait été envoyé secrètement de Vilna, porteur de dépêches chiffrées du duc de Bassano, et il allait retourner lui porter la nouvelle du passage de la Bérésina.

« L'empereur, dit un témoin, était encore à Zembin le 28 au matin. Une neige épouvantable ne l'empêcha point de monter à cheval pour se rendre à l'arrière-garde, qui était aux mains avec les Russes de Tchitchagoff. Avant d'y aller, il donna l'ordre de faire partir l'avant-garde. Le vice-roi l'exécuta sans délai ; et comme nous ne nous attendions pas à ce départ précipité, notre convoi ne fut prêt à partir qu'une heure après l'avant-garde. Sous la seule protection de notre escorte ordinaire, nous cheminions assez bien depuis deux heures lorsque nous fûmes attaqués par un détachement de Cosa-

ques qui vinrent brandir leurs longues piques autour des dernières voitures. Le général Dumas, malgré la fièvre qui le dévorait, descendit de sa voiture, pour monter sur l'un de ses chevaux de selle, que l'un de ses gens conduisait en main ; les généraux Ornano et Belliard en firent autant, malgré leurs blessures. Moi qui n'avais point de chevaux, attendu que depuis longtemps on les avait mangés, je mis pied à terre, et vins me mêler, avec mes pistolets bien chargés, parmi les braves de la jeune garde, qui voulurent bien recevoir l'intrus qui se présentait à eux avec une allure assez hétéroclite. Mais si mon bonnet fourré, mes bottes fourrées et ma pelisse formaient un costume étrange, celui du général Belliard était au moins aussi remarquable que le mien. Cherchant à se garantir de vingt-sept degrés de froid, il se couvrait dans sa calèche avec toutes les fourrures que ses gens avaient pu se procurer depuis Moscow : ce spirituel guerrier ne s'amusa point à mettre son uniforme de colonel général des dragons; il monta à cheval et donna les ordres de défense dans le costume qu'il avait habituellement dans sa calèche : il portait des bottes fourrées, un bonnet fourré et une espèce de spencer de satin rose, doublé également de fourrures. Notre corps d'armée présentait une force assez imposante pour empêcher ces insolents Cosaques de venir attaquer la tête du convoi où nous avions réuni tous nos moyens de défense ; mais la queue se trouva dépourvue de protection. Dans cette bagarre, le major Donnai, aide de camp du comte Dumas, forcé de rester dans la voiture de son général, à cause du mauvais état de sa santé, reçut, à travers la glace, un coup de lance dans l'épaule. La voiture du comte Daru, qui était la dernière du cortége, fut enlevée après avoir été vaillamment défendue par les auditeurs, qui se replièrent sur nous. Un d'entre eux, M. de Coëtlogon, qui, je crois, était le dernier

arrivé à Moskow, se voyant attaqué par un seul Cosaque, ne se pressait pas de se retirer. Ce brave jeune homme n'évitait la longue pique du Tartare que par la souplesse de ses jarrets et en tournant continuellement autour de la voiture. Le Cosaque à la fin se lassa de ses élans inutiles, et appela un renfort des gens de son espèce. M. de Coëtlogon ne jugea pas à propos d'attendre cette bande d'oiseaux de proie; circulant de voiture en voiture, il se rapprocha de nous. Sans le coup de lance que le major Donnai reçut et dans une toute autre circonstance que celle de notre fatale retraite, cette échauffourée n'aurait été que fort insignifiante. L'État perdit les papiers de la chancellerie du ministre, et les auditeurs, les provisions de bouche qui leur étaient assurées : c'était faire la plus grande perte possible dans la position où nous étions. Notre bonne contenance empêcha ces indiscrets de nous approcher : pour moi, c'est la seule fois dans ma vie que je me sois senti saisir de l'envie d'atteindre un ennemi.... ; mais ils eurent la prudence de se tenir hors de portée, ils se bornèrent pendant quelques instants à caracoler sur la hauteur, ils disparurent, et nous continuâmes notre route jusqu'à Kamenn, où nous retrouvâmes l'avant-garde dont nous ne nous séparâmes plus. »

Cependant plusieurs des officiers dépêchés à Borisow sont de retour : ils annoncent qu'ils ont laissé la ville gardée par la division Partouneaux; que l'ennemi a fait dans la journée une tentative pour y rentrer à l'aide d'une escalade sur le pont brûlé; que Tchitchagoff, revenu de la basse Bérésina, assistait à ce coup de main; mais que les assaillants ont été vigoureusement repoussés. D'autres officiers ont quitté Borisow plus tard; ils rapportent que le général Partouneaux était dans l'intention d'évacuer cette ville et d'en partir à quatre heures du soir; que les coureurs de Kutu-

zoff, arrivant par la grande route d'Orsza, commençaient à se montrer aux environs; et qu'enfin on parlait d'un autre corps ennemi qui s'avançait par la plaine entre Studianka et Borisow; on le supposait être l'avant-garde de Wittgenstein. L'approche simultanée des deux armées russes paraît avoir décidé le général Partouneaux à ne pas tenir plus longtemps, et ce général s'attend même à être obligé de passer sur le ventre de l'ennemi pour atteindre Studianka.

Ces rapports jettent dans l'esprit de l'empereur un commencement d'inquiétude sur le sort de la division Partouneaux.

On n'en a pas de nouvelles, et les heures de la nuit s'écoulent. Le major général a envoyé plusieurs fois à sa rencontre; l'empereur lui-même a fait partir son officier d'ordonnance Gourgaud.

Celui-ci trouve sur la route, à une lieue de Studianka, un bataillon du 55e, appartenant à la division Partouneaux; il demande si la division est encore loin. « Elle doit être devant moi, répond le commandant. Nous sommes la dernière arrière-garde ; il n'y a *plus* que des Russes après nous. » Gourgaud revient donc sur ses pas, et son retour jette l'empereur dans une grande perplexité. Il se demande comment la division qui s'est mise en marche avant la chute du jour n'est pas encore arrivée; comment, du moins, ce bataillon, parti longtemps après elle, ne l'a pas rejointe. Ils ont donc pris des chemins différents? Le rapport du commandant, le seul indice à consulter, est conçu dans les termes suivants :

« A la sortie de Borisow, le général Blamont est venu me donner ordre de faire face en arrière. « Vous resterez là, m'a-t-il dit, « jusqu'à ce que je vous envoie une ordonnance. Si vous êtes atta- « qué, pas de retraite; il faut vous faire hacher. » Nous nous sommes donc arrêtés dans cette position; nous n'avons pas été attaqués, et l'ordonnance a paru enfin en nous criant de suivre. Je

me suis mis en route. Arrivé à la croisière des chemins, comme il faisait très-brun, je me trouvai incertain sur le choix de la route. On entendait des voitures rouler sur la gauche; je piquai mon cheval et les eus bientôt atteintes. Je demandai quelles étaient ces voitures. On me répondit : « Ce sont les équipages du général « Partouneaux. » Je demandai au chef s'il était sur la route. Il me dit que c'était l'aide de camp du général qui l'avait invité à le suivre. J'ai cru devoir le suivre aussi. Le chemin nous a fait remonter la rive gauche de la Bérésina, en traversant un bois; à la sortie du bois, je vis des feux épars, et je m'en approchai. Je m'informai aux hommes qui les entouraient, de quelle division ou corps d'armée ils faisaient partie; aucun ne voulut me répondre. J'allai à différents prendre les mêmes informations; un me dit : « Nous « n'avons ni corps d'armée ni division. » C'étaient tous des traîneurs. J'entrai dans un village que je trouvai le long de la Bérésina (c'était probablement Novoï-Stakow), pour chercher un pont et passer; mais inutilement. Je m'informai alors aux paysans où je pourrais trouver un passage; ils me demandèrent si je n'étais pas Français. Je répondis affirmativement. Alors ils me dirent que cette armée que je voyais sur la rive droite, était l'armée russe. (Les bivacs de Tchaplitz à Stakow.) Je leur demandai s'ils savaient où avait passé l'armée française. Ils me répondirent qu'on disait qu'elle marchait sur la route de Vilna. Je m'informai si j'en étais peu éloigné. Ils me répondirent : A deux grandes lieues, et qu'il me serait impossible de me retrouver, parce qu'il fallait traverser une forêt. Je les priai de me fournir un guide, que je le payerais généreusement. Ces braves habitants me répondirent qu'ils voulaient bien me conduire; mais qu'ils ne voulaient aucun salaire. C'est un d'eux, en effet, qui m'a conduit... »

Il n'y a plus à douter, c'est par les chemins de la droite que le général Partouneaux s'est dirigé. Ces chemins, qui bordent la crête du vallon, longent les plaines où les Russes de Wittgenstein s'établissent; en ce moment on voit les feux des bivacs sur les hauteurs de Staroï-Borisow. La division Partouneaux serait-elle tombée dans un danger? Elle n'a plus que trois mille baïonnettes; mais une telle troupe, conduite par de bons généraux, a de grandes ressources dans les circonstances désespérées... On se flatte qu'elle n'est qu'égarée, qu'au premier coup de fusil elle aura pu se dégager, descendre le coteau et gagner les chemins du bas... Il faut attendre le jour.

Quelle que soit l'incertitude où l'on demeure, le 28 novembre, sur le sort de la division Partouneaux, plusieurs faits importants résultent des rapports de la nuit précédente. D'abord l'arrivée de Wittgenstein, qui, par un chemin diagonal, débouche sur les Français, entre Borisow et Studianka; ensuite la jonction de l'avant-garde de Kutuzoff avec Wittgenstein, aux portes de Borisow; enfin, l'évacuation de cette ville par notre arrière-garde, évacuation dont la conséquence immédiate a dû être, pour Tchitchagoff, le rétablissement du pont et l'ouverture d'une communication prompte et directe avec Wittgenstein et Kutuzoff. Ainsi, cette nuit même, les chefs des trois armées ont dû s'entendre, et combiner les opérations qui leur restent à essayer sur nous. La journée qui va commencer sera rude; mais nous tenons le passage; il est presque entièrement effectué. Nous sommes en possession de la route de retraite, qui conduit à Vilna, et maintenant, quelque concertés que soient les efforts des trois armées russes, nous pouvons en recevoir le choc.

L'empereur n'a qu'un regret, c'est que la rive gauche, que nous

serons forcés d'abandonner d'un moment à l'autre, soit encore encombrée de traîneurs qui ne veulent rien entendre. Pendant la nuit, à chaque officier venant de Studianka, Napoléon ne cessait de demander si ces pauvres gens et les bagages continuaient de passer, et toujours on lui répondait que le passage était libre, mais que l'on ne se pressait pas d'en profiter. Le prince Eugène a eu les plus grandes peines à décider la queue de sa colonne à traverser d'une rive à l'autre. Cette seconde nuit, comme la première, n'a donc pas été employée ainsi qu'elle aurait pu l'être.

Le vice-roi et le prince d'Eckmühl reçoivent l'ordre de filer par la route de Zembin, et d'y entraîner tout ce qu'ils pourront. Par cette route, ils rejoindront le général de Wrède. Un émissaire polonais, qui apporte de ses nouvelles, l'a laissé à Docktzitzi. Cet émissaire rapporte aussitôt au général bavarois l'ordre de gagner Vileika, d'y réunir des vivres, et de nous garder le passage de la Willia. Cinquante napoléons seront remis au Polonais s'il réussit à s'acquitter de son message en quinze heures de temps.

Le duc de Bellune vient d'envoyer sur la rive droite la division Daëndels; il n'a plus, pour tenir à Studianka, que la division Girard et la cavalerie du général Fournier. L'empereur craint que ce ne soit se dégarnir trop vite, et il rend au maréchal les troupes de Daëndels.

A sept heures du matin, c'est-à-dire à la pointe du jour, le canon se fait entendre dans les bois vers Borisow. C'est Tchitchagoff qui attaque vivement le duc de Reggio. L'empereur monte à cheval et y court au galop. A peine a-t-il mis pied à terre dans une éclaircie de bois, qu'il voit le duc de Reggio blessé qu'on emporte. Il confie aussitôt le commandement au duc d'Elchingen.

Dans le même moment, le canon gronde aussi de l'autre côté de

la rivière. C'est Wittgenstein qui, descendu de Staroï-Brisow, en est aux mains avec le duc de Bellune.

La crise est donc arrivée ! Les deux batailles sont engagées, l'une en deçà, l'autre au delà des ponts, et les deux rives de la Bérésina en retentissent à la fois.

Voici comment sont réparties les troupes pendant la bataille, le 28 novembre :

Rive gauche.

Commandement du duc de Bellune.		Division Girard. Division Daëndels. Division de cavalerie Fournier.		10,000

Rive droite.

Commandement du duc de Reggio, puis du duc d'Elchingen.	1re ligne. Duc de Reggio.	Division Dombrowski. Division Doumerc. Deuxième corps.	9,300	16,900
	2e ligne. Duc d'Elchingen.	Troisième et cinquième corps. Division Claparède.	5,400	
	3e ligne. Duc de Trévise.	Infanterie de la jeune garde, sous le commandement du duc de Trevise.	2,200	
		Total des combattants.		26,900
En réserve à Zaniwki.		Vieille garde.	4,500	4,880
		Cavalerie de la garde, montée.	200	
		Cavalerie démontée.	180	
				31,780
En marche sur Zembin.		Le corps du vice-roi. Le corps du prince d'Eckmühl. Le corps du duc d'Abrantès.		9,000
				40,780
Foule de non combattants.				45,000
		TOTAL GÉNÉRAL.		85,780

Aussitôt la bataille engagée, tous ceux qui ne sont pas combattants, et qui n'ont pu traverser la rivière, se pressent alors d'accourir aux ponts. Celui qui était réservé pour les chevaux et les voitures a cédé sous le poids de l'encombrement. Il faut employer la force pour avoir l'espace nécessaire aux réparations. Mais bientôt les chevalets faiblissent, le pont n'est plus susceptible d'être remis en état. Les bagages et l'artillerie cherchent à se frayer une

route sur l'autre rive. Il s'engage alors une lutte affreuse entre les gens de pied, ceux à cheval et ceux qui conduisent les voitures, les pièces d'artillerie et les caissons; une foule de malheureux employés, de femmes et d'enfants qui s'étaient sauvés de Moskow et avaient suivi l'armée jusque-là, se précipitent vers ce passage; les isolés, qui s'étaient arrêtés pendant le passage de l'armée, jugeant le dernier moment venu, accourent en foule sur le même point. Alors le pont est bientôt encombré de cadavres et de fourgons; il faut, pour approcher de la rivière, monter sur le corps de ceux qui ont été écrasés; il y en a qui, précipités à terre, respirent encore et rassemblant leurs forces épuisées, cherchent à se relever, et s'accrochent aux individus qui ne sont pas tombés; mais ceux-ci les repoussent avec violence, les foulent aux pieds, et s'efforcent d'avancer, pour aller à leur tour succomber quelques pas plus loin. Pendant qu'on se débat avec acharnement dans les environs du pont, la multitude toujours croissante se rapproche de la rivière; les obstacles et les victimes se multiplient; tous se pressent, se culbutent et veulent passer à la fois : les hommes à cheval renversent les piétons; les voitures qui roulent au milieu de ces scènes d'horreur se font faire place, en écrasant sous leurs roues tout ce qui se trouve devant elles : on entend de toutes parts les cris aigus de la douleur, ou les vociférations de la rage et du désespoir.

On voit de pauvres femmes tenir leurs enfants au-dessus de l'eau, comme pour retarder de quelques secondes leur mort et la plus affreuse des morts; scène d'amour maternel vraiment admirable, que le génie de la peinture a devinée en traçant une scène du déluge et dont nous avons vu la touchante et affreuse réalité ! L'empereur voulait retourner sur ses pas, espérant que sa présence ramènerait l'ordre ; on l'en dissuada d'une manière tellement significative, qu'il

lutta contre l'impulsion de son cœur et demeura, et certes ce n'était pas sa grandeur qui l'attachait au rivage. On voyait tout ce qu'il éprouvait de souffrance, quand, à chaque instant, il demandait où en était le passage, si l'on entendait encore les canons rouler sur pont, si les cris cessaient un peu de ce côté-là.

« Les imprudents ! pourquoi n'ont-ils pas attendu un peu ? » disait-il.

Il y eut de beaux exemples de dévouement dans cette malheureuse circonstance.

Des officiers s'attelèrent eux-mêmes à des traineaux pour emmener quelques-uns de leurs compagnons que leurs blessures avaient rendus impotents ; ils enveloppaient ces malheureux le plus chaudement possible, de temps à autre les réconfortaient avec un verre d'eau-de-vie, quand ils pouvaient s'en procurer, et leur prodiguaient les soins les plus touchants.

Il y en eut beaucoup qui se conduisirent ainsi ; et pourtant combien dont on ignore le nom ! combien peu revinrent jouir dans leur pays des plus beaux souvenirs de la vie !

Le pont fut brûlé à huit heures du matin. Le 29, l'empereur quitta les bords de la Bérésina, et nous allâmes coucher à Kamenn ; Sa Majesté y occupait une mauvaise maison de bois ; un air glacial y arrivait de tous les côtés par de méchantes fenêtres dont presque toutes les vitres avaient été brisées. Nous fermâmes avec des bottes de foin les ouvertures laissées au vent. A quelque distance de nous, sur un vaste emplacement, on avait parqué comme du bétail de malheureux prisonniers russes que l'armée chassait devant elle. J'avais peine, vraiment, à comprendre cette allure de victorieux que nos pauvres soldats se donnaient encore, en traînant après eux un misérable luxe de prisonniers qui ne pouvaient que les gêner en

appelant leur surveillance. Quand les vainqueurs meurent de faim, où en sont les vaincus? aussi ces malheureux Russes, exténués par les marches et par le besoin, périrent presque tous dans cette nuit. On les vit le matin serrés pêle-mêle les uns contre les autres, ils avaient espéré trouver ainsi un peu de chaleur. Les plus faibles avaient succombé, et leurs cadavres raidis furent, pendant toute la nuit, accolés à ceux qui survécurent, sans que ces derniers s'en aperçussent; il y en eut qui, dans leur voracité, mangèrent leurs compagnons morts. On a souvent parlé de la dureté avec laquelle les Russes supportent la douleur; j'en puis citer un trait qui passe toute croyance. Un de ces malheureux, étant éloigné du corps auquel il appartenait, avait été atteint d'un boulet qui lui avait coupé les deux jambes et tué son cheval. Un officier français allant en reconnaissance sur le bord de la rivière où le Russe était tombé, aperçut, à quelque distance, une masse qu'il reconnut pour un cheval mort, et pourtant il distingua que cette masse n'était pas sans mouvement; il s'approche et voit le buste d'un homme dont les extrémités étaient cachées dans le ventre du cheval; ce malheureux était là depuis quatre jours, s'enfermant dans son cheval pour y chercher un abri contre le froid et se repaissant des lambeaux infects de ce gîte effroyable. *

Plus loin, hors de la foule, quelques soldats sont immobiles : ils veillent sur les corps mourants de leurs officiers qui se sont confiés à leurs soins; ceux-ci les conjurent en vain de ne plus songer qu'à leur propre salut; ils refusent; et, plutôt que d'abandonner leurs chefs, ils attendent la mort ou l'esclavage.

« Au-dessus du premier passage, pendant que le jeune Lauriston se jetait dans le fleuve pour exécuter plus promptement les ordres

* *Mémoires de Constant.*

de son souverain, un frêle batelet de bouleau, chargé d'une mère et de ses deux enfants, sombra sous les glaces; un artilleur, qui luttait comme les autres sur le pont pour s'ouvrir un passage, s'en aperçut; tout d'un coup, s'oubliant lui-même, il se précipite, s'efforce et parvient enfin à sauver une de ces trois victimes. C'était le plus jeune des deux enfants : l'infortuné appelait sa mère avec des cris de désespoir; et l'on entendait le brave canonnier lui dire, en l'emportant dans ses bras, « qu'il ne pleurât point, qu'il ne l'avait pas sauvé de l'eau pour l'abandonner sur le rivage; qu'il ne le laisserait manquer de rien, qu'il serait son père et sa famille. » *

« Nous avions, au quatrième corps, pour inspecteur aux revues, M. de Labarrière, homme respectable et d'une grande aménité de caractère. Son âge avancé, et surtout son faible tempérament, l'avaient depuis longtemps rendu inhabile à marcher, et, comme tant d'autres, il se trouvait couché dans un traîneau. Par hasard, ayant aperçu un officier de ses amis, quoiqu'il eût peine à se soutenir, il alla à lui, et, se jetant dans ses bras, se recommanda à son humanité. Cet officier était blessé; mais trop généreux pour refuser ses faibles secours, il lui promit de ne plus le quitter. Alors tous les deux, s'embrassant étroitement, allèrent vers le pont avec cette assurance et ce courage qu'éprouvent deux amis, lorsqu'ils ont encore la consolation de mourir ensemble; s'appuyant l'un sur l'autre, ils se perdirent dans la foule, et depuis lors on ne les a plus revus.

« Il y eut aussi une femme, marchant avec les équipages de Napoléon, que son mari avait laissée un peu en arrière, tandis qu'il allait lui-même reconnaître le pont où il pouvait se hasarder de

* Le comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée en* 1812.

passer. Pendant ce temps, un obus vint éclater près de cette épouse infortunée ; la foule qui était autour prit la fuite ; elle seule resta ; bientôt l'ennemi, en s'avançant, fit refluer nos troupes tout près du pont, et, dans leur marche confuse, elles entraînèrent cette malheureuse, qui voulut revenir où son mari l'avait quittée. Battue par ces flots tumultueux, elle se vit égarée, puis perdue : de loin on l'entendait appeler son époux ; mais sa voix touchante se perdait à travers le bruit des armes et les cris des combattants; alors, pâle et sans voix, se meurtrissant le sein, elle tomba évanouie au milieu des soldats, qui ne l'avaient ni vue ni entendue. » *

Cependant Tchitchagoff avait attaqué le duc de Reggio sur la rive droite. Les troisième et cinquième corps servaient de réserve au deuxième et étaient en position à la tête du bois de Brilowa. La garde avait été disposée dans les marais de Weselowo, prête à soutenir le duc de Reggio ou le duc de Bellune sur l'une et l'autre rive. Les troisième et cinquième corps ne tardèrent pas à prendre part à l'action ; le combat se soutint avec l'acharnement le plus vif. Le duc d'Elchingen qui avait pris le commandement des deuxième, troisième et cinquième corps, fit si bien par ses savantes dispositions et son brillant courage, qu'il réussit à contenir Tchitchagoff : une charge exécutée par le général Doumerc, à la tête de sa division de cuirassiers, força l'amiral, qui avait engagé jusqu'à sa réserve, à se retirer à la nuit.

L'attaque de Tchitchagoff vient donc d'échouer. Ses lieutenants Tchaplitz et Pahlen n'ont pu percer les lignes de Polonais et de Français que Ney leur a opposées, et notre cavalerie a terminé cette résistance par une éclatante victoire. Notre cavalerie ! c'est sur des chevaux mourant de fatigue et de faim que les braves cuiras-

* Eugène Labaume, *Relation de la campagne de Russie*, page 402.

siers de Doumerc ont fourni les charges qui ont enfoncé les carrés ennemis ! Les Russes, sabrés, renversés, se replient en déroute sur Tchitchagoff, qui est encore en arrière à Stakow. Ils nous laissent dix-huit cents prisonniers; mais qu'en faire ?

Sur la rive gauche, l'agression des Russes n'a pas été plus heureuse. Le duc de Bellune ayant pris position, avec quinze mille hommes, pour protéger le passage, fut attaqué à dix heures du matin par Wittgenstein, à la tête de quarante-six mille hommes. La position qu'il occupait avec les deux divisions qui lui restaient n'était pas très-avantageuse ; sa droite était bien appuyée à la rivière, mais sa gauche était en l'air, et son front n'était pas assez étendu pour atteindre un bois qui se trouvait à proximité, et qui aurait pu le couvrir. La brigade de cavalerie du général Fournier, placée à la gauche, répara ce défaut de position ; la droite fut défendue par une batterie de la garde placée sur l'autre rive. Malgré l'énorme disproportion du nombre, le duc de Bellune tint longtemps la victoire indécise ; le général Fournier exécuta plusieurs charges brillantes ; mais enfin, après des efforts inouïs de courage, après la défense la plus héroïque, le neuvième corps fut obligé d'abandonner sa position, et la poignée de braves qui le composaient se replièrent vers le pont.

Mais l'affreux désordre du passage de la nuit régnait encore ; des bataillons envoyés à l'avance pour débarrasser le pont, ne purent résister à cette foule de malheureux que le désespoir rendait furieux.

Vainement plusieurs généraux se présentèrent pour arrêter quelques moments la multitude épouvantée, ils ne furent pas écoutés ; la voix de l'empereur eût été méconnue en cet instant terrible.

Chacun se précipitait avec fureur sur le pont ; on ne se connais-

sait plus, la rage égarait tous les esprits; on se frayait un passage à coups de sabre, à coups de baïonnette, et en renversant tout ce qu'on rencontrait devant soi. Les voitures, les pièces d'artillerie, heurtées les unes par les autres, étaient culbutées sur les malheureux qui se trouvaient à proximité; les hommes, les chevaux étaient écrasés impitoyablement; un grand nombre furent poussés dans la rivière; plusieurs s'y jetèrent volontairement, dans l'espérance de se sauver à la nage; peu parvinrent à gagner la rive opposée, les autres périrent au milieu des glaçons. L'artillerie de l'ennemi et la fureur de ses hordes de Cosaques vinrent bientôt redoubler l'horreur de ces scènes de destruction : aux cris affreux qui s'élevaient de toutes parts, aux gémissements des hommes et des chevaux abattus et écrasés, se joignaient le sifflement des boulets, l'explosion des obus, le choc de ces corps sur les voitures de bagages qu'ils brisaient, et dont les éclats, lancés avec violence, multipliaient les effets meurtriers de la mitraille, et produisaient des mutilations effroyables.

L'empereur était de retour à son quartier général de Zaniwki, quand le canon redouble sur l'autre rive et des clameurs qui s'élèvent, fixent son attention. Une agitation surnaturelle a bouleversé la foule qui remplit le fond de la vallée. Des voix se font distinctement entendre, et bientôt, parmi les broussailles du marais, on voit sortir des hommes nus qui se sont élancés à travers les glaçons pour franchir la rivière à la nage. Le colonel V... est de ce nombre. On a peine à le reconnaître dans sa nudité sauvage. Un moment après arrive le docteur Larrey, à moitié étouffé, entouré de quelques soldats qui l'ont tiré de la foule et l'ont ramené sur leurs bras. Il était allé chercher sur l'autre rive une caisse d'instruments de chirurgie que le nombre croissant de nos blessés ne rendait que

trop nécessaire. Peu s'en fallut qu'il ne devînt victime de son dévouement.*

C'est une batterie avancée par les Russes sur le bord de la rivière qui a causé ce nouvel accès de désordre. Pour comble de malheur, le pont, mal assuré, se rompt encore une fois. Impatients de se voir retenus, ne pouvant avancer ni reculer, les uns s'élancèrent sur des trains de glace, dont ils s'imaginent pouvoir s'aider pour gagner l'autre bord; d'autres aiment mieux se jeter à la nage. Quelques-uns de ceux qui sont moins engagés dans la foule, gardent assez de sang-froid pour se tenir à l'écart sur le rivage et s'en remettre à la merci des Russes.

Cependant, le duc de Bellune a promptement forcé Wittgenstein de reculer sa batterie. Le tumulte se calme peu à peu, mais il a laissé des débris trop pénibles à décrire. Beaucoup des nôtres ont péri. On ne passe plus le dernier pont que sur des cadavres d'hommes et de chevaux.

Sur les deux rives, le combat a repris un nouvel acharnement. Wittgenstein et Tchitchagoff ont fait avancer leurs réserves. Ce dernier a reçu en outre le secours des Cosaques de Platoff et de l'infanterie d'Yermoloff, détachés de l'avant-garde de Kutuzoff; mais ni l'un ni l'autre des généraux ennemis ne réussissent à forcer nos positions; ils sacrifient inutilement leurs meilleures troupes. Ici la victoire se réduit, pour nous, à ne pas reculer, et nous l'obtenons complète. Le duc de Bellune a même un moment percé le centre de la ligne de Wittgenstein. On cite le 7e régiment de cuirassiers qui s'est précipité sur un carré de sept mille Russes, et leur a fait mettre bas les armes **; le brave Zayonscheck a eu le genou

* Le baron Fain, *Mémoires de* 1812, tome II, page 399.

** Voir à l'*appendice de la huitième partie,* le décret qui nomme le colonel Dubois général de brigade.

fracturé. Larrey y court, et, sous le canon de l'ennemi, lui fait l'amputation de la cuisse. Outre le duc de Reggio, le général Legrand et le général Zayonscheck, nous comptons parmi nos blessés de la rive droite le général polonais Dombrowski; sur la rive gauche, du côté du duc de Bellune, les généraux Fournier, Girard et Damas, qui n'ont pas voulu quitter leur poste; on ne cite encore parmi les morts qu'un seul de nos généraux, le général Candras. Le jeune Alfred de Noailles, aide de camp du prince de Neufchâtel, a été massacré par des Cosaques, dans une charge de cavalerie russe, au moment où le cheval de cet officier venait de s'abattre.

Vers le soir, le feu a cessé. Les ordres de l'état-major étaient venus pour que le duc de Bellune se retirât, à la nuit, de Studianka; mais ce maréchal sent sa force; quoiqu'il ne compte plus que six mille soldats contre les trente mille de Wittgenstein, il peut donner encore la nuit entière aux malheureux qui restent sur le rivage, et il envoie annoncer à l'empereur qu'il ne fera sa retraite que le lendemain, quelques heures avant le jour. Ainsi, le maréchal soutient la lutte jusqu'au bout et hors de toute proportion avec ses moyens. Par son noble dévouement, il a réparé les fausses manœuvres des jours précédents. Cette journée, dit l'empereur, est une des plus glorieuses de Victor.

Dans la nuit, tous les blessés sont mis en route pour Vilna sur des traîneaux qu'on s'est procurés dans les villages voisins. Le lendemain, au jour, l'armée défile dans la direction de Zembin.

Voilà où aboutissent les combinaisons de Wittgenstein et de Tchitchagoff. Dès les premiers pas, leur coopération, tirée de si loin, aurait dû avorter, si, d'un côté, Schwartzenberg, sur le Bug, et de l'autre le duc de Bellune, sur la Dwina, avaient pu exécuter

leurs ordres; mais il en a été autrement. Les généraux russes ont pénétré jusque sur le chemin de l'armée française; ils devaient, disait-on, nous prendre tous jusqu'au dernier, et, malgré le triste état où nous sommes, ils sont forcés, au défilé fatal, à n'être que les témoins de notre passage... Que seraient devenus les Russes, s'ils s'étaient trouvés sur les pas de l'armée française avant que les deux tiers de ses forces eussent été paralysés par le froid et par la faim! Cependant, le général Partouneaux est tombé entre leurs mains.

Le duc de Bellune avait laissé la division Partouneaux devant Borisow, d'où elle ne devait partir que le soir. Lorsque la nuit fut venue, le général se mit en route, ainsi que le portaient ses instructions; mais, dans l'obscurité, il se trompa de direction, appuya trop à droite, et suivit la route de Studianka. Cette erreur fut la cause de sa perte : ayant marché sur des feux qu'il prit pour ceux de l'armée française, il se trouva tout à coup au milieu des corps de Platoff et de Wittgenstein, et fut fait prisonnier avec tout son état-major. Sa division, forte de trois mille hommes d'infanterie, deux faibles régiments de cavalerie et trois canons, fut obligée de mettre bas les armes. Un seul bataillon, formant l'extrême arrière-garde, qui avait appuyé plus à gauche, du côté de Bycze, arriva à Weselowo.

Des prisonniers qu'on a faits dans la journée, et quelques-uns des nôtres qui se sont échappés, viennent confirmer toutes les inquiétudes. Voici ce que les premiers déclarent :

Le général Partouneaux, voyant que l'ennemi lui barrait le chemin de Staroï-Borisow, ne pensait plus qu'à se l'ouvrir l'épée à la main. Sommé dans ce premier moment de ne pas continuer une défense inutile, il a répondu au parlementaire : « Je vous garde;

vous serez témoin des efforts que nous allons faire. » Et l'on s'est battu avec une grande résolution, quoique la division fût obstruée dans tous ses mouvements par la masse des hommes désarmés qui s'attachaient à elle. Tout à coup le bruit s'est répandu que le pont de Studianka était en feu! Une grande lueur s'élevait dans cette direction : c'était une ferme qui brûlait; mais la fausse nouvelle n'en a pas moins produit son effet. Dès lors on s'est cru sans espoir de rejoindre l'armée. Les généraux ont essayé de lutter encore toute la nuit contre la mauvaise fortune. Malheureusement personne n'a pensé à descendre, à la faveur de l'obscurité, dans les chemins du fond de la vallée, qui ont sauvé le bataillon du 55ᵉ. Ce n'est que ce matin même, au jour, qu'ils ont capitulé; mais on ne cite comme compris dans cette capitulation que les généraux Blamont, Delaître et Le Camus, avec leurs brigades. On assure que dès la veille, au soir, leur chef, le général Partouneaux, n'était plus à leur tête.

D'autres rapportent que Partouneaux s'est en effet détaché, à dix heures du soir, pour gagner les hauteurs de la droite, avec la brigade Billard, espérant surprendre le passage à travers la plaine et les bivacs de l'ennemi; mais on ne pouvait dire ce qu'il était devenu. Enfin, de nouveaux rapports assurent que le général Partouneaux a succombé dès ses premiers pas; que des Cosaques qui l'observaient ont donné l'éveil, et que nos soldats, engagés sur la surface d'un lac gelé dont la glace craquait sous les pieds, se sont vus aussitôt renfermés par les Russes... Dans cette situation il a bien fallu se rendre!

Enfin, d'après le témoignage de M. Eugène Labaume *, le général Partouneaux, après avoir repoussé les attaques de Platoff et de

* *Relation complète de la campagne de Russie en* 1812, page 398.

Tchitchagoff, partit de Borisow à trois heures après midi, avec la troisième brigade, pour s'opposer aux Russes qui s'avançaient en colonnes. Instruit qu'il allait avoir affaire à des forces considérables, il appela les première et deuxième brigades restées à Borisow, commandées par les généraux Blamont et Le Camus. Cette division se rendait à Wasselowo, cherchant à regagner le gros de l'armée, lorsqu'elle fut arrêtée par des partis ennemis. Quoiqu'elle n'eut que trois mille hommes, elle chercha à se faire jour, et, pendant toute la soirée, soutint un combat qui dura plus de quatre heures, et où furent blessés les généraux Blamont et Delaître. Au milieu de la neige et avec un temps horrible, nos troupes se mirent en carré, restèrent sur pied toute la nuit, sans avoir rien à manger et ne voulant pas faire de feu, dans la crainte de déceler leur position. Cette situation cruelle dura jusqu'au lendemain, où la division se vit entourée par le corps entier de Wittgenstein, fort de quarante-cinq mille hommes; alors, perdant l'espoir d'échapper, elle se rendit prisonnière, n'ayant plus que douze cents hommes et deux faibles escadrons, tant les horreurs de la faim, la rigueur du froid et le feu de l'ennemi avaient diminué le nombre de ces braves, qui, dans leur malheur, prouvèrent que les soldats français, jusque dans leur défaite, savent trouver des occasions de gloire !

Voici, sur cet événement, la relation du colonel Boutourlin * : La division Partouneaux n'avait point encore atteint Staroï-Borisow; le comte Wittgenstein, qui, sur ces entrefaites, était arrivé avec le corps de Steingell et de Berg, fit ses dispositions pour attaquer la division coupée. L'armée exécuta un changement de front à gauche, et s'établit perpendiculairement à la Bérésina, faisant face à Borisow. La droite, composée de l'avant-garde de Wlastoff,

* *Histoire militaire de la campagne de Russie*, tome II, page 372.

fut portée derrière Staroï-Borisow, touchant par sa droite à la route de Studianka. Le corps de Steingell forma le centre de la gauche, dans la direction de Doubéna. Le corps de Berg se mit en réserve derrière celui de Steingell. Dans cette position, le comte Wittgenstein attendit la réponse de l'ennemi à un parlementaire que le général Diebitch lui envoya pour le sommer.

« Le général Partouneaux retint l'officier parlementaire et continua sa marche, avec la résolution de s'ouvrir un passage l'épée à la main. Les hussards de Grodno, qui soutenaient les avant-postes du comte Wittgenstein, furent repliés, et l'ennemi se forma en face de Staroï-Borisow, parallèlement à la position de l'armée russe, dont il attaqua incontinent la droite et le centre : ses colonnes de gauche s'avancèrent avec impétuosité, malgré le feu des batteries russes, et pénétrèrent dans la ferme dont on a fait mention. Le général Wlastoff leur opposa les régiments d'Azow et le 25ᵉ de chasseurs, qui les empêchèrent de déboucher de Staroï-Borisow. Au centre, le régiment de Nowoguinsk et deux cohortes de la milice de Novogorod, se précipitèrent à l'arme blanche sur les colonnes ennemies, les culbutèrent, et, conversant ensuite à droite, chargèrent en flanc les troupes qui occupaient déjà Staroï-Borisow. L'ennemi, expulsé de la ferme et se voyant hors d'état de résister aux forces supérieures qu'il avait à combattre, se mit en retraite dans la direction de Borisow. Mais cette ville se trouvait déjà entre les mains des Russes. Le général Platoff, qui avait continué à suivre la grande route, ne trouvant point d'obstacle dans sa marche, y était entré à dix heures du soir, et l'occupait conjointement avec le partisan Seslawin. Cette circonstance rendait la position de la division française désespérée, puisqu'elle se trouvait investie de tous côtés. Le général Partouneaux se décida alors à

demander à capituler ; mais pendant que l'on était en pourparlers, il crut encore pouvoir échapper, dans l'espérance que les Russes, sur la foi de la négociation entamée, se relâcheraient de leur vigilance. A cet effet, il se détacha du gros de sa division avec quatre cents hommes, et essaya de se glisser par sa droite à travers le bois; mais il tomba sur le régiment de Cosaques de Czernozouboff, qui le fit prisonnier avec tous ceux qui l'accompagnaient. Le reste de la division ne capitula que le lendemain à sept heures du matin. Les généraux Billard, Le Camus et Delaître mirent bas les armes avec trois pièces de canon et environ sept mille hommes. »

Cet événement est pénible pour Napoléon, qui vient de battre l'ennemi sur tous les points, qui vient de triompher de tant d'obstacles ! Les marches les plus longues, les plus disputées, les plus accablantes n'avaient rien produit de semblable ! Et c'est sur un champ de victoire qu'il faut en dévorer l'affront !... Un reproche échappe à l'empereur contre le malheureux général ; reproche injuste, comme on vient de le voir ; mais Napoléon n'a pas tardé à revenir de son erreur.

Le 29 novembre, à une heure du matin, le duc de Bellune a commencé son mouvement de retraite. Il traverse la rivière dans un ordre parfait, avec toute son artillerie, ne laissant plus qu'une faible arrière-garde à Studianka. Tout ce qui restait encore sur la rive gauche se précipite alors sur les ponts, et l'on recommence à se tuer pour obtenir un passage que peu d'instants auparavant on aurait pu franchir sans obstacle. Les dernières troupes de l'arrière-garde s'arrêtent encore pour laisser s'écouler cet encombrement. Enfin, après avoir attendu jusqu'à huit heures et demie du matin, il faut se retirer. Les Russes, toujours renforcés par des troupes fraîches, arrivent en masse, et forcent les restes du neuvième corps,

qui combat encore, à passer la rivière. La division polonaise du général Girard se fait jour à travers tous les obstacles, et, gravissant cette montagne de cadavres qui lui ferme la retraite, elle arrive sur l'autre rive, où l'ennemi l'eût infailliblement suivie, si dans l'instant le feu n'eût été mis au pont.

Les fuyards continuent à s'entasser dessus, et à chercher une issue au milieu des flammes, lorsque enfin, les principaux appuis étant consumés, ce pont fatal s'abime avec un craquement épouvantable, et disparaît dans le gouffre de la Bérésina!...

Il est impossible d'évaluer avec précision la perte des Français dans cette journée : plus de six mille hommes furent tués ou blessés, quinze mille au moins demeurèrent au pouvoir de l'ennemi. Les Russes reconquirent à la Bérésina les trophées et les richesses qui avaient été enlevés de Moskow; une immense quantité d'artillerie et de bagages tomba entre leurs mains, et ils se ressaisirent de ces familles infortunées d'artistes et de négociants français, qui cherchaient à échapper à la vengeance des implacables Moscovites.

Après le passage de la Bérésina, la plupart des corps qui avaient encore conservé quelque apparence d'organisation, se débandèrent complétement : près de trente mille hommes, démoralisés, perclus, désarmés, marchant en masse comme des troupeaux d'animaux timides, furent faits prisonniers avant d'arriver à Vilna.

Le quartier général était à Zembin à dix heures du matin; le soir, il s'arrête à Kamenn. Cette route passe à travers des bois marécageux; elle est coupée par une multitude de ponts. C'est un long défilé facile à défendre contre l'ennemi qui voudrait nous poursuivre; mais la position serait dangereuse contre l'ennemi qui nous attendrait au débouché : or Tchitchagoff peut encore gagner la tête de notre marche par un chemin plus court, qui, de Borisow,

aboutit sur Plechnitzié. L'alarme est devant nous! Les Cosaques ont paru en même temps que nos convois de blessés de Plechnitzié. Leur bande sauvage se compose d'environ trois cents individus : ils ont enlevé le général Kaminski et les bagages de l'intendant général Mathieu Dumas; ils ont même été sur le point de faire prisonniers le duc de Reggio et le général Pino, blessés tous deux, qui s'étaient fait transporter dans ce village.

Ces deux généraux s'étaient établis dans une maison de bois, avec vingt-cinq hommes, y compris leurs aides de camp. Là, un officier de Cosaques les somme en bon français de se rendre ; on lui répond qu'un maréchal de l'empire ne se rend pas. Alors les Cosaques, s'étant mis en devoir d'escalader le mur de clôture d'une espèce de cour, contraignent nos braves à se retrancher dans leur chétif abri.

Le duc de Reggio, grièvement blessé à l'aine, est étendu sur un grabat, pouvant à peine faire un mouvement; cependant il demande ses pistolets, et veut prendre part à l'action. Il arrache brin à brin la mousse ou le chaume qui joint les interstices des bois arrondis et superposés qui forment les parois de la cabane, et ajuste d'une main ferme les Cosaques qui tentent vainement d'ébranler ce misérable refuge. Indignés de l'impuissance de tant d'efforts, voyant tomber les leurs, ajustés pour ainsi dire à bout portant, ils braquent sur cette cabane une pièce de trois. En ce moment, le maréchal, blessé de nouveau par un éclat de bois, voit, à son grand étonnement, sortir des décombres d'un four que le boulet vient de démolir, une demi-douzaine de petits Russes.

C'est alors que le général Pino, le bras en écharpe, se met à la tête de son monde, et repousse les Cosaques assez loin pour rallier à sa petite troupe quelques hommes isolés, qui, fort heu-

reusement, ne tardèrent pas à être rejoints par l'avant-garde de l'empereur. *

La tentative de Tchitchagoff n'était qu'une velléité de Cosaques. L'amiral se contente de faire suivre les Français par le général Tchaplitz. Quant à Wittgenstein, il est arrêté sur les bords de la Bérésina par la difficulté du passage.

Le 30 novembre, le quartier général arrive à Plechnitzié. Voilà donc les Français sortis de tous les cercles qui avaient été tracés autour de leur retraite : il n'y a plus d'armées ennemies devant eux; elles sont maintenant toutes en arrière. La campagne contre les Russes est finie; mais celle contre le froid va recommencer, plus rude encore.

Pendant que les débris de l'armée française traversent la Bérésina, et se disposent à continuer leur mouvement de retraite, jetons un coup d'œil rétrospectif dans le camp ennemi.

Dans la nuit du 27 au 28, le général Yermoloff arriva à Borisow. Dans la même nuit, l'amiral Tchitchagoff fit jeter un pont de pontons à Borisow. De cette façon, la communication fut parfaitement établie, tant entre les armées du comte Wittgenstein et l'amiral, qu'avec les corps détachés de la grande armée.

Les généraux russes, réunis à Borisow, concertèrent, pour le 28, une attaque générale sur les deux rives à la fois. Tchitchagoff, soutenu par le détachement de Yermoloff, se chargea des opérations sur la rive droite, contre la partie de l'armée française qui avait déjà passé la rivière, et Wittgenstein se proposa d'attaquer le corps de Victor, demeuré sur la rive gauche pour couvrir l'opération que les Français n'avaient pu encore achever.

A la pointe du jour, le général Yermoloff traversa la rivière au

* Le baron Denniée, *Itinéraire de l'empereur Napoléon,* page 164.

pont de Borisow, et suivit la marche de l'amiral, qui, réuni au détachement du comte Orouk, se porta à Stakow, où il arriva à neuf heures du matin.

Le général Tchaplitz, renforcé par toute l'infanterie de l'avant-garde du comte Pahlen, attaqua, au point du jour, les troupes du maréchal Oudinot. Les 7e, 12e, 14e, 22e, 27e, 28e et 32e de chasseurs se répandirent en tirailleurs dans les bouquets de bois qui s'étendent depuis la forêt de Stakow jusqu'à Brill. Ils étaient soutenus par les hussards de Pawlograd, disposés par escadrons dans les petits champs qui séparaient ces bouquets de bois. Dans cette position, le général Tchaplitz entretint le combat avec vivacité. Napoléon, qui sentait la nécessité de faire les plus grands efforts pour empêcher l'amiral de pénétrer jusqu'à Brill, renforça Oudinot par la légion de la Vistule, et le reste de quelques bataillons que conduisait Ney. Celui-ci le fut à son tour par la garde. Le maréchal Oudinot ayant été blessé, Ney prit le commandement et forma en colonne les cuirassiers de la division Doumerc, et s'élança en avant à la tête de cette masse de cavalerie, suivie et soutenue des colonnes d'infanterie avec de l'artillerie. Mais l'amiral s'étant arrêté à Stakow, le général Tchaplitz, abandonné à ses propres forces, ne put résister davantage. Sa chaîne de tirailleurs fut rompue et culbutée, et il se trouva forcé de battre en retraite sur Stakow, sans pouvoir rallier environ six cents chasseurs de son aile gauche, qui tombèrent entre les mains des Français.

Cependant, l'amiral, se rendant enfin aux sollicitations réitérées du général Tchaplitz, qui lui demandait instamment du renfort, se décida à le faire soutenir par les huit régiments d'infanterie des neuvième et dix-huitième divisions, qu'il mit sous les ordres du général Sabanéief. Comme le terrain que ce général avait à par-

courir était très-boisé, il crut devoir répandre en tirailleurs la plus grande partie de son monde, et se préparer à recueillir dans cet ordre les troupes du général Tchaplitz. La cavalerie française, qui le poursuivait vivement, se jeta aussitôt avec résolution sur eux, et les rejeta dans le bois qu'ils venaient de traverser. Ce désordre aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences pour les Russes, si Tchaplitz lui-même, à la tête de deux escadrons de hussards de Pawlograd, n'eût exécuté une charge qui renversa les escadrons victorieux. Les généraux russes qui commandaient l'infanterie en profitèrent pour la remettre en ordre et la ramener au combat. Mais les Français avaient déjà gagné du terrain et réussi à se rendre maîtres du débouché du bois. Le deuxième corps s'établit à l'entrée du bois, vis-à-vis de Stakow, et engagea un combat très-vif contre les bataillons du général Sabanéief. Il était soutenu par les troupes de Ney et de Poniatowski. La garde demeura près de Brill. Le corps de Davoust fila sur Zembin. Celui du vice-roi n'avait pas encore défilé, car le passage était devenu de plus en plus difficile par la rupture d'un des ponts. Mais vers le soir, il prit aussi le chemin de Zembin.

Le combat dans les bois, entre Brill et Stakow, devint fort sanglant, et se prolongea jusqu'à onze heures du soir ; la division Legrand, les Suisses et les Polonais y combattirent avec le courage du désespoir, et le maréchal Ney se soutint jusqu'à la nuit. Le terrain ne permettant pas à l'amiral d'employer sa nombreuse cavalerie, il n'y eut d'engagés que les tirailleurs de l'infanterie et quatre pièces de canon, placées sur le chemin de Stakow à Brill, auxquelles les Français opposèrent une batterie d'égale force. La perte fut considérable de part et d'autre. Du côté des Français, les généraux Legrand et Zayonschek furent blessés. Ils perdirent en

outre cinq mille tués. Les troupes de l'amiral passèrent la nuit à Stakow et dans les bois, entre ce village et Brill. Les généraux Yermoloff et Platoff s'arrêtèrent aussi à Stakow.

Pendant que ces choses se passaient sur la rive droite de la Bérésina, sur la rive opposée, l'avant-garde du général Wlastoff partit de Staroï-Borisow à cinq heures du matin, et se dirigea sur Studianka. Elle fut suivie par la première ligne du corps de Berg; mais la deuxième, qui aurait dû marcher à la queue de la première, en fut empêchée par un malentendu, et demeura stationnaire. Le corps de Steingell fut laissé à Staroï-Borisow, pour opérer le désarmement de la division Partouneaux. Le général Fock, qui, avec la réserve, était encore à Giskowo, reçut l'ordre de marcher aussi sur Studianka.

Le général Wlastoff rencontra les avant-postes français près de Bytczi, et les repoussa jusque près de Studianka, où il se trouva en présence du gros des forces du maréchal Victor. Celui-ci avait posté les divisions Girard et Daëndels sur les hauteurs de Studianka, garnies d'une artillerie assez nombreuse. Son front était couvert par un ruisseau bordé de broussailles, et sa droite appuyait à la Bérésina; mais comme il n'y avait pas assez de troupes pour étendre sa gauche jusqu'à un bois qui aurait pu lui servir de point d'appui, cette aile se trouva en l'air, et il fut obligé de la couvrir par deux régiments de cavalerie aux ordres du général Fournier.

Le général Wlastoff s'établit parallèlement à la position des Français, sur les hauteurs de la rive gauche du ruisseau, et envoya le colonel Hergross attaquer la gauche de la position avec le régiment des hussards réunis et les Cosaques de Rodienoff. Ces derniers s'avancèrent avec vivacité; mais ils furent chargés et culbutés par le général Fournier, qui fut ramené à son tour par les hussards

réunis. Pendant ce temps, le quartier-maître général Diebitsch établit une batterie de douze pièces contre la droite des Français. Le feu de cette batterie porta le plus grand désordre dans les équipages qui allaient passer la rivière. Les voitures refluèrent avec précipitation vers les ponts, et s'entremêlèrent de telle sorte, qu'il devint impossible de les faire avancer. Toutes ces voitures formèrent une masse informe et immobile, exposée sans défense aux ravages du canon. Le maréchal Victor jugea qu'il ne pouvait assurer leur écoulement qu'en reprenant l'offensive pour éloigner les batteries. A cet effet, il poussa contre le centre des Russes des colonnes d'infanterie, qui, assaillies par le feu de l'artillerie, s'éparpillèrent dans les broussailles dont le ruisseau était bordé, et en ressortirent de nouveau en tirailleurs. Le 24e de chasseurs se porta contre eux et les repoussa. Alors, le maréchal Victor fit avancer sa droite, protégée par une batterie de la garde qui venait de s'établir sur la rive droite de la Bérésina, et dont le feu prenait d'écharpe la gauche des Russes.

La première ligne du général Berg arriva fort à propos pour repousser cette attaque. Trente-six pièces de canon furent disposées le long du front des Russes, dont la gauche fut renforcée par le régiment de Sewsk, le 1er de marine et la dixième cohorte de milice de Pétersbourg, et plus tard par le régiment de Perm. La droite des Français fut obligée de rétrograder, et la batterie à cheval n° 23, placée à droite des Russes, fit replier la cavalerie du général Fournier qui se mit en potence sur une hauteur à peu de distance des ponts.

Sur ces entrefaites, la réserve du général Fock arriva de Giskow et se porta derrière le centre, où les tirailleurs français avaient de nouveau gagné un terrain. Le général Diebitsch lâcha contre eux

les régiments de Nisow et de Woronége, qui les refoulèrent au delà du ruisseau, et s'emparèrent d'une batterie établie sur la rive opposée. Mais le maréchal Victor ayant poussé contre ces régiments sa réserve, composée d'infanterie et de cavalerie, ils furent renversés et rejetés derrière le ruisseau. Cette réserve, poursuivant ses succès, réussit même à percer le centre de la réserve russe. La batterie n° 11, que le général Fock fit jouer dans ce moment, arrêta d'abord les progrès des Français, qui furent définitivement repoussés par la charge de deux escadrons de cuirassiers et du bataillon de grenadiers de Powolowsk.

Les affaires ainsi rétablies au centre, le général Fock, avec une partie de sa réserve, se porta à droite, passa le ruisseau, et poussa contre la gauche des Français. Ce mouvement et le feu de l'artillerie russe, qui redoubla de vivacité, décidèrent la retraite du maréchal Victor. Il replia sa ligne par un mouvement de conversion, la gauche en arrière, et se forma en demi-cercle près des ponts. L'obscurité qui survint mit fin au combat. Les Russes bivaquèrent sur le champ de bataille. Dans la soirée, ils furent joints par la deuxième ligne du corps de Berg, et pendant la nuit par les troupes de Steingell.

Le total des troupes russes engagées au combat de Studianka ne s'élevait pas au delà de quatorze mille hommes, savoir : quatre mille hommes de l'avant-garde de Wlastoff, quatre mille de la première ligne du corps de Berg, et six mille de la réserve de Fock. Les forces du maréchal Victor n'étaient pas tout à fait aussi considérables. La perte éprouvée par l'armée du comte Wittgenstein, dans les journées du 27 et du 28, peut être évaluée à quatre mille hommes hors de combat. Les deux journées coûtèrent au corps de Victor deux drapeaux, quatre pièces de canon, et près de onze

mille prisonniers, en y comprenant les sept mille de la division Partouneaux. Les Français perdirent en outre près de cinq mille tués, dont une grande partie étaient des traîneurs qui n'appartenaient pas au neuvième corps.

Dans la nuit du 28 au 29, l'armée française fila sur Zembin. Le corps de Victor, profitant des ténèbres, traversa la rivière et prit la même direction ; il abandonna sur la rive gauche douze pièces de canon, deux mille traîneurs qui furent faits prisonniers, et une énorme quantité d'équipages, dont la prise procura un riche butin aux troupes du comte Wittgenstein.

Le 29, l'armée française s'étendit de Zembin à Pletchénitza ; le quartier impérial de Napoléon fut porté à Kamenn.

Dès la veille, l'amiral Tchitchagoff, voulant utiliser une partie de sa nombreuse cavalerie, qui ne pouvait être employée sur le terrain boisé où son armée se trouvait engagée, détacha le général Lauskoï, avec vingt escadrons et un régiment de Cosaques, pour tâcher de gagner la tête de l'armée française, et entraver ainsi sa marche. Le 29, vers midi, ce général fondit sur Pletchénitza, et enleva le général Kaminski et quelques fourriers qui s'y étaient rendus pour y marquer les logements du quartier impérial ; l'approche d'une forte colonne française engagea le général russe à évacuer ce bourg.

Le 29, à la pointe du jour, l'amiral Tchitchagoff, informé de la retraite des Français, poussa son armée jusqu'à Brill. Il recueillit, chemin faisant, sept pièces de canon abandonnées et trois mille traîneurs. Le gros de l'armée du Danube ne passa pas Brill ; l'amiral se contenta de lancer une nouvelle avant-garde, aux ordres du général Tchaplitz, composée de sept régiments de chasseurs, d'un d'infanterie, de vingt-quatre escadrons de cavalerie régulière, de

huit régiments de Cosaques, et de trois compagnies d'artillerie à cheval. Les ponts sur la petite rivière de Gaïna, et sur les marais qui la bordent, ayant été détruits par les Français, cette avant-garde se serait trouvée arrêtée par des obstacles invincibles, si le froid violent de la nuit précédente n'avait fait geler la rivière et les marais. Le général Tchaplitz les traversa sur la glace , et poursuivit l'arrière-garde française jusqu'au cabaret de Kabinskaïa-Roudnia, où il passa la nuit après avoir enlevé une pièce de canon et ramassé plus de deux cents prisonniers, dont un officier général.

Le maréchal Victor ayant détruit dans sa retraite les ponts sur la Bérésina, le comte Wittgenstein se trouva dans l'impossibilité de la passer, et dut se contenter de faire avancer l'avant-garde du général Wlastoff jusqu'au bas de la rivière, pour canonner des colonnes françaises qui paraissaient encore sur la rive droite.

Le terrain entre Studiauka et la Bérésina présentait un tableau horrible de désordre et de destruction : la plaine que les marais glacés formaient sur les bords de la rivière était encombrée de voitures de toute espèce, entre lesquelles on voyait errer une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants à demi gelés, que la rupture des ponts abandonnait à leur malheureux sort. Semblables aux ombres errantes sur les bords du Styx, ces infortunés jetaient des regards douloureux sur les flots qui mettaient un obstacle insurmontable à leur salut. N'ayant plus de sentiment que pour chercher à alléger les souffrances physiques qu'ils enduraient, ils ne s'appliquaient qu'à se dérober aux tourments que la faim et le froid accumulaient sur eux. Ici l'on voyait des camarades d'infortune se disputer avec acharnement des lambeaux dégoûtants de chair de cheval ; là des groupes de malheureux épuisaient leurs dernières forces pour allumer du feu avec des roues de caissons et des crosses

de fusils encore tout chargés. Les explosions fréquentes, suites naturelles de ces imprudences, achevaient de donner un caractère hideux à ces épouvantables scènes, et augmentaient le nombre des cadavres, dont le ravage du canon pendant le combat de la veille et l'encombrement de la foule près des ponts au moment du passage avaient jonché le sol.

Le comte Wittgenstein n'ayant pas de pontons, fut obligé de se servir de ceux que l'amiral lui envoya dans la soirée. On les mit à l'eau sur-le-champ ; mais le travail du pont fut fort retardé, à cause des glaçons que charriait la rivière, qui de plus se trouvait encore encombrée par les débris des ponts de l'armée française. Arrêté par ces obstacles, le comte Wittgenstein résolut du moins de faire agir des corps volants. Le général major Kutuzoff, arrivé à Lepel avec un détachement de trois mille trois cents chevaux, et qui venait d'être mis à sa disposition, reçut l'ordre de marcher par Dokchisty sur Vilna. Le détachement du comte Orloff-Denisoff ayant aussi rejoint l'armée, le comte Wittgenstein le renforça de trois régiments de Cosaques, des hussards de Grodno, d'une compagnie d'artillerie à cheval, et d'un bataillon du 23e de chasseurs, monté sur des chevaux de réquisition, et lui ordonna de passer la Bérésina au-dessus de Kriczin, et de se diriger vers Kamenn et Zamostié. Les généraux Platoff et Yermoloff séjournèrent à Stakow.

Tout ce qui vient d'être rapporté fait voir que le passage de la Bérésina, quoique glorieux pour les Français, fut chèrement payé par eux. Il leur coûta, d'après les historiens russes, vingt-cinq pièces de canons, plus de seize mille prisonniers, et près de douze mille tués, en y comprenant les hommes noyés dans la Bérésina. Les pertes étaient d'autant plus sensibles, qu'elles portaient prin-

cipalement sur les corps de Victor et d'Oudinot, les seuls qui eussent encore conservé jusque-là quelque tenue militaire. Leur désorganisation compléta celle de toute l'armée. Les cinquante mille hommes qui la composaient encore ne marchaient plus par corps, mais par bandes informes, qui ne reconnaissaient plus aucune loi de hiérarchie ni de discipline. Tous les efforts des officiers supérieurs, pour remettre quelque apparence d'ordre parmi cette multitude, demeurèrent sans effet.

Le général Miloradowitch, qui, depuis Toloczin, suivait la grande route de Borisow, se trouvait trop arriéré pour prendre part aux affaires de la Bérésina. Le 27, il se porta à Kzroupka, et arriva à Borisow le surlendemain. Cependant l'armée de Kutuzoff continuait sa marche à gauche de la grande route. Le 27, le prince vint à Krougloié; son avant-garde, aux ordres du général Wassilozikoff, poussa jusqu'à Tsetsergin. Le 28, elle se porta à Oukhwaly, et l'armée à Whomzi. Le 29, la dernière s'établit à Mikhéiwiczi, et le général Wassyliczikoff à Wychnié-Gorodno. Le lendemain, l'armée séjourna; mais l'avant-garde poussa jusqu'à Oukholodi, sur la Bérésina.

Le 30, le quartier impérial de Napoléon fut porté à Pletchénitsa. Le général Tchaplitz poursuivit son arrière-garde au delà de Zembin, et lui enleva sept canons et près de quatre cents prisonniers. L'armée du Danube séjourna à Brill. Le pont pour l'armée du comte Wittgenstein ne se trouva prêt que dans la soirée.

Le 1er décembre, le quartier de Napoléon fut transféré à Staïki. Le général Platoff, réuni au général Tchaplitz, poursuivit l'arrière-garde française jusqu'à Khotiniczi, et lui enleva cinq canons et plus de cinq cents prisonniers. L'amiral, avec son armée, vint à Zembin. Le comte Wittgenstein, avec la sienne, demeura encore

à Studianka, pour laisser écouler les bagages de l'armée du Danube, qui osbtruaient le défilé de Zembin. Il se contenta de faire passer la Bérésina à une avant-garde commandée par le général Wlastoff, et composée de cinq bataillons, de six escadrons et d'un régiment de Cosaques, avec quatorze bouches à feu, en tout de trois mille cinq cents hommes. Elle poussa jusqu'à Kamenn.

Le 2, le général Tchaplitz pénétra jusqu'à Starinki. L'arrière-garde, profitant du terrain très-boisé, se défendit pied à pied. Cependant on lui enleva encore une pièce de canon et près de quatre cents prisonniers. L'armée de l'amiral vint à Pletchénitsa ; celle de Wittgenstein atteignit son avant-garde à Kamenn. Le général Miloradowitch quitta Borisow et se porta à Jouriéwo.

On a vu précédemment que le général de Wrède, avec le sixième corps, s'était placé à Dockchitzi. A l'approche du détachement du général-major Kutuzoff, ce corps battit en retraite par Dolguinow, sur Wiléika. Toute son arrière-garde fut atteinte le 2, à Dolguinow, par l'avant-garde russe, sous les ordres du colonel Tettenborn, qui lui enleva un certain nombre de prisonniers. Le même jour, le général-major Kutuzoff, avec le gros de son détachement, se porta à Bérésina.

Le 3, Napoléon arriva à Molodeczno. Son arrière-garde, pressée par les généraux Platoff et Tchaplitz, fut poussée au delà de Latigal, avec perte de neuf cents canons et de quinze cents prisonniers. L'amiral séjourna à Pletchénitsa, et le comte Wittgenstein à Kamenn. Le général Miloradowitch se rendit à Kossin.

Dès que le maréchal Kutuzoff eut été informé du passage de la Bérésina par les Français, et de la direction de leur retraite sur Vilna, il ordonna les dispositions suivantes : Le comte Wittgenstein reçut ordre de se porter à droite de la route suivie par Napoléon,

et de tâcher d'intercepter ses communications avec le corps de Macdonald. L'amiral Tchitchagoff dut continuer à suivre les traces de l'armée française. Il fut prescrit au général Platoff de prendre à gauche, afin de harceler sa retraite en l'attaquant en flanc, et en tâchant même de gagner la tête de ses colonnes. Le général Miloradowitch reçut ordre de se porter, par Logoïsk, Radochkowiczi, Khokhly, Zabrezie, Olchany, Malyia-Solechniki et Roudniki, sur Troki, entre l'armée de l'amiral et la grande armée russe, laquelle, après avoir passé la Bérésina à Joukowitz, fut destinée à se porter, par Smolewiczi, Miczany, Zaslaw, Raksw, Wologin, Wichnaw, Olchalymalyia-Solechniki et Roudniki, sur Troki, afin d'empêcher la jonction du prince de Schwartzenberg avec les débris de la grande armée française.

Le 2, l'empereur Napoléon se rendit à Picnitza. Son arrière-garde, toujours poursuivie par les généraux Platoff et Tchaplitz, fut rejetée jusqu'à Molodeschno, et perdit trois canons et près de cinq cents prisonniers. L'amiral vint à Illia, et le comte Wittgenstein à Khorochew. Le comte Orloff-Denizoff atteignit le corps du général de Wrède à Wiléika, et, après un court combat, l'obligea à continuer sa retraite, qui s'effectua les jours suivants, par Narocz, Nestawchki, Swranki et Nemenczin, sur Vilna. Le comte Orloff-Denizoff, ayant reçu l'ordre de rejoindre la grande armée, laissa, sous le commandement du général Borosdin, les troupes dont le comte Wittgenstein l'avait renforcé. Le général Miloradowitch se porta à Logoïsk.

Le 3, Napoléon arriva à Smorgoni. Son arrière-garde essaya de tenir ferme à Molodeschno, derrière la rivière d'Oucha; mais le général Tchaplitz, ayant passé cette rivière à trois verstes au-dessous de ce bourg, réussit à couper une partie des troupes qui la

composaient, et en poussa les débris jusqu'à Markowa. Dans cette journée, les Français perdirent vingt-quatre canons et deux mille cinq cents prisonniers. Le général Platoff, se conformant aux ordres qu'il avait reçus, se porta à gauche. L'amiral vint à Molodeschno, et le comte Wittgenstein à Dolguinow.

Les calamités de l'armée française croissaient de jour en jour. Il semblait que la Providence eût réservé, pour la dernière époque de sa retraite, les plus durs des maux qu'elle avait résolu de rassembler sur sa tête. A mesure qu'elle se rapprochait de Vilna, le froid devenait plus vif; il emportait des milliers d'hommes par jour, et cette mortalité était d'autant plus effrayante, qu'elle était hors de proportion avec l'effectif de ses cadres déjà si affaiblis. Les chemins étaient couverts de malheureux soldats dont l'épuisement, causé par une disette continue, les rendait d'autant moins propres à soutenir les fatigues et les rigueurs de la saison. La vue de ces désastres et l'impossibilité d'y remédier déterminèrent l'empereur des Français à quitter son armée, dont la destruction paraissait inévitable.

Le 3, comme on le verra au chapitre suivant, tous les principaux officiers furent réunis au quartier général de Smorgoni. Napoléon déclara qu'il confiait, en son absence, le commandement de l'armée au roi de Naples, et se rendit à Paris. On a jugé diversement ce départ, et cependant rien de plus facile que de le justifier, dit Boutourlin.* En effet, Napoléon n'était pas seulement le chef de l'armée qu'il quittait; mais, puisque les destinées de la France entière reposaient sur sa tête, il est clair que, dans ces circonstances, son premier devoir était moins d'assister à l'agonie des débris de son armée, que de veiller à la sûreté du grand empire qu'il

* *Histoire militaire de la campagne de Russie en* 1812; tome II, page 392.

gouvernait. Il ne pouvait mieux satisfaire à ce devoir, qu'en se rendant à Paris, afin de hâter par sa présence l'organisation des nouvelles armées, devenues nécessaires pour remplacer celles qu'il venait de perdre.

La grande armée russe, s'étant remise en marche le 1er, avait passé la Bérésina à Joukwets, et s'était rendue à Oucha. Le général Wassyliczikoff, avec son avant-garde, après avoir passé la Bérésina à Borisow, se rendit à Ouperewiczi. Le 2, le maréchal Kutuzoff, avec la grande armée, se porta à Rawanitsa, et son avant-garde à Skourets. Le 3, l'armée séjourna, et le général Wassyliczikoff vint à Starina, près de la poste de Joukhnowza, où il séjourna le lendemain.

Le maréchal-prince Kutuzoff résolut de se rapprocher de sa personne des armées secondaires, pour diriger leurs opérations, vu que, par la nature des circonstances, elles devenaient principalement agissantes. Le 4, il transporta son quartier général à Kossin; le lendemain, à Belorouczié; et le 6, il arriva à Radochkowiczi, où il trouva l'avant-garde du général Miloradowitch.

La grande armée, dont, en l'absence du maréchal, le général Tormasoff prit le commandement, se porta le 4 à Chipiany, le 5 à Doubowiki, et l'avant-garde à Doubovliany. Le 6, l'armée s'établit à Gorodok, et le général Wassyliczikoff à Laporowiczi, où il séjournèrent le lendemain.

On a vu que l'amiral Tchitchagoff avait envoyé le général Touczkoff prendre le commandement des corps de Hertell à Mosyr. Le général Touczkoff se mit en marche de cette ville avec quinze bataillons, quatorze escadrons, deux régiments de Cosaques et deux compagnies d'artillerie, et se dirigea sur Borisow. Le 27 novembre, il coucha à Bobrouïsk; le 30 à Pobolow; le 2 décembre,

à Golynka; le 4, à Swoslscz; et le 5, il arriva à Jakchitsy, où il reçut l'ordre du maréchal de se porter sur Minsk.

Le général Essen, avec son corps, avait reçu ordre de rejoindre l'amiral sur la Bérésina, en se portant de Ratno, où il se trouvait le 29 novembre, par Pinsk. Ayant appris que cette dernière ville était occupée par les Autrichiens, il crut devoir faire un plus grand détour : le 19, il se rendit à Datin; le 2 décembre, à Czeremouchka; le 3, à Welick; le 4, à Borowiczi, et le 5, à Kolki, sur le Styr, où il séjourna les deux jours suivants.

Le passage de la Bérésina par l'armée française est un événement d'une si haute importance, et a été le sujet de tant de jugements contradictoires, que les militaires de tous les pays ne pourront manquer de nous savoir gré de leur présenter ici un examen critique des opérations de cette mémorable époque de la campagne. Nous l'empruntons au colonel Boutourlin, le plus impartial de tous les historiens de la campagne de 1812.

Le récit qui précède offre un tableau exact des pertes cruelles dont l'armée française paya ce fameux passage; cependant, il est vrai de dire que l'événement ne répondit point aux espérances que la marche des armées secondaires sur les communications des Français avait inspirées aux Russes, et qui n'allaient à rien moins qu'à voir toutes les issues fermées pour le retour de Napoléon et de ses troupes. Le renversement de ces espérances causa un mécontentement assez général, dont le mauvais effet rejaillit sur les généraux russes, que l'opinion publique rendit responsables de l'exécution du projet d'opération arrêté.

L'amiral Tchitchagoff, qui, malheureusement pour lui, se trouva le plus en évidence, fut le premier attaqué; mais le comte Wittgenstein et le maréchal Kutuzoff lui-même eurent aussi leur tour.

Tous trois furent jugés et défendus par des militaires ou par ceux qui croyaient l'être. La controverse qui s'établit à ce sujet devint d'autant plus vive, que les passions individuelles qui s'en mêlèrent ne tardèrent pas à substituer des raisonnements intéressés à la place de considérations basées sur les véritables principes de l'art. Rapportons d'abord les reproches que l'on a faits aux trois généraux russes, puis nous les examinerons.

L'amiral Tchitchagoff fut accusé d'avoir le plus contribué à laisser échapper l'armée de Napoléon, en négligeant de défendre convenablement le cours de la Bérésina entre Wassilowo et Borisow. Cependant, l'amiral avait pris des précautions; car, à ce sujet, on lit dans les manuscrits de M. de Langeron le passage ci-après :

« Avant de marcher, Tchitchagoff, dans un ordre du jour, donna le signalement de Napoléon, qu'il disait avoir beaucoup connu à Paris, afin que, s'il se déguisait pour s'échapper, on pût le reconnaître. Cet ordre était fort inutile; par les dispositions de notre chef, Napoléon n'avait pas besoin de se déguiser pour s'échapper : on lui ouvrit le chemin, et il en profita.

« On m'a assuré que Tchitchagoff avait voulu joindre la silhouette de Napoléon à son ordre du jour : il valait mieux le prendre que le dessiner. »

On reprocha au comte Wittgenstein de n'avoir pas songé à se mettre en communication directe avec l'amiral, comme les instructions qu'il avait reçues le lui prescrivaient, et de n'avoir point effectué sa jonction avec ce dernier, en se portant de Tschachniki, par la rive droite de la Bérésina, sur Borisow.

« Wittgenstein, dit M. de Langeron, fit une grande faute de se porter sur Borisow; il aurait dû marcher droit sur Studianka. Il

vint dans la journée du 28 s'aboucher avec Tchitchagoff près des bois de Stakow, et y resta longtemps avec lui; je le vis et il me parut qu'il ignorait en grande partie tout ce qui s'était passé, ce qui, du reste, était fort simple; mais s'il eût pu en être mieux instruit et commencer par se débarrasser de Victor, en le poussant vivement, se réunir ensuite (en passant la Bérésina sur des pontons) avec ses trente mille hommes aux trente mille de Tchitchagoff, Napoléon ne pouvait échapper. Hertell aurait pu venir aussi avec ses dix ou douze mille hommes; mais toutes ces forces n'étaient pas nécessaires, Tchitchagoff seul suffisait. »

Tous les griefs produits contre le maréchal Kutuzoff ne tombaient que sur la prétendue lenteur de la marche de la grande armée russe, depuis Krasnoé jusqu'à la Bérésina. On soutenait que si le maréchal avait déployé plus d'activité, il aurait pu encore venir à temps pour agir sur les derrières de l'armée française, occupée au passage.

Pour ce qui regarde l'amiral, il faut se rappeler qu'il n'avait que trente-deux mille hommes à ses ordres, avec lesquels il fallait s'opposer au passage d'une armée de quatre-vingt mille combattants, sur le développement d'une ligne de quatre-vingts verstes, depuis Wesselowo jusqu'à la Bérésina. Il n'aurait pu garder également tous les points accessibles de cette longue ligne, sans disséminer ses forces, et conséquemment sans les exposer à une ruine inévitable. Il dut donc se résigner à ne surveiller plus particulièrement que la partie où le passage des Français aurait pu avoir le résultat le plus avantageux pour eux. Or, nous avons vu que la direction sur Igoumen, qui leur donnait la possibilité de se réunir avec l'armée du prince Schwartzenberg, était précisément celle qui importait le plus de les empêcher de prendre. D'après ces

considérations, il est évident que, sans injustice, on ne pourrait blâmer l'amiral d'avoir fixé son attention sur la basse Bérésina. Ces mêmes considérations justifient également sa marche sur Cabachewiczi, qu'il n'exécuta que pour empêcher l'ennemi de gagner sa droite.

On ne saurait nier que cette marche ne devînt par le fait une des principales causes de la facilité que Napoléon trouva à achever son passage ; mais, en jugeant d'après l'événement, on s'exposerait trop souvent à condamner les opérations les mieux conçues. Et qu'auraient dit ceux qui critiquent si amèrement l'amiral, si, au lieu de se porter à Cabachewiczi, il avait marché à Zembin, et que Napoléon, au contraire, eût passé la rivière à Oucholodi ou à Begui ? On conviendra cependant qu'il n'aurait pas trouvé sur ces points plus d'obstacles qu'il n'en rencontra à Studianka.

Ceux qui censurent le comte Wittgenstein ne sont pas plus conséquents. Pour lui reprocher de ne s'être pas mis en communication directe avec l'amiral, et de ne s'être pas réuni à lui, il faut que, par ignorance ou par mauvaise foi, ils n'aient pas tenu compte de la topographie difficile du pays. S'ils avaient voulu y faire attention, ils auraient vu qu'autant les communications sont faciles et multipliées sur la rive gauche de la Bérésina, autant elles sont rares et difficiles sur la rive droite. La seule route qui, sur cette dernière, mène de Lepel à Borisow, en passant par Dockchitzi et Pletchénitsa, fait un détour immense qui présente plus de cent cinquante verstes de développement, tandis qu'il n'y a guère plus de soixante-quinze verstes de Lepel à Borisow par la rive gauche. C'était un avantage évident pour les Français, qui agissaient sur la corde de l'arc que les généraux russes avaient à parcourir pour concerter

leurs opérations. Il importe surtout d'observer que le comte Wittgenstein, contenu par le corps de Victor, qui était en mesure de former l'avant-garde de la grande armée française, n'aurait pu quitter les bords de l'Oula qu'après s'être bien convaincu que Napoléon n'y marcherait point : connaissance qu'il ne put acquérir, le 22 novembre, qu'après la retraite de Victor, de Czeréia vers Toloczin. Si, à cette époque, il avait marché par Dockchitzi, pour opérer sa jonction avec l'amiral par la droite de la Bérésina, il ne serait pas arrivé à temps et aurait privé inutilement l'amiral, au moment décisif, d'une coopération qui contribua si puissamment à aggraver les pertes de l'armée française.

« Cependant, dit M. de Langeron, Tchitchagoff envoya à Pétersbourg le général Sabanéeff, son chef d'état-major, qu'il chargea de rendre compte à l'empereur de ses opérations, et de justifier sa conduite. Le choix de ce général, de la part de l'amiral, n'était pas un trait d'esprit ni de jugement; Sabanéeff, qui l'avait parfaitement apprécié, ne le servit pas auprès de son souverain ; il devait dire la vérité, et il l'a dite.

« Tchitchagoff écrivit à l'empereur qu'il n'avait rien à se reprocher, mais que, s'il avait fait des fautes, il n'y avait rien d'étonnant, car il ne pouvait être partout, et n'avait pas sous lui un général en qui il pût avoir confiance.

« L'empereur ne partagea pas cette opinion. »

Enfin, pour répondre aux reproches adressés au maréchal, relativement à la marche trop lente de la grande armée, nous invoquerons le témoignage de ceux qui ont eux-mêmes fait cette rude campagne à sa suite ; ils ne refuseront pas de reconnaître que les troupes qui la composaient, après les fatigues extraordinaires qu'elles avaient éprouvées, se trouvaient si exténuées, que l'on

n'aurait pu exiger d'elles de marches forcées sans les exposer à une ruine certaine. En effet, l'armée avait déjà laissé en arrière près de la moitié de son monde, puisqu'elle ne présentait plus qu'un total de quarante-cinq mille hommes, y compris l'avant-garde du général Miloradowitch et le détachement du général Yermoloff. Il faut considérer, en outre, qu'il eût été d'autant plus difficile au maréchal d'atteindre les Français sur la Bérésina, que, retenu par la nécessité de veiller à la réduction du corps de Ney, il n'avait pu quitter Krasnoé que le 19 novembre, et que ce jour-là même Napoléon passait déjà le Dniéper à Orsza. C'était déjà avoir assez d'avance sur les Russes; et, de plus, l'armée française tenant la route la plus courte, ceux-ci n'auraient pu l'y suivre en queue, vu le manque total de subsistances.

Conclura-t-on de ce qui vient d'être dit, que nous voulons établir que les généraux russes furent entièrement exempts de blâme? Nous n'avons prétendu que les justifier sur les reproches qui leur ont été adressés; mais nous croyons aussi que l'on pourrait en alléguer contre eux de mieux fondés, et prouver qu'ils n'ont pas fait tout ce que les circonstances où ils se sont trouvés, leur permettaient de faire pour entraver les opérations des Français.

Dabord on ne peut s'empêcher d'avouer que l'amiral manœuvra avec une lenteur qui eut une influence funeste sur l'ensemble des opérations. Le 27, de grand matin, il avait déjà acquis la certitude que le passage de l'armée française à Studianka n'était point une simple démonstration. Il se mit en marche sur-le-champ pour aller s'y opposer; mais il s'arrêta mal à propos à la tête du pont de Borisow. De Chabachewiczi à cette tête de pont, il n'y a que vingt verstes, et il n'en restait plus que douze de la tête du pont à Brill: or, on avouera qu'une marche de trente-deux verstes n'est pas

démesurée, et que parconséquent l'amiral aurait pu joindre le détachement du général Tchaplitz dans la soirée même du 27. S'il eût alors attaqué avec vigueur le peu de troupes françaises déjà établies sur la rive droite, il aurait pu avec d'autant plus de raison se flatter de remporter un avantage signalé, car près de la moitié de l'armée française n'avait pas encore passé la rivière.

Le lendemain l'amiral se montra plus actif. Sa halte intempestive à Stakhow lui fit perdre des moments précieux, dont les Français profitèrent pour s'ouvrir le passage l'épée à la main. Le combat de Stakhow, qui s'engagea aussitôt, ne fut pas conduit non plus comme il devait l'être. Si l'amiral, au lieu de permettre au général Sabanéeff de laisser débander la plus grande partie de son monde en tirailleurs, eût poussé en avant avec des masses d'infanterie, il aurait conservé à l'affaire un caractère d'offensive vigoureuse, dont l'issue eût peut-être été d'acculer l'armée française à la rivière; tandis qu'en faisant engager ses troupes en tirailleurs, il les rejetait volontairement dans une défensive sans objet, et conséquemment sans autre résultat qu'une perte d'hommes inutile.

Mais c'est surtout les dispositions adoptées par les généraux russes pour la journée du 28, qui semblent donner prise à la critique. En partageant leurs forces sur les deux rives de la Bérésina à la fois, ils énervèrent leurs efforts. La règle la plus incontestable de l'art militaire est de porter toujours les principales forces sur le point décisif, en négligeant les accessoires. Or, personne ne conteste que ce point décisif ne fût sur la rive droite. D'ailleurs, la topographie du pays favorisait singulièrement les opérations des Russes sur cette rive. Le chemin de Brill à Zembin, qui était l'unique voie de retraite des Français, traverse la petite rivière de Gaïna, qui, bordée de marais larges et profonds, présente un défilé de neuf cents toises

de longueur, formé par une multitude de petits ponts de bois faciles à détruire.

Si le général Tchaplitz, forcé à la retraite dans la soirée du 26, au lieu de l'effectuer dans la direction de Stakhow, s'était replié sur Zembin, et placé derrière le défilé de Gaïna, après en avoir détruit les ponts, l'armée de Napoléon, arrêtée en tête par ce grand obstacle, eût été retenue assez longtemps pour donner la faculté aux forces réunies de l'amiral, du général Yermoloff, et de la plus grande partie de l'armée du comte Wittgenstein, de déboucher de Borisow par Stakhow sur Brill, et d'attaquer les Français en flanc et en queue. Le corps de Victor eût été facilement contenu par le détachement du général Platoff, soutenu par le corps du général Steinyell, laissé à Staroï-Borisow pour achever le désarmement de la division Partouneaux. Ces forces, demeurées sur la rive gauche, semblaient d'autant plus suffisantes, que rien n'engageait à attaquer sérieusement Victor, dont le sort devait aussi se décider sur la rive droite.

Si les généraux russes avaient remporté la victoire à Brill, comme ils pouvaient l'espérer, vu la masse des forces qu'ils eussent mises en action et la désorganisation des corps ennemis qui leur étaient opposés, l'armée française, refoulée dans l'angle formé par la Bérésina et les marais de la Gaïna, eût été entièrement abîmée; et le corps de Victor, isolé sur la rive gauche, se serait vu obligé de mettre bas les armes. Tel eût été probablement le résultat de l'occupation du défilé de la Gaïna par le général Tchaplitz, et des opérations en masse des généraux russes par la droite de la Bérésina.

L'amiral et le comte Wittgenstein devaient d'autant moins balancer à agir ainsi, que, dans le cas même où, contre toute pro-

babilité, le sort du combat de Brill se fût décidé en faveur de l'ennemi, ils n'avaient qu'à se replier sur Stakhow, pour prendre la forte position couverte par la rivière de Brodnia. Napoléon n'en eût pas moins été fort embarrassé pour sortir de la contrée marécageuse renfermée par la Gaïna et la Brodnia. Au reste, en supposant même que les généraux russes aient eu des raisons particulières pour adopter les dispositions qu'ils exécutèrent, il reste toujours évident que le général Tchaplitz est inexcusable de n'avoir pas songé à détruire les ponts du défilé de la Gaïna, et l'amiral de ne lui en avoir pas donné l'ordre positif.

« Nous ne pouvons dissimuler, dit M. Boutourlin, que la conduite de l'empereur des Français, dans cette circonstance importante, est au-dessus de tout éloge. Le danger imminent où il se trouva, ranima encore une fois son génie militaire, qui, depuis Moskow, semblait sommeiller. Investi de tous côtés, Napoléon ne perd pas la tête : il trompe, par des démonstrations habiles, les généraux qui lui sont opposés, et glissant, pour ainsi dire, entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'occupation, la rendit si périlleuse. Ainsi, les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent-être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où son armée se trouvait, et qu'il n'était plus en son pouvoir de maîtriser. »

Pendant que la catastrophe de la Bérésina s'accomplissait, les restes de la grande armée ne formaient plus sur l'autre rive qu'une masse informe, qui se déroulait confusément en s'écoulant vers

Zembin. Tout ce pays est un plateau brisé d'une grande étendue, où les eaux, flottant incertaines entre plusieurs pentes, forment un vaste marécage. L'armée le traversa sur trois ponts consécutifs de trois cents toises de longueur, avec un étonnement mêlé de frayeur et de joie.

Ces ponts magnifiques, faits de sapins résineux, commençaient à quelques verstes du passage. Tchaplitz les avait occupés pendant plusieurs jours. Un abattis et des tas de bourrées, d'un bois combustible et déjà sec, étaient couchés à leur entrée, comme pour lui indiquer ce qu'il avait à en faire. Il n'aurait d'ailleurs fallu que le feu de la pipe de l'un de ses Cosaques pour incendier ces ponts. Dès lors tous nos efforts et le passage de la Bérésina eussent été inutiles. Pris entre ces marais et le fleuve, dans un espace étroit, sans vivres, sans abris, au milieu d'un ouragan insupportable, la grande armée et son empereur eussent été forcés de se rendre sans combat.

Dans cette position désespérée, dit M. de Ségur *, où la France entière semblait prise en Russie, où tout était contre nous et pour les Russes, ceux-ci ne firent rien qu'à demi, Kutuzoff n'arriva sur le Dniéper, à Kopis, que le jour où Napoléon abordait la Bérésina. Wittgenstein se laissa contenir pendant le temps nécessaire. Tchitchagoff fut défait, et sur quatre-vingt mille hommes, Napoléon réussit à en sauver soixante mille.

Il était resté jusqu'au dernier moment sur ces tristes bords, près des ruines de Brilowa, sans abri, et à la tête de sa garde, dont la tourmente avait détruit le tiers. Le jour, elle prenait les armes et restait rangée en bataille ; la nuit, elle bivaquait en carré autour

* *Histoire de Napoléon et de la grande armée en* 1812 ; tome II, chapitre x, page 343.

de son chef : là ces vieux grenadiers attisaient sans cesse leurs feux. On les voyait assis sur leurs sacs, les coudes appuyés sur leurs genoux et la tête sur leurs mains, sommeillant ainsi repliés sur eux-mêmes, pour que leurs membres s'échauffassent l'un l'autre, et pour moins sentir le vide de leurs estomacs.

Pendant ces trois jours et ces trois nuits, Napoléon, au milieu d'eux, le regard et la pensée errant de trois côtés à la fois, soutint le deuxième corps de ses ordres et de sa présence, protégea le neuvième corps et le passage avec son artillerie, et s'unit aux efforts d'Éblé pour sauver de ce naufrage le plus de débris possibles.

Le 29, l'empereur quitta les bords de la Bérésina, poussant devant lui la foule des hommes débandés, et marchant avec le neuvième corps désorganisé. La veille, le deuxième, le neuvième corps et la division Dombrowski présentaient un ensemble de quatorze mille hommes, et déjà, à l'exception d'environ six mille hommes, le reste n'avait plus forme de division, de brigade et de régiment.

C'étaient encore soixante mille hommes, mais sans ensemble. Tous marchaient pêle-mêle, cavalerie, fantassins, artilleurs, Français et Allemands : il n'y avait plus ni ailes ni centre. L'artillerie et les voitures roulaient au travers de cette foule confuse, sans autre instruction que celle d'avancer autant que possible.



BAVIÈRE

Garde royale.

GRENADIER A PIED. — OFFICIER D'ARTILLERIE.

Campagne de Russie en 1812.

CHAPITRE IV.

ATTAQUE DE L'ARRIÈRE-GARDE.

COMBATS DE PLESZCZENITZY ET DE MOLODECZNO.

DÉPART DE NAPOLÉON.

[illegible] Molodeczno. — Arrivée [illegible] — [illegible] décide son départ [illegible] — [illegible] faim. — Rigueur excessive du froid. — [illegible] attaque l'arrière-garde. — [illegible] — [illegible] on dirige la retraite [illegible] les ponts du [illegible] — [illegible] de Pleszczenitzy. — Ney [illegible] mort de [illegible] — Combat de Molodeczno. — Ney et [illegible] — [illegible] — [illegible] arrive avec une [illegible] — [illegible] instructions et le vingt-neuvième et der[illegible] — Murat est investi [illegible]

Le 3 [illegible] Napoléon arriva dans la [illegible] Molodeczno [illegible] pain, sur lequel Tchitchagoff [illegible] il put le [illegible] le fourrage y était abondant, [illegible] le froid [illegible] table. [illegible] Anglais [illegible]



CHAPITRE IV.

ATTAQUE DE L'ARRIÈRE-GARDE. COMBATS DE PLESZCZENITZY ET DE MALODECZNO. DÉPART DE NAPOLEON.

Napoléon à Malodeczno. — Arrivée des courriers. — L'empereur décide son départ immédiat pour Paris. — Objections de Daru. — Rigueur excessive du froid. — Tchitchagoff attaque l'arrière-garde. — Il est repoussé. — Maison dirige la retraite et fait brûler les ponts du défilé de la Gaïna. — Combat de Pleszczenitzy. — Ney conduit un renfort de dix-huit cents Polonais. — Combat de Malodeczno. — Ney et Maison résistent. — Victor vient à leur secours. — Il est chargé de soutenir la retraite. — Ney est appelé à Smorgony. — Napoléon vient d'y arriver avec une foule de mourants. — Il y achève ses dernières instructions et le vingt-neuvième et dernier bulletin. — Il fait part de sa résolution aux maréchaux. — Murat est investi du commandement suprême de l'armée. — Départ de l'empereur.

Le 3 décembre, Napoléon arriva dans la matinée à Malodeczno. C'était le dernier point sur lequel Tchitchagoff aurait pu le prévenir. Quelques vivres s'y trouvaient, le fourrage y était abondant, la journée belle, le soleil brillant, le froid supportable. Enfin, les courriers, qui manquaient depuis longtemps, y arrivèrent tous à la fois. Les Polonais furent aussitôt dirigés sur Varsovie par Oliba, et

les cavaliers à pied par Mérecz, sur le Niémen : le reste dut suivre la grande route qu'on venait de rejoindre.

Jusque-là, Napoléon semblait n'avoir pas conçu le projet de quitter son armée ; mais, vers le milieu de ce jour, il annonça tout à coup, à Daru et à Duroc, sa résolution de partir incessamment pour Paris.

Daru n'en reconnut pas la nécessité. Il objecta « que les communications étaient rouvertes et les grands dangers dépassés ; qu'à chaque pas rétrogrades, il allait rencontrer les renforts que lui envoyaient Paris et l'Allemagne. »

Mais l'empereur répliqua « qu'il ne se sentait plus assez fort pour laisser la Prusse entre lui et la France. Pourquoi fallait-il qu'il restât à la tête d'une déroute ? Murat et Eugène suffiraient pour la diriger, et Ney pour la couvrir.

« Qu'il était indispensable qu'il retournât en France pour la rassurer, pour l'armer, pour contenir de là tous les Allemands dans leur fidélité ; enfin, pour revenir avec des forces nouvelles et suffisantes au secours des restes de sa grande armée.

« Mais, avant d'atteindre ce but, ne fallait-il pas qu'il traversât seul quatre cents lieues de terres alliées ; et, pour le faire sans danger, que sa résolution y fût imprévue, son passage ignoré, le bruit du désastre de sa retraite encore incertain ; qu'il en précédât la nouvelle, l'effet qu'elle y pourrait produire, et toutes les défections qui pourraient en résulter ? Il n'avait donc pas de temps à perdre, et le moment de son départ était venu. »

Il n'hésita que sur le choix du chef qu'il laisserait à l'armée. C'était entre Murat et Eugène qu'il balançait. Il aimait la sagesse et le dévouement de celui-ci ; mais Murat avait plus d'éclat, et il s'agissait d'imposer. Eugène resterait avec ce monarque ; son âge,

son rang inférieur répondraient de sa soumission, et son caractère de son zèle. Il en donnerait l'exemple aux autres maréchaux.

Enfin, Berthier, le canal tant accoutumé de tous les ordres et de toutes les récompenses impériales, demeurait encore avec eux : il n'y aurait donc rien de changé dans la forme ni dans l'organisation ; et cette disposition, en annonçant son prompt retour, contiendrait à la fois dans leur devoir les plus impatients des siens, et dans une crainte salutaire les plus ardents de ses ennemis.

Tels furent les motifs de Napoléon. Caulincourt reçut aussitôt l'ordre de préparer en secret ce départ. Le lieu qu'on lui assigna fut Smorgony, et l'époque, la nuit du 5 au 6 décembre.

Mais, à l'instant même où Napoléon décidait son départ, l'hiver devenait terrible, comme si le ciel moscovite, le voyant près de lui échapper, eût redoublé de rigueur pour l'accabler et le détruire. Ce fut au travers de 26 degrés de froid que l'empereur atteignit, le 4 décembre, Bienitza.

Il avait laissé le comte de Lobau et plusieurs centaines d'hommes de sa vieille garde à Malodeczno. C'était là que la route de Zembin rejoignait le grand chemin de Minsk à Vilna. Il fallait garder cet embranchement jusqu'à l'arrivée de Victor, qui le défendrait à son tour jusqu'à l'arrivée de Ney.

Car c'était encore à ce maréchal et au deuxième corps, commandé par Maison, que l'arrière-garde était confiée. Le soir du 29 novembre, jour où Napoléon quitta les bords de la Bérésina, Ney et les deuxième et troisième corps, réduits à trois mille soldats, avaient passé les longs ponts qui mènent à Zembin, en laissant à leur entrée Maison et quelques centaines d'hommes pour les défendre et les brûler.

Tchitchagoff attaqua tard, mais vivement, et non-seulement à

coups de fusil, mais à la baïonnette ; il fut repoussé. Maison faisait en même temps charger les longs ponts de ces bourrées dont Tchaplitz, quelques jours plus tôt, avait négligé l'emploi. Dès que tout fut prêt, l'ennemi entièrement dégoûté du combat, et, la nuit, les bivacs bien établis, il passa rapidement le défilé, et y fit mettre le feu. En peu d'instants, ces longues chaussées tombèrent en cendres dans leurs marais, que la gelée n'avait point encore rendus praticables. Ces fondrières arrêtèrent l'ennemi, et le forcèrent à se détourner. Aussi, pendant le jour suivant, la marche de Ney et de Maison fut-elle tranquille ; mais le surlendemain, 1er décembre, comme ils arrivaient en vue de Pleszczenitzi, voilà qu'ils aperçoivent toute la cavalerie ennemie qui accourt et qui pousse à leur droite Doumerc et ses cuirassiers. En un instant, ils sont débordés et attaqués de toutes parts.

En même temps, Maison voit le village par où il doit se retirer tout rempli de traîneurs. Il envoie leur crier de fuir promptement ; mais ces malheureux, affamés, n'écoutant, ne voyant rien, refusent de quitter leur repas commencé, et bientôt Maison fut repoussé sur eux dans Pleszczenitzi. Alors seulement, à la vue de l'ennemi et au bruit des obus, tous ces infortunés s'ébranlent à la fois ; ils se précipitent, ils affluent de toutes parts dans la grande rue, qu'ils encombrent.

Maison et sa troupe se trouvèrent tout à coup comme perdus au milieu de cette troupe effarée qui les pressait, qui les étouffait et leur ôtait jusqu'à l'usage de leurs armes. Le maréchal n'eut d'autre ressource que de recommander aux siens de rester serrés et immobiles, et d'attendre que le flot se fût écoulé. La cavalerie ennemie joignit alors cette masse et s'y embourba ; elle n'y put pénétrer que lentement et à force de tuer.

Enfin la cohue s'étant dissipée, découvrit aux Russes Maison et ses soldats, qui les attendaient de pied ferme. Mais, en fuyant, cette troupe avait entraîné dans son désordre une partie de nos combattants. Maison, dans une plaine rase, et avec sept à huit cents hommes devant des milliers d'ennemis, perdit tout espoir de salut ; déjà même il ne cherchait plus qu'à gagner un bois pour y vendre plus chèrement sa vie, quand il en vit sortir dix-huit cents Polonais, troupe toute fraîche que Ney avait rencontrée et qu'il amenait à son secours. Ce renfort arrêta l'ennemi et assura la retraite jusqu'à Malodeczno. Le 4 décembre, vers quatre heures du soir, Ney et Maison aperçurent ce bourg, d'où Napoléon était parti le matin même. Tchaplitz les suivait de près. Il ne restait plus à Ney que six cents hommes. La faiblesse de cette arrière-garde, l'approche de la nuit et la vue d'un abri excitèrent l'ardeur du général russe : son attaque fut pressante. Ney et Maison, sentant bien qu'ils mourraient de froid sur la grande route, s'ils se laissaient pousser au delà de ce cantonnement, préférèrent périr en se défendant.

Ils s'arrêtèrent à son entrée ; et comme leurs chevaux d'artillerie étaient mourants, ils ne songèrent plus à sauver leurs canons, mais à en écraser pour la dernière fois l'ennemi : c'est pourquoi ils mirent en batterie tout ce qui leur en restait, et firent un feu terrible. La colonne d'attaque Tchaplitz en fut toute brisée ; elle s'arrêta. Mais ce général, usant de sa supériorité, détourna une partie de ses forces vers une autre entrée ; et déjà ses premières troupes avaient franchi les enclos de Malodeczno, quand tout à coup elles y rencontrèrent un autre combat.

Le bonheur voulut que Victor, avec environ quatre mille hommes, reste du neuvième corps, occupât encore ce village. L'achar-

nement y fut extrême : on s'enleva plusieurs fois de part et d'autre les premières maisons. Des deux côtés on combattit moins pour la gloire que pour se conserver ou s'arracher un refuge contre un froid meurtrier. Ce ne fut qu'à onze heures du soir que les Russes y renoncèrent, et qu'à demi gelés, ils en allèrent chercher un autre dans les villages environnants.

Le lendemain, 5 décembre, Ney et Maison crurent que le duc de Bellune les remplacerait à l'arrière-garde ; mais ils s'aperçurent que ce maréchal, suivant ses instructions, s'était retiré, et qu'ils étaient seuls dans Malodeczno avec soixante hommes. Tout le reste avait fui : leurs soldats, que jusqu'au dernier moment les Russes n'avaient pu vaincre, l'atrocité du climat les avait vaincus ; les armes leur tombaient des mains, et eux-mêmes tombaient à quelques pas de leurs armes.

Maison, en qui une grande force d'âme s'alliait dans une juste proportion à une grande force de corps, ne s'étonna point ; il continua sa retraite jusqu'à Bienitza, ralliant à chaque pas des hommes qui lui échappaient sans cesse, mais enfin marquant encore avec quelques baïonnettes l'arrière-garde. Il n'en fallut pas davantage, car les Russes, glacés eux-mêmes et forcés de se disperser avant la nuit dans les habitations voisines, n'osaient en sortir qu'au grand jour. Alors ils recommençaient à nous suivre, mais sans attaquer : car, à l'exception de quelques efforts engourdis, la violence de la température ne permettait de s'arrêter ni pour préparer une attaque ni pour se défendre.

Cependant Ney, surpris du départ de Victor, l'avait rejoint ; il s'était efforcé de l'arrêter ; mais le duc de Bellune, ayant l'ordre de se retirer, s'y était refusé. Ney lui avait alors demandé ses troupes, s'offrant de le remplacer dans son commandement ; mais

Victor n'avait voulu ni céder ses soldats, ni prendre sans ordre l'arrière-garde. Dans cette altercation, le prince de la Moskowa s'emporta, dit-on, avec une violence excessive, dont la froideur de Victor ne s'émut guère. Enfin un ordre de l'empereur intervint; Victor fut chargé de soutenir la retraite, et Ney appelé à Smorgony.

Napoléon venait d'y arriver, au milieu d'une foule de mourants, dévoré de chagrin, mais ne laissant percer aucune émotion à la vue des souffrances de ces malheureux, qui, de leur côté, ne lui faisaient entendre aucun murmure. Bien loin de s'épuiser en provocations, en plaintes même, on marchait silencieux, réservant tous ses moyens contre une nature ennemie, distrait de toute autre idée par une action, par une souffrance continuelles. Les besoins physiques absorbaient toutes les forces morales; on vivait ainsi dans ses sensations, restant soumis encore par souvenir, par suite d'impressions reçues dans un meilleur temps, et beaucoup par un honneur, par un amour de gloire, exalté par vingt ans de triomphes, et dont la chaleur survivait et combattait encore.

L'autorité des chefs était d'ailleurs restée entière et respectée, parce qu'elle avait toujours été toute paternelle, et que les dangers, les triomphes, les maux, avaient toujours été communs. C'était une famille malheureuse, dont le chef était peut-être le plus à plaindre. Ainsi, l'empereur et la grande armée gardaient l'un envers l'autre un triste et noble silence : on était à la fois trop fier pour se plaindre et trop expérimenté pour n'en pas sentir l'inutilité.

Cependant Napoléon entre précipitamment dans son dernier quartier impérial; il y achève ses dernières instructions, et le vingt-neuvième et dernier bulletin de son armée expirante. Des précautions furent prises dans son appartement intérieur pour que

jusqu'au lendemain rien de ce qui allait s'y passer ne transpirât.

Mais le pressentiment d'un dernier malheur saisit ses officiers ; tous auraient voulu le suivre ; ils étaient affamés de revoir la France, de se retrouver au sein de leurs familles et de fuir cet atroce climat ; mais aucun n'osait en témoigner le désir : le devoir et l'honneur les retenaient.

Pendant qu'ils feignaient un repos qu'ils étaient loin de goûter, la nuit et l'instant que l'empereur avait désignés pour déclarer au chef de l'armée sa résolution arrivèrent. Tous les maréchaux furent appelés. A mesure qu'ils entrèrent, il les prit chacun en particulier, et d'abord il les gagna à son projet, tantôt par ses raisonnements, tantôt par des épanchements de confiance.

C'est ainsi qu'en apercevant Davoust, on le vit aller au-devant de lui, et lui demander pourquoi il ne le voyait plus ? s'il l'avait abandonné ? Et sur ce que Davoust répondit, qu'il croyait lui déplaire, l'empereur s'expliqua doucement, accueillit ses réponses, lui confia jusqu'au chemin qu'il croyait devoir prendre, et reçut ses conseils sur ce détail.

Il fut caressant pour tous ; puis, les ayant réunis à sa table, il les loua de leurs plus belles actions pendant cette campagne. Pour lui, il ne convint de sa témérité que par ces seuls mots : « Si j'étais « né sur le trône, si j'étais un Bourbon, il m'aurait été facile de « ne point faire de fautes. »

Quand le repas fut achevé, il leur fit lire, par le prince Eugène, son vingt-neuvième bulletin ; après quoi, déclarant hautement ce qu'il avait déjà confié à chacun d'eux, il leur dit « que cette nuit même il allait partir, avec Duroc, Caulaincourt et Lobau, pour Paris ; que sa présence y était indispensable pour la France, comme pour les restes de sa malheureuse armée. C'était de là seulement

qu'il pourrait contenir les Autrichiens et les Prussiens. Sans doute ces peuples hésiteraient à lui déclarer la guerre, lorsqu'ils le sauraient à la tête de la nation française et d'une nouvelle armée de douze cent mille hommes. »

Il dit encore « qu'il envoyait d'avance Ney à Vilna pour y tout réorganiser; que Rapp le seconderait et irait ensuite à Dantzick, Loriston à Varsovie, Narbonne à Berlin; que sa maison resterait à l'armée, mais qu'il faudrait faire le coup de sabre à Vilna et y arrêter l'ennemi. Qu'on y trouverait Loison, de Wrède, des renforts, des vivres et des munitions de toutes espèces; qu'ensuite on prendrait des quartiers d'hiver derrière le Niémen; qu'il espérait que les Russes ne passeraient pas la Vistule avant son retour. »

« Je vous quitte, leur dit-il, mais c'est pour aller chercher trois cent mille soldats. Il faut bien se mettre en mesure de soutenir une seconde campagne, puisque, pour la première fois, une campagne n'a pas achevé la guerre... *Et pourtant, à quoi cela a-t-il tenu?* Quinze jours après l'ouverture des hostilités, la paix devait être faite à Vilna; mais Bagration et ses quarante mille Russes ont pu se dégager de nos mains, et vous savez à qui la faute!

« Le mois suivant, Smolensk était tournée, surprise, et pas un soldat russe n'était là pour nous en fermer les portes. Ce grand coup de main pouvait encore ramener le cabinet de Pétersbourg au parti de la paix; mais on a donné le temps à Neverowski d'atteindre Smolensk, d'y recevoir Rejewski, et finalement d'être secouru par les deux grandes armées russes. Toutefois, nous prenons Smolensk, et Barclay de Tolly, pour gagner Moskow, allait être forcé lui-même de défiler sous la longue rangée de nos canons; mais, par un vertige incompréhensible, le duc d'Abrantès n'a pas voulu occuper les positions essentielles : Pétersbourg, sacrifié, se

trouvait du moins à la merci de la moindre patrouille suédoise; mais voilà que Bernadotte rêve de se faire empereur à ma place! Moskow tombe enfin dans nos mains. C'était, cette fois, le gage assuré de la paix; mais les mèches anglaises le changent en un monceau de cendres!

« Je me charge alors du rôle de l'ennemi. Je fais porter des paroles de conciliation; mais l'empereur Alexandre, à qui je m'adresse, n'est plus le même homme que j'écoutais à Tilsit, quand il me demandait la paix!... Nous nous décidions à la retraite, et nos réserves sont disposées de manière que toute armée ennemie qui viendra se placer sur notre chemin soit écrasée... mais vous savez l'histoire de nos désastres, et combien est petite la part que les Russes y ont prise. Ils peuvent bien dire comme les Athéniens de Thémistocle : « *Nous étions perdus, si nous n'eussions été per-* « *dus!...* » Quant à nous, notre unique vainqueur, c'est le froid, dont la rigueur prématurée a trompé les habitants eux-mêmes! Les contre-marches de Schwartzenberg ont fait le reste! Ainsi, l'audace inouïe d'un incendiaire, un hiver surnaturel, de lâches intrigues, de sottes ambitions, quelques fautes, de la trahison peut-être, et de honteux mystères qu'on saura sans doute un jour, voilà ce qui nous ramène au point d'où nous sommes partis! Vit-on jamais plus de chances favorables dérangées par des contrariétés plus imprévues! *La campagne de Russie n'en sera pas moins la plus glorieuse, la plus difficile et la plus honorable dont l'histoire moderne puisse faire mention.* »*

Enfin, Napoléon décida que le roi de Naples serait investi du commandement suprême de l'armée, qui devait conserver la même

* Las-Cases; *Mémorial de Sainte-Hélène*, tome VII, page 177.

forme, sous les mêmes chefs. Voici* les dispositions générales qu'il prescrivit à Murat :

« Rallier l'armée à Vilna; tenir cette ville, et prendre des quartiers d'hiver : les Autrichiens sur le Niémen, couvrant Briesk, Grodno, Varsovie ; l'armée sur Vilna et Kowno. En cas que l'armée ennemie marche, et qu'on ne croie pas pouvoir tenir en deçà du Niémen, la droite couvrant Varsovie, et, s'il se peut, Grodno ; le reste de l'armée en ligne derrière le Niémen, gardant comme tête de pont Kowno. Faire faire de grands approvisionnements de farine à Kœnigsberg, Dantzick, Varsovie, Thorn. Faire tout évacuer de Vilna et de Kowno, afin d'être libre de ses mouvements ; les évacuations auront lieu sur Dantzick pour ce qui est le plus précieux.

« NAPOLÉON. »

Il était sept heures du soir. Après avoir donné ses dernières instructions à Murat et aux maréchaux, l'empereur leur serra affectueusement les mains, les embrassa tous, et monta en voiture, accompagné de Caulincourt. Duroc et le comte Lobau le suivaient dans un traîneau. Sur le siége de la voiture de Napoléon étaient son mameluk et le capitaine Wasowicz, des lanciers polonais de sa garde, qui devait lui servir d'interprète. Il voyageait incognito, sous le nom du duc de Vicence; et, croyant la route libre, il n'était escorté que par un faible détachement de lanciers napolitains.

« A Oschmiana, dit M. de Langeron, Napoléon fut au moment d'être pris par le partisan Seslavin, qui y parvint le même jour que lui, et entra même dans la ville. Il y trouva la division Loison, qui y était arrivée la veille ; il fut obligé de se retirer; mais s'il eût su que Napoléon avait quitté l'armée, il eût pu très-facilement l'enle-

* Mortonval; *Histoire de la guerre de Russie* en 1812; chap. XIX, page 448.

ver sur le chemin. Ce Seslavin, alors colonel, était, avec Figuier, le plus adroit, le plus intrépide et le plus audacieux des partisans... »

Repoussés, les Cosaques allèrent prendre position à peu de distance de la ville, et la canonnèrent assez longtemps. Ils venaient en effet de se retirer, lorsque Napoléon passa sur la route. Échappé à ce danger, il poursuivit sa course, et atteignit Vilna le 6; traversa Wilkowski, où il changea sa voiture contre un traîneau; s'arrêta le 10 à Varsovie, pour demander une levée de dix mille Cosaques. De là, après avoir traversé la Silésie, il revit Dresde, Hanau, Mayence et enfin Paris, où il apparut soudainement le 19 décembre.

« Toujours aveugle et injuste, dit Mortonval, la haine a qualifié de désertion ce départ commandé par la nécessité. Certes, si Napoléon n'eût été que général, on aurait pu lui reprocher avec raison d'abandonner l'armée; mais, avant tout, il était chargé des destinées d'un grand peuple. »

Il n'y a plus de remède, dit encore le baron Fain, que dans l'arrivée d'une armée nouvelle; mais cette armée, qui peut la créer en trois mois, si ce n'est l'empereur? Un autre ordre de devoirs a commencé pour lui. C'est avoir assez fait le général, il est temps de descendre de cheval et de remonter sur le trône. Sa présence, qui n'est plus indispensable au milieu de ses soldats, est indispensable à Paris; elle y peut tout, et nul ne peut l'y remplacer. *

Terminons le présent chapitre par quelques détails intimes sur le voyage de Napoléon jusqu'à Vilna.

« Le 3 décembre **, nous arrivâmes à Malodeczno; pendant tout le jour, l'empereur parut pensif et inquiet; il avait de fréquents entretiens avec le grand écuyer, M. de Caulincourt. Je me doutai de

* *Manuscrit de* 1812; tome II, page 402.

** *Mémoires de Constant.*

quelque mesure extraordinaire; je ne me trompais pas dans mes conjectures. A deux lieues de Smorgony, le duc de Vicence me fit appeler, et me dit d'aller en avant pour donner des ordres, afin de faire mettre sur ma calèche, qui était la plus légère, les six meilleurs chevaux des attelages, et de les tenir constamment sur les traits. J'étais à Smorgony avant l'empereur, qui n'arriva qu'à la nuit tombante ; le froid était excessif. L'empereur descendit dans une pauvre maison, sur une place, où il établit son quartier général; il prit un léger repas, écrivit de sa main le vingt-neuvième bulletin de son armée, et manda tous les maréchaux auprès de lui.

« Rien n'avait encore transpiré du projet de l'empereur ; mais dans les grandes et dernières mesures, il y a presque toujours quelque chose d'insolite qui n'échappe pas aux plus clairvoyants. L'empereur n'avait jamais été aussi aimable, aussi communicatif ; on sentait qu'il avait besoin de préparer ses amis les plus dévoués à une accablante nouvelle. Il causa longtemps de choses vagues, puis il parla des grandes choses qui avaient été faites pendant la campagne, revenant avec plaisir sur la retraite du maréchal Ney, *qu'ils avaient enfin retrouvé.*

« Le maréchal Davoust paraissait soucieux ; l'empereur lui disait :

« — Parlez donc un peu, maréchal ! »

« Il y avait eu depuis quelque temps un peu de froideur entre lui et l'empereur ; Sa Majesté lui fit des reproches du peu de fréquences de ses visites, mais Elle ne pouvait dissiper le nuage qui chargeait tous les fronts; car le secret n'avait pas été si bien gardé qu'Elle l'avait espéré. Après le repas, l'empereur chargea le prince Eugène de lire le vingt-neuvième bulletin ; alors il s'ouvrit franchement sur son projet, ajoutant que son départ était *essentiel pour*

envoyer des secours à l'armée. Il donna ses ordres aux maréchaux ; tous étaient tristes et découragés. Il était dix heures du soir quand l'empereur dit qu'il était temps d'aller prendre du repos ; il embrassa affectueusement tous les maréchaux, et se retira. Il sentait le besoin de cette séparation, car il avait beaucoup souffert de la gêne de cette entrevue : on pouvait du moins en juger par l'extrême agitation qui régnait sur sa figure après le conseil. Environ une demi-heure après, l'empereur me fit appeler dans sa chambre, et me dit :

« — Constant, je pars. Je croyais pouvoir vous emmener avec moi; mais j'ai réfléchi que plusieurs voitures attireraient les regards ; il est essentiel que je n'éprouve aucun retard ; j'ai donné des ordres pour que vous puissiez partir aussitôt après le retour de mes chevaux. Vous me suivrez donc à peu de distance. »

« J'étais fort souffrant de ma maladie, c'est pourquoi l'empereur ne voulut pas que je partisse sur le siége, comme je le lui demandai, afin de pouvoir lui donner tous mes soins, auxquels il était habitué; il me dit :

« — Non, Constant ; vous me suivrez en voiture, et j'espère que vous pourrez arriver un jour, au plus tard, après moi. »

« Il partit avec M. le duc de Vicence, et Roustan sur le siége ; on fit dételer ma voiture, et je restai à mon grand regret. L'empereur était parti dans la nuit.

« Le lendemain, à la pointe du jour, l'armée savait tout. L'impression que fit cette nouvelle ne peut se peindre : le découragement fut à son comble; beaucoup de soldats blasphémaient et reprochaient à l'empereur de les abandonner; c'était un cri de malédiction générale. Le prince de Neufchâtel était dans une vive inquiétude, et demandait à tout le monde si l'on savait des nou-

velles, quoiqu'il dût en recevoir le premier; il redoutait que Napoléon ne fût enlevé par les Cosaques, car il avait une faible escorte, et si l'on avait pu apprendre son passage, nul doute que l'on eût fait les plus grands efforts pour s'en emparer.

« Cette nuit du 6, le froid augmenta encore; il fallait qu'il fût bien vif puisque l'on trouva à terre des oiseaux tout raidis par la gelée. Des soldats qui s'étaient assis, la tête dans les mains et le corps incliné, pour sentir moins le vide de leur estomac, se laissèrent aller au sommeil, et furent trouvés morts dans cette position. Quand nous respirions, la vapeur de notre haleine allait se congeler à nos sourcils; de petits glaçons blancs s'étaient formés aux moustaches et à la barbe des soldats; pour s'en débarrasser, ils se chauffaient le menton au feu des bivacs : on conçoit qu'un bon nombre ne le firent pas impunément. Des artilleurs approchaient leurs mains des narines des chevaux pour y chercher un peu de chaleur au souffle puissant de ces animaux. Leur chair était la nourriture des soldats : on les voyait jeter sur les charbons ardents de larges tranches de viande, et comme le froid la gelait, alors elle se transportait sans se gâter, comme du porc salé; la poudre des cartouches tenait lieu de sel.

« Dans cette même nuit nous avions avec nous un jeune Parisien, d'une famille fort riche, qui avait voulu un emploi dans la maison de l'empereur; il était fort jeune, et avait été reçu dans les garçons d'appartement : le pauvre enfant faisait son premier voyage. Il fut pris de la fièvre en quittant Moskow, et il était si mal ce soir-là, qu'on ne put l'enlever du fourgon de la garde-robe, dans lequel on l'avait mis pour qu'il fut mieux; il y mourut dans la nuit. La terre était si dure qu'on ne put lui faire une fosse, et nous éprouvâmes le chagrin d'abandonner ses restes sans sépulture.

« Je partis le lendemain, muni d'un ordre du prince de Neufchâtel pour que sur toute la route on me donnât des chevaux de préférence à tout autre. A la première poste, après Smorgony, d'où l'empereur était parti avec le duc de Vicence, cet ordre me fut de la plus grande utilité; car il n'y avait de chevaux que pour une seule voiture : je m'y trouvai en concurrence pour les avoir avec M. le comte Daru, arrivé en même temps que moi. Je n'ai pas besoin de dire que sans l'ordre de l'empereur, de le rejoindre le plus tôt possible, je n'aurais pas usé de mon droit pour prendre le pas sur l'intendant général de l'armée ; mais, commandé par mon devoir, je montrai l'ordre du prince de Neufchâtel à M. le comte Daru, qui, après l'avoir examiné, me dit :

« — C'est juste, M. Constant; prenez les chevaux ; mais, je vous « en prie, renvoyez-les-moi le plus vite possible. »

« Que cette retraite fut désastreuse ! Après bien des peines et des privations, nous arrivâmes à Vilna. Il fallait passer sur un pont long et étroit pour entrer dans cette ville ; l'artillerie, les fourgons encombraient l'espace de manière à empêcher toute autre voiture de passer ; on avait beau dire :

« — Service de l'empereur ! »

« On était accueilli par des malédictions. Voyant l'impossibilité d'avancer, je descendis de ma calèche, et vis alors le prince d'Aremberg, officier d'ordonnance de l'empereur, dans un état pitoyable : sa figure était décomposée, il avait le nez, les oreilles et les pieds gelés. Il était assis derrière ma voiture ; j'en fus nâvré. Je dis au prince que, s'il m'avait prévenu de son délaissement, je lui aurais donné ma place : à peine s'il pouvait me répondre. Je le soutins quelque temps ; mais, voyant combien il était urgent pour tous les deux d'avancer, je pris le parti de le porter ; il était mince,

svelte, de taille moyenne. Je le pris dans mes bras, et, avec ce fardeau, coudoyant, pressant, heurtant et heurté, j'arrivai enfin, et déposai le prince au quartier général du roi de Naples, en recommandant qu'il reçût les soins que réclamait son état; après quoi je m'occupai de ma voiture.

« Nous manquions de tout; longtemps avant d'arriver à Vilna, les chevaux étant morts, nous avions reçu ordre de brûler nos voitures avec tout ce qu'elles contenaient. Je perdis considérablement dans ce voyage; j'avais fait emplette de plusieurs choses de prix : tout fut brûlé avec mes effets, dont j'avais toujours une grande quantité dans mes voyages; une grande partie des effets de l'empereur furent perdus de la même manière.

« Une fort belle voiture du prince Berthier, qui venait d'arriver et n'avait point encore servi, fut aussi brûlée. A chacun de ces feux se tenaient quatre grenadiers qui, la baïonnette en avant, devaient empêcher que personne ne prît ce qui devait être sacrifié. Le lendemain, on fit la visite des voitures qui avaient été épargnées, pour s'assurer qu'il n'y restait aucun effet. Je ne pus garder que deux chemises. Nous couchâmes à Vilna, mais le lendemain, de grand matin, l'alarme se répandit. Les Russes étaient aux portes de la ville, des gens arrivaient tout effarés en criant :

« — *Nous sommes perdus!* »

« Le roi de Naples fut réveillé brusquement, sauta de son lit, et en un instant l'ordre fut donné pour que le service de l'empereur partît sur-le-champ; je laisse à penser avec quelle confusion tout cela se fit. On n'eut le temps de faire aucune provision, on nous obligea à partir sans retard; le prince d'Aremberg fut mis dans une voiture du roi, avec ce qu'on put se procurer pour les besoins les plus pressants. Nous étions à peine sortis de la ville

que nous entendîmes de grands cris derrière nous et des coups de canon, accompagnés de vives fusillades. Nous avions à gravir une montagne de glace ; les chevaux étaient fatigués, on n'avançait pas. La voiture du trésor fut laissée à l'abandon, et une partie de l'argent fut pillée par des gens qui, à cent pas de là, étaient obligés de ieter ce qu'ils avaient pris pour sauver leur vie. »

Néanmoins, dit M. le baron Denniée *, on ne doit pas omettre de citer un trait qui honore d'autant plus son auteur, que le sentiment de sa propre conservation prédominait en ce moment sur tous les autres : un officier étranger, Badois ou Wurtemburgeois, plaça sur son traîneau des caisses du trésor qui renfermaient 400,000 francs en or, et vint fidèlement les déposer chez le payeur de l'armée à Kœnigsberg, le 24 décembre.

* *Itinéraire de l'empereur Napoléon*; page 172.

CHAPITRE V.

LE 10ᵉ CORPS D'ARMÉE.

PRISE DE BALDON ET DE FRIDRICHSTADT.

VILNA.

Macdonald à Riga. — Il coupe la retraite aux troupes russes. — Bachelu s'empare de Baldon. — Échec de la division Lewis. — Elle passe la Dwina sur la glace. — Massenbach s'empare de Fridrichstadt. — Macdonald reçoit des nouvelles de l'armée de Moskow. — Ses inquiétudes. — Il est rassuré par la correspondance de Maret. — Marche de Schwartzenberg. — Ses incertitudes. — Reynier cantonne ses troupes dans les environs de Rujana. — Importance de Vilna. — Maret contribue puissamment à cacher les revers de Napoléon. — Il s'occupe du salut de l'empereur. — La division Loison, envoyée au-devant de l'armée de Moskow, prend position sur la route de Minsk.

Tandis que Napoléon éprouvait ainsi de cruels revers sur la partie du théâtre de la guerre où il commandait immédiatement, et n'échappait, pour ainsi dire, que miraculeusement à une destruction qui semblait inévitable, ses armes, partout ailleurs, conser-

vaient leur supériorité, et, par cette raison, l'importance des corps détachés augmentait. Il est digne de remarque qu'ils étaient presque tous composés de troupes étrangères.

Nous avions laissé Macdonald en présence d'environ huit mille hommes de la garnison de Riga, qui occupaient, sur la rive gauche de la Dwina, le pays compris depuis Schlock jusqu'à Fridrichstadt. La plus grande partie de ses forces était stationnée à Neigut ; la ligne des avant-postes, sur la droite de ce village, suivant la Nis et l'Aa ; sur la gauche, les Russes occupaient Walhoff, en avant de Fridrichstadt. Les troupes qui se trouvaient à gauche de la route de Riga à Bausk étaient dans une position très-hasardée, puisqu'on pouvait en un jour arriver d'Eckau à Dahlenkirchen, et leur couper la retraite. Macdonald se décida à entreprendre cette opération: elle ne pouvait avoir que des résultats avantageux.

Après s'être transporté de sa personne à Eckau, pour être plus à portée de diriger les opérations, il retira à Hunerbein le commandement qu'il lui avait confié, après le combat de Meschten, pour le donner à Bachelu. Hunerbein ne conserva que le commandement de la brigade polonaise ; le brigadier de Horn eut celui de la brigade prussienne ; ces deux brigades et les six escadrons de cavalerie prussienne s'élevaient à environ huit mille hommes, et furent réunis en avant d'Eckau, le 14 novembre au soir. Le 15, avant le jour, Bachelu marcha sur Baldon, s'en empara, et, y ayant laissé Hunerbein, il poussa les Russes jusqu'à Dahlenkirchen, où il prit position.

Dans le même temps, de fausses attaques furent dirigées principalement sur Alaï et Neigut, tandis que Massenbach, avec la réserve qui était à Anenburg, marchait, par Eckau et Wallhoff, sur Fridrichstadt. Tout ce qui était sur la droite de la route d'Eckau à

Riga se trouva coupé. Lewis commandait cette partie de la ligne russe ; il avait peu de cavalerie, quelques pièces seulement, et environ cinq mille hommes de nouvelle infanterie. Il se retira d'abord sur Riga ; mais ayant rencontré, une lieue avant d'arriver à Tomsdorff, l'avant-garde d'Hunerbein, qui lui prit un bataillon, et ayant appris que Bachelu occupait Dahlenkirchen, il rétrograda sur Fridrichstadt. Bientôt il fut prévenu que Massenbach se portait sur cette ville, et s'arrêta. La Dwina était gelée, mais la glace ne portait point encore ; il aurait donc probablement été contraint de mettre bas les armes, si le froid, qui devint tout à coup très-rigoureux, n'eût rendu la glace assez forte pour lui permettre de passer sur l'autre rive, même avec son artillerie. Ce passage s'exécuta dans la nuit du 17 au 18, un peu au-dessus de Linden. Une partie des troupes qui occupaient Fridrichstadt repassèrent également sur la glace ; mais Massenbach, étant arrivé inopinément devant cette ville, le 17, à neuf heures du soir, s'en empara et y prit un bataillon et un escadron.

Lewis dut son salut à ce qu'Hunerbein, au lieu de le poursuivre, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, se retira, au contraire, sur Baldon.

Palucci, ayant été exposé, par suite de ses mauvaises dispositions, à perdre une partie de la garnison de Riga, devint plus circonspect ; Macdonald reprit ses anciennes positions. Ce général avait reçu le 16 novembre, et par l'intermédiaire de Maret, des nouvelles de l'armée de Moskow, qui l'instruisaient du retour de Napoléon à Smolensk, sans toutefois lui faire connaître l'état déplorable de l'armée, ni combien sa position devenait critique. Le mois de novembre s'écoula sans qu'il reçut d'autres nouvelles ; mais, étant instruit de la prise de Minsk et de Borisow, par l'armée de Moldavie, de la position de Wittgenstein à une si petite dis-

tance de la ligne de retraite de Napoléon, et de ce que publiaient les bulletins russes, relativement aux désastres de l'armée de Moskow, il éprouvait de vives inquiétudes. Le 4 décembre, il reçut, par Maret, des nouvelles du combat de la Bérésina : ce ministre lui annonçait que Napoléon avait battu les généraux Wittgenstein et Tchitchagoff, qui voulaient l'empêcher de repasser la Bérésina, et avait réduit l'armée de ce dernier général à sept mille hommes d'infanterie et six mille de cavalerie. Ces nouvelles le rassurèrent sur le sort de Napoléon et de son armée.

Nous avons vu que Schwartzenberg avait poursuivi Sacken jusqu'en Volhinie, et que le 27 novembre, par suite de l'invitation de Maret, il avait rétrogradé pour se diriger sur Minsk. Le 1er décembre, il arriva à Prujany et y séjourna; le 7, son avant-garde atteignit Slonim. Il reçut, pendant qu'il était entre ces deux villes, une dépêche de Maret, du 2 décembre : ce ministre lui apprenait que Napoléon avait forcé le passage de la Bérésina et battu plusieurs fois les Russes. Par suite de cette nouvelle, Schwartzenberg, croyant que l'armée russe battait en retraite, envoya l'ordre à Frimont de se porter sur Nieswij, et de pousser des reconnaissances sur Minsk et Slutzk pour inquiéter les corps russes, battus à la Bérésina, si, dans leur retraite, ils passaient sur ces points. Aussitôt arrivé à Slonim, Schwartzenberg reçut une nouvelle dépêche, du 4 décembre, qui le jeta dans l'incertitude sur ce qu'il devait faire. Maret lui donnait des détails sur la victoire de la Bérésina, et lui disait de marcher dans le sens de la position actuelle, sans lui faire connaître quelle était cette position. Schwartzenberg s'arrêta donc, attendant de nouveaux ordres. Il n'y avait d'ailleurs que la plus impérieuse nécessité qui pût engager à faire marcher des troupes, le froid étant devenu si rigoureux, que chaque marche

faisait périr ou estropiait, par la congélation, un grand nombre de soldats.

Reynier avait quitté, le 1er décembre, Brezesclitowski, après y avoir laissé sa brigade polonaise, et s'était dirigé sur Slonim; il s'arrêta le 7 à Rujana, et cantonna ses troupes dans les environs.

Vilna, si importante sous le point de vue militaire, à cause de sa position sur la principale communication de l'armée, et en raison des immenses magasins qu'on y avait réunis et des établissements militaires qu'on y avait formés, l'était encore davantage comme chef-lieu du gouvernement lithuanien, et parce que Maret et le corps diplomatique y résidaient : son importance s'était encore accrue depuis que Napoléon avait pénétré jusqu'à Moskow; elle était devenue, pour ainsi dire, la capitale des pays qu'il venait de conquérir, et sa perte aurait convaincu toutes les puissances de l'Europe que les affaires de ce conquérant étaient désespérées. En vain les Russes faisaient-ils connaître les revers inouïs qui venaient de l'accabler, on ne pouvait y ajouter foi; on croyait leurs bulletins aussi inexacts qu'ils l'avaient été au temps de leurs revers. On ne concevait point d'ailleurs que Napoléon eût éprouvé de telles pertes sans qu'un seul des commandants de corps d'armée fût tombé au pouvoir des Russes; aussi, quoiqu'il ne restât plus de l'armée de Moskow que des débris dans le plus déplorable état, quoique les cadavres de ses guerriers fussent dispersés sur le sol russe, elle existait encore dans l'imagination des potentats de l'Europe. Ce fut ce qui sauva Napoléon; car tout porte à croire que, si la vérité eût été connue, la société secrète de Tugenbund, dont le but était de secouer son joug, serait parvenue à soulever contre lui l'Allemagne entière, alors dégarnie de troupes, et à lui fermer ainsi le retour en France.

Maret contribua puissamment à cacher les revers de Napoléon,

et, sous ce rapport, il lui fut très-utile. Ce ministre avait reçu de vives alarmes relativement à Vilna, quand Wittgenstein pénétra en Lithuanie; elles augmentèrent lorsque Tchitchagoff s'empara de Minsk; mais ce général s'étant dirigé sur Borisow, Maret eut à s'occuper du salut même de Napoléon. Il parvint à tromper les agents diplomatiques réunis à Vilna, et par suite leurs cabinets, autant par ses discours que par l'éclat de sa représentation. Chaque revers était converti en succès, et devenait le motif d'une fête nouvelle. Le combat de la Bérésina, glorieux à la vérité, mais si funeste en même temps, fut présenté comme ayant été très-avantageux. On a vu l'erreur singulière dans laquelle Maret fit tomber Schwartzenberg. C'était sans doute une très-grande faute sous le point de vue militaire que de tromper des commandants de corps d'armée; mais ce n'était qu'en leur cachant toute l'étendue de ses pertes, que Napoléon pouvait espérer de revoir la France.*

La première brigade de la division Loison était arrivée à Vilna le 21 novembre, et le 23, toute cette division y avait été réunie; Vilna contenait en outre environ sept mille hommes de troupes qui rejoignaient, et beaucoup de blessés, de malades, d'administrateurs et d'employés; leur nombre s'accrut encore par l'arrivée de tout ce qui avait pu fuir de Minsk. Aussitôt que Maret eut appris le passage de la Bérésina, il envoya au-devant de l'armée la division Loison et deux régiments de cavalerie napolitaine; ces troupes s'avancèrent jusqu'à Osmiana, sur la route de Minsk, et y prirent position.

*Chambray; tome II, page 341.

CHAPITRE VI.

RETRAITE SUR KOWNO.

SCENES DE MEURTRE ET DE VENGEANCE.

LA COLLINE DE POURANY.

L'armée est toute réunie à Malodeczno. — Intensité du froid. — Désorganisation et désordre. — Traits de courage et de dévouement. — Horribles souffrances. — Mortalité des hommes et des chevaux. — Le général Loison soutient une attaque de Tchaplitz. — Cruautés des Cosaques. — Ney commande l'arrière-garde. — Il conserve la mâle intrépidité de son caractère. — Murat est sans force contre l'adversité. — Le comte Daru reçoit l'ordre de faire partir le trésor et d'évacuer Kowno. — Poniatowski part pour Olita. — La colline de Pourany.— Abandon des caissons du trésor, des bagages de l'empereur, des équipages, des provisions. — Rapacité des Cosaques. — Perte des richesses enlevées aux Russes. — Projet de partage de la Pologne. — Murat, les maréchaux, les généraux, continuent à pied leur route vers Kowno. — Tristes débris de la garde impériale. — Ney quitte Vilna. — Les provisions de vivres tombent au pouvoir de l'ennemi. — L'avant-garde de Platoff sabre sans pitié les malades et les blessés. — Les Cosaques fuient devant une charge de quelques soldats français. — Scènes de meurtre et de vengeance; lâches assassinats. — Les malades meurent oubliés dans les hôpitaux. — Les prisonniers sont emmenés dans l'intérieur, et tombent mourants sur les routes.

Dès le 3, à Malodeczno, où l'armée se trouva toute réunie, elle fut assaillie par un froid beaucoup plus rigoureux que celui dont on avait eu jusqu'alors à souffrir. Il alla toujours croissant les jours suivants; le 5, le thermomètre marqua 20 degrés au-dessous de

glace ; le lendemain, 24 ; le 7, il descendit à 26. Les habitants de ces affreuses contrées s'étonnèrent eux-mêmes de l'excès épouvantable de ce fléau, qui devait s'appesantir encore davantage ! Dans ces rares occasions, ils se gardent bien de s'exposer à l'action de l'air sans une extrême nécessité, et alors ils chargent d'épaisses fourrures leurs corps endurcis, et se couvrent même le visage.

Qu'on juge des ravages de cet hiver meurtrier sur des Français dont un très-petit nombre avait pu se procurer les ressources indispensables aux naturels du pays : plusieurs de nos soldats étaient légèrement vêtus, d'autres à peine couverts par des habillements déchirés. Dans cet état de dénûment, il fallait pourtant marcher tout le jour en luttant contre le vent du nord, et le braver encore la nuit entière au bivac. C'est alors seulement que l'armée fut réellement dissoute et comme anéantie par le froid, et qu'il ne resta plus trace de discipline. Sourds aux commandements, les soldats ne s'occupaient que du soin de leur propre conservation ; les officiers marchaient pêle-mêle avec eux. Les chaussures, usées, leur manquèrent bientôt à tous ; on y suppléa par des bandes de couvertures, de draps, de peaux d'animaux, assujetties avec des cordes ou des liens de paille. Ces secours ne garantissaient pas toujours les pieds de la congélation. Celui qui en sentait les atteintes ralentissait involontairement le pas ; on le voyait faire des efforts pour avancer, l'une après l'autre, ses jambes engourdies ; il chancelait, s'arrêtait, et peu d'instants après tombait pour ne plus se relever. Aussitôt, on se disputait ses habits, et trop souvent l'infortuné respirait encore quand on l'abandonnait nu sur la neige.

Le malheur avait desséché la pitié dans tous les cœurs. Les dé-

pouilles d'un seul, partagées entre plusieurs, fournissaient à chacun quelques lambeaux, qu'il ajoutait aux haillons dont il était déjà couvert. Quelques-uns s'en formaient des coiffures bizarres, dont l'effet ajoutait à l'horreur involontaire qu'inspiraient ces visages décharnés, livides, aux yeux éteints, aux joues creusées par la famine, et tout hérissés d'une barbe épaisse. Le désordre de ces physionomies, qui, peu de semaines auparavant, étaient encore la plupart si belles et si martiales, fut alors porté à tel point, que, pendant des jours entiers, il arriva que des amis intimes marchèrent côte à côte sans se reconnaître. Trop souvent, quand ils s'aperçevaient de ce voisinage, autrefois si consolant pour eux, ils se fuyaient, afin de dévorer seuls, et en se cachant, un dernier reste d'aliments dégoûtants qu'ils craignaient d'avoir à partager!

Mais si l'infortune, la faim cruelle, les souffrances intolérables du corps et l'extrême abattement de l'âme avaient pu dénaturer les nobles sentiments naturels à tant de braves guerriers, on en vit beaucoup aussi résister glorieusement à de si rudes épreuves, et rester jusqu'à la fin bons, généreux, fidèles à l'amitié et à la reconnaissance. Le général Legrand, blessé, ne fut pas abandonné sur les chemins par ses grenadiers : lorsque les chevaux moururent, ils s'attelèrent à sa voiture, et, quand ce moyen manqua, ils le placèrent sur leurs bras, qui lui servirent de lit jusqu'à Vilna, pendant plusieurs jours de marche. Les Polonais rendirent les mêmes devoirs pieux au vénérable Zayoneszec, dont une jambe avait été emportée par un boulet au combat de la Bérésina. Le colonel Marin, de l'artillerie de la garde, fut aussi porté par ses canonniers; le jeune Lacroix, par des officiers, ses amis. Des soldats s'étaient chargés de leur capitaine, des domestiques de leur maître; ils se dépouillaient de leurs vêtements pour les garantir du froid, parta-

geaient entre eux les vivres qu'ils se procuraient, s'en privaient même, pour ne pas les laisser souffrir de la faim.

Ces exemples d'un vertueux dévouement, du courage le plus difficile, furent trop nombreux pour être cités tous ; ceux-là suffisent pour consoler l'humanité et relever l'honneur du caractère français, dont l'empreinte put être altérée passagèrement par l'excès du malheur, mais qu'il n'effaça jamais tout à fait.

Le retour de la nuit amenait des scènes non moins déplorables que celles de la journée. Les premiers venus au bivac allumaient de grands feux, auprès desquels ils se pressaient en foule. A la vue de la flamme, les plus faibles, redoublant d'efforts, se traînaient jusque-là, implorant la faveur de pénétrer un moment jusqu'au foyer ; quand on la leur accordait, ils se précipitaient sur le brasier ; étonnés de n'en point ressentir l'impression, ils y plongeaient leurs mains déjà mortes, frappées par la gelée ; alors les parties les plus voisines, où la vie s'était réfugiée, étaient tout à coup déchirées par des douleurs cuisantes qui leur arrachaient des cris épouvantables ; la gangrène succédait promptement ; ils mouraient en peu d'heures. Même parmi ceux qu'une constitution plus robuste et des aliments supportables maintenaient en santé, on en remarquait qui, profondément atteints d'un sombre chagrin dont rien ne pouvait les distraire, s'en laissaient accabler. Saisis de désespoir, ils se couchaient sur la terre, et attendaient la mort, qui ne tardait guère. D'autres, doués d'une âme énergique dans un corps débile, la bravaient courageusement tant qu'il leur restait un souffle de vie ; ils n'en étaient pas moins frappés : le froid les tuait avec la rapidité de la foudre. Les chevaux d'artillerie moururent presque tous ; on laissait les pièces sur la route ; il n'en resta qu'un petit nombre à la garde, qui se décomposa la dernière.

« Nous étions tous, dit le docteur Larrey *, dans un tel état d'abattement et de torpeur, que nous avions peine à nous reconnaître les uns les autres; on marchait dans un morne silence;... l'organe de la vie et les forces musculaires étaient affaiblis, au point qu'il était très-difficile de suivre sa direction et de conserver l'équilibre... La mort était devancée par les pâleurs du visage, par une sorte d'idiotisme, par la difficulté de parler, par la faiblesse de la vue...

« J'ai remarqué, ajoute encore l'illustre chirurgien, que les sujets bruns et d'un tempérament bilioso-sanguin, presque tous des contrées méridionales d'Europe, résistaient plus que les sujets blonds, d'un tempérament flegmatique et presque tous des pays du Nord, aux effets du froid rigoureux... Dans la proportion du nombre, les Allemands ont perdu beaucoup plus de monde que les Français. »

Il semblait que, dans ce bouleversement universel, la division Loison, exempte jusqu'alors de fatigues et de privations, dût au moins offrir à Osmiana un point d'appui à l'armée en dissolution. Ce fut au contraire ce corps qui, toute proportion gardée, fit les pertes les plus considérables et les plus rapides. Il était formé en grande partie d'adolescents au-dessous de la conscription; exposés surtout à l'action d'un froid trop excessif, les plus jeunes eurent d'abord les mains gelées, puis les bras qui, subitement paralysés, laissaient échapper leurs armes. Ils semblaient ensuite frappés de démence, et promenaient autour d'eux des regards étonnés dont l'expression douloureuse déchirait le cœur. Leurs jambes fléchissaient comme dans l'ivresse; tombés, ils essayaient de se relever, mais ils s'épuisaient en efforts infructueux; leur visage, horriblement contracté, prenait alors une teinte de pourpre; enfin, près d'ex-

* *Mémoires de chirurgie;* tome IV, pages 106, 107, 126 et 127.

pirer, ils pleuraient; et, refoulé vers le cerveau, s'ouvrant un passage à travers les paupières, le sang tombait en larmes de leurs yeux mourants. Sept mille périrent en moins de trois jours de cet affreux supplice.

Toutefois, à la tête des faibles restes de sa division, Loison soutint, le 9, à Miedniki, une attaque de Tchaplitz; elle contint assez de temps pour protéger les débris de la cavalerie démontée, ainsi que des milliers d'employés et de militaires isolés, jusqu'à ce que cette queue de colonne fût entrée dans Vilna, laissant derrière elle les chemins encombrés de cadavres d'hommes et de chevaux. Dans les derniers jours, les routes offraient partout, sur le passage de l'armée, l'aspect d'un champ de bataille longtemps disputé, tout couvert d'armes, de canons, de bagages, et de mourants que les Russes dédaignaient de faire prisonniers; ils les dépouillaient et les massacraient froidement. Leurs officiers, révoltés de tant de barbarie, s'efforçaient en vain d'y mettre un terme; les Cosaques répondaient avec des cris farouches : « Moskow! Moskow! » déclarant ainsi qu'ils vengeaient, sur ces infortunés, l'incendie de la capitale, crime atroce en effet, mais le crime d'un Russe!

De Wrède, dont la division, venue de Dokzitzi à Velleïka, marchait depuis quelques jours parallèlement à l'armée, sur son flanc droit, arriva le même jour qu'elle à Vilna; il amenait deux mille soldats; Loison n'en comptait plus que quinze cents. Ces troupes composèrent une arrière-garde, dont Murat confia le commandement au maréchal Ney. Platoff, Wittgenstein, Tchitchagoff, accouraient, menaçant d'écraser, d'un dernier coup, les débris mutilés de l'armée. Dans ce moment de crise mortelle, le prince de la Moskowa conserva la mâle intrépidité de son caractère élevé; le roi de Naples, au contraire, soldat si brillant sur le champ de ba-

taille, se trouva sans force contre l'adversité. Averti de l'approche des ennemis, Murat sortit précipitamment de la ville, et alla établir son quartier général en dehors de la barrière, sur la route de Kowno ; mille hommes environ de la garde vinrent se ranger autour de lui. Là, plongé dans un morne abattement, il laissa faire. Berthier écrivit au maréchal :

« L'intention de Sa Majesté le roi de Naples est de se mettre en marche demain, à quatre heures du matin, avec la garde impériale, pour arriver le plus promptement possible à Kowno, rallier les fuyards et les isolés, et prendre position. Continuez à faire l'arrière-garde avec les divisions de Wrède et Loison, et tout ce que vous pourrez rallier à ces troupes. Faites évaquer cette nuit, autant que possible, l'artillerie et tout ce qu'on pourra, notamment le trésor. Dans la situation présente, le roi ne peut que marcher le plus vite possible sur Kowno.

« Faites pour le mieux, dans cette circonstance pénible, où les froids rigoureux ont achevé de désorganiser l'armée. Le roi vous autorise à écrire, en partant, au général commandant les troupes russes, pour recommander nos malades. »

En même temps, le major général adressa au comte Daru, intendant de l'armée, l'ordre de faire partir dans la nuit le trésor, en se servant, s'il le fallait, des derniers chevaux de l'artillerie :

« Faites distribuer, ajoutait-il, sans formes lentes d'administration, et avec abondance, des vivres et des effets d'habillements à tous ceux qui en demanderont, puisque la position de l'ennemi ne nous permet pas de tenir demain toute la journée à Vilna. Rejoignez cette nuit le quartier général, et mettez tout en mouvement pour évaquer sur Kowno ce qui sera possible. »

Poniatowski partit dans la nuit avec ses Polonais, se dirigeant

sur Olita. Murat, Berthier, Eugène, Davoust, Bessière, Lefèvre et Mortier, prirent, à quatre heures du matin, le 10, la route de Kowno. L'armée, débandée, se traîna sur leurs pas. Une multitude d'employés, qui avaient conservé leurs chevaux; des malades, des blessés, qui s'étaient procuré des voitures à prix d'argent, devançaient le gros de la troupe. Arrivés dès la veille près de la colline de Pourany, à une lieue et demie de la ville, ils s'y trouvaient arrêtés, s'efforçant vainement de gravir cette côte escarpée, que le verglas rendait inaccessible, même aux piétons. A mesure que l'armée approchait, l'encombrement augmentait d'une manière effrayante.

L'obstacle était invincible, la marche demeura suspendue. Chacun alors, cherchant à se démêler de cette cohue, se fraya isolément un chemin à travers les bois de droite et de gauche, et l'on tourna la montagne que l'on désespérait de franchir. Mais les voitures, ni même les chevaux, ne pouvaient s'engager dans ces défilés étroits et tortueux. On laissa donc sur la grande route les équipages de Napoléon, les caissons du trésor, chargés de plusieurs millions en or et en argent monnayé; le peu de canons qui restaient, les bagages, les provisions, tout fut abandonné à la rapacité des Cosaques; tout, même des blessés, qu'on avait pu transporter jusque-là, et qui croyaient enfin toucher au terme de leurs longues souffrances. Voici en quels termes M. de Langeron rend compte de cet événement :

« A cinq verstes de Vilna, sur le chemin de Kowno, les Français laissèrent leurs dernières voitures * à une petite montée rapide

* Entre autres celle de Napoléon. On y trouva ses portefeuilles, ses habits, ses ordres, son sceptre et son manteau impérial, dont un Cosaque, dit-on, s'affubla. Nous étions accoutumés à ces sortes de métamorphoses, dignes des saturnales de

(Panarskaya-Gora) près de Pourany, qu'aucun de leurs chevaux ne purent monter; et il faisait 28 degrés de froid.

« En tournant cette montagne par la gauche, ce qui était facile, les Français eussent pu retarder de quelques jours la perte de ces équipages, et même en sauver quelques-uns.

« On y pilla un trésor de plus de dix millions en or et en argent, et ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette bagarre, c'est que le peu de soldats français qui pouvaient encore se tenir sur leurs jambes, et conserver l'espoir de se sauver, se réunirent, pour le moment, aux Cosaques, pour piller la caisse et se charger de napoléons d'or et de pièces de cinq francs.

« A cette montagne, les restes de la garde française essayèrent de se défendre, et il y eut une petite affaire, où périt le lieutenant-colonel Bibikoff, neveu du général Kutuzoff, jeune homme très-brave et qui annonçait des talents militaires...

« Il y avait un fourgon énorme appartenant au roi de Naples, il était en entier rempli de parfums, de bouteilles d'odeurs, que nos Cosaques prirent d'abord pour des liqueurs; de pots de pommades, qu'ils prirent pour du beurre, et d'une quantité de sachets et de cosmétiques, qui ne pouvaient convenir qu'à la toilette d'une femme et d'une actrice. Lorsqu'on pilla cette voiture, toute la ville fut parfumée, et chacun de nous fit ses provisions de pommades et d'odeurs. »

Cependant les Russes n'avaient pas moins perdu, sous ce rapport, que l'armée française. En effet, le même historien ajoute :

« Toutes les richesses de Moskow étaient rassemblées dans ce Wagenbourg; on y voyait plus de dix mille voitures, et dans ce

Rome. Je vis entrer un jour, chez moi, un Cosaque en habit de sénateur français, couvert d'une large broderie.

nombre, de magnifiques équipages : berlines, calèches, phaétons, droschkis, etc., pris dans la capitale, dans les hôtels des seigneurs ou dans les ateliers des selliers; trophées que l'on s'était proposé de mener à Paris.

« Tous ces équipages, les fourgons, les chariots de paysans étaient chargés d'objets du plus grand prix : on y trouva des bijoux très-riches, de superbes fourrures, des perles, des diamants en profusion; les vases sacrés des églises de Moskow, des habits de prêtres, des chasubles brodées de pierres précieuses, la croix dorée de l'église de Saint-Jean-le-Grand; les collections de gravures, de camées, d'antiques; beaucoup de livres des superbes bibliothèques des comtes Boutourlin et Razoumowski, des vaisselles d'argent et jusqu'à des porcelaines. Tout fut dispersé et pillé pendant quelques jours, et cependant on ne put enlever la centième partie de ces richesses abandonnées par les ennemis; on en jeta une grande partie dans la rivière, et, au printemps, les paysans des environs et des juifs, qui ne manquent jamais ces sortes d'occasions, accoururent de toutes les parties de la Pologne, les repêchèrent et firent encore un butin immense.

« Nous trouvâmes encore, parmi les voitures laissées ou brisées, tous les fourgons de l'état-major, du génie; des portefeuilles des affaires étrangères, d'immenses paquets de lettres, des cartes géographiques très-précieuses *, tous les plans des marches et des com-

* On m'apporta une carte de Pologne, qui, dans les circonstances du moment, était du plus grand intérêt. On croyait que Napoléon avait voulu rétablir le royaume de Pologne avec toutes ses anciennes frontières et la Courlande, et en donner la couronne à quelqu'un de sa famille ou au prince Poniatowski : les Polonais s'en flattaient; mais ils auraient été bientôt et cruellement détrompés. Napoléon avait effectivement l'intention de rendre à la Pologne son ancien territoire, excepté la Galicie autrichienne, qu'il eût échangée plus tard contre l'Il-

bats, les journaux et une grande partie des bagages de Napoléon et de ses généraux. »

Ce cruel sacrifice consommé, Murat, les maréchaux, et à leur suite les généraux, à pied comme les soldats, et confondus au milieu d'eux, continuèrent leur route vers Kowno.

Parmi cette foule en désordre, douze à quinze cents hommes formaient encore, auprès du roi de Naples, le noyau de la garde impériale. La plupart des corps, entièrement dissous, étaient également représentés par un petit groupe d'officiers, fidèlement ralliés autour de leur aigle, qu'ils n'abandonnèrent jamais.

Dans l'impossibilité d'exécuter les ordres du roi de Naples, Ney quitta Vilna, vers huit heures du matin, avec de Wrède et Loison, et suivit le torrent, mais sans se laisser entraîner : il conservait toujours, en se retirant, une attitude menaçante, et combattit jusqu'au dernier moment. On n'avait eu le temps ni de distribuer, ni de détruire les immenses provisions de vivres rassemblés à grands frais dans les magasins : ils furent la proie des Russes.

On laissait encore dans la ville, outre cinq mille malades aux hôpitaux, plus de dix mille traîneurs des armées, trop accablés de fatigue pour avoir la force d'aller plus loin ; arrivés tard la veille, par un dernier effort, ils n'avaient pu trouver d'abri sous un toit hospitalier, car toutes les maisons étaient encombrées ; ils erraient donc dans les rues, ou gisaient sur la terre, demi-morts de faim et

lyrie, et c'était le prix de l'alliance de l'Autriche ; mais il voulait y ériger trois grands duchés, celui de Varsovie, celui de Lithuanie et celui de Volhinie, et lui-même en avait marqué les limites au crayon sur la carte qu'on trouva dans un fourgon de sa suite. Ces trois duchés étaient destinés au roi de Saxe, au maréchal Davoust et au prince Poniatowski. Du reste, les Polonais auraient pu s'attendre au morcellement de leur pat[illegible], d'après la réponse évasive qu'il avait faite à Vilna, à leur députation de Varsovie

de froid. L'avant-garde de Platoff, entrée au moment où Ney sortait de la ville, pénétra au galop jusqu'à la grande place, et, se précipitant sur ces malheureux, les sabrait inhumainement, lorsqu'une poignée de soldats, oubliés par le maréchal au milieu de cette confusion, à la garde du pont de la Wilia, débouchèrent tout à coup sur la place. L'officier de cette petite troupe, par un mouvement tout français, commande aussitôt la charge. Ses trente hommes se lancent la baïonnette en avant, et voient fuir à leur approche deux mille Cosaques, qui, s'échappant à la fois par toutes les issues, laissent le passage libre jusqu'au faubourg de Kowno. Ces braves rejoignirent le maréchal à la montagne de Pourany.

L'imagination la plus sombre enfanterait difficilement des scènes de meurtre et de vengeance qui pussent égaler en horreur celles dont Vilna devint alors le théâtre. Ce ne fut pas seulement la troupe lâche et cruelle de Platoff qui s'abreuva du sang des guerriers sans défense, dont les bras gelés ne pouvaient plus saisir une arme pour disputer les restes de leur vie : les juifs, qui leur avaient vendu chèrement un mauvais gîte, les assassinaient endormis, afin de s'approprier leurs dépouilles, puis les jetaient nus et encore palpitants par les fenêtres des maisons; et la populace, vouée aux intérêts de la Russie, achevait de les déchirer, croyant accomplir un acte de patriotisme.

« Nous restâmes, dit M. de Langeron, quatre jours à Vilna; j'y recueillis quelques-uns de mes malheureux compatriotes, et je fus assez heureux pour leur sauver la vie : dans ce nombre, se trouvèrent un M. Dufort, un M. de Fontanges; je partageai avec les uns ce que j'avais, et je fis pour les autres quelques emplettes à Vilna.

« Ces messieurs m'en ont témoigné, à Paris, une reconnaissance bien vive, et les journaux en ont parlé avec un éloge bien

au-dessus de ce que je méritais; pouvais-je faire autrement?

« D'autres généraux suivirent mon exemple, et nous arrachâmes beaucoup de victimes à une mort certaine; l'amiral Tchitchagoff recueillit et sauva le comte de Chabannes, de la police.

« Vilna était remplie de malades et de blessés; il y en avait plus de vingt mille.

« J'allai visiter les hôpitaux, je les trouvai aussi dépourvus de tout, aussi dégoûtants, aussi infects que ceux de Minsk. L'empereur Alexandre, qui arriva à Vilna le 10-22 décembre, confia le soin de ces hôpitaux et le déblayement de la ville au comte Saint-Priest, son adjudant général. On essaya d'abord de brûler les cadavres, qu'on mit en tas de cinquante ou de cent à la fois; mais ils dégelèrent et ne se consumèrent pas; on les enterra au printemps.

« Kutuzoff arriva à Vilna le 13 décembre; il reçut Tchitchagoff avec des compliments très-ironiques, et l'expédia de nouveau à la poursuite des ennemis...

« Tout autre général que Kutuzoff eût pu être dans le cœur de l'Allemagne ou au moins sur l'Oder, dès le mois de décembre, et la guerre et la politique eussent pu prendre toute une autre face.

« Voilà ce qu'ont dit tous ceux qui n'étaient pas partisans de Kutuzoff; il le savait, et voici ce que je lui ai entendu dire, à Vilna, pour sa justification :

« On me reproche d'avoir poursuivi Napoléon trop lentement « et d'avoir pris, du Dnieper, une fausse direction. Quant à ce « dernier point, je répondrai, qu'en me portant sur ma gauche, je « voulais empêcher Schwartzenberg de s'avancer vers la Bérésina, « et je ne doutais pas que Tchitchagoff, s'il ne pouvait anéantir « Napoléon sur cette rivière, au moins l'y retiendrait assez long-

« temps pour me permettre d'arriver à Vilna ou sur le Niémen « avant lui. Quant à ma lenteur dans la poursuite, je commencerai « par avouer que j'ignorais, et que je n'aurais jamais pu croire « alors, quand même on me l'eût assuré, à quel point l'armée « française était déjà désorganisée; je lui supposais encore au « moins quatre-vingt mille combattants; mais j'étais sûr qu'avant « d'arriver au Niémen, ces quatre-vingt mille hommes n'exis- « teraient plus. Je connaissais les talents de Napoléon dans un « jour de combat. Devais-je donner au hasard et aux chances « d'une bataille, toujours douteuse, ce que j'étais sûr d'obtenir « par le climat, la famine et les fatigues surnaturelles de nos « ennemis? »

Quoi qu'il en soit, on peut dire, sans être taxé d'emprunter une image au style figuré, qu'avant la fin de la funeste journée du 10 décembre, le sang ruisselait dans les rues de Vilna, et que la terre fut partout couverte de cadavres. Quant aux malades des hôpitaux, oubliés tout à fait, sans soins, sans nourriture, ils moururent sur la paille, dans les angoisses du désespoir. Le petit nombre des victimes échappées à la boucherie du 10, réunies aux prisonniers faits à Minsk et sur les deux rives de la Bérésina, furent conduits dans l'intérieur. On les faisait marcher tout le jour, exposés aux rigueurs de ce climat meurtrier; la nuit, ils bivaquaient sans feu et sans vivres. D'un convoi de cinq mille dirigés sur Bobrouik, vingt hommes seulement arrivèrent vivants.*

* Mortonval, *Histoire de la Guerre de Russie en* 1812, t. II, ch. IX, p. 463.

CHAPITRE VII.

CONTINUATION DE LA RETRAITE.

LE MARÉCHAL NEY.

KOWNO.

Marche des Russes sur une route jonchée de cadavres. — Costumes bizarres des Français. — Leur pénurie extrême. — Abondance dont jouissait l'ennemi. — Rapacité des juifs. — Foule de femmes et d'ouvriers qui suivaient l'armée française. — Tristes épisodes de la retraite. — Le vieux grenadier d'Austerlitz. — Humanité d'une femme russe. — Victimes de la faim. — Kutuzoff déclare que son souverain n'est guidé par aucune vue de conquête. — Entrevue de Napoléon et de Maret. — Reproches de l'empereur. — Il arrive à Varsovie. — Il s'arrête à Dresde. — Il part pour Paris. — Intensité du froid. — Pertes de l'armée française. — Pertes des Russes. — Abondance de vivres dont ne peuvent profiter les soldats isolés. — Erreur des habitants de Vilna relativement à l'armée française. — Ordres donnés à Macdonald et à Schwartzenberg. — Murat se met en route. — A quoi se réduisait l'armée. — Méthode de retraite de Ney. — Kowno.

Pour compléter le chapitre précédent, écoutons un témoin des malheurs de nos braves : « Entre Ilia et Malodeczno, dit M. de Langeron, le chemin traverse une immense forêt; il était tellement encombré de corps morts, que les hussards de la Pavlograd, qui faisaient l'avant-garde et marchaient à pied,

étaient obligés de soulever ces cadavres avec leur pique, et de les jeter de côté pour frayer le passage à la colonne ; là, et dans toutes les marches suivantes, il s'offrit à nos yeux un spectacle qui jamais, je crois, n'avait eu lieu, et vraisemblablement ne se renouvellera plus. L'armée russe marchait au milieu du chemin en colonne serrée, et des deux côtés de ce chemin marchaient aussi, ou plutôt se traînaient deux colonnes d'ennemis sans armes ; les uns et les autres foulaient aux pieds les morts dont la route était jonchée.

« Chaque minute, on voyait tomber des centaines de ces fuyards : celui qui avait atteint le terme de la force physique nécessaire pour lutter contre la mort, s'arrêtait, tournait sur lui-même, tombait et expirait.

« Au milieu d'un pareil désastre, dont l'humanité avait tant à souffrir, s'il eût été possible d'éprouver un moment de gaieté, le costume de quelques-unes de ces victimes eût pu l'inspirer ; c'était une vraie mascarade : on voyait des grenadiers à longues moustaches coiffés avec des bonnets et avec des pelisses de femmes ; d'autres enveloppés dans des habits de prêtres russes ; quelques-uns avec des habits brodés de chambellans qu'ils avaient pillés dans les équipages. La figure de Napoléon, lui-même, à ce que des témoins m'ont assuré, n'était pas la moins comique. Il montait un petit cheval isabelle, était enveloppé dans une énorme pelisse verte à brandebourgs d'or et avait sur la tête un gros bonnet fourré.

« Depuis la Bérésina, tous ces malheureux Français et étrangers, en habit court, en pantalon et en gilet de toile et sans manteau, n'ayant plus aucune espèce de provision, ne se nourrissaient que de la chair des chevaux morts, qu'ils coupaient par tranches et rôtissaient avec des bâtons, mais que souvent ils mangeaient crue : cette horrible nourriture leur occasionnait sur-le-champ la dyssen-

terie, et les affaiblissait au lieu de les soutenir; mais ils n'avaient pas le choix d'un autre repas.

« On pourrait croire que nous étions soumis aux mêmes privations; mais, au contraire, nous étions dans l'abondance; nos équipages de régiments nous suivaient avec du biscuit, dont nous n'avons jamais manqué ; sur la route, il est vrai, les villages dévastés, et la plupart brûlés, n'offraient plus rien aux poursuivants, comme aux fuyards; mais ceux situés à quelques distances, et même à quelques pas du chemin, étaient restés intacts. Les Français ne pouvaient se hasarder à y fourrager sans être repoussés ou massacrés par nos Cosaques, qui les entouraient; ces mêmes Cosaques nous apportaient de ces villages toutes sortes de provisions, et, dans les villes, les juifs déterraient pour nous toutes celles qu'ils avaient cachées. *

« Nos soldats étaient bien habillés, bien chaussés; ils avaient de bons manteaux **; et, plus accoutumés à se garantir du froid que leurs ennemis, et à éviter le danger qu'il offre aux imprudents, on les voyait rarement dormir, même pendant la nuit, à moins que ce ne fût près d'un feu léger ; rarement ils passaient la nuit dans les maisons, et, lorsqu'ils y entraient pour un moment, ils s'éloignaient du poêle. Nous autres, généraux et officiers, nous suivions leur

* Les juifs aiment les Russes; ils nous furent fort utiles, mais ils ne s'oublièrent pas. Beaucoup suivirent notre armée, et achetèrent des Cosaques l'immense butin qu'ils faisaient chaque jour et dont ils se débarrassaient pour se charger d'un nouveau; les juifs payèrent les effets achetés avec des assignats faux de la banque russe, qui avaient été fabriqués et répandus en Pologne. Par cette adroite industrie, les juifs eurent tout, les Cosaques rien!

** Pendant toute la marche de la Bérésina à Vilna, je ne vis qu'un seul des nôtres mort gelé; c'était un hussard de la Pavlograde, qui s'était enivré ; mais les prisonniers russes faits à Stakou, dans la charge des cuirassiers, périrent tous; les Français les dépouillaient pour se vêtir, et ne pouvaient les nourrir.

exemple, et, malgré nos incroyables fatigues, nous parvînmes à perdre l'habitude et même l'envie de dormir.

« Les Français, au contraire, se précipitaient dans les auberges juives (karschmas) qui existaient encore ; ils y mettaient le feu par le peu de précautions qu'ils prenaient, et l'auberge, en s'écroulant, les écrasait et les brûlait.

« Dans les maisons, ils se jetaient tous auprès des poêles ; j'ai vu des hommes qui s'étaient fourrés dans les fourneaux et y avaient été étouffés.

« J'ai vu, hélas ! des choses bien plus affreuses encore. Dans la forêt de Malodeczno, j'ai vu une femme * qui venait d'accoucher et était expirée à côté de son enfant mort.

« J'ai vu un homme mort, ayant les dents enfoncées dans la cuisse d'un cheval qui palpitait encore.

* On ne peut s'imaginer la quantité de femmes que l'armée française traînait avec elle, et j'ai remarqué qu'elles supportaient mieux le froid que les hommes. Je demandai à plusieurs de ces malheureuses qui marchaient avec nous, où elles allaient ; elles me répondaient toutes : « A Vilna, monsieur, prendre nos quar-« tiers d'hiver ; Napoléon nous l'a promis. — Mais vous n'êtes plus avec lui, vous êtes au milieu de vos ennemis ; quels quartiers d'hiver pouvez-vous espérer ? » Elles me répondaient : « Monsieur, c'est égal, vous ne nous faites pas de mal, vous « nous nourrissez, et nous allons à Vilna prendre nos quartiers d'hiver. » On ne pouvait les détourner de cette idée et de cette espérance, que Napoléon avait inspirées à toute son armée.

Indépendamment des femmes d'officiers, de soldats et des vivandières, il y en avait une foule d'autres venues à l'armée, je crois, pour plus d'un métier : nous prîmes aussi des actrices d'une troupe de comédie française qui avait joué à Moskow, et était attachée au quartier général de Napoléon, et des chanteuses italiennes de la musique de Murat.

Une foule d'artistes et d'ouvriers français avaient aussi suivi l'armée, et revenaient avec elle ; on y voyait des corporations de serruriers, de maçons, de bijoutiers, de carrossiers, d'horlogers, etc. Napoléon voulait apparemment établir une colonie en Russie.





BAVIÈRE.

OFFICIER DES CHEVAU-LÉGERS. — SOLDAT D'INFANTERIE.

Campagne de Russie en 1812.

« J'ai vu un homme mort dans un cheval qu'il avait éventré et vidé pour s'y fourrer et pour s'y réchauffer.

« J'en ai vu un, arrachant avec ses dents les entrailles d'un cheval mort.

« Je n'ai pas vu les malheureux Français se manger entre eux ; mais j'ai vu des hommes morts à qui on avait coupé des lanières de chair aux cuisses, pour s'en nourrir.

« Nous avons trouvé des cadavres dans des caissons dont on avait jeté les munitions.

« Le général Baschiloff recueillit, près d'Illia, un jeune officier affaibli par le besoin ; il lui donna du pain, le couvrit de sa pelisse et le mit dans sa calèche ; en arrivant à Illia, on le trouva mort.

« On voyait encore sur les figures décomposées de tous ces cadavres l'expression de leurs caractères et de l'impression du moment où ils avaient expiré.

« L'un était mort en étendant les bras vers le ciel, qu'il avait sans doute imploré à son dernier soupir ; l'autre, en joignant les mains et dans l'attitude d'un homme qui prie ; un troisième, le poing en avant avec l'air du désespoir, de la menace ou d'une fureur dont sûrement Napoléon était l'objet ; mais telle était encore la magie dont il avait su s'entourer, que personne, parmi tous ces exaspérés, ne menaça sa vie, et même ne pilla ses bagages.

« Ce n'est qu'en frémissant que j'ajoute ici ce que plusieurs feuilles étrangères attestent comme des faits positifs. Elles prétendent que, quand le froid redoubla, les soldats, sans bottes et sans souliers, et les pieds seulement enveloppés de chiffons ou de morceaux de drap et de havresac, eurent encore à combattre la faim dans toute son horreur. Plusieurs de ces spectres, à demi morts de froid et couverts de haillons, se virent contraints *de dévorer leurs propres*

membres, ou même les cadavres de leurs compagnons! On a déjà vu que j'avais saisi, cherché même les occasions de parler à quelques-uns de ceux qui ont survécu à ce grand désastre. Un jour, j'en interrogeai un sur ces assertions horribles. « Attestez-moi, lui dis-je, qu'il y a là de l'exagération, et je vous crois. » Sa physionomie prit un aspect convulsif, des larmes de sang bordèrent ses paupières : « Croyez, me répondit-il en me pressant la main avec violence, tout ce que l'extrême désespoir peut suggérer de plus effroyable. » D'après cette réponse, trop significative, j'ai écrit ce que l'on vient de lire.

« Un autre militaire (le même officier dont j'ai parlé plus haut) a donné sur la manière à la fois singulière et effrayante dont on mourait de froid, les faits qui suivent : « Dès le premier saisissement, le malheureux était obligé de s'arrêter; son visage décomposé était celui d'un homme qui ne sait s'il doit rire ou pleurer. Sentant qu'il allait tomber, il portait ses deux mains devant lui, ses genoux fléchissaient, et tout à coup, tombant la face contre terre, il avait cessé de vivre et de souffrir. » Il est dans les catastrophes extraordinaires des choses qui affectent plus particulièrement, selon la disposition des esprits. Voici ce que m'a dit un autre militaire :

« Je redoutais surtout l'arrivée des nuits, non-seulement parce qu'elles augmentaient nos souffrances, mais à cause d'une particularité que voici : On faisait halte; on se réunissait; on se pressait les uns contre les autres, et aussitôt, au milieu du silence produit par l'abattement et le désespoir, commençaient de petits bruits qui se répétaient à chaque instant, souvent dans plusieurs endroits à la fois. Qui les causait? La chute sur la terre glacée des hommes et des chevaux succombant à l'excès du froid et de la misère. Non, poursuivait-il, jamais je n'oublierai ces bruits continus. Ils me

poursuivent partout, avec les circonstances terribles dont ils étaient accompagnés. Souvent, pendant la nuit, il m'arrive de m'éveiller en sursaut, parce que mon imagination frappée croit les entendre encore. »

Dans Kowno et dans tous les environs, nous vîmes* quantité de malheureux étendus sur la neige, qui avaient succombé lorsque nous touchions au terme de notre fatale expédition. Ce qui nous affecta particulièrement, fut de voir parmi les morts le colonel Vidmann; il était du petit nombre des gardes d'honneur d'Italie, qui avait supporté jusque-là nos fatigues. Ne pouvant aller plus loin, il tomba sortant de Kowno, pour aller au pont, et il expira sans avoir eu la satisfaction de mourir hors de Russie.

Les calamités répandues sur l'armée n'avaient point épargné la garde impériale, et l'on voyait chaque jour plusieurs de ses soldats périr comme les autres de faim ou de froid. Parmi ces victimes, j'en vis une vraiment digne d'admiration; c'était un vieux grenadier: étendu sur le pont de Kowno, la foule en passant devant lui respectait son habit, sa décoration et surtout ses trois chevrons. Ce brave, d'un œil sec, semblait attendre la mort, et dédaignait de recourir comme tant d'autres à des supplications inutiles, lorsque, par hasard, se présentèrent quelques-uns de ses camarades. Alors, il fit un dernier effort pour se relever; ne pouvant y parvenir, et se sentant mourir, il recueillit toutes ses forces, et dit à l'un de ses compagnons qui s'approchait pour le secourir : « Tes soins sont « inutiles, mon ami; la seule grâce que je te demande, c'est d'em- « pêcher les ennemis de profaner les marques honorables que « j'acquis en combattant contre eux. Porte à mon capitaine cette « décoration qui me fut donnée sur le champ de bataille d'Aus-

* Eugène Labaume, *Relation de la campagne de Russie.*

« terlitz; donne-lui également mon sabre dont je me servais le jour « de Friedland. » Alors son camarade lui obéit, et prenant le sabre et la croix, il rejoignit la vieille garde, qui n'avait plus environ que trois cents hommes, mais marchant encore en pelotons serrés, et conservant jusqu'à la mort leur attitude mâle et fière. Ce soldat en rentrant dans les rangs, montrait avec respect l'arme et la décoration du grenadier qui venait de mourir.

Il est certain que l'armée de Kutuzoff éprouva aussi des pertes occasionnées par la rigueur de la saison; mais elles durent être et elles furent sans aucune proportion avec les nôtres. Ces guerriers du Nord et leurs chevaux étaient accoutumés au climat; d'ailleurs, la disette ne les atteignit jamais. Les lieux où ils s'arrêtaient leur offraient des secours de toute espèce, réservés pour eux dès longtemps; ils puisaient dans leurs haltes de nouvelles forces. Ils étaient accueillis comme des libérateurs, des amis, des frères, dans les villages où ils passaient; tandis que l'armée de Napoléon ne trouvait partout que la dévastation et de profondes solitudes.

Quel grand, quel déplorable spectacle que celui de l'agonie de trois cent mille guerriers!

L'espace effrayant qu'ils avaient à franchir, et qui ne présentait à leurs regards que les débris des hameaux et des villes; leur marche silencieuse au milieu des frimas, non pendant quelques jours, non pendant quelques semaines, mais pendant plus d'un mois, dont chaque minute était comptée, dont chaque seconde marquait une perte, une souffrance; une armée de victimes livrées aux horreurs de la faim, sans force pour combattre un ennemi furieux, jetant ses armes, abandonnant ses canons, se disputant les plus vils aliments, n'ayant qu'une pensée, celle de son retour, et qu'un aspect, celui de

la mort : voilà des traits qui manquaient à Tacite. Est-il des expressions assez touchantes, assez énergiques pour faire sentir les angoisses de ces pâles guerriers qui, sortant tout à coup de leurs rangs avec un rire convulsif, s'agitaient un instant, poussaient des cris étouffés, et tombaient au milieu de leurs compagnons, qui passaient avec indifférence? L'égoïsme était devenu le plus grand de leurs maux ; point de secours à espérer, de cette foule d'hommes qui ne marchaient que pour prolonger leurs douleurs, qui ne s'arrêtaient que pour mourir : toutes les âmes étaient abattues, tous les sentiments éteints, ou, pour mieux dire, le malheur était resté sans témoin; il n'y avait plus que des victimes.

Mais à l'heure où des bataillons entiers restaient immobiles et glacés au milieu des déserts, d'autres infortunés s'égaraient, isolés dans ces vastes solitudes. Heureux, lorsque le hasard leur faisait rencontrer ces longues lignes de morts qui attestaient le passage de l'armée! Ils se guidaient par leurs traces sanglantes, et ne périssaient que lorsque cet horrible secours venait à leur manquer. Hélas! combien d'adieux ne furent pas entendus! Combien de larmes ne furent pas essuyées!

On a vu un de ces infortunés, délaissé de ses compagnons : il fut longtemps errant dans les détours d'une forêt immense ; aucune habitation ne s'offrait à ses regards; s'il rencontrait un village, il était ruiné et désert; s'il rencontrait des hommes, ils étaient morts ou expirants; enfin, il aperçoit la fumée d'une chaumière : son cœur bat avec violence, mais ses pieds, à moitié nus, refusent de le soutenir ; il n'a plus que quelques pas à faire pour trouver des secours, et sa force l'abandonne ; il voit le lieu de son salut, et il ne peut y atteindre. Alors, il pose un genou sur la terre, arrache les linges qui enveloppent ses pieds, et veut se réchauffer avec de la

neige; hélas! il ne s'aperçoit pas que le genou sur lequel il s'appuie est déjà glacé : c'est vainement qu'il tente de se relever; pendant qu'il fait un dernier effort, sa main gelée s'attache à la terre, son visage découvert se glace; à peine il distingue quelques soldats qui passent à ses côtés, et dont il ne peut se faire entendre.

Au moment où la vie est sur le point de s'évanouir, où un sommeil irrésistible accable, ce sommeil est tout à coup troublé par un travail douloureux, par des inquiétudes pénibles qui raniment peu à peu les sens. Chaque organe semble faire des efforts prodigieux pour repousser l'agent destructeur qui le tue; et, dans cette lutte opiniâtre, la vie s'use le plus souvent, si elle n'est aidée par un secours étranger.

Parvenu à cet état, notre infortuné se ranime, son sang circule; il ouvre les yeux, et aperçoit une femme qui accourt à sa voix. Elle le soutient, elle le traîne, elle l'encourage; ils arrivent aux portes de la chaumière, et le spectacle le plus déplorable s'offre encore à leurs regards : seize soldats, semblables à des ombres, étaient immobiles autour de plusieurs arbres enflammés; aucun ne se dérange, aucun ne tourne la tête au bruit. Ils ne se regardent pas entre eux. En vain cette femme secourable leur crie qu'ils vont périr s'ils ne s'éloignent du feu; ils ne voient et n'entendent rien; leurs yeux sont fixes, leurs mains sont agitées de mouvements convulsifs : quinze minutes s'étaient à peine écoulées, et il n'en restait pas même un seul vivant. A mesure que de nouveaux soldats arrivaient dans cette chaumière, on les voyait se précipiter vers le feu, s'asseoir silencieusement sur les cadavres de leurs camarades, et, saisis par le changement subit de température, tomber morts à leurs côtés.

La faim augmentait encore le nombre des victimes. J'ai entendu

raconter* à une femme, aussi connue par ses malheurs que par ses talents agréables pour la poésie, madame Aurore Bursey, qu'arrachée de Moskow par Bonaparte, et se trouvant à deux journées de Krasnoé, elle obtint, par une faveur signalée, un paquet de farine de riz. Mais le papier s'étant crevé, il s'en répandit quelques onces sur le cuir de sa voiture : tout à coup un homme se précipite pour recueillir cette pincée de farine ; il la porte à sa bouche, et il expire au même instant près des roues de la voiture.

Cependant le maréchal Kutuzoff déclarait aux Prussiens, « que son souverain n'était guidé par aucune vue de conquête. » L'empereur Alexandre, lui-même, parlait ainsi à l'Europe entière.

A Miedniki, Napoléon trouva Maret, qu'il avait instruit de son voyage, et auquel il avait ordonné de venir au-devant de lui. Ce ministre remplaça, dans la voiture de Napoléon, Caulincourt, qui monta dans la sienne. L'escorte, depuis Miedniki, était composée d'environ cinquante cavaliers napolitains, commandés par le duc de Rocca-Romana. Napoléon, comme nous l'avons dit, arriva à Vilna, le 6, à dix heures du matin; tourna autour de la ville, et s'arrêta dans une maison isolée, située au haut du faubourg de Kowno.

L'entretien qu'il eut avec son ministre roula sur les motifs qui le déterminaient à retourner en France; sur la situation des affaires, et surtout de celles de l'armée. « Quant à l'armée, dit Napoléon, il n'y en a plus ; on ne peut appeler armée une troupe de débandés, errant çà et là pour chercher leur subsistance et des abris. On en ferait encore une armée si, sur un point rapproché quelconque, on pouvait donner du pain à ces affamés, des souliers et des vêtements à des hommes qui ne peuvent continuer de marcher sur la glace avec de mauvaises chaussures, et qui sont en proie à un froid

* Boutourlin, *Histoire militaire de la campagne de Russie en 1812*, tome II.

de plus de vingt degrés. Mon administration militaire n'a rien prévu, et mes ordres n'ont point été exécutés. » Maret répondit à ce reproche, en mettant sous les yeux de l'empereur l'état des magasins immenses existants à Vilna. Il paraît que Napoléon n'avait pas reçu de rapport à ce sujet, car il s'écria : « Vous me rendez la vie ! » Et il chargea son ministre de rester jusqu'à l'arrivée du roi de Naples et du major général, pour leur ordonner de s'arrêter quelque temps à Vilna, huit jours s'ils le pouvaient, afin d'y rallier l'armée, de réparer le moral et le physique du soldat, et de se préparer à continuer la retraite dans un état moins déplorable. « Dites-leur, ajouta Napoléon, que telles sont mes intentions, et que je compte qu'elles seront remplies. »

Après cet entretien, qui avait duré cinq quarts d'heures, il quitta Vilna, et partit pour Varsovie. Avant de monter en voiture, il adressa ces derniers mots à son ministre : « Je compte que vous réussirez à persuader au roi de Naples qu'il peut faire prendre ici une face nouvelle à la retraite ; dites-lui que le salut de l'armée est là ; dites-lui que je compte sur lui. »

Jusqu'à Wilkowiski, Napoléon continua sa route dans sa voiture ; il la remplaça en cet endroit par un traîneau que lui donna un gentilhomme polonais ; le 10, il arriva à Varsovie, dans la matinée, et descendit à l'hôtel d'Angleterre. Il vit son ambassadeur, le président du conseil du gouvernement, le ministre des finances du duché, et repartit au bout de quelques heures. Depuis lors il ne s'arrêta plus qu'à Dresde, où il arriva le 14 décembre ; il descendit chez son ministre, vit le roi de Saxe, et, après un séjour de quelques heures, repartit pour Paris.

Cependant le froid, qui s'était adouci depuis le passage de la Bérésina, prit tout à coup une intensité inconnue dans nos climats.

Les habitants du Nord, pendant des froids si rigoureux, ne s'exposent jamais à l'air, qu'enveloppés de fourrures; les effets de ce froid excessif sur des malheureux qui manquaient de vêtements pour la plupart, et qui étaient obligés de bivaquer, furent terribles. Ce n'était plus cette mort lente qui se présente sous tant de formes: le froid immolait ses victimes avec la rapidité de la foudre; il frappait indistinctement les forts et les faibles, les valides et les moribons, mais surtout ceux qui quittaient les habitations pour le bivac; aussi ne rencontrait-on plus de mourants gisants de chaque côté de la route. Mais quelle quantité de cadavres dispersés sur cette route et autour des bivacs! Jamais armée n'éprouva un pareil désastre.

Les pertes de la France, dit le général Montholon*, ont été trop considérables dans cette campagne; mais non pas au point qu'on se l'imagine. Il y a une grande déduction à faire qui retombe sur l'Europe, à la décharge de la France actuelle.

Quatre cent mille soldats d'Occident ont passé la Vistule. Cent soixante mille d'entre eux seulement ont passé Smolensk pour aller à Moskow.

Sur ce nombre, il faut tenir compte des armées auxiliaires fournies à la France par la Pologne, l'Autriche, la Prusse, la confédération du Rhin, la Suisse, le royaume d'Italie, le royaume de Naples, l'Espagne et même le Portugal. C'est au moins la moitié du total. Dans l'autre moitié appartenant au compte de l'empire français, se sont trouvés confondus avec les anciens Français proprements dits, les nouveaux Français de la Belgique, des départements du Rhin, de la Savoie, du Léman, du Valais, du Piémont, de Gênes, de Parme, de la Toscane, de Rome, de la Hollande, du

* *Napoléon à Sainte-Hélène,* tome II, page 58.

Hanovre et des Bouches-de-l'Elbe ou de Hambourg. Ainsi, sur les deux cent mille soldats de l'empire qui ont passé la Vistule, il n'y en avait pas cent mille qui parlassent français ; il n'y en avait pas cinquante mille, dans les cent soixante mille hommes de toutes nations qui ont été à Moskow.

D'après cette proportion, il est donc juste de dire que si les désastres ont coûté deux cent mille hommes à l'Europe, les pertes de la vieille France ne peuvent pas être évaluées à plus d'un quart de cet aperçu.

Une note officielle*, publiée à Pétersbourg, porte ce qui suit : Officiers d'état-major et autres prisonniers, 6 000 ; soldats, 130 000 ; canons pris, 900 ; fusils, 100 000 ; chariots, caissons, etc., 25 000.

A quoi l'on ajoute que, dans les environs de Vilna, on a brûlé 55 000 cadavres ; et de plus, dans les districts de Mohilow, Witapsk, Smolensk et Moskow, 253 000. Mais il est probable qu'il y a erreur dans ce dernier chiffre, et que l'on doit lire 153 000 ; car alors, en déduisant le petit nombre de ceux qui ont pu revenir de l'expédition de Russie, il se trouverait qu'elle aurait coûté à la France et à ses alliés 444 000 hommes. Au reste, ce relevé n'a pas été fait d'après *la Gazette de Pétersbourg* elle-même, mais d'après un journal anglais, qui la citait en annonçant qu'il la copiait textuellement.

Du côté de la Russie, les pertes en hommes et en choses, en soldats et en habitants, sont incalculables. L'incendie de la vieille capitale et la dispersion de toutes les populations entre Smolensk et Moskow suffisent seuls pour dépasser tous les termes de comparaison.

* Durdent, *Campagne de Moskow* en 1812, page 93.

Quoi qu'il en soit, Vilna étant le but qu'on s'efforçait d'atteindre, on savait qu'on y trouverait des secours, et l'on espérait que Napoléon y avait réuni assez de forces pour arrêter les Russes et procurer enfin quelque repos aux débris de son armée. Au milieu de tant de maux, l'abondance des vivres aurait dû procurer quelque soulagement; mais on voulait remplir toutes les formalités; on semblait croire que les corps dissous se reformeraient tout à coup pour envoyer aux distributions. Il ne fut donc point donné de vivres aux militaires isolés, c'est-à-dire que les dix-neuf vingtièmes de l'armée en furent privés. Les Russes en profitèrent, car on ne détruisit même pas les magasins de Smorgoni avant d'abandonner cette ville. Chaque jour voyait tomber entre les mains de l'ennemi des bagages, de l'artillerie et un grand nombre de militaires, restés la plupart dans les villages situés sur la route. Le soldat russe, aussitôt arrivé, les jetait hors des maisons pour s'y loger, et ils périssaient bientôt; quelquefois ils suivaient la colonne russe, jusqu'à ce qu'il plût à un Cosaque de hâter l'instant de leur mort en les dépouillant de leurs vêtements.

« Près d'Osmiana, dit M. de Langeron, un vieux soldat de la garde de Napoléon pria un Cosaque de le faire prisonnier; le Cosaque le repoussa et s'en alla. Le Français s'écria : « Grand Dieu ! vingt blessures, quinze campagnes, grenadier de la garde, et un misérable Cosaque ne veut pas même me prendre ! »

Napoléon conservait l'espoir de s'arrêter à Vilna, ce qui n'était possible qu'autant que l'ennemi s'arrêterait lui-même.

Depuis l'apparition des froids extrêmes, la retraite devint plus rapide, ou pour mieux dire ce ne fut plus une retraite, mais une fuite. Le quartier général fut le 6 à Osmiana, le 7 à Miedniki, le 8 à Vilna. Murat arriva dans cette ville à onze heures du matin, et

se logea au palais. Maret vint aussitôt l'y trouver pour lui transmettre les nouvelles instructions de Napoléon. Ce ministre vit aussi Berthier pour le même sujet, et partit ensuite pour Varsovie le 9, à onze heures du matin. Les agents du corps diplomatique l'avaient précédé de deux jours; ils n'avaient été tirés de l'erreur dans laquelle les avaient entretenus Maret qu'au moment de leur départ, en voyant cette foule de militaires isolés qui avaient pris les devants, et qui commençaient à arriver dans Vilna.

Jamais étonnement ne fut pareil à celui des habitants de cette ville, qui croyaient encore, le 6, à l'existence de la grande armée.

L'erreur des habitants de Vilna ne fut pas due uniquement aux fausses nouvelles répandues par Maret, mais aussi à ce que jusqu'au 8 décembre, on ne fit partir aucun des dépôts de troupes qui y étaient en garnison. On n'évacua aucun des immenses magasins qu'on y avait réunis, ni même six millions d'argent monnayé qui s'y trouvaient. Ainsi, on sembla jusqu'à cette époque y être dans une entière sécurité.

Les maisons et les boutiques restèrent d'abord ouvertes; la crainte du pillage les fit bientôt fermer. On voulut, comme précédemment, mettre de l'ordre dans les distributions, et l'on trouva la disette au milieu de l'abondance. Les soldats découvrirent cependant quelques magasins d'eau-de-vie et de biscuits qu'ils pillèrent, et les juifs se hasardèrent à vendre des aliments. La ville se remplit bientôt d'une foule de militaires, persuadés la plupart que l'on s'arrêterait quelque temps à Vilna; il régnait un encombrement continuel à la porte de Minsk, par laquelle arrivait l'armée.

L'arrière-garde ne put arrêter la poursuite de l'ennemi, ainsi qu'on l'avait espéré, et ce qui restait encore à Victor de combattants acheva de se débander à Smorgoni. Ce général fit l'arrière-

garde avec la division Loison et la cavalerie napolitaine, depuis Osmiana jusqu'à Rukoni, village situé à trois lieues de Vilna.

De Wrède y rejoignit l'armée le 9 au point du jour; ses forces s'élevaient encore à deux mille combattants, et il avait conservé quelques canons. Ney venait d'être désigné pour commander l'arrière-garde, qui fut composée du corps de de Wrède et de la division Loison, seules troupes, avec celles de la garde, qui eussent conservé des armes.

De Wrède, resté seul à Rukoni, devait y tenir le plus longtemps possible; mais il fut bientôt attaqué vivement par une nombreuse cavalerie, canonné par douze bouches à feu montées sur traîneaux, et contraint de se replier. Vers deux heures de l'après-midi, la canonnade se fit entendre à Vilna, et y répandit la consternation. Ney ne put réunir que six cents hommes de la division Loison; il parvint néanmoins avec ce léger secours et ce qui restait encore du corps de de Wrède à se maintenir sur la hauteur qui domine Vilna du côté de Minsk, parce qu'il n'eut affaire qu'à de la cavalerie. Tandis que l'ennemi attaquait ainsi du côté de Minsk, le faubourg situé de l'autre côté de Vilna était assailli par des Cosaques; un détachement de la garde les repoussa.

Murat, aussitôt que l'ennemi fut en présence de Vilna, avait quitté cette ville avec une précipitation qui augmenta le désordre et les alarmes, et avait transporté son quartier général dans un café qui se trouve sur la route de Kowno, à une portée de fusil du faubourg. La garde vint y établir ses bivacs. Dans ces conjonctures critiques, Murat négligea les soins du commandement et se montra atterré. Ainsi, ce courage, qu'aucun danger n'avait pu dompter jusqu'alors, fléchit sous la rigueur des circonstances.

« Lorsque Murat arriva à Vilna, dit M. de Chambray, il était

abattu et semblait avoir perdu la faculté de penser, de raisonner et d'agir. Il prêta d'abord fort peu d'attention à Maret, qui lui transmettait les ordres de Napoléon, et s'écria pour toute réponse : « Non, je ne me ferai pas prendre dans ce pot de chambre! » Au bout d'une demi-heure, il sembla apporter plus d'attention à l'objet si important de la discussion :

« Donnez-moi des ordres, lui disait Berthier, je vais les expédier !

« — Vous savez mieux que moi, répondait Murat, ce qu'il faut faire; donnez des ordres vous-même.

« — C'est vous qui commandez l'armée, ce n'est pas moi, répliquait Berthier; donnez vos ordres et je vais les expédier. »

« Ces débats déplorables se prolongèrent longtemps : Murat ne voulait rien ordonner, Berthier ne voulait rien prendre sur lui. Maret les quitta. Ce ministre revit Murat le soir; quelques heures de repos semblaient l'avoir rendu à lui-même. Il convint de tenir à Vilna autant de temps qu'il serait possible. » *

Ce qu'on prescrivait relativement aux magasins était inexécutable, puisqu'on partait dans la nuit; Murat aurait dû ordonner de les livrer au pillage sur-le-champ, et de les incendier au moment où l'arrière-garde évacuerait Vilna.

Dans cette même soirée, on expédia des ordres aux généraux Schwartzenberg et Macdonald; Berthier les leur donnait au nom de Napoléon, comme s'il eût été présent. Il leur faisait connaître qu'on allait probablement faire repasser le Niémen à l'armée, pour prendre des quartiers d'hiver sur ce fleuve; il en concluait la nécessité que Schwartzenberg se retirât sur Bialystok pour couvrir le grand-duché de Varsovie, et Macdonald sur Tilsit, pour se rap-

* Chambray, *Histoire de l'expédition de Russie,* tome II.





LE MARÉCHAL NEY A VILNA

Campagne de Russie en 1812.

procher de la nouvelle ligne d'opération ; il leur enjoignait d'exécuter ces mouvements le plus lentement possible.

Le 10 décembre, à quatre heures du matin, Murat se remit en marche ; toute l'armée, à l'exception de quelques détachements polonais, que l'on dirigea par Nowoi-Troki sur Olita, suivit la route de Kowno. Berthier, Eugène, Davoust, Lefèvre, Mortier et Bessière, accompagnaient Murat ; la garde leur servait d'escorte. L'armée ne comptait plus alors que quatre mille trois cents combattants qui appartenaient aux corps suivants :

	Infanterie.		Cavalerie.	
Vieille garde.	600	—	800	
Jeune garde.	100	—	»	
Corps de Wrède et division Loison. . . .	2,300	—	200	
1er, 2e, 3e, 4e, 9e corps.	300	—	»	qui marchaient avec le quartier général.
Total.	3,300	—	1000	

A une lieue et demie de Vilna, la route franchit la colline escarpée de Pourany ; depuis le 9, il s'y était formé un encombrement, que l'arrivée de l'armée augmenta à un tel point, qu'en très-peu de temps il devint impossible, même aux cavaliers et aux piétons, d'y suivre la route ; ils furent obligés de passer de chaque côté, à travers le bois qu'elle traverse. Le défilé de Pourany contraignit d'abandonner ce qui restait encore d'artillerie et de bagages : les trophées enlevés à Moskow, que l'on avait conduits jusque-là, comme on l'a vu page 530 ; les équipages de Napoléon, et environ dix millions d'argent monnayé que les soldats pillèrent. Enfin, il fallut abandonner un assez grand nombre d'officiers blessés ou malades qui avaient été assez heureux pour conserver jusqu'alors leurs voitures ; aucun sort ne fut plus cruel ! Ils virent s'approcher lentement cette mort qui les menaçait depuis si longtemps,

et qui venait les frapper au moment où ils allaient atteindre le port.

Ney abandonna Vilna au point du jour; les Cosaques y pénétrèrent aussitôt. Cette ville était intacte; elle fut seule épargnée sur la route que suivit l'armée dans sa retraite, et cette guerre si funeste à la Lithuanie, lui fut même profitable; elle dut sans doute son salut à la solidité de ses maisons et de ses édifices, à la présence d'officiers chez la plupart des habitants, et surtout à la police sévère qui l'avait régie jusqu'alors, et dont l'effet agit encore au milieu de ces déplorables circonstances. Vilna contenait, au moment où Ney l'abandonna, environ vingt mille personnes blessées, malades ou mutilées par la congélation; les efforts inouïs qu'ils avaient faits pour atteindre une ville où ils espéraient trouver les secours que réclamait leur état, avaient achevé d'épuiser leurs forces.

Cette catastrophe de Pourany, dit M. de Ségur *, fut d'autant plus honteuse, qu'elle était facile à prévoir et encore plus facile à éviter. Nos débris servirent du moins à arrêter les Cosaques. Tandis qu'ils ramassaient cette proie, Ney, avec quelques centaines de Français et de Bavarois, soutint la retraite jusqu'à Evé. Comme ce fut le dernier effort du maréchal, il faut indiquer sa méthode de retraite, celle qu'il suivait depuis Viazma, depuis le 3 novembre, c'est-à-dire depuis trente-sept jours et trente-sept nuits.

Chaque jour, à cinq heures du soir, il prenait position, arrêtait les Russes, laissait les soldats manger, se reposer, et repartait à dix heures. Pendant toute la nuit il poussait devant lui la foule des traîneurs à force de cris, de prières et de coups; au point du jour, vers sept heures, il s'arrêtait, il reprenait position, et se reposait sur les armes et en garde jusqu'à dix heures du matin; alors reparaissait l'ennemi, et il fallait batailler jusqu'au soir, en gagnant en

* *Histoire de Napoléon et de la grande armée en* 1812; t. II, chap. IV, p. 389.

arrière le plus ou le moins de terrain possible : ce fut d'abord suivant l'ordre général de la marche, et plus tard suivant les circonstances.

Car depuis longtemps, cette arrière-garde n'était que de deux mille hommes, puis de mille, ensuite d'environ cinq cents, enfin de soixante hommes; et cependant Berthier, soit calcul, soit routine, n'avait rien changé à ses formes. C'était toujours à un corps de trente-cinq mille hommes qu'il s'adressait; il détaillait imperturbablement dans ses instructions toutes les différentes positions que devaient prendre et garder jusqu'au lendemain des divisions et des régiments qui n'existaient plus, et chaque nuit, quand sur les avis pressants de Ney, il fallait qu'il allât réveiller le roi pour l'obliger à se remettre en route, il marquait le même étonnement.

Ce fut ainsi que Ney soutint la retraite depuis Viazma jusqu'à quelques verstes au delà d'Evé. Là, suivant son usage, ce maréchal avait arrêté les Russes, et donnait au repos les premières heures de la nuit, quand, vers dix heures du soir, lui et de Wrède s'aperçurent qu'ils étaient restés seuls. Leurs soldats les avaient quittés, ainsi que leurs armes, qu'on voyait briller en faisceaux près de leurs feux abandonnés.

Heureusement la rigueur du froid, qui venait d'achever le découragement des nôtres, avait engourdi l'ennemi. Ney regagna avec peine sa colonne. Il n'y vit plus que des fuyards; quelques Cosaques les chassaient devant eux, sans chercher à les prendre ni à les tuer, soit pitié, car on se fatigue de tout; soit que l'énormité de nos misères eussent épouvanté les Russes eux-mêmes, et qu'ils se crussent trop vengés, car beaucoup se montrèrent généreux; soit enfin qu'ils fussent rassasiés et appesantis de butin. Peut-être

encore, dans l'obscurité, ne s'aperçurent-ils pas qu'ils n'avaient affaire qu'à des hommes désarmés.

L'hiver, ce terrible allié des Moscovites, leur avait vendu cher son secours. Leur désordre poursuivait notre désordre. Nous revîmes des prisonniers qui, plusieurs fois, avaient échappé à leurs mains et à leurs regards glacés. Ils avaient d'abord marché au milieu de leur colonne traînante sans en être remarqués. Il y en eut alors qui, saisissant un moment favorable, osèrent attaquer des soldats russes isolés, et leur arracher leurs vivres, leurs uniformes, et jusqu'à leurs armes, dont ils se couvrirent. Sous ce déguisement, ils se mêlèrent à leurs vainqueurs; et tels étaient la désorganisation, la stupide insouciance et l'engourdissement où cette armée était tombée, que ces prisonniers marchèrent un mois entier au milieu d'elle sans en être reconnus. Les cent vingt mille hommes de Kutuzoff étaient alors réduits à trente-cinq mille.

Des cinquante mille Russes de Wittgenstein, il en restait à peine quinze mille. Wilson assure que sur un renfort de dix mille hommes partis de l'intérieur de la Russie, avec toutes les précautions qu'ils savent prendre contre l'hiver, il n'en arriva à Vilna que dix-sept cents. Mais une tête de colonne suffisait contre nos soldats désarmés. Ney chercha vainement à en rallier quelques-uns, et lui, qui jusque-là avait commandé presque seul à la déroute, fut obligé de la suivre.

Il arriva avec elle à Kowno. C'était la dernière ville de l'empire russe. Enfin, le 13 décembre, après avoir marché quarante-six jours sous un joug terrible, on revoyait une terre amie. Aussitôt, sans s'arrêter, sans regarder derrière eux, la plupart s'enfoncèrent et se dispersèrent dans les forêts de la Prusse polonaise. Mais il y en eut qui, parvenus sur la rive alliée, se retournèrent. Là, jetant

un dernier regard sur cette terre de douleur d'où ils s'échappaient, quand ils se virent à cette même place d'où, cinq mois plus tôt, leurs innombrables aigles s'étaient élancées victorieuses, on dit que des larmes coulèrent de leurs yeux et qu'il y eut des cris de douleur.

Des quatre cent mille guerriers qui, en ouvrant la campagne, franchirent le Niémen près de Kowno, à peine si vingt mille hommes le repassèrent, parmi lesquels les deux tiers au moins n'avaient point vu le Kremlin *. Parvenus sur l'autre rive du fleuve, semblables à des ombres revenues de l'enfer, nous regardâmes, pleins d'effroi, en arrière de nous, et vîmes avec horreur ces contrées sauvages où l'on avait tant souffert ! Personne alors ne pouvait croire que jadis chacun les regardait avec envie, et se serait cru déshonoré en y arrivant le dernier.

Deux rois, un prince, huit maréchaux, suivis de quelques officiers; des généraux à pied, dispersés et sans aucune suite ; enfin quelques centaines d'hommes de la vieille garde, encore armés, étaient ses restes : eux seuls la représentaient.

Ou plutôt elle respirait encore tout entière dans le maréchal Ney. Tout fuyait, et Murat lui-même, traversant Kowno comme Vilna, donnait puis retirait l'ordre de se rallier à Tilsit, et se décidait ensuite pour Gumbinnen. Ney est encore dans Kowno, seul avec ses aides de camp, car tout a cédé ou succombé autour de lui. Depuis Viazma, c'est la quatrième arrière-garde qui s'use et qui se fond entre ses mains, mais l'hiver et la famine, plus encore que les Russes, les ont détruites. Pour la quatrième fois il est resté seul devant l'ennemi, et, toujours inébranlable, il cherche une cinquième arrière-garde.

* Eugène Labaume, *Relation de la campagne de Russie.*

Ce maréchal trouve dans Kowno une compagnie d'artillerie, trois cents Allemands qui en formaient la garnison et le général Marchand avec quatre cents hommes; il en prend le commandement. Et d'abord il parcourt la ville pour reconnaître sa position et rallier encore quelques forces : il n'y trouve que des malades et des blessés qui essaient en pleurant de suivre notre déroute. Pour la huitième fois, depuis Moskow, il a fallu les abandonner en masse dans leurs hôpitaux, comme on les a abandonnés en détail sur toute la route, sur tous nos champs de bataille et à tous nos bivacs. Mais dans ces hôpitaux, des anges de l'humanité, des religieuses polonaises, guidées par un pieux dévouement, donnèrent aux malheureux Français des soins et des consolations.

Plusieurs milliers de soldats couvrent la place et les rues environnantes; mais ils y sont étendus raides devant les magasins d'eau-de-vie qu'ils ont enfoncés, et où ils ont puisé la mort en croyant y trouver la vie. Voilà les seuls secours que lui a laissés Murat. Ney se voit seul en Russie avec sept cents recrues étrangères. A Kowno, comme après les désastres de Viazma, de Smolensk, de la Bérésina et de Vilna, c'est encore à lui qu'on a confié l'honneur de nos armes et tout le péril du dernier pas de notre retraite : il l'accepte.

CHAPITRE VIII.

ÉVACUATION DE KOWNO.

INCENDIE DES PONTS DU NIÉMEN ET DE LA WILIA.

COMBAT DE LABIAU.

Ney défend Kowno. — Les Cosaques passent le Niémen. — Ils font trois mille prisonniers et s'emparent de quatre canons. — Rapports de Tchitchagoff et de Kutuzoff. — Ney met le feu aux ponts du Niémen et de la Wilia. — Ses soldats sont exténués. — Il abandonne l'artillerie de la division Loison. — Murat établit son quartier général à Kœnigsberg. — Haine des Prussiens contre les Français. — Premiers soulagements de l'armée. — Réunion des différents corps. — Cruauté des Cosaques. — Cupidité des juifs. — Mouvement de la grande armée russe. — Les généraux Wassyliczikoff, Touczkoff, Essen, Sacknen, Hertell. — Les débris de l'armée française se dispersent dans la Prusse. — Macdonald est sans ordres. — Le général Paulucci le poursuit. — Il marche sur Mittau. — Défection des généraux Yorck et Massenbach. — Macdonald bat l'avant-garde de Wittgenstein. — Il opère sa retraite sur Kœnigsberg. — Bachelu se bat à Labinau et se retire en bon ordre.

Le 14, à dix heures du matin, le général Platoff et le comte Orourk se présentent devant la ville de Kowno, encore occupée par l'arrière-garde française. Le maréchal Ney, qui la commande, garnit les redoutes qui couvrent la ville, de vingt pièces de canon,

et se prépare à la défense. Platoff, qui n'a avec lui que trois pièces, est contenu pendant toute la journée; mais vers le soir, il fait tourner la ville par des Cosaques, qui passent le Niémen sur la glace au-dessus et au-dessous de Kowno. Les Français, apercevant ce mouvement, se mettent en devoir d'évacuer la ville. L'ennemi fait de vains efforts pour les en empêcher. Ney, saisissant un fusil, en sort à la tête des plus braves; il tire lui-même sur les Russes; mais la queue de sa colonne et une multitude de traînards sont coupés. Les Cosaques font trois mille prisonniers, et s'emparent de quatre canons. Les Russes trouvèrent dans la ville des magasins assez considérables. Le général Tchaplitz, avec l'infanterie de son avant-garde, se rendit à Troki.

Après le départ des Français, deux rapports furent adressés à l'empereur Alexandre, l'un par Tchitchagoff, l'autre par Kutuzoff; celui de l'amiral, daté de Vilna (Rukony) le 11 décembre, était ainsi conçu :

« Depuis mon rapport du 29 novembre, je poursuis l'ennemi avec la plus grande célérité possible, ne le laissant reposer ni jour ni nuit. Les premiers jours, nous fûmes un peu arrêtés par les ponts que l'ennemi brûlait ou détruisait ; mais peu d'heures suffirent pour les rétablir. Après cela, je forçai de marche : mon avant-garde ne perdit pas un instant l'ennemi de vue, et quelquefois, en le chassant de sa position, le força à marcher de nuit, lui prenant des canons et des prisonniers. Depuis le passage de la Bérésina jusqu'à Vilna, nous avons pris cent cinquante canons, plus de sept cents caissons ou fourgons, une si grande quantité de bagages que la route en est couverte en plusieurs endroits; deux étendards, plusieurs généraux et plusieurs milliers de prisonniers.

« Son arrière-garde fut attaquée et dispersée, ce qui mit le dés-

ordre dans le reste des troupes qui fuient sans se défendre; les hommes tombent de lassitude et se rendent par désespoir. La perte de l'ennemi n'est pas moindre de trente mille hommes. La route est couverte de morts, de blessés, de gelés et de mourants. *La punition atteint si rapidement* ces malheureux, *qu'ils* périssent victimes des flammes des maisons mêmes qu'ils ont allumées pour se chauffer, ou *qu'on* les trouve gelés dans celles qu'ils ont ouvertes, en arrachant les portes et les fenêtres.

« Aujourd'hui, l'ennemi a été chassé de Vilna. Il n'a rien pu emporter, et il a laissé un grand nombre de pièces (outre les cent cinquante dont nous venons de parler) et des magasins remplis. Parmi le grand nombre de blessés abandonnés, se trouvent plusieurs généraux.

« Mon avant-garde poursuit l'ennemi sans relâche. Le général Tchaplitz s'est distingué particulièrement par la rapidité et l'assiduité infatigable avec lesquelles il a poursuivi l'ennemi; il ne se passa pas de jour qu'il ne l'atteignît deux ou trois fois, le forçant d'abandonner des canons et des caissons. Un aide de camp du maréchal Davoust fut pris à Osmiana, ayant été laissé par le maréchal pour attendre l'arrière-garde et reconnaître la force des corps qui le poursuivaient. Comme pendant ce temps l'arrière-garde avait été prise ou dispersée, ce jeune homme fut très-étonné de voir arriver notre avant-garde, au lieu des troupes qu'il attendait; il ne pouvait concevoir ce qu'elles étaient devenues. Les prisonniers assurent que Napoléon ne peut plus cacher sa situation critique; que toute l'armée, abattue de fatigue, murmure et le met en appréhension. Dans les derniers jours, nous avons beaucoup pris de ses gardes. Quelquefois j'ai occupé les logements que les ennemis avaient abandonnés peu d'heures auparavant; plus d'une fois je les ai

occupés n'étant séparé d'eux que de la portée du feu des avant et arrière-gardes. »

Les mots imprimés en caractère italique dans ce rapport y ont été intercalés par le gouvernement russe, avant de le livrer à l'impression.

Voici maintenant le rapport du maréchal Kutuzoff, daté de Vilna, le 14 décembre :

« 1° Lors de la prise de Vilna par nos troupes, le 10 décembre, l'ennemi se dirigea vers Pogolianka, et le général Platoff, pour lui couper la retraite par la route de Kowno, occupa cette route avec tous ses Cosaques, les hussards d'Olwiopol et les dragons de Jitomir et d'Arsamas. Ayant laissé passer la première colonne ennemie, le général Platoff ordonna au comte Orloff-Denisoff de commencer le feu, et en même temps il attaqua rapidement les autres, faisant sur elles un grand feu de son artillerie, commandée par le prince Kudacheff. Alors, il ordonna au comte Orloff de tourner l'ennemi en partageant son détachement sur les flancs, afin de l'empêcher d'arriver à la montagne de Pourany; de grandes colonnes furent mises en désordre par le feu bien dirigé de notre artillerie, et ensuite dispersées. Nous prîmes un général, trente officiers, plusieurs milliers de soldats, vingt-huit canons et beaucoup de bagages. Notre perte se réduit au colonel Ilowaiski II et au lieutenant-colonel Bibikoff, dangereusement blessé.

« 2° Après la prise de Vilna, j'ai employé mes soins à remettre toutes les choses dans leur ancien ordre. La brièveté du temps ne me permet pas de présenter à Votre Majesté Impériale un rapport général; car, au milieu de cette multitude de magasins et de prisonniers, il me faut quelque temps pour connaître au juste la situation de chaque partie. Au reste, avant mon arrivée dans cette ville, le commandant

du quartier général Stawrakoff, avec le général-major Bezrodno, ont trouvé, dans différents magasins, quatorze mille boisseaux (*tchetweriks*) de blé, cinq mille de farine et biscuits, et de très-grands magasins d'habillements, de fusils, de gibernes, de selles, de bidons, de schakos et d'autres objets dépendants du commissariat. Il y a en prisonniers, sept généraux, dix-huit officiers supérieurs, deux cent vingt-quatre officiers, neuf mille cinq cent dix-sept sous-officiers et soldats, et cinq mille cent trente-neuf malades dans les hôpitaux.

« Outre cela, dans les environs de la ville, on réunit beaucoup de prisonniers et on découvre quelques magasins qu'on n'a pas encore pu vérifier. Si je reçois d'autres rapports, je ne manquerai pas de les communiquer à Votre Majesté Impériale. »

La retraite s'était effectuée à neuf heures du soir, après avoir mis le feu aux ponts du Niémen et de la Wilia. Il ne restait plus à Ney que deux cents hommes armés, avec lesquels il voulut d'abord prendre la route de Gumbinnen, par Alexioten et Schrance, ainsi qu'il lui avait été ordonné. Il espérait, à la faveur de l'obscurité de la nuit, cacher la faiblesse de ses moyens; mais le soldat, accablé de froid et de fatigue, se refusa à aborder franchement l'ennemi. Ney remonta donc le Niémen, et prenant à gauche, à travers la forêt de Pilwiski, se dirigea sur Schirwindt, où l'on trouve une grande route qui conduit à Gumbinnen. Il fut obligé d'abandonner dans la forêt l'artillerie de la division Loison, qu'il avait emmenée.

Le 14, l'armée ne comptait plus en combattants que quatre cents hommes de l'infanterie de la vieille garde et six cents hommes de la cavalerie de la garde, en y comprenant les régiments de la Marche, qui y étaient réunis. Les corps étaient représentés par deux aigles, escortés par quelques officiers; toute l'artillerie se

réduisait aux neuf bouches à feu qu'on avait emmenées de Kowno.

Murat avait eu son quartier général à Schrance le 13; le 14, il fut à Kœnigsberg. Les Prussiens, en revoyant l'armée, la prirent d'abord pour des militaires isolés qui la précédaient; mais ils furent bientôt détrompés, et dès lors ne déguisèrent point la haine qui les animait contre les Français. Rien n'aurait empêché Platoff de pénétrer jusqu'à Kœnigsberg, où il ne se trouvait alors que très-peu de troupes, s'il n'eût reçu l'ordre de s'arrêter au territoire prussien; ainsi, l'armée française, qui retrouva l'abondance aussitôt qu'elle eut atteint ce territoire, commença à goûter du repos, et ce fut pour la première fois depuis le départ de Moskow. Elle éprouva bientôt un nouveau soulagement de l'adoucissement qui se fit sentir dans la température, vers la fin de décembre. Murat profita du repos que lui accordait l'ennemi pour réunir les différents corps dans les lieux suivants : ceux du cinquième corps à Varsovie, du sixième à Plock, des premier et huitième à Thorn, des deuxième et troisième à Marienburg, des quatrième et neuvième à Marienwerder; la garde occupa Insterburg, où elle devait être remplacée bientôt par la division Heudelet, du onzième corps, dont les premières brigades étaient attendues le 22 décembre à Kœnigsberg.

On a vu que les Cosaques étaient entrés dans Vilna aussitôt après le départ des Français; ils pillèrent cette foule de malheureux qui occupaient les églises, les hangards et les lieux abrités, et souvent ils les dépouillaient de tout ou d'une partie de leurs vêtements. Les juifs montrèrent, dans cette circonstance, une cruauté d'autant plus odieuse qu'elle n'avait pour motif qu'une cupidité effrénée; presque tous signalèrent aux Cosaques ou chassèrent

de leurs habitations ceux de nos soldats qui s'y étaient réfugiés.

Pendant que ces choses se passaient, la grande armée russe continuait son mouvement. Le 8 décembre, elle vint à Salomirezi, précédée de l'avant-garde du général Wassyliczikoff. De là elle se porta en quatre jours, par Rakow, Kiesseli, Wologin, Wischnen et Olchani; l'avant-garde à Oudajowa. Le général Touczkoff, qui était en marche sur Minsk, y arriva le 10, et le 14 il poussa jusqu'à Koïdanow.

Le général Essen, de son côté, continuait sa marche vers Mozyr, où il se proposait de passer le Pripet pour se réunir à l'amiral, qu'il supposait encore sur la Bérésina. Le 8 décembre, il quitta Kolki et se porta, par Silna, Klevann, Rowno, Riasnïsk, à Mingirez, où il arriva le 14, et où il reçut l'ordre du général Saken de se porter sur Slonim, attendu qu'il se trouvait en mesure de rejoindre l'amiral sur la Bérésina.

Après l'occupation de Vilna, trois objets différents devaient fixer l'attention du maréchal Kutuzoff : 1° Il fallait poursuivre les débris de la grande armée française au delà du Niémen ; 2° Macdonald se trouvant encore, avec son corps de vingt mille hommes, dans les environs de Riga, on devait songer non-seulement à lui faire repasser le Niémen, mais à tâcher même de le couper de ce fleuve, pour le rejeter à la pointe de la presqu'île de Courlande vers Windau, et l'acculer ainsi à la mer ; 3° le prince de Schwartzenberg et le général Reynier occupant encore le gouvernement de Grodno, il fallait les forcer à évacuer aussi, de leur côté, le territoire russe.

Le maréchal jugea, avec raison, dit M. de Bourtourlin, que ce triple but pouvait être rempli sans la coopération de la grande armée, qui, abîmée par les marches fatigantes qu'elle venait d'exécuter, avait un besoin indispensable de quelques jours de repos pour se refaire et

se réorganiser. En conséquence, il ordonna les dispositions suivantes: La grande armée et l'avant-garde du général Miloradowitch furent placées en cantonnement entre Wilkomir et Wollogin. Le détachement du général Yermoloff fut dissout, et les troupes qui le composaient rejoignirent leurs corps respectifs. L'amiral Tchitchagoff et le général Platoff furent destinés à agir au centre, en poursuivant les débris de la grande armée française au delà du Niémen. A la droite, le général Paulucci avec la garnison de Riga devait suivre Macdonald dans sa retraite, tandis que le comte Wittgenstein, après avoir descendu la rive droite du Niémen jusqu'à Kowno, devait se porter sur Gumbinnen pour tâcher de couper Macdonald du côté de la Vistule. A la gauche, pour agir contre les corps de Schwartzenberg et de Reynier, on destina l'avant-garde du général Wassyliczikoff, les corps des généraux Touczkoff, Essen, Sacken, et un détachement commandé par le général Ratt, composé de sept bataillons de réserve tirés de la garnison de Robrouisk.

Vers le 17 décembre, les différents corps de la grande armée russe se trouvèrent rendus dans les quartiers qui leur étaient désignés, d'après la dislocation suivante : le quatrième corps à N. Troki ; le deuxième à B. Solechuiki ; le deuxième corps de cavalerie avec les régiments de hulans de Pologne et de Lithuanie, entre Merecz, Iczіora et Lida ; le sixième corps à Willkomir ; le septième à Nemenzin ; le huitième à Olchany ; le neuvième à Ochmiany ; le cinquième à Vilna ; la première division de cuirassiers dans les environs de Vilna et de Swentsiany ; la deuxième division de cuirassiers entre Swir et Naliboki ; le quartier général demeura à Vilna.

Peu de jours après l'arrivée des Russes à Vilna, dix-huit mille

de leurs malades, dont une partie l'étaient par suite des accidents occasionnés par le froid, encombraient les hôpitaux. L'armée russe était alors réduite à cent mille combattants répartis ainsi qu'il suit :

	Hommes.
Armée de Kutuzoff	35 000
Idem de Wittgenstein.	15 000
Idem de Tchitchagoff.	15 000
Corps de Sacken, Hertell, etc. . . .	25 000
Garnison de Riga.	10 000
Total . . .	100 000

Le froid excessif qui s'était fait sentir depuis le 16 décembre avait été plus funeste aux Français qu'aux Russes ; mais, sous le rapport militaire, il fut favorable à Napoléon ; en effet, s'il mourait un plus grand nombre de soldats dans l'armée française, la plupart auraient succombé un peu plus tard, ou seraient tombés entre les mains de l'ennemi. Dans l'armée russe, au contraire, le froid n'atteignit que des soldats pleins de santé, et força Kutuzoff à s'arrêter, ce qui sauva les débris de l'armée française. Le retard qu'éprouvait le général russe était d'ailleurs, dans les conjonctures où se trouvait Napoléon, ce qui pouvait lui arriver de plus heureux ; car l'Allemagne appelait les Russes de ses vœux, mais elle appartenait au premier occupant, et Napoléon avait la certitude d'en maintenir les peuples dans son alliance, s'il y devançait les Russes avec la nouvelle armée qu'il organisait.

On a vu qu'Alexandre, après le court séjour qu'il avait fait à Moskow, s'était rendu à Saint-Pétersbourg, et s'y était occupé sans relâche d'organiser les moyens que le dévouement de ses peuples avait mis à sa disposition. Le succès avait couronné ses

travaux; les forces des Russes, si longtemps inférieures à celles des Français, leur devinrent d'abord égales, et bientôt les surpassèrent. Les Russes avaient obtenu des succès plus rapides que ne l'avaient été leurs revers, et, sans l'ineptie de Kutuzoff, Wiazma, Krasnoé ou la Bérésina eussent vu terminer les destinées de Napoléon et de son armée. Tout étant donc préparé pour alimenter la guerre, l'empereur Alexandre, dont la présence n'était plus aussi indispensable dans l'intérieur de l'empire, arriva à Vilna le 22 décembre, et décerna au maréchal Kutuzoff les récompenses les plus flatteuses. Déjà, avant de partir de Saint-Pétersbourg, l'empereur avait donné au maréchal le glorieux surnom de Smolenskoï, en mémoire des combats de Krasnoé et de la délivrance de Smolensk. Le 24 décembre, jour de l'anniversaire de la naissance d'Alexandre, le maréchal reçut encore le grand cordon de Saint-George, distinction d'autant plus éminente que, depuis l'avènement de Paul Ier au trône, elle n'avait été conférée à personne.

Le même jour, l'empereur fit publier une amnistie générale pour tous les habitants des provinces russes qui, égarés par les promesses des Français, s'étaient permis des actes d'hostilités envers les Russes.

La proclamation publiée à ce sujet était conçue en ces termes :

« Nous, par la grâce de Dieu, Alexandre Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc. etc.,

« Faisons publier universellement. Dans la présente guerre contre les Français, la plus grande partie des habitants des provinces ci-devant polonaises et maintenant réunies à la Russie nous sont restés fidèles, et conséquemment ont part, à l'égal de tous nos autres fidèles sujets, à notre gratitude et à notre bienveillance; mais d'autres se sont attiré de différentes manières notre juste

ressentiment. Quelques-uns, à l'époque de l'entrée de l'ennemi sur le territoire de notre empire, intimidés par la crainte de la violence et de la contrainte, ou séduits par le vain espoir de garantir leurs biens de la destruction et du pillage, ont accepté des places et des emplois imposés par lui ; d'autres, dont le nombre est plus petit, mais le crime incomparablement plus grand, même avant l'invasion de leur pays, se sont ralliés aux bannières de l'étranger, et se sont réunis à lui pour porter les armes contre nous, préférant ainsi un honteux esclavage sous lui à la fidélité qu'ils nous devaient en qualité de sujets.

« Le glaive de la justice aurait dû punir ces derniers; mais voyant la colère de Dieu qui s'est manifestée sur eux en les frappant avec ceux à la domination desquels ils s'étaient traîtreusement soumis, et cédant à la voix de la miséricorde et de la commisération qui nous inspire, nous leur accordons très-gracieusement une amnistie générale et particulière, en condamnant tout le passé à un oubli éternel et à un silence profond, et en défendant de susciter à l'avenir aucune recherche sur ces affaires. Nous sommes bien persuadé d'ailleurs que ceux qui se sont détachés de nous seront touchés de la douceur de nos procédés à leur égard, et retourneront dans leurs foyers dans l'espace de deux mois à dater d'aujourd'hui. Quant à ceux qui, refusant de profiter du pardon que nous leur accordons, resteront, même après le terme annoncé, au service de nos ennemis, et, sans avoir égard à l'amnistie, persisteront dans leur endurcissement, la Russie ne les recevra plus dans son sein, et leurs biens seront confisqués.

« Les prisonniers pris les armes à la main ne sont point exceptés de cette amnistie générale ; toutefois, sans violer les lois de l'équité, nous ne pourrions suivre à leur égard les impulsions de

notre cœur avant que leur captivité soit terminée par la cessation de la présente guerre. Au reste, ils jouiront aussi, dans un temps convenable, de ce pardon général accordé par nous à tous et à chacun. Notre vœu est que chacun participe à la joie générale que la destruction et l'anéantissement complet des forces des ennemis doivent inspirer, et que chacun en rende grâce à Dieu avec un cœur non contrit. Nous espérons d'ailleurs que ce pardon paternel, et qui nous a été suggéré uniquement par notre miséricorde, inspirera un repentir sincère aux délinquants, et montrera à tous les habitants des provinces ci-dessus désignées que, en qualité de peuples d'une origine et d'un langage communs avec les Russes, ils ne trouveront jamais et nulle part de plus grande sûreté qu'en faisant un même corps avec la puissante et généreuse Russie.

« Vilna, le 12-24 décembre 1812.

« Alexandre. »

L'amiral Tchitchagoff s'avançait en même temps vers le Niémen. Le 14 décembre, le général Tchaplitz, avec l'infanterie de son avant-garde, sortit de Vilna et se porta à Troki. Le lendemain, il poussa jusqu'à Ougeogost, et le corps de Woïnoff et de Langeron le remplacèrent à Troki. Le quartier général de l'amiral demeura encore à Vilna. Le 16, le général Tchaplitz se rendit à Guesno, et le comte Orouck, avec la cavalerie, pénétra même dans le duché de Varsovie et s'étendit à Prenny. Le général Lanskoï avec son détachement poussa jusqu'à Pillwiski. Tous ces détachements recueillirent dans leur marche deux canons et plus de trois mille prisonniers. Les corps de Woïnoff et de Langeron se portèrent à Ougeogost, et le quartier général de l'amiral fut porté à Troki. Le 17, le général Tchaplitz passa le Niémen et se rendit à Prenny. Le comte Orouck poussa jusqu'à Murianpol, et le général Lanskoï

jusqu'à Willkowiski. Les corps de Woïnoff et de Langeron arrivèrent à Guesno.

L'amiral reçut alors l'ordre de ne pas dépasser le Niémen avec le gros de ses forces, pour se trouver en mesure, selon les circonstances, ou de soutenir le comte Wittgenstein dans ses opérations contre Macdonald, ou de se porter contre le prince Schwartzenberg, si ce dernier s'opiniâtrait à ne pas évacuer le territoire de la Russie. En conséquence, l'amiral mit son armée en cantonnements. L'avant-garde du général Tchaplitz s'étendit dans le duché de Varsovie entre le Niémen et la frontière de Prusse, depuis Pillwiski jusqu'à Seyny. Le corps de Woïnoff fut placé à Stoklichki, et celui de Langeron à Pouni. Le quartier général de l'amiral s'établit à Guesno.

Le général Platoff avait reçu ordre de continuer à poursuivre les Français jusqu'à la Vistule; mais les chevaux des Cosaques se trouvaient aussi tellement harassés, que l'on fut contraint de lui permettre de rester à Kowno pour donner quelques jours de repos à ses troupes.

Les restes de la grande armée française continuèrent leur retraite par Pillwiski, Willkowiski, Wirballen, Stallupohnen et Gumbinnen, d'où ils se dispersèrent dans la Prusse. Le roi de Naples, avec les débris de la garde, se rendit à Kœnigsberg, où il fit venir de Dantzick la division Hendelet, du onzième corps. Les fuyards des autres corps de la grande armée furent dirigés sur la Vistule, où l'on désigna pour leur rassemblement les points suivants: Elbing, pour ceux de la cavalerie; Marienbourg, à ceux du deuxième et du troisième corps; Marienweder, à ceux du quatrième et du neuvième; Thorn, pour le premier et le huitième; Plock, pour ceux du sixième; et enfin Varsovie, pour ceux du cinquième.

Le comte Wittgenstein, qui était demeuré pendant quelques jours à Czerwonnoï-Dwor, en repartit le 17 décembre, et se porta à Glintichki, se dirigeant sur Keïdany. Son armée venait d'être renforcée d'environ sept mille hommes, qui formaient le détachement du baron Pahlen venu de Witebsk, et celui du général Nowak, composé du deuxième régiment de la marine, de deux cohortes de la milice de Novogorod, de trois de celle de Péteisbourg et d'une compagnie d'artillerie. Ce dernier détachement, organisé à Novogorod, et mis sous les ordres de l'aide de camp général prince Wolkonskoï, avait été poussé à Belvï, dans les premiers jours de la retraite des Français, pour couvrir contre leurs courses les provinces de Twer et de Pskow.

Le même jour, 17 décembre, l'avant-garde du comte Wittgenstein, commandée par le général Wlastoff, se trouvait à Willkomir, le détachement du général Kutuzoff à Czeïhichki, et celui du général Borosdin, dont le général Diébitsch venait de prendre le commandement, à Bendzigola. Une petite avant-garde de ce dernier, commandée par le colonel Soukhosanet, occupa Keïdany.

Le 18, le comte Wittgenstein se porta dans les environs de Poselwa, et le lendemain à Willkomir, où il séjourna le 20. Le général Kutuzoff poussa jusqu'à Kellmy.

Le 21, le comte Wittgenstein vint à Chaty. Le général Kutuzoff passa le Niémen, et pénétra en Prusse en s'avançant jusqu'à Traponen. Son avant-garde, aux ordres du colonel Tettenborn, occupa Tilsit. Le général Diébitsch se porta à Lawkow; le régiment des hussards réunis fut posté entre Kellmy et Rossieny, pour assurer ses communications avec l'armée.

Le 22, le comte Wittgenstein arriva à Keydany, où il séjourna le 23 et le 24. Le général Kutuzoff, renforcé par l'avant-

garde du général Wlastoff, reçut ordre d'occuper le défilé de Picktupponen, sur le chemin de Tauroggen à Tilsit, par où Macdonald marquait sa direction de retraite. On forma une nouvelle avant-garde pour remplacer celle de Wlastoff. Elle fut mise sous les ordres du général-major Thépéloff, et se trouva composée du régiment de Tenguinsk, infanterie, du 25ᵉ de chasseurs, et de ceux des gardes réunis et des dragons réunis avec six canons, en tout, de quatre mille deux cents hommes. Le général Diébitsch vint à Wornie.

Dans les embarras d'une retraite désastreuse, le maréchal Berthier et le roi de Naples n'avaient pu faire passer leurs ordres à Macdonald. Un officier prussien avait été chargé de la dépêche. Il ne la remit au maréchal que le 19. Instruit par les bulletins russes des revers éprouvés par les armes françaises, Macdonald sentait la nécessité de songer à sa propre retraite, et cependant il n'osait encore quitter les environs de Riga sans en avoir obtenu l'autorisation. Il dut se contenter de se mettre en mesure, en faisant prendre une ligne moins étendue à son corps disséminé jusque-là depuis Jakobstadt, sur la Duna, jusqu'aux bords de la mer, dans les environs de Tukum.

Dans les premiers jours de décembre, la division Grandjean, qui formait sa droite à Jakobstadt, se replia sur Nerft. Le centre de la gauche, composée de Prussiens, fut réuni à Eckau et à Mittau. Le maréchal porta son quartier général à Stalgen, sur l'Aa, près d'Annenbourg. La force totale du dixième corps s'élevait encore à environ vingt-cinq mille combattants, dont dix-huit mille Prussiens.

Dans cette position, Macdonald attendit avec anxiété les ordres du grand quartier général pour commencer sa retraite. Ces ordres,

comme on vient de le voir, ne lui parvinrent que le 19 décembre. Tout porte à croire, dit Mortonval, que l'officier prussien en avait donné connaissance à l'ennemi. Dès le lendemain le maréchal se mit en mouvement, partageant son corps en trois colonnes. Celle de gauche, formée par la division Grandjean, avec cinq escadrons prussiens, se porta de Nerft directement sur Tilsit. Celle du centre, conduite par le général Massenbach, composée de six bataillons et de trois escadrons de troupes prussiennes, prit la direction de Chawli et de Koltiang, aussi sur Tilsit. La colonne de droite, commandée par le général d'Yorck, composée de treize bataillons et de six escadrons de troupes prussiennes, ne quitta Mittau que le 20 décembre, et suivit la même route que la colonne du centre, à une journée en arrière. Le maréchal Macdonald, avec son quartier général, se trouvait avec la colonne du centre qui, le 19, vint à Zoge-Platon, le 20 à Janichki, le 21 à Mechkots, le 22 à Kourtowiany, le 23 à Waïgow, et le 24 à Koltiniany.

Le marquis Paulucci, gouverneur général de Riga, qui épiait depuis plusieurs jours le moment du départ de Macdonald pour se mettre sur-le-champ à sa poursuite, en ayant été informé le 20 au matin, fit partir le général Léwis avec un corps de sept mille hommes d'infanterie et mille deux cents chevaux. Il lui donna l'ordre de se porter par Eckau pour suivre les traces des Français, et de se réunir à l'armée du comte Wittgenstein. Le marquis lui-même se mit à la tête de deux mille cinq cents hommes restés disponibles de la garnison de Riga, et marcha sur Mittau, où il arriva le 20 au soir.

La ville se trouvait encore occupée par l'arrière-garde du général d'Yorck, forte d'environ trois mille hommes, qui s'y défendit pendant quelque temps, et ne l'évacua que le 21 vers une heure

du matin. Le marquis Paulucci y laissa cinq cents hommes, et, avec le reste de son détachement, se porta à marches forcées sur Mémel. Le 22 il vint à Annenhoff, le 23 à Pranenbourg, le 24 à Schrounden, le 25 à Oberbartau, le 26 à Polangen, le 27 il se présenta devant Mémel, dont il fit sommer le commandant, qui se rendit prisonnier avec les sept cents hommes de sa garnison. L'activité que le général Paulucci déploya dans cette circonstance est remarquable. Il fit près de trois cents verstes en huit jours.

Nous avons laissé le maréchal Macdonald à Koltiniany. Le 25, il se porta à Pajourgé, sur la Joura. La division Grandjean arriva à Tauroggen, et celle d'Yorck devait venir à Koltiniany, mais elle en fut empêchée par le général Diébitsch. Ce dernier s'était jeté entre les deux colonnes d'Yorck et de Massenbach, et avait occupé Koltiniany avec son détachement, qui n'était fort que de deux mille hommes. Cette résolution de Diébitsch, de se placer avec sa poignée de monde entre deux corps d'ennemis très-supérieurs en nombre, peut paraître hasardée au premier coup d'œil, mais il faut considérer, dit M. Boutourlin, qu'elle était calculée sur la supposition très-probable que les Prussiens, suivant à regret la cause de Napoléon, seraient charmés de saisir le premier prétexte qu'on leur offrirait pour se séparer des Français.

Le général russe, arrivé à Koltiniany, se posta, faisant face à Kroze, et étendant autant que possible sa petite troupe, pour lui donner l'apparence de l'avant-garde d'un gros corps. Peu de temps après, Kleist parut avec la tête de la colonne d'Yorck. Le général Diébitsch lui envoya un parlementaire pour l'informer qu'un corps russe était établi entre lui et Macdonald, et pour lui proposer une convention de neutralité. Kleist suspendit son mouvement jusqu'à

l'arrivée d'Yorck, qui suivait immédiatement avec le gros de ses forces. Alors Diébitsch et Yorck eurent une entrevue entre les deux chaînes d'avant-postes.

Le général russe exposa au Prussien les raisons militaires qui devaient l'engager à se détacher de Macdonald, dont il se trouvait irrévocablement coupé; il appuya aussi sur les avantages que la Prusse retirerait d'une convention dont le résultat serait pour elle la conservation d'un corps assez considérable, dans des circonstances qui devaient donner un autre cours à sa politique.

Dans cette première conférence, l'on convint d'une suspension d'armes jusqu'au lendemain. Dans la soirée, le général Diébitsch se fit encore renforcer par environ mille chevaux, qui formaient l'avant-garde du corps de Léwis, arrivé dans le courant de la journée à Telch. Le comte Wittgenstein, avec son armée, vint à Czeïkichki.

Le 26, à huit heures du matin, le général Yorck exécuta une reconnaissance sur Koltiniany. Il trouva tous les avant-postes russes fortement garnis. La position était d'autant plus embarrassante que, depuis la veille, il n'avait aucune nouvelle de Macdonald. Il se détermina donc à accéder à une convention, qui réservait à la colonne prussienne la faculté de marcher sans combat jusqu'aux frontières, sous la condition que si elle parvenait jusqu'au Niémen sans avoir pu rouvrir ses communications avec le reste du dixième corps, le général Yorck déclarerait la neutralité de ses troupes.

Aussitôt après la conclusion de cette convention préliminaire, le comte Henkel, officier prussien, reçut un sauf-conduit pour Potzdam, afin d'en porter la nouvelle au roi. Le général Yorck occupa Koltiniany, et le général Diébitsch se replia sur Thilell.

Pendant ce temps, le maréchal Macdonald, avec la colonne de

Massenbach, arriva à Coadjuten, et la colonne de Grandjean, se portant de Tauroggen à Tilsit, trouva le défilé de Picktupponen gardé par les Russes. Mais le général Wlastoff, qui l'occupait avec un détachement de trois mille cinq cents hommes, ne se sentant pas en état de résister aux forces supérieures de l'ennemi, opéra sa retraite sur Tilsit, où se trouvait le général Kutuzoff avec le reste de son détachement. La cavalerie prussienne le poursuivit et renversa les dragons de Finlande qui couvraient la retraite. Le désordre se mit parmi les Russes, qui perdirent un canon et trois cents prisonniers.

Cette déroute aurait pu avoir encore de plus fâcheuses conséquences, sans l'apparition du général Kutuzoff : avec ses Cosaques et deux escadrons de hussards d'Izioum, il arrêta la cavalerie prussienne, et donna ainsi le moyen à tout son détachement de passer le Niémen, à Tilsit, d'où il remonta la rive gauche du fleuve jusqu'à Baudzen.

Le comte Wittgenstein, avec l'armée, vint à Wiclona, sur le Niémen; l'avant-garde du général Thépélef poussa jusqu'à Jourbourg.

Le 27, le maréchal Macdonald, avec la colonne de Massenbach, arriva au village de Piklupenen, près Tilsit. Il y trouva l'avant-garde de Wittgenstein, commandée par Laskoff. Il fit aussitôt charger les Russes, dont les rangs furent rompus au premier choc; ils prirent la fuite dans un si grand désordre, que deux régiments mirent bas les armes. Macdonald entra le soir même à Tilsit.

Le 29, Wittgenstein se porta à Labengallen. Le général Diébitsch somma Yorck d'exécuter la convention conclue le 26; mais le général prussien déclara qu'il attendrait jusqu'au lendemain, pour voir si Macdonald ne trouverait point enfin jour à communiquer avec lui.

Le même soir, le général Yorck envoya un de ses officiers à Massenbach, pour lui faire connaître la convention qu'il venait de conclure, et l'engager à y accéder. Ce dernier ne balança pas un instant à se séparer de Macdonald, malgré les difficultés qu'il y avait à le faire en présence de la division Grandjean, qui occupait, conjointement avec lui, la ville de Tilsit.

Aussitôt que Macdonald eut appris la défection d'Yorck, il commença sa retraite sur Kœnigsberg et marcha sur Melauken, ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour faire prendre quelque nourriture à ses troupes; il atteignit ce village le 1er janvier, à trois heures du matin. La rapidité de sa marche le tira d'une position d'autant plus critique, que les habitants ne déguisaient plus la haine qui les animait contre les Français, et leur joie de l'arrivée des Russes, qu'ils considéraient comme leurs libérateurs, et qu'il était poursuivi par la totalité du corps de Wittgenstein, augmenté des troupes de la garnison de Riga. Le 3, au point du jour, Bachelu, qui faisait l'arrière-garde avec sa brigade, fut attaqué inopinément dans Labiau par des forces très-supérieures aux siennes; ce combat fut court, mais très-animé; on combattit jusque dans les rues; Bachelu parvint à effectuer sa retraite en bon ordre.

Pendant ces opérations, Murat avait dirigé les brigades de la division Heudelet de Kœnigsberg sur Capdan, à mesure qu'elles arrivaient; toute cette division avait été réunie dans ce dernier endroit le 26 décembre; Mortier occupait encore alors Wehlau et Talplaken.

Aussitôt que le roi de Prusse fut instruit de la conduite du général Yorck, il ordonna que le lieutenant général de Kleist le remplacerait dans le commandement du corps prussien, et le ferait arrêter et conduire à Berlin, pour y être mis en jugement. Il en-

voya le lieutenant-colonel de Natzmer, son aide de camp, près de Murat, pour lui exprimer son improbation, relativement à la convention qui venait d'être conclue, et le prier de donner à cet officier l'appui nécessaire, pour qu'il pût faire mettre à exécution ses ordres, relativement au général Yorck.

En même temps que le roi de Prusse envoyait M. de Natzmer près de Murat, il envoyait à Paris le prince de Hatzfeld, pour faire connaître à Napoléon les mesures qu'il venait de prendre, et lui porter l'expression de son attachement à sa cause, et de son indignation de la conduite d'Yorck. Selon toutes les apparences le roi de Prusse était alors de bonne foi.

Jusqu'au moment de la défection d'Yorck, Murat avait espéré pouvoir tenir derrière la Prégel; cet événement le força à évacuer la vieille Prusse. Il quitta Kœnigsberg le 2, et eut le 3 son quartier général à Elbing. Le 4, Macdonald arriva à Kœnigsberg, où il trouva la division Heudelet et la brigade Cavaignac; avec ces forces réunies, il évacua Kœnigsberg le 5 janvier, et se retira par Elbing le 11, et transporta son quartier général à Posen. Les Russes trouvèrent à Wehlau, à Kœnigsberg, à Elbing et à Bromberg, dont ils s'emparèrent bientôt, des magasins très-considérables. Le 16 janvier, les dernières troupes du corps de Macdonald entrèrent dans Dantzick; le 21, cette place fut entièrement cernée: sa garnison s'élevait alors à trente-cinq mille neuf cent trente-quatre hommes, dont cinq mille neuf cent dix-neuf aux hôpitaux. Wittgenstein seul avait poursuivi Macdonald; Tchitchagoff s'était dirigé d'Insterburg sur Thorn.

Pendant que les Russes pénétraient dans le grand-duché de Varsovie, les corps de l'armée russe restés à Vilna et dans les environs, quittaient leurs cantonnements pour se diriger sur Mé-

recz, où ils devaient passer le Niémen. Alexandre, accompagné de Kutuzoff, eut son quartier général, le 8 janvier, à Trani, et le 9 à Mérecz, où ce monarque resta quelques jours.

De Mérecz, l'armée russe se dirigea, par Augustowo et Willenberg, sur Plotzk. Le 22 janvier, Schwartzenberg reçut des instructions qui lui prescrivaient de se retirer sur la Gallicie, et d'y prendre des quartiers d'hiver.

Le général autrichien commença donc sa retraite le 25 janvier, conjointement avec Reynier, qu'il avait instruit des nouvelles résolutions de son souverain; ils se retiraient lentement afin de gagner du temps pour l'évacuation des malades et des magasins: le premier par Putulsk et Sierock, le second par Stanislawow. Une garnison fut laissée à Modlin. Les habitants de Varsovie, craignant la vengeance des Russes, prièrent Schwartzenberg de solliciter pour eux une capitulation; ce général la demanda et l'obtint beaucoup plus favorable qu'ils ne pouvaient l'espérer dans de telles conjonctures. Varsovie devait être évacuée le 5 février; Reynier et Poniatowski obtinrent de Schwartzenberg qu'il y resterait encore trois jours pour couvrir leur retraite. Reynier était parti le 4 pour se diriger par Kalisch sur Glogow; Poniatowski partit le 6 pour Cracovie, préférant suivre Schwartzenberg plutôt que Reynier, ce qui semble d'autant plus extraordinaire, que l'empereur d'Autriche rompait alors son alliance avec Napoléon. Le 7, l'arrière-garde autrichienne quitta Varsovie; le 8, les Russes y entrèrent. C'était assurément pour eux un événement très-favorable.

Le 9 mars, les dernières troupes françaises repassèrent la frontière. Le 8 avril, le général Saken transféra son quartier général à Granna. Ses troupes prirent des cantonnements à la rive gauche du Boug, la droite à Krzemenn, la gauche à Grodek.

Voici, comme résumé des opérations du mois de novembre, le vingt-neuvième bulletin de la grande armée.

Malodeczno, le 3 décembre 1812.

Jusqu'au 6 novembre, le temps a été parfait, et le mouvement de l'armée s'est exécuté avec le plus grand succès. Le froid a commencé le 7; dès ce moment, chaque nuit nous avons perdu plusieurs centaines de chevaux, qui mouraient au bivac. Arrivés à Smolensk, nous avions déjà perdu bien des chevaux d'artillerie et de cavalerie.

L'armée russe de Volhinie était opposée à notre droite. Notre droite quitta la ligne d'opération de Minsk, et prit pour pivot de ses opérations la ligne de Varsovie. L'empereur apprit à Smolensk, le 9, ce changement de ligne d'opération, et présuma ce que ferait l'ennemi. Quelque dur qu'il lui parût de se mettre en mouvement dans une si cruelle saison, le nouvel état des choses le nécessitait; il espérait arriver à Minsk, ou du moins sur la Bérésina, avant l'ennemi; il partit le 13 de Smolensk; le 16, il coucha à Krasnoë. Le froid, qui avait commencé le 7, s'accrut subitement, et, du 14 au 15 et au 16, le thermomètre marqua 16 et 18 degrés au-dessous de glace. Les chemins furent couverts de verglas; les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de train, périssaient toutes les nuits, non par centaines, mais par milliers, surtout les chevaux de France et d'Allemagne : plus de trente mille chevaux périrent en peu de jours; notre cavalerie se trouva toute à pied; notre artillerie et nos transports se trouvaient sans attelage. Il fallut abandonner et détruire une bonne partie de nos pièces et de nos munitions de guerre et de bouche.

Cette armée, si belle le 6, était bien différente dès le 14 : presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Sans cavalerie, nous ne pouvions pas nous éclairer à un quart de lieue; cependant, sans artillerie, nous ne pouvions pas risquer une bataille et attendre de pied ferme; il fallait marcher pour ne pas être contraint à une bataille, que le défaut de munitions nous empêchait de désirer; il fallait occuper un certain espace pour ne pas être tournés, et cela sans cavalerie qui éclairât et liât les colonnes. Cette difficulté, jointe à un froid excessif subitement venu, rendit notre situation fâcheuse. Les hommes

que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune, parurent ébranlés, perdirent leur gaieté, leur bonne humeur, et ne rêvèrent que malheurs et catastrophes; ceux qu'elle a créés supérieurs à tout, conservèrent leur gaieté, leurs manières ordinaires, et virent une nouvelle gloire dans des difficultés différentes à surmonter.

L'ennemi, qui voyait sur les chemins les traces de cette affreuse calamité qui frappait l'armée française, chercha à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses Cosaques, qui enlevaient, comme les Arabes dans le désert, les trains et les voitures qui s'écartaient. Cette méprisable cavalerie, qui ne fait que du bruit, et n'est pas capable d'enfoncer une compagnie de voltigeurs, se rendit redoutable à la faveur des circonstances. Cependant, l'ennemi eut à se repentir de toutes les tentatives sérieuses qu'il voulut entreprendre; il fut culbuté par le vice-roi, au-devant duquel il s'était placé, et y perdit beaucoup de monde.

Le duc d'Elchingen, qui, avec trois mille hommes, faisait l'arrière-garde, avait fait sauter les remparts de Smolensk. Il fut cerné et se trouva dans une position critique: il s'en tira avec cette intrépidité qui le distingue. Après avoir tenu l'ennemi éloigné de lui pendant toute la journée du 18, et l'avoir constamment repoussé, à la nuit, il fit un mouvement par le flanc droit, passa le Borysthène, et déjoua tous les calculs de l'ennemi. Le 19, l'armée passa le Borysthène à Orsza, et l'armée russe, fatiguée, ayant perdu beaucoup de monde, cessa là ses tentatives.

L'armée de Volhinie s'était portée, dès le 16, sur Minsk, et marchait sur Borisow. Le général Dombrowski défendit la tête du pont de Borisow avec trois mille hommes. Le 23, il fut forcé et obligé d'évacuer cette position. L'ennemi passa alors la Bérésina, marchant sur Bobr, la division Lambert faisait l'avant-garde. Le deuxième corps, commandé par le duc de Reggio, qui était à Tschérein, avait reçu l'ordre de se porter sur Borisow pour assurer à l'armée le passage de la Bérésina. Le 24, le duc de Reggio rencontra la division Lambert à quatre lieues de Borisow, l'attaqua, la battit, lui fit deux mille prisonniers, lui prit six pièces de canon, cinq cents voitures de bagage de l'armée de Volhinie, et rejeta l'ennemi sur la rive droite de la Bérésina. Le général Berkeim

avec le quatrième de cuirassiers, se distingua par une belle charge; l'ennemi ne trouva son salut qu'en brûlant le pont, qui a plus de trois cents toises.

Cependant l'ennemi occupait tous les passages de la Bérésina; cette rivière est large de quarante toises; elle charriait assez de glaces; mais ses bords sont couverts de marais de trois cents toises de long, ce qui la rend un obstacle difficile à franchir.

Le général ennemi avait placé ses quatre divisions dans différents débouchés où il présumait que l'armée française voudrait passer.

Le 26, à la pointe du jour, l'empereur, après avoir trompé l'ennemi par divers mouvements faits dans la journée du 25, se porta sur le village de Studianka, et fit aussitôt, malgré une division ennemie, et en sa présence, jeter deux ponts sur la rivière. Le duc de Reggio passa, attaqua l'ennemi, et le mena battant deux heures; l'ennemi se retira sur la tête de pont de Borisow. Le général Legrand, officier de premier mérite, fut blessé grièvement, mais non dangereusement. Toute la journée du 26 et du 27, l'armée passa.

Le duc de Bellune, commandant le neuvième corps, avait reçu ordre de suivre le mouvement du duc de Reggio, de faire l'arrière-garde, et de contenir l'armée russe de la Dwina, qui le suivait. La division Partouneaux faisait l'arrière-garde de ce corps. Le 27, à midi, le duc de Bellune arriva avec deux divisions au port de Studianka.

La division Partouneaux partit à la nuit de Borizow. Une brigade de cette division qui formait l'arrière-garde, et qui était chargée de brûler les ponts, partit à sept heures du soir; elle arriva entre dix et onze heures; elle chercha sa première brigade et son général de division qui étaient partis deux heures avant, et qu'elle n'avait pas rencontrés en route. Nos recherches furent vaines; on conçut alors des inquiétudes. Tout ce qu'on a pu connaître depuis, c'est que cette première brigade, partie à cinq heures, s'est égarée à six, a pris à droite au lieu de prendre à gauche, et a fait deux ou trois lieues dans cette direction; que dans la nuit, et transie de froid, elle s'est ralliée aux feux de l'ennemi, qu'elle a pris pour ceux de l'armée française; entourée ainsi, elle aura été enlevée. Cette cruelle méprise doit nous avoir fait perdre deux mille hommes d'infanterie, trois cents chevaux et trois pièces d'artillerie. Des bruits

couraient que le général de division n'était pas avec sa colonne, et avait marché isolément.

Toute l'armée ayant passé le 28 au matin, le duc de Bellune gardait la tête du pont sur la rive gauche; le duc de Reggio, et derrière lui toute l'armée, était sur la rive droite.

Borisow ayant été évacué, les armées de Dwina et de Volhinie communiquèrent; elles concertèrent une attaque. Le 28, à la pointe du jour, le duc de Reggio fit prévenir l'empereur qu'il était attaqué; une demi-heure après, le duc de Bellune le fut sur la rive gauche; l'armée prit les armes. Le duc d'Elchingen se porta à la suite du duc de Reggio, et le duc de Trévise derrière le duc d'Elchingen. Le combat devint vif; l'ennemi voulut déborder notre droite; le général Doumerc, commandant la cinquième division de cuirassiers, et qui faisait partie du deuxième corps resté sur la Dwina, ordonna une charge de cavalerie aux quatrième et cinquième régiments de cuirassiers, au moment où la légion de la Vistule s'engageait dans les bois pour percer le centre de l'ennemi, qui fut culbuté et mis en déroute. Ces braves cuirassiers enfoncèrent successivement six carrés d'infanterie, et mirent en déroute la cavalerie ennemie qui venait au secours de son infanterie : six mille prisonniers, deux drapeaux et six pièces de canon tombèrent en notre pouvoir.

De son côté, le duc de Bellune fit charger vigoureusement l'ennemi, le battit, lui fit cinq à six cents prisonniers, et le tint hors la portée du canon du pont. Le général Fournier fit une belle charge de cavalerie.

Dans le combat de la Bérésina, l'armée de Volhinie a beaucoup souffert. Le duc de Reggio a été blessé; sa blessure n'est pas dangereuse; c'est une balle qu'il a reçue dans le côté.

Le lendemain, 29, nous restâmes sur le champ de bataille. Nous avions à choisir entre deux routes, celle de Minsk et celle de Vilna : la route de Minsk passe au milieu d'une forêt et de marais incultes, et il eût été impossible à l'armée de s'y nourrir; la route de Vilna, au contraire, passe dans de très-bons pays; l'armée, sans cavalerie, faible en munitions, horriblement fatiguée de cinquante jours de marche, traînant à sa suite ses malades et les blessés de tant de combats, avait besoin d'arriver à ses magasins. Le 30, le quartier général fut à

Plechnitsi; le 1er décembre, à Slaïki, et le 3, à Malodeczno, où l'armée a reçu les premiers convois de Vilna.

Tous les officiers et soldats blessés, et tout ce qui est embarras, bagages, etc., ont été dirigés sur Vilna.

Dire que l'armée a besoin de rétablir sa discipline, de se refaire, de remonter sa cavalerie, son artillerie et son matériel, c'est le résultat de l'exposé qui vient d'être fait. Le repos est son premier besoin. Le matériel et les chevaux arrivent. Le général Bourcier a déjà plus de vingt mille chevaux de remonte dans différents dépôts. L'artillerie a déjà réparé ses pertes; les généraux, les officiers et les soldats ont beaucoup souffert de la fatigue et de la disette. Beaucoup ont perdu leurs bagages par suite de la perte de leurs chevaux; quelques-uns par le fait des embuscades des Cosaques. Les Cosaques ont pris nombre d'hommes isolés, d'ingénieurs géographes qui levaient les positions, et d'officiers blessés qui marchaient sans précaution, préférant courir des risques plutôt que de marcher posément et dans les convois.

Les rapports des officiers généraux commandant les corps feront connaître les officiers et soldats qui se sont le plus distingués, et les détails de tous ces mémorables événements.

Dans tous ces mouvements, l'empereur a toujours marché au milieu de sa garde, la cavalerie, commandée par le maréchal duc d'Istrie, et l'infanterie, commandée par le duc de Dantzick. Sa Majesté a été satisfaite du bon esprit que sa garde a montré; elle a toujours été prête à se porter partout où les circonstances l'auraient exigé; mais les circonstances ont toujours été telles, que sa simple présence a suffi, et qu'elle n'a pas été dans le cas de donner.

Le prince de Neufchâtel, le grand maréchal, le grand écuyer et tous les aides de camp et les officiers militaires de la maison de l'empereur, ont toujours accompagné Sa Majesté.

Notre cavalerie était tellement démontée, que l'on a dû réunir les officiers auxquels il restait un cheval, pour en former quatre compagnies de cent cinquante hommes chacune. Les généraux y faisaient les fonctions de capitaines, et les colonels celles de sous-officiers. Cet escadron sacré, commandé par le

général Grouchy, et sous les ordres du roi de Naples, ne perdait pas de vue l'empereur dans tous ses mouvements.

La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure.

Concluons. Qu'on ne compare pas la défaite de la petite armée suédoise de Charles XII, à Pultava, à notre retraite de Russie, ce serait établir un parallèle insensé. Pour trouver des analogues à la ruine de notre formidable invasion de 1812, il faut remonter à l'antiquité, au temps de Xercès, où les armées innombrables et les flottes de ce puissant roi vinrent se briser et s'anéantir contre le patriotisme des Grecs et les tempêtes de la mer Egée.

L'expédition de Russie est une grande et magnifique leçon pour les peuples et pour les rois ; les peuples y verront qu'une nation généreuse ne doit jamais désespérer de la fortune, et qu'elle possède en elle-même les moyens de se soustraire à la honte et à l'esclavage ; les rois, en la méditant, resteront convaincus que, ni le nombre de leurs chariots, ni la multitude de leurs bataillons, ni l'assurance même que donne aux conquérants une suite non interrompue de victoires, ne peuvent les mettre à l'abri de ces lassitudes, de ces caprices du sort, qui changent en un moment la face des empires, et qui transforment en cyprès funèbres les lauriers et les palmes des triomphateurs.

L'homme s'agite et Dieu mène tout, a dit Bossuet, et cette éloquente définition des bruits et des événements de ce monde a reçu, par notre fatale campagne de Russie, une consécration nouvelle de justesse et de vérité. En effet, il fallait que la plus belle et la plus nombreuse armée que la France ait jamais eue, allât se perdre dans les steppes glacés de la Moscovie, pour que la puissance russe, inconnue à l'Europe jusqu'au seizième siècle, achevât de monter au rang des premières nations du monde. Que dis-je!

l'héritage de Pierre le Grand a dépassé les limites de grandeur et d'autorité politiques que son illustre fondateur lui avait assignées. Deux puissances se partagent aujourd'hui le globe : l'Angleterre est la reine et le tyran des mers ; la Russie est la vraie souveraine des continents européens et asiatiques. D'une main elle touche aux remparts de Constantinople, de l'autre elle s'appuie sur les provinces du céleste empire ; la Turquie et la Chine deviendront un jour sa proie, et, plus riche, plus étendue que le vieil empire romain, la Russie planera sur les deux hémisphères ; et, du Caucase au Rhin, de la mer Noire au Kamchatka, de la Finlande à l'Inde, elle plantera ses étendards et finira par démolir pièce à pièce la puissance colossale et mercantile de l'orgueilleuse Angleterre.

L'expédition de Russie a mûri de trois siècles les destins futurs de la Moscovie : nos longues défaites, l'épouvantable et lente agonie de nos légions dans cette lugubre bataille de trois mois, ont fait évanouir le prestige qui entourait nos drapeaux, et ont révélé aux Russes leur propre force et leur puissance. Napoléon a fait pour eux plus que Pierre le Grand : il a civilisé, pour les grandes batailles où se décident les destinées du monde, ces multitudes farouches qui, du fond de l'Ukraine et de la Tartarie, des bords de l'Olga et du Borysthène, étaient accourues tremblantes pour essayer de nous combattre. Et ces barbares nous ont vu fuir, et, avec nous, tous les soldats de l'Europe ! (car Suisses, Espagnols, Portugais, Italiens, Bavarois, Autrichiens, Prussiens, etc., étaient représentés dans cette grande armée fabuleuse) ; et ils se sont mis à regarder sans pâlir cet aigle dont les foudres éteintes ne leur inspiraient plus que pitié ; cet aigle qui, à Austerlitz, à Eylau, à la Moskowa, tonnait sur leur tête, et qui, maintenant, avait à peine la force d'échapper aux flèches des descendants de Gelimer et d'Attila !

Nous le répétons, la Russie doit à Napoléon le secret de sa force, le développement de sa gloire et de son influence ; et si un jour quelque roi philosophe monte sur le trône des czars, il ne balancera pas à élever, sur les bords de la Néwa, un monument funéraire à la mémoire du grand capitaine qui a été perdre dans les flammes de Moskow et dans les glaces de la Bérésina la couronne de fer de Charlemagne et la couronne d'or de Hugues Capet, les clefs de Rome et de Paris, et peut-être aussi la liberté de l'Europe ; mais il faut s'incliner devant les décrets impénétrables de la Providence, et répéter avec Bossuet : *L'homme s'agite et Dieu mène tout !*

FIN DE L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

CAPTIVITÉ

DES PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS

EN RUSSIE

PENDANT LES ANNÉES 1812, 1813 ET 1814

Misère et souffrance des prisonniers à Vilna. — Rapacité des gouverneurs et des soldats russes. — Humanité des généraux Rimskoï-Rosakoff et Driessen. — Noble générosité de l'empereur Alexandre. — Touchante bonté du grand-duc Constantin. — Voyage d'un officier français prisonnier. — Le général Alinen. — Le commandant de Smolensk. — Cris sauvages de l'armée russe. — Un pope. — Visites insultantes d'officiers russes. — Départ pour Moskow. — Nourriture insuffisante des prisonniers. — Profits illicites de l'officier commandant l'escorte. — Wiessnar. — Nouvelles insultes. — Bonté du major Rouban. — Friponnerie et cruauté du prince Gernicheff. — Patriotisme atroce d'une jeune fille. — Kolomna. — Tombow. — Les prisonniers meurent de faim. — Oriembourg. — Gaieté des prisonniers. — Les déserteurs. — Hospitalité des dames polonaises. — Le drapeau perdu. — Désespoir et mort. — Le drapeau sauvé. — Le transfuge. — Les prisonniers à Astrakhan. — Un mariage.

Par une de ces conséquences inattendues, quoique dérivant de la marche des événements, le passage de l'armée dans Vilna fut une des époques les plus désastreuses de la retraite, sans en excepter même le passage de la Bérésina. Un grand nombre d'officiers

et de soldats avaient épuisé le reste de leurs forces pour arriver une ville dont les magasins offraient à leur imagination l'idée de l'abondance, et un dédommagement à leurs longues souffrances. Mais là même leur espérance fut déçue.

Le rapport fait par le maréchal Kutuzoff à l'empereur Alexandre porte le nombre des prisonniers faits à Vilna, à sept généraux, deux cent quarante-deux officiers, neuf mille cinq cent dix-sept sous-officiers ou soldats, et cinq mille cent trente-neuf malades dans les hôpitaux. Il aurait pu hardiment en faire un seul total, sous le titre de malades en dedans et en dehors des hôpitaux ; car ce qui resta à Vilna de l'armée française était absolument hors d'état d'aller plus loin, et la plus grande partie des individus avait quelque membre gelé. Mais quel fut le sort de ces prisonniers et de ces malades? Les hôpitaux de Vilna restèrent pendant plusieurs jours sans garde, malgré les représentations des officiers de santé qui y avaient été laissés; le commandant répondait toujours qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de cet objet. Cependant les malades étaient successivement visités par les soldats russes, qui, à chaque fois, leur emportaient quelque pièce de leur habillement. Mis sur la paille et sans pain depuis le départ de l'armée, ils avaient péri, lorsque le commandant et le gouverneur s'avisèrent de penser à eux. Les prisonniers que l'on conduisait dans l'intérieur n'avaient pas un sort beaucoup plus heureux; pour un officier russe qui en prenait quelque soin, ils en rencontraient vingt qui les abandonnaient à la rapacité de leurs soldats, à l'intempérie de l'air et aux horreurs de la famine. Pour ne citer qu'un exemple entre mille, l'officier chargé de conduire à Bolcruïsk les prisonniers faits à Minsk, à Koïdanow et à Borisow, exécuta si bien l'ordre de les garder soigneusement, qu'il les fit toujours bivaquer sans feu et

sans vivres, et qu'il arriva à Boleruïsk avec une vingtaine, de cinq mille qu'ils étaient.

Parvenus au lieu de leur destination, de nouvelles souffrances attendaient les prisonniers. Exposés à la cupidité éhontée et à la férocité des gouverneurs et des chefs de la police, ils passaient par tous les degrés de la misère. Dans quelques endroits, comme à Nowogorode, les gouverneurs leur faisaient faire tous les travaux des galériens, pour gagner une demi-ration d'un pain grossier, en remplacement de la modique solde que leur accordait l'empereur Alexandre, et que les gouverneurs détournaient à leur profit. Dans d'autres endroits, à Orel, par exemple, on se hâtait de les faire périr, afin de profiter de la solde des morts, qui restaient toujours présents sur les états. A Riga, un Paulucci avait la lâcheté de joindre aux mauvais traitements les injures les plus atroces et les plus déshonorantes, dont il accablait surtout les officiers qu'il appelait devant lui, qu'il invitait souvent même à sa table, pour assouvir sur eux une méprisable vengeance. C'est ainsi que des milliers de prisonniers ont péri sur le sol de la Russie, et parmi ces prisonniers étaient des femmes, des enfants, des employés des administrations et même des domestiques, qui ont été retenus jusqu'à la paix, au mépris des lois militaires en usage chez toutes les nations policées, qui les excluent de la classe des combattants. Cependant le général en chef Rimskoï Rosakoff, gouverneur, au mois de janvier 1813, de la Lithuanie, organisa un service régulier dans les hôpitaux de Vilna ; il fit donner aux malades et aux blessés qui restaient, ou qui lui furent amenés, tous les secours dont ils avaient besoin ; chercha par tous les moyens à adoucir le sort des soldats et des officiers, et secourut plus d'un de ces derniers par des avances d'argent. Le général Driessen, gouverneur de la Courlande, con-

stamment humain, affable et attentif au bien-être des prisonniers, adopta la mesure de les distribuer dans les villages de son gouvernement, où tous, accueillis et secourus par les habitants bons et hospitaliers, trouvèrent à leur malheureux sort l'adoucissement qui pouvait le leur rendre supportable. L'un et l'autre de ces généraux ont laissé le sentiment de la reconnaissance gravé dans le cœur des officiers français qui les ont connus.

Au reste, il ne faut pas conclure de ce qui a été énoncé plus haut que, si tous les gouverneurs ne se sont pas conduits comme les généraux Rosakow et Driessen, ils y avaient été autorisés par les instructions du gouvernement. L'empereur Alexandre, au contraire, donna les ordres les plus précis pour que les prisonniers fussent traités avec les égards et les soins dus au malheur. Le grand-duc Constantin faisait soigner sous ses yeux, et jusque dans ses appartements, les officiers malades, qu'il allait chercher lui-même dans les hôpitaux; il allait les visiter dans leurs lits, et les consolait par des expressions de bonté et d'intérêt; il sauva d'un bâtiment incendié deux officiers, qu'il arracha des flammes en chargeant l'un sur ses épaules, tandis que son valet de chambre emportait l'autre; il brava, pour suivre les impulsions de son cœur généreux, une épidémie mortelle dont il fut lui-même atteint. Plus d'un officier français, arraché par son humanité active des bras de la mort, lui doit son existence.

Il serait impossible, dans le peu d'espace qui nous reste, de donner une relation étendue de la captivité des prisonniers français en Russie. Nous nous bornerons à mentionner quelques-uns des épisodes les plus intéressants de cette lamentable histoire.

Presque tous les prisonniers étaient blessés, dit l'un de ces infortunés, qui avait été pris au début de la campagne. Au bout d'une

heure de marche, il fallut leur donner des chevaux, car ils ne pouvaient plus avancer. Moi, ajoute-t-il, qui, outre un coup de lance au travers du corps, étais encore blessé à la cuisse, j'eus beaucoup de peine à soutenir le cheval. A minuit, on nous fit arrêter dans un mauvais village. Les officiers furent mis dans une petite chambre, et les soldats dans une écurie. Malgré une fatigue horrible, je dormis cependant une heure ou deux.

Le lendemain matin, nous fûmes remis à un officier de Cosaques, chargé, à la tête de cinquante hommes, de nous conduire à Smolensk. Nos prisonniers étaient presque nus. Quant à moi, les Cosaques m'avaient pris jusqu'à ma cravate.

Nous arrivâmes à Smolensk après avoir traversé l'armée russe, qui était en position devant cette ville. Nous remarquâmes les cris d'alarme en usage dans cette armée, et qui sont tellement épouvantables, qu'ils me paraissent appartenir plutôt à une horde de sauvages qu'à une armée régulière.

Nous fûmes reçus par le général qui commandait Smolensk. On nous conduisit chez un pope, ou curé grec, qui fit d'abord quelques difficultés de nous recevoir. Cependant nous fûmes installés dans une chambre où il était impossible de coucher cinq sur le plancher. Nous n'avions pas pris de nourriture depuis vingt-quatre heures. Je fis des réclamations au capitaine de l'escorte, et il remit de l'argent au pope, qui nous donna enfin à manger.

L'officier chargé de nous conduire nous dit que le général commandant à Smolensk lui avait remis trente copecks par jour pour la table des officiers, et que les soldats seraient nourris par les paysans; la somme accordée pour notre nourriture répond à six sous de France. Je représentai à l'officier l'impossibilité de vivre avec cette somme; il m'offrit de garder l'argent et de se charger

de notre nourriture; j'acceptai avec grand plaisir sa proposition.

Cet officier faisait fournir, le matin, par des paysans, du pain et du lait, que, bien entendu, il ne payait pas, et le soir, il nous donnait deux poules et du pain, que ses soldats avaient volés en route. Quant aux soldats prisonniers, ils recevaient quelquefois une livre de pain par jour, et le plus souvent rien du tout.

A Wiessnar, première ville du gouvernement de Moskow, nous fûmes assez mal logés. Le soir, un sous-officier vint me chercher pour aller me faire panser à l'hôpital; il fallut, pour m'y rendre, traverser cinq ou six mille blessés russes. Lorsque je traversai les bataillons du milieu, il me fallut essuyer mille insultes.

Le lendemain, nous couchâmes dans un village, et nous eûmes la table du major; mais, grâce à lui, tandis que nous vivions fort bien, nos pauvres soldats mouraient de faim. Le lendemain, nous couchâmes à Moskowa, lieu célèbre par la bataille de ce nom; nous fûmes insultés avec acharnement par la canaille de cette ville; nous remarquâmes, dans la foule, un vieux pope qui animait le peuple contre nous.

Les prisonniers furent entassés dans de petites chambres, où il leur était impossible de se tenir assis. Il fallut passer deux jours dans ces cachots, sans qu'il leur fût permis d'en sortir, sous aucun prétexte, et tous ces malheureux étaient attaqués de la dyssenterie.

Le major, qui avait envoyé son adjudant à Moskow pour annoncer notre arrivée, reçut l'ordre de nous loger dans un village, à une lieue de la capitale. Le peuple était tellement animé contre les Français, que le gouverneur déclara ne pouvoir répondre de notre vie, si nous entrions dans la ville. Bientôt le village fut rempli de voitures qui venaient de Moskow: on allait voir les Français comme des bêtes curieuses. Nous reçûmes beaucoup d'injures et quelques

marques d'intérêt. Le commandant de Moskow vint nous voir. Il ne voulut jamais nous parler français; il nous annonça la fin de nos maux, et nous dit que Kolomna, lieu de notre destination, était une très-jolie ville, où nous serions au mieux.

Nous nous mîmes en marche sous la conduite du prince Gernicheff, jeune officier russe. Malheureusement, Gernicheff n'était qu'un prince tartare, une espèce de sauvage, plus cruel et plus fripon que tous les aventuriers de l'Asie ensemble.

Les habitants des villages que nous traversâmes sont riches et bien couverts; mais ce sont des hommes vindicatifs et cruels, au milieu desquels nous avons couru les plus grands dangers. Une jolie fille, très-jeune, me disait que « son plus grand plaisir « serait de m'arracher les yeux avec ses ongles. » Elle terminait ces douceurs par me cracher à la figure, puis elle faisait place à une autre mégère. Nos Français avaient quelquefois envie de se fâcher, puis ils disaient un bon mot. On avait des moments de gaieté, et chacun, tout bas, plaignait son triste sort, et invoquait le retour de la nuit. Enfin, toute la journée il nous fallut essuyer un pareil traitement, jusqu'à notre arrivée à Kolomna.

Le 20 août, nous étions parvenus à notre destination. Nous fûmes reçus, à la porte de la ville, par le commandant de place. Il nous fit passer dans toutes les rues pour nous faire voir. Après cette promenade, dans laquelle nous fûmes insultés par les habitants, ce commandant nous invita à dîner. Nous trouvâmes dans la maison une douzaine de bourgeois fort honnêtes. Le commandant nous annonça que l'empereur nous accordait un rouble de traitement par jour, et nous fit loger dans une fabrique.

Les affaires des Russes allaient alors de mal en pis. Chaque jour nous voyions des centaines de voitures traverser la ville en

fuyant l'approche de notre armée. On nous fit partir pour Ressanne, et de là pour Tombow.

Le soir de notre départ, notre prince tartare nous pria de le demander au gouverneur, parce qu'il avait appris qu'on voulait le remplacer par un officier de la garnison; nous fîmes la sottise de céder à ses instances: le gouverneur le laissa près de nous.

Nous convînmes avec notre Tartare que nous lui donnerions un demi-rouble pour qu'il se chargeât de notre nourriture: voilà le commencement de nos infortunes. Nous reçûmes les premiers jours à peu près de quoi vivre; mais bientôt il nous fut impossible d'exister avec ce qu'il nous faisait fournir; il répondit à nos représentations que les vivres étaient extrêmement chers, et qu'on ne pouvait nous en donner davantage. Alors je lui déclarai que nous ne voulions plus qu'il se chargeât du soin de nous nourrir, et que nous y pourvoierions nous-mêmes. Il y consentit avec peine.

Le lendemain, il défendit aux soldats qui étaient chargés de nous surveiller, de ne nous laisser sortir de nos logements sous aucun prétexte; en même temps il prescrivit au fourrier de défendre aux paysans de nous céder des vivres. J'allai chez Gernicheff, lui dire qu'aussitôt mon arrivée à Tombow, je porterais plainte au gouverneur. Il m'assura n'avoir pas donné l'ordre.

A Tombow, nos soldats furent renfermés dans les galères de la ville; quant aux officiers, on les mit dans un cachot froid et humide. Il nous fut impossible d'obtenir ce jour-là ni vivres, ni paille; nous passâmes une nuit affreuse. Le lendemain, on vint nous cher cher pour nous loger chez les habitants.

Nos malheureux soldats restèrent dans cette ville cinq jours sans recevoir ni vivres ni argent. Plusieurs moururent de faim, mais tous vendirent leurs habits pour acheter du pain. On avait réuni au

même lieu à peu près cent officiers et deux mille soldats, et nous étions les mieux : qu'on juge de la position des autres !

Enfin, le cinquième jour de notre halte à Tombow, on nous donna de l'argent. Le neuvième, on distribua à chacun des prisonniers une pelisse de peau de mouton, une paire de bas et une paire de bottes.

Le dixième jour, nous partîmes pour Oriemberg, ville située sur le fleuve Ural, frontière de la Tartarie indépendante. Nous devions passer par les gouvernements de Pinza et de Siberski. Le froid commençait déjà à se faire sentir ; notre Tartare continuait ses mauvais traitements, et notre position devenait insupportable. A Kersanow nous fûmes très-mal traités par les bourgeois chez lesquels on nous logea ; nous ne pûmes jamais obtenir de paille pour nous coucher. Le lendemain, nous ne partîmes qu'à midi, quoique nous eussions une grande journée à faire ; la nuit nous prit à quatre heures. Les soldats qui avaient marché dans la boue, refusèrent de de dépasser un village devant lequel nous nous trouvions. Malgré les ordres réitérés de l'escorte, malgré les coups que ces malheureux recevaient, rien ne pouvait les décider à se mettre en route.

Cependant les Français conservaient leur gaieté, oubliant la position cruelle dans laquelle ils se trouvaient ; il leur parut plaisant de ne répondre aux coups et aux injures que par *bée, bée ;* faisant ainsi allusion aux peaux de moutons dont ils étaient couverts. Les Russes frappaient sur ces peaux, qui fort heureusement enveloppaient les malheureux prisonniers, lesquels, en affectant le bêlement des moutons, riaient aux éclats. Le sergent de l'escorte vint me prier d'employer mon autorité pour faire marcher les hommes. Je parcourus les rangs et invitai les prisonniers à se

mettre en route. Après nombre de plaisanteries et de *bée* longtemps prolongés, ils se décidèrent enfin à marcher.

Un prisonnier déserteur a écrit une relation non moins touchante :

Nous n'osions plus, dit-il, poser sur le sol nos pieds meurtris, enflés, tout couverts d'écorchures ; le Béarnais seul était assez ingambe ; il était depuis deux heures à la lisière d'un bois, lorsqu'il vit venir de son côté un jeune homme. Aussitôt il accourut pour nous demander s'il devait l'aborder et l'interroger.

« Oui, oui, abordez, risquez tout ! »

Le jeune homme fit un geste d'effroi, et se fût enfui peut-être si nous n'eussions pris une attitude humble pour implorer sa compassion. Il voulut bien nous entendre, et, à notre grand étonnement, il nous montra, à environ cent cinquante pas, une maison de seigneur, où, disait-il, on nous donnerait l'hospitalité.

« Et les Russes ? lui dîmes-nous.

— Pas de Russes, répondit-il ; et il ajouta : Le seigneur y est. »

Là-dessus, il nous poussa tous les trois par les épaules, et il nous quitta.

En supposant même qu'il nous induisît en erreur, il n'y avait pas à balancer. Soutenus, l'Auvergnat et moi, par le Béarnais, nous prîmes la direction du château que l'angle de la forêt nous avait caché, et bientôt nous fûmes en face d'un homme d'environ vingt-huit ans, vêtu à la française avec beaucoup d'élégance. Persuadé qu'il parlait le langage d'une nation dont il adoptait le costume, je m'avançai et lui adressai ces mots :

« Monsieur, nous sommes de malheureux prisonniers français échappés de la main des Russes ; nous venons avec confiance vous demander quelques secours ; vous voyez en quel état nous sommes.



DES RUSSES SURPRENNENT LES DAMES POLONAISES DONNANT DES SOINS A DES SOLDATS FRANÇAIS RECUEILLIS DANS LEUR CHATEAU.

Campagne de Russie en 1812

— D'où venez-vous, et où allez-vous? » dit-il d'un ton grave.

Et après que j'eus satisfait à ces questions, il reprit :

« Mais votre armée est encore loin ; je doute très-fort que vous puissiez traverser les armées russes et prussiennes.

— Et prussiennes, monsieur?

— Ah! vous l'ignoriez? Oui, ajouta-t-il avec humeur... c'est une défection générale. Je vous plains sincèrement, mes amis. »

Puis, entrant dans quelques détails, il nous parla de plusieurs victoires remportées par les Français, ce qui nous soulagea un peu; mais bientôt il appuya sur la complication des événements politiques, sur les résultats, difficiles à prévoir, d'une seconde lutte plus acharnée encore que la première.

Cependant, le jeune seigneur, du ton le plus amical, nous invita à le suivre. Il appela, les portes s'ouvrirent. A peine entrés, nous fûmes entourés de cinq ou six jeunes femmes qui, en nous voyant, jetèrent des cris de compassion :

« Jésus Marie! Jésus Marie! Pauvres malheureux! pauvres infortunés! Voyez donc dans quel état est celui-ci! et celui-là, qui ne peut se soutenir!... »

Toutes ces paroles consolantes étaient dites en français. On nous fit asseoir, on nous glissa quelques nippes sous les pieds, et soudain ce fut dans tout le château un mouvement général.

La maîtresse du lieu donnait des indications : l'une revenait avec du linge, l'autre avec de la charpie; on apportait des vivres, de l'eau-de-vie, des fauteuils... oui, des fauteuils de salon!... et déjà la baronne était à genoux, lavant, épongeant mes pieds, quand le jeune seigneur arriva tout effaré...

« Les Russes! les Russes! rentrez tout cela, dépêchez, dépêchez! »

Jamais je ne vis une pareille alarme. En un clin d'œil, tout disparut, et l'on nous remit entre les mains d'un valet de chambre, qui reçut l'ordre de nous conduire en lieu de sûreté. Celui-ci, nous faisant passer par une porte de derrière, nous mena tout près du château, dans un champ de seigle, où il nous recommanda de nous coucher à plat ventre et de ne pas plus remuer que si nous étions morts... « Ah ! quels braves gens, » nous disions-nous tout bas, après qu'il se fût éloigné.

Nous étions là depuis une demi-heure, occupés à mordiller, à hacher des brins d'herbe, quand nous entendîmes quelqu'un frapper dans ses mains ; nous levâmes un peu la tête, et nous reconnûmes le valet de chambre, qui nous fit signe de le suivre. Il nous conduisit dans une grange voisine, où l'on avait disposé de la paille fraîche pour notre coucher. Nous n'y fûmes pas plutôt que nous y reçûmes la visite de la baronne, qui, remise de son trouble, vint continuer son pansement si brusquement interrompu.

« Dieu soit loué ! ils sont partis ! dit-elle. Oh ! vous ne vous faites pas d'idée dans quelle mortelle inquiétude nous étions !... »

En prononçant ces mots, elle était encore tout émue, et sur l'azur de ses yeux pleins de douceur brillait une larme, que la joie de nous avoir délivrés d'un danger imminent y avait épanchée.

« Pauvres jeunes gens ! reprit-elle, que vous devez avoir souffert ! Oh ! nous vous plaignons de toute notre âme, et nous vous admirons; comment ne pas être touché de tant de courage! »

Pendant qu'elle me prodiguait des soins, mes deux camarades dégourdissaient leurs pieds dans une grande bassine d'eau tiède qu'on avait apportée.

« Je serai à vous tout à l'heure, leur disait-elle; mais votre compagnon est le plus malade, et c'est par lui que j'ai dû commencer. »

Quand vint leur tour, l'Auvergnat et le Béarnais voulurent lui épargner la peine qu'elle avait prise avec moi; mais elle insista, et ils ne purent se défendre d'accepter ses services. Elle songeait à tout; rien n'échappait à sa sollicitude; les ordres volaient, et elle ne s'interrompait pas dans la tâche qu'elle s'était imposée.

« Avez-vous fait chauffer la bière? » demandait-elle à ses suivantes.

C'était une lotion pour nos blessures.

On lui passa ensuite des bandes et de la charpie imprégnée de je ne sais quel onguent, et c'est elle seule qui l'appliqua...

« Femme de Dieu! ne cessait de s'écrier l'Auvergnat; oh! il n'y en a pas deux comme vous; vous pouvez vous vanter d'être bonne! »

Pour faire trève à nos remercîments, elle nous parla de la visite des Russes.

« Savez-vous bien, nous dit-elle, que nous avons couru de grands risques, et que s'ils vous avaient surpris ici...

— Eh quoi! madame, m'écriai-je, il y aurait eu du danger pour vous?

— Beaucoup, répondit-elle : l'exil en Sibérie ou la confiscation de nos biens. Voilà le châtiment que le débonnaire Alexandre réserve aux Polonais qui enfreindront sa défense de donner asile à des Français.

— Ah! madame, s'il en est ainsi, il faut que nous nous éloignions à l'instant même.

— Non pas, non pas, reprit-elle; vous resterez jusqu'à ce qu'on vous ait pourvus des choses les plus indispensables pour votre route; songez d'abord à bien vous reposer cette nuit, à bien dormir, et demain, nous verrons... Allons, dans une heure, je vous enverrai à souper, » et en prononçant ces mots, elle sortit.

Dans le château, l'on ne s'était pas couché... Parentes, amies, domestiques, la baronne avait mis en réquisition tout le monde, afin de confectionner divers objets nécessaires pour remonter un peu notre garde-robe. Vers les quatre heures de l'après-midi, tout était prêt.

Notre toilette achevée, le valet de chambre nous conduisit au château. Dans la salle d'entrée, nous trouvâmes la baronne occupée à disposer notre bagage. La généreuse dame avait tout prévu. Elle allait, revenait, s'arrêtait pour réfléchir encore à ce qui pouvait nous manquer. Quoiqu'elle eût un nombreux domestique, elle agissait plus qu'elle ne commandait : aussi était-elle tout en nage, et ses joues s'animaient des plus vives couleurs.

« Voyons, demandait-elle aux personnes qui l'entouraient, je n'oublie rien? Eh! bon Dieu! des cravates!... Et celui-là qui n'a pas encore de chaussures!... »

C'était de moi qu'elle parlait. Vite, et vite, elle vole chercher des cravates, et revient aussitôt avec une charge de bottes et de pantoufles fourrées. J'en choisis une paire à ma mesure.

La baronne me remit une petite bourse, en ayant la précaution de m'indiquer la manière de la cacher, ainsi que l'usage que je devais en faire.

Notre guide était prêt; il montait un superbe cheval noir.

« Allons, partez, mes amis, dit le baron, et soyez heureux.

— Oui, oui, ils le seront, reprit la baronne; le bon Dieu les conduira dans leur patrie.

— Et si la fortune favorise vos armes, ajoute le baron, et que vous reveniez dans ces contrées, tâchez de vous rappeler la position de ce château, où des Français seront toujours bien venus.

— Faites mieux, monsieur le baron, lui dis-je en prenant une

de ses mains, que je pressai contre mes lèvres, faites mieux : dites-nous votre nom, pour qu'il reste à jamais gravé dans nos cœurs.

— Oui, oui, dit-il, j'en suis persuadé; mais... c'est inutile. Adieu, mes amis... Allons, de la prudence et du courage! »

Nous partons, précédés du valet de chambre. Parvenus sur une éminence, nous voulons donner un regard de gratitude et de regret à ce noble manoir où nous avons été si bien accueillis. Qu'apercevons-nous en nous retournant? Sur la terrasse, en avant du château, des femmes tout en prières; au milieu d'elles est la vertueuse châtelaine, à genoux, les mains jointes et les yeux au ciel, qu'elle invoque avec ferveur; et en arrière du groupe, un jeune homme, la tête penchée, les mains au front, paraît absorbé dans une rêverie profonde. C'est le baron... Quel recueillement! Elle prie Dieu pour nous, cette noble famille! L'émotion que nous fait éprouver cette vue est si vive, que nous ne pouvons nous dire un mot de ce que nous ressentons. Nous sanglotons. « Adieu! adieu! » disons-nous. Nos mains s'étaient alternativement portées sur notre cœur et sur notre bouche, comme pour en détacher cette parole à peine articulée. Muets et silencieux, nous poursuivîmes notre chemin.

Parlons d'un autre prisonnier, le colonel Avizart, du 123e de ligne. Après le passage de la Bérésina et la perte de son régiment tout entier, il suivait la retraite, accompagné du porte-drapeau. Engourdi par le froid et presque mort, ce dernier tombe. Le colonel s'empare du petit sac où étaient l'aigle et le drapeau. Le bâton avait été jeté depuis longtemps. Quoique ayant les extrémités à peu près gelées, il charge le porte-drapeau sur ses épaules et poursuit son chemin. A environ une lieue d'Elbing, accablé de fatigue et dévoré par la fièvre, il laisse glisser à terre son fardeau : ce n'était plus qu'un cadavre... Le colonel entre épuisé dans la ville et tombe

sans connaissance. Deux heures après il se retrouve étendu dans une cave, sur de la paille, au milieu de frères d'armes dans le même état que lui.

Il se sent poussé légèrement et entend à voix basse à son oreille: « Avez-vous quelque chose à cacher? de l'argent?... Je suis à votre service. » Celui qui murmurait ces mots était un membre de la régence de la ville. Aussitôt le colonel pense à son drapeau, et le confie à cet homme, avec quelques ducats. Miné par la fièvre, il reste plongé dans une espèce d'engourdissement. Deux jours après il est cruellement réveillé par des Cosaques, garrotté sur un traineau, et conduit à l'hôpital. Là, il retombe dans sa léthargie. Quand il revient à lui, il voit près de son lit un officier russe, qui lui demande son nom et son grade. Puis il ajoute :

« N'étiez-vous pas au camp de Boulogne?

— Oui.....

— Ah! malheureux, dans quel état je te retrouve.

— Qui êtes-vous?

— L'ancien aide de camp de Moreau.

— Rapatel! des épaulettes, un costume russes;... dans quel état je te retrouve aussi!!!

— Mais, poursuit Rapatel, je ne veux pas que tu restes ici. Je vais te faire porter chez moi.

— Merci, merci, dit le colonel; pas d'égoïsme; je ne puis quitter mes compagnons d'infortune. »

Cependant, depuis son réveil, M. Avizard éprouvait un grand malaise; sa tête travaillait : il lui manquait quelque chose. Peu à peu ses idées lui reviennent; enfin, il se ressouvient de son drapeau, et fait demander le magistrat à qui il l'avait confié. Celui-ci s'empresse de le rassurer · il a placé son précieux dépôt chez un

peintre, qui lui est dévoué, ne pouvant, dans sa position, le garder lui-même.

« Vous me rendez la vie,» lui dit le colonel les larmes aux yeux.

Au bout de trois mois, il était en état de marcher.

C'était vers le 4 juillet 1813. La plupart des Français prisonniers à Elbing étaient depuis longtemps partis pour la Russie septentrionale, afin de gagner la Sibérie. Le colonel Avizard, avec le petit nombre des prisonniers qui restaient, fut obligé de se mettre en route. On les dirigea sur Pilau, et quelques jours après sur Kœnigsberg, d'où ils s'embarquèrent pour Narva ; de là on les conduisit aux frontières de la Sibérie, où ils arrivèrent le 29 octobre. Ils en repartirent le 20 mai suivant.

Le colonel repassa à Elbing. Il y retrouva le peintre qui avait gardé son drapeau et qui le lui rendit. M. Avizard s'embarqua à Dantzick, sur un navire marchand hollandais, qui le conduisit à Amsterdam. Le colonel rentra en France sous le ministère de Soul, à qui il remit son drapeau. Le roi le nomma maréchal de camp.

Le docteur Emmanuel Rousseau, chirurgien aide-major du 2e régiment de cuirassiers, a eu aussi, durant sa captivité dans l'empire de Russie, une foule d'aventures. Nous regrettons de ne pouvoir citer que les suivantes :

Lorsque le convoi de prisonniers dont il faisait partie était en marche, M. Rousseau se tenait toujours un peu en arrière, s'appuyant sur un long bâton. Il veillait incessamment sur ses compagnons d'infortunes. Dès qu'un de ces malheureux, épuisé de fatigue ou de faim, voulait s'arrêter, le docteur était là pour l'en empêcher. Il usait en ce cas de tous les moyens en son pouvoir, même de violence ; car les hommes qui manquaient d'énergie étaient aussitôt tués par le froid ou par la lance d'un Cosaque.

M. Rousseau portait une ceinture contenant environ trois cents francs en pièces de cinq francs, et il avait dans les doublures de ses bottes à l'écuyère une égale somme en napoléons de vingt francs, plus sa montre d'or. Il devait donc tenir à ses bottes et à sa ceinture, d'autant plus qu'une balle s'y était armortie. Cependant le docteur n'avait pas hésité à passer sa chère ceinture autour des reins d'un officier blessé qui lui avait fait le signe maçonnique de détresse.

Un soir qu'on les avait parqués dans une grange, le malade eut besoin de sortir. M. Rousseau l'accompagna. Il s'apprêtait à rentrer, lorsqu'un Cosaque de leur escorte exigea les bottes du docteur. Celui-ci s'assied sur une pierre, et lorsqu'il voit le Tartare à genoux, prêt à le déchausser, il lui allonge dans la poitrine un vigoureux coup de talon, et rentre précipitamment dans la grange. Au même instant, un prisonnier français, prompt comme la pensée, enfourche le cheval du Cosaque, et s'enfuit à travers champs. Aux cris du Tartare, ses camarades accourent, et s'emparent de la ceinture du pauvre blessé, qui n'avait pas eu la force de suivre M. Rousseau.

Dans les villes que traversait ce convoi de prisonniers, on savait bientôt qu'il y avait un médecin parmi eux, et M. Rousseau était mandé auprès des malades. Il exigeait, pour tout salaire, que l'on eût soin de ses malheureux compagnons, et toujours ceux-ci en éprouvaient quelque bien-être. Le docteur était pour eux une providence.

Une jeune fille de seize ans se trouvait aussi dans le convoi. Elle avait été prise en même temps que son père, M. Hennequin, employé de l'administration militaire. Chacun des prisonniers était rempli d'attention pour elle. Après bien des misères et des privations, ils arri-

vèrent à Saratoff, dans le gouvernement d'Astrakhan. Grâce au docteur, les prisonniers étaient aussi bien traités que possible. Comme il avait opéré avec bonheur un jeune homme qui avait eu les membres brisés et deux côtes enfoncées, il jouissait dans le pays d'une considération justement méritée. Usant de son influence, il avait obtenu du père de son malade, qui était fabricant d'eau-de-vie, de l'emploi pour un grand nombre de ses compagnons. On leur donnait par jour, en monnaie du pays, la valeur de six sous de France, plus un grand verre d'eau-de-vie. La rétribution pécuniaire était suffisante, car une livre de viande ne coûtait qu'un sou.

Un jour, le gouverneur de la province avait été forcé, par une fièvre intermittente, de s'arrêter à Saratoff. Sachant qu'il y avait un médecin français, il le fit appeler.

« Veux-tu me guérir? lui demanda le prince.

— A une condition, répond le docteur.

— Laquelle?

— Je suis jeune, je veux voir Astrakhan avant de retourner dans mon pays.

— C'est impossible.

— Je me retire. »

Cependant, la fièvre redoublant, le gouverneur mande de nouveau le médecin français, et consent à l'admettre dans sa voiture même et à faire partir les autres prisonniers pour Astrakhan. La plupart d'entre eux exercèrent à Astrakhan des professions lucratives. Un cuirassier qui s'était dévoué à la personne de M. Rousseau était tailleur, et avait acquis une petite aisance. Un matin, il se présenta, timide et embarrassé, devant le docteur.

« Major, lui dit-il en torturant son bonnet de police, il y a ici mademoiselle Hennequin.

— Eh bien ?

— Cette jeunesse est avenante.

— Sans doute. Après?

— Après, major ?

— Oui.

— Puisqu'il faut vous le dire, je l'aime.

— Y penses-tu, malheureux? C'est notre enfant d'adoption, et si tu allais la tromper, tu serais un lâche.

— Mais, major, je voudrais l'épouser.

— C'est différent, mon brave.

— Comment faire, ici?

— Oui, en effet, comment faire ! nous n'avons ni maire ni curé.

— Ça me désole.

— Ecoute, mon garçon, le mariage sera célébré en présence de tout le corps d'officiers. Tu nous jureras sur l'honneur de le régulariser à l'état civil aussitôt après ton retour en France. Nous en dresserons procès-verbal. Mais ce n'est pas tout... Pour sanctifier ton serment, je demanderai au jésuite français qui réside à Astrakhan de vous donner, à toi et à ta femme, la bénédiction nuptiale. »

Tout se passa comme l'avait proposé le docteur.

Le cuirassier et sa femme sont aujourd'hui de modestes propriétaires qui habitent les environs de Paris. Ils n'ont jamais manqué, depuis trente-quatre ans, de venir chaque mois, au Jardin-des-Plantes, visiter le docteur Emmanuel Rousseau, à qui ils ont voué une profonde reconnaissance, et qui leur a conservé sa vieille affection.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie d'ALEXANDRE BAILLY, 10, rue du Faubourg-Montmartre.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DE LA CINQUIÈME PARTIE.

APPENDICE A LA SEPTIÈME PARTIE.

HUITIÈME PARTIE.

NEUVIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.





